



Passions

MARIE FERRARELLA

Le bonheur
d'un Fortune

CHRISTINE RIMMER

Mariage à
Montedoro

 **HARLEQUIN**



Passions

MARIE FERRARELLA

Le bonheur
d'un Fortune

CHRISTINE RIMMER

Mariage à
Montedoro

 **HARLEQUIN**

MARIE FERRARELLA

Le bonheur d'un Fortune

Passions

éditions  HARLEQUIN

Prologue

— Désolée, Asher. J'ai essayé, vraiment essayé, mais je n'en peux plus.

N'en croyant pas ses oreilles, Asher Fortune dévisagea la jeune femme. Elle se tenait droite comme un « i » dans le hall d'entrée, une main sur la poignée de porte, une valise dans l'autre.

Dire que quatre ans plus tôt, cette même femme lui promettait de l'aimer pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à

ce que la mort les sépare !

Pris de panique, il réfléchit à un moyen, n'importe lequel, pour tenter de retenir Lynn.

— Tu as besoin d'aide, à la maison ? Je peux très bien embaucher une gouvernante, si tu veux. Tu n'y arrives plus, avec Jace ? Prenons une nounou à demeure. Lynn, je t'en prie, je suis sûr qu'il y a une solution, insista-t-il.

Mais lorsqu'il s'approcha pour empoigner sa valise, Lynn résista, s'y accrochant de toutes ses forces. Manifestement bien plus déterminée à partir qu'elle ne l'était à sauver leur mariage.

— Non, il n'y en a pas, répliqua-t-elle, sa voix grimpant d'une octave.

Ses cris réveillèrent leur fils, qui avait toujours eu le sommeil incroyablement léger, même tout bébé. Jace se mit à pleurer, appelant sa mère et rajoutant à la cacophonie ambiante, entre éclats de voix, colère et désespoir.

— Tu ne comprends donc pas ? hurla Lynn, à bout de nerfs. C'est trop tard ! Trop tard pour une gouvernante ou une nounou !

Elle marqua une pause et inspira profondément, sans doute pour retrouver un peu de son sang-froid.

— Asher, je ne te veux pas de mal. Tu es quelqu'un de bien, et je ne veux pas non plus faire de mal à Jace, mais... Mais tout ça, c'est une erreur ! Une lamentable erreur.

Elle en était si convaincue maintenant, et sans doute l'était-elle à peine moins dès le début, mais lui n'avait cessé d'insister. Il croyait tellement en leur mariage et en leur petite famille, qu'elle avait fini par céder.

— Tout est ma faute. Je n'aurais jamais dû te dire que j'étais enceinte. J'aurais simplement dû...

— Ne dis pas une chose pareille, l'interrompit-il.

Comment Lynn pouvait-elle regretter d'avoir donné la vie à leur fils, à son fils !

— Le fait que je ne le dise pas ne change rien, objecta-t-elle avec lassitude. Je n'aurais jamais dû accepter de t'épouser, ni avoir cet enfant. Je ne

suis pas faite pour ce genre de choses.

— Tu n'as pas donné une seule chance à notre mariage, rétorqua-t-il.

— Bien au contraire, gémit-elle, la voix brisée. Mais tout ça, ce n'est pas moi, Asher. J'étouffe. Je dois partir, il le faut...

Leur fils n'en finissait pas de pleurer. De l'appeler, *elle*, sa maman, bon sang !

— Et Jace ? demanda-t-il entre ses dents.

Elle laissa échapper un long soupir et secoua la tête.

— Il s'en remettra... Et puis, il t'a, toi, ajouta-t-elle après une courte pause, alors qu'un sourire triste se dessinait sur ses lèvres.

— Ecoute-le, insista Asher en

désignant l'escalier d'où leur parvenaient les pleurs de leur fils. Il t'appelle. Il a besoin de sa mère.

Lynn de nouveau secoua la tête, puis elle tira sur sa valise, tentant de lui faire lâcher prise, mais il résista.

— Je ne peux pas être mère. Ce n'est pas moi, dit-elle sur un ton sans appel. Trouve quelqu'un d'autre, Asher. Tu mérites mieux, et Jace aussi... S'il te plaît, laisse-moi partir, chuchota-t-elle en baissant les yeux sur la main qui retenait son poignet.

Physiquement, il n'aurait aucun mal à la retenir, mais à quoi bon ? De toute façon, elle était déjà partie.

Et pour être tout à fait honnête, elle l'était depuis longtemps, il en avait bien

conscience. La personne qui se tenait devant lui n'avait au fond jamais été une épouse, pire encore, jamais été une mère.

Peut-être méritait-il mieux en effet, ou peut-être pas, mais une chose était sûre, leur fils de trois ans et demi, qui avait été à l'origine de leur mariage, oui, leur enfant, lui, méritait mieux.

A commencer par ne plus être l'objet de la rancœur de sa mère, qui chaque jour se manifestait par une foule de petits détails. Jace, exceptionnellement éveillé pour son âge, regardait parfois sa maman d'une étrange manière, comme s'il sentait qu'elle ne supportait pas de s'occuper de lui.

Contraindre Lynn à rester ne ferait

qu'empirer les choses. Et son enfant pourrait bien à la longue y perdre toute estime de soi.

Non, il fallait penser à Jace. Le petit garçon devait passer avant toutes choses, avant même sa propre souffrance, car en dépit de tout, en dépit de ses cris et de sa froideur, il aimait encore Lynn.

N'avait-on pas coutume de dire que l'amour finissait toujours par l'emporter ? Ce n'était rien d'autre qu'une vieille rengaine de poètes et de chanteurs de charme. Balivernes ! L'amour parfois était impuissant.

Triste constat, mais la vie était ainsi faite.

Sans rien rajouter, il se résigna donc à

lâcher le poignet de sa femme.

— Merci, murmura Lynn à mi-voix. Tu verras, tu seras plus heureux, sans moi.

Et elle disparut, sans lui laisser le temps de répondre « *Non, impossible* ».

Après un soupir, il tourna le dos à la porte et se dirigea vers l'escalier, refusant de regarder derrière lui, par la baie vitrée, pour voir Lynn s'éloigner de la maison. De lui.

Pas question. Son fils avait besoin de son père.

— Allez, Asher, ça sera sympa, supplia Wyatt Fortune, cherchant une fois de plus à faire sortir son frère de cette coquille dans laquelle il s'était enfermé, après l'implosion de son mariage.

Six mois s'étaient écoulés, depuis le divorce, et malgré le déménagement, Asher ne parvenait toujours pas à tourner la page. Comme si les ténèbres

s'étaient emparées de son âme. D'où l'inquiétude de ses frères.

— Il faut bien que tu fasses connaissance avec tes voisins. Autant que ce soit à ton initiative, non ? insista Wyatt. Et toute la famille ou presque sera là. Tu ne peux pas rester cloîtré comme ça. Ils ont tous envie de te voir.

Asher s'efforça de garder son calme, mais bon sang, allait-on lui fiche la paix ! Il détestait être harcelé comme ça. Même par ses frères. Il les aimait, pourtant, ses frères, il les avait même suivis, lorsqu'ils étaient partis d'Atlanta pour s'installer à Red Rock, au cœur du Texas.

La raison de ce départ ? Un regrettable différend avec leur père, le tout-puissant

James Marshall Fortune qui avait en secret cédé la moitié de ses actions dans *JMF* à une femme dont personne n'avait jamais entendu parler. Ayant compris que leur père n'était pas disposé à s'expliquer, Wyatt, Sawyer, Shane et lui avaient décidé comme un seul homme d'aller rejoindre une partie de la famille établie à Red Rock, Texas, où ils venaient juste de poser leurs valises.

Démissionner de son poste de vice-président de la *Banque JMF* pour embrasser la carrière d'éleveur de chevaux était censé l'aider à tirer un trait sur le passé.

Mais il se trompait.

Comme ils étaient censés travailler tous les quatre dans l'élevage, ils

avaient acquis un immense domaine où chacun pourrait vivre sa vie en toute indépendance, sans empiéter sur celle des autres. Ils avaient donc fait construire quatre maisons sur ce qu'ils considéraient désormais comme la nouvelle propriété familiale. Ils l'avaient même baptisée le ranch des New Fortunes.

Aujourd'hui, après des mois de travaux, les maisons étaient enfin terminées. Or, Asher ne ressentait rien de ce vent de renouveau tant escompté. Il ne parvenait pas à se défaire d'un sentiment de néant et d'un désespoir profond.

La réception à laquelle son frère voulait à tout prix l'emmener se tenait

chez Wyatt. Ce serait une sorte de pendaison de crémaillère globale, l'occasion de fêter leurs maisons respectives, achevées simultanément. Réunir tout le monde sous un seul et même toit avait semblé plus pratique.

— A « mon » initiative ? remarqua Asher, narquois.

— Oh ! ne chipote pas, s'il te plaît, soupira Wyatt, avant d'afficher un sourire radieux. Sur un plan technique, d'accord, cette fête est mon idée et se tient chez moi. Mais c'est uniquement parce que tu as toujours refusé de l'organiser chez toi. Et puis, tout le monde le sait, je suis le plus sociable de nous quatre...

— Celui qui a la plus grande gueule,

oui, rectifia Shane, l'aîné, impassible.

Wyatt échangea un regard faussement courroucé avec son frère.

— Si j'étais toi, je la fermerais.

— Et si toi, tu la fermes plus souvent, je pourrais en placer une, rétorqua Shane.

Asher leva les yeux au ciel. Il voyait clair dans le jeu de ses frères qui feignaient un début de querelle, afin qu'il se jette à son tour dedans, comme il en avait l'habitude, auparavant.

Sauf que rien n'était plus comme avant depuis que Lynn les avait quittés, Jace et lui, mettant un terme à leur mariage et coupant tout lien avec son fils.

Chaque fois que le garçonnet la réclamait, Asher en avait le cœur en

morceaux. Depuis leur arrivée à Red Rock pourtant, Jace parlait moins d'elle, demandait moins où elle était. Un peu comme si le changement d'air avait effacé un pan de sa mémoire. Asher ne pouvait en dire autant.

Une chose était sûre, ses frères n'avaient pas ménagé leurs efforts pour le soutenir, alors que tout s'écroulait autour de lui, sur le plan privé comme professionnel. Que leur père d'ordinaire si sensible et si réservé agisse comme il l'avait fait avait en quelque sorte porté le coup fatal à Asher, achevant de faire basculer les fondations mêmes de tout ce qui constituait jusqu'alors son existence.

Mais qu'était-il donc passé par la tête de leur père ? Se lever ainsi, un beau

matin, et décider, juste avant le petit déjeuner, de donner la moitié des actions de son empire financier ! Surtout sans jamais en avoir discuté au préalable, ne serait-ce qu'incidemment, avec les siens ! Certes, leur père était aux commandes du groupe, mais son geste n'était pas sans conséquences pour le reste de la famille, notamment pour leur pauvre mère.

Au milieu de ce chaos, ses frères faisaient preuve d'une belle énergie et d'un optimisme à toute épreuve. Il ne pouvait certainement pas le leur reprocher, et il avait encore moins le droit de jouer les rabat-joie.

— Entendu, maugréa-t-il avec un haussement d'épaules. Je viendrai faire

un tour à cette maudite fête.

— Est-ce que tu penses à ce que je pense ? demanda alors Wyatt en se tournant vers Shane.

Mais ce fut Sawyer, le charmeur de la fratrie, qui lui répondit :

— Que convaincre notre frère a été un peu trop facile ?

— Exactement, renchérit Wyatt en dévisageant Asher avec suspicion. Tu n'as pas l'intention de nous faire faux bond à la dernière minute, j'espère ?

La pensée lui avait effectivement traversé l'esprit, mais il n'allait pas s'en vanter.

— Tu me prends pour qui ? répliqua-t-il.

— C'est plus raisonnable, décréta

Wyatt avec un hochement de tête. Parce que ce serait dommage que le délicieux enfant qui est le tien soit traumatisé à vie en voyant son père traîné de force à notre petite fête, n'est-ce pas ?

— Un sale type, voilà ce que tu es, Wyatt Fortune, bougonna Asher.

— Je promets d'oublier très vite le compliment, répondit l'intéressé sur un ton solennel, mais avec un sourire en coin. La réception débute dans moins d'une heure. Tu peux soit rester ici jusqu'au coup d'envoi, soit rentrer chez toi et revenir dans une soixantaine de minutes, à toi de voir.

— Quoi... ? C'est aujourd'hui ? s'exclama-t-il, désespéré.

Wyatt était cependant coutumier de ce

genre de surprises.

— C'est aujourd'hui en effet, soupira son frère, l'air excédé. Je te l'ai déjà dit, il y a deux jours. Mais ne t'inquiète pas, tu n'as rien d'autre de prévu sur ton agenda. J'ai vérifié. Autrement dit, pas d'excuse bidon, pas d'alibi du genre urgence familiale. Toute la famille sera chez moi ce soir, de toute façon. Y compris ton fils et toi... Compris ? conclut Wyatt avec son regard des mauvais jours.

— Compris, répondit Asher avec lassitude et sans grand enthousiasme.

Il opta en fin de compte pour la deuxième suggestion et rentra se changer chez lui. Mais en l'espace de quarante-sept minutes, il reçut deux appels de

Wyatt lui rappelant qu'il était attendu.

A la seconde où il franchit le seuil de la maison grouillant à présent de monde, son fils s'élança pour aller embrasser deux de ses oncles, Shane et Sawyer, comme s'il ne les avait pas vus depuis au moins un an, quand leur dernière rencontre remontait au début de la journée.

De son côté, Asher se dirigea vers Wyatt.

— Comme promis, me voici, dit-il.

Pour combien de temps, ça, je l'ignore.

— Super, répondit Wyatt en le gratifiant d'une claque magistrale entre les omoplates. Et si tu allais donner un coup de main à Wendy ? rajouta-t-il en

désignant Wendy Fortune Mendoza, leur cousine, qui venait juste d'entrer derrière Asher et son fils, un immense plateau dans les mains.

Wendy était suivie de près par son mari, Marcos, gérant du restaurant local, *Le Red*, pour son oncle et sa tante, et responsable en grande partie de son succès. Les gens de Red Rock se bousculaient en effet pour réserver une place au *Red*, la nourriture y étant sublime et les desserts de Wendy à se damner. Apparemment, Wyatt avait chargé le couple d'assurer le ravitaillement de la fête de ce soir.

Et entre les deux, trotinant sur ses jambes potelées de bébé, MaryAnne souriait, portant de grands yeux étonnés

tout autour d'elle.

Asher se rappelait Jace, au même âge. Son fils avait été un bambin plutôt placide, comparé à maintenant. A tout juste quatre ans, Jace s'était déjà débrouillé pour user cinq nounous en seulement six mois.

Depuis que sa mère les avait abandonnés, en fait.

Saluant quelques personnes de sa connaissance d'un signe de tête, Asher rejoignit sa cousine, son mari et leur petite fille qui s'agrippa soudain dangereusement à un coin de nappe.

Horri  e, Wendy détacha avec soin ses petites mains du tissu avant qu'un incident ne survienne et ne soit fatal    la nappe, comme aux plats qui auraient eu

la malchance de se trouver dessus.

— Votre serveuse a rajeuni, plaisanta Asher en déposant un baiser sur la joue de Wendy. Vous les embauchez au berceau, maintenant ?

— Pas vraiment, répondit Wendy en riant. MaryAnne n'est pour l'instant qu'en stage. Plus sérieusement, sa nounou est en retard... Regarde qui est là, MaryAnne. Dis bonjour à ton cousin Asher, ajouta-t-elle sans lâcher la main du bébé, afin de l'empêcher de s'accrocher à autre chose.

La petite fille lui offrit un large sourire et le salua d'un joyeux « Hello ! ».

— Hello, répondit Asher. Besoin d'aide ? demanda-t-il ensuite à Wendy, après avoir serré la main de Marcos.

— Non, tout est sous contrôle, merci, répondit-elle en déposant avec délicatesse le plateau sur la table.

Asher hocha doucement la tête. Wendy donnait toujours l'impression de tout maîtriser.

Mon Dieu, ce constat l'amenait à se sentir doublement minable ! Sa cousine Wendy avait été autrefois considérée comme la rebelle de la famille. Mais aujourd'hui, la rebelle s'était sacrément assagie. Wendy excellait dans son travail, s'était mariée et avait une enfant adorable.

Une enfant qui avait la chance d'avoir ses deux parents à la maison.

Le tableau était si parfait qu'il sentit de façon plus aiguë encore combien sa

propre vie était un désastre.

Et il était le seul à blâmer, il en avait conscience. Quand il avait appris que Lynn était enceinte, il l'avait littéralement harcelée pour qu'elle l'épouse, lui promettant monts et merveilles, un avenir radieux...

En y réfléchissant aujourd'hui, il voyait bien qu'ils étaient trop différents pour que leur union fonctionne et que Lynn soit heureuse. Mais il croyait alors dur comme fer pouvoir suffire à son bonheur.

Et la conduire à accepter d'être mère.

Il était trop naïf, à cette époque. On avait beau vouloir très fort le bonheur de quelqu'un, cela ne suffisait pas forcément à le rendre heureux.

On n'avait aucun contrôle sur ce genre de choses.

Bon sang, il ne savait même pas lui-même comment s'y prendre pour être heureux. Il avait un fils merveilleux et une famille qui le soutenait dans sa grande majorité. Il ne devait donc pas laisser son esprit ressasser le coup d'éclat de son père. C'était à James Marshall de faire le premier pas, pas à lui ni à ses frères.

Le problème, quand il ne pensait pas à son père, c'était que Lynn revenait le hanter. Il avait fait tout son possible au départ pour la convaincre que tout irait bien et que leur vie serait parfaite.

Mais elle ne voulait rien de tout ça. Elle aspirait à rire et à danser, rêvait

d'avoir le monde à ses pieds, et pas les pieds entravés par les pleurs, les rots et le pot de Jace. Elle voyait son fils comme un vampire, avec son amour immense et inconditionnel de bébé.

Asher soupira. Il devait regarder la vérité en face. Elle s'était sentie prise au piège de la maternité.

Et c'était lui qui l'avait conduite à se sentir piégée.

Il lui fallait de l'air ! Il en avait besoin sans quoi sa tête allait exploser.

Il regarda autour de lui, cherchant une issue pour s'esquiver en douce. Mais il n'alla pas bien loin. Wyatt se dressa aussitôt en travers de son chemin, la mine renfrognée parce qu'il le contraignait à dire des mots qu'il ne

voulait pas.

— Je ne voulais pas en arriver là, Asher, mais tu ne me laisses pas le choix. Tu dois reprendre ta vie en main, mon frère. Parce que de son côté, Lynn l'a fait.

— Que veux-tu dire par là ? répliqua-t-il en défiant Wyatt du regard.

Il était un garçon plutôt pacifique, et même cool, avant. Mais c'était avant justement, et ce soir, il voulait savoir ce que sous-entendait son frère.

— Rien de plus que ce que je dis. Elle est passée à autre chose et s'est fiancée de nouveau, finit par lâcher Wyatt, visiblement gêné d'être le porteur d'une nouvelle pareille.

Asher sentit sa gorge se serrer.

— Fiancée ? répéta-t-il avec difficulté.

— Oui, répondit calmement Wyatt.

La vue d'Asher se brouilla. Ce fut comme si quelqu'un lui découpait le cœur en tranches fines.

— Apparemment, ce n'était pas le mariage que Lynn avait en horreur. C'était d'être mariée avec moi.

— Eh bien tant pis pour elle ! s'exclama Shane en les rejoignant. Et souviens-toi, la meilleure revanche, c'est la vie, lui rappela son frère en glissant un bras autour de ses épaules. Allez, on va pouvoir écumer les bars, toi et moi...

— Et moi, je n'y ai pas droit ? s'exclama Sawyer, qui surgit derrière

eux.

— Avec ta tête, tu ferais fuir les dames, ironisa Shane.

— Achète-toi une paire de lunettes, dans ce cas, rétorqua Sawyer.

— Je me demande qui de nous deux a la vue trouble, protesta Shane. Je me rappelle la dernière femme que j'ai vue à ton bras. Et franchement, question hamburgers, on fait plus sexy que ça.

— Arrête, geignit Sawyer, tu me donnes faim.

Asher s'éloigna, laissant ses frères se chamailler.

Lynn est fiancée !

A présent, sortir prendre l'air s'imposait comme une urgence vitale. Il faisait frais, un froid sec, tonique en ce

mois de mars. Avec une petite brise agréable qui lui remettrait vite fait les idées en place.

Il chercha son fils des yeux. Sarah-Jane, la fiancée de Wyatt, tenait Jace par la main et le garçonnet semblait aux anges.

Aucune inquiétude à avoir. Jace était en sécurité avec sa future belle-sœur. Elle veillerait sur le petit garçon jusqu'à ce qu'il revienne, et si nécessaire, ses frères prendraient le relais.

Il se dirigea d'un pas nonchalant vers la porte de derrière. Il avait besoin de se retrouver seul. Afin de mettre les choses à plat. Et pour cela, rien de mieux qu'une balade à cheval.

Il en était bien conscient, ce n'était pas

très correct, de partir ainsi au beau milieu de la fête à laquelle il était censé participer avec ses frères. Mais il ne s'absenterait pas longtemps. Juste ce qu'il fallait pour se sentir moins déprimé.

« Une demi-heure maximum », se promit-il en sortant comme un voleur de la belle maison toute neuve de Wyatt.

Dix minutes plus tard, sous un ciel parsemé de milliers d'étoiles, il s'emplissait les poumons d'air frais. Le Texas comptait de nombreux détracteurs, mais il n'en faisait assurément pas partie. Deux mois après son arrivée, il s'y sentait déjà plus chez lui qu'à Atlanta. Ici, il avait l'impression de pouvoir être lui-même.

Monter l'apaisait déjà quand il était enfant, lui permettait de se retrouver. Plus récemment, faire du cheval était devenu sa forme d'évasion de prédilection. Lancé à plein galop, il lui semblait avoir le pouvoir de laisser derrière lui ses pensées les plus sombres.

Pourtant, la magie refusait d'opérer, ce soir. Une question l'obsédait. Comment son monde au départ si parfait avait-il pu dévier ainsi de son axe ?

Il n'en avait pas la moindre idée, et se retrouvait forcé à s'interroger sans relâche.

Tout à ses réflexions, s'efforçant de recoller les morceaux du puzzle qui l'avait mené à rater sa vie, il ne se

rendit pas compte qu'une voiture avançait en sens inverse sur le chemin de terre, à une vitesse importante.

En réalité, il ne vit le véhicule qu'une fois celui-ci sous son nez. Le crissement des pneus sur le gravier quand le conducteur freina avant de sortir de la route dissipa le semblant de bien-être qu'il commençait tout juste à ressentir sur sa monture. Horrifié, il comprit qu'il avait failli être la cause d'un terrible accident.

Obligé son cheval à faire demi-tour, il se hâta en direction du véhicule dont il ne vit d'abord que les empreintes des pneus dans la poussière du bas-côté. Inquiet, son cœur s'accéléra.

Enfin, il aperçut le pare-chocs un peu

plus bas. Un coupé sport bleu nuit qui, visiblement, avait fait le tourniquet et se retrouvait maintenant dans le mauvais sens, à moitié sur la route, à moitié dans le fossé. Bondissant de son cheval, Asher se précipita.

La gorge serrée, il se pencha à la portière et regarda à l'intérieur. Apparemment, l'habitacle ne contenait qu'une seule personne.

— Tout va bien, là-dedans ? cria-t-il en scrutant l'habitacle plongé dans la pénombre.

Puis il la vit. Le conducteur du véhicule était une conductrice : une femme d'une beauté sublime, avec de longs cheveux châtain et de grands yeux marron. Des yeux furibonds. Et à vrai

dire, la colère rajoutait à son charme.

— Vous êtes malade ? Comment se fait-il que vous ne m'ayez pas vue ? l'apostropha Marnie McCafferty. Si vous êtes aveugle, évitez de grimper sur un cheval et faites plutôt de la marche, avec un chien pour vous guider ! Vous avez de la chance que j'aie un faible pour les bestioles stupides.

— Mon cheval n'est pas stupide, protesta l'homme, visiblement vexé pour sa monture.

— Je ne parlais pas du cheval, rétorqua-t-elle, cinglante, tout en se débarrassant de sa ceinture de sécurité.

Ouvrant la portière, elle le repoussa et refusa le bras qu'il lui offrait pour l'aider à descendre de voiture.

C'était son jour de chance. Le cavalier, un type au physique athlétique, cheveux châtain foncé, était sans aucun doute l'homme le plus séduisant qu'elle rencontrait depuis un bon siècle, bars inclus, même si à l'évidence il n'avait pas inventé l'eau tiède. Car enfin, n'importe qui d'autre l'aurait vue arriver !

— Où avez-vous appris à monter ? Dans un jeu vidéo ? demanda-t-elle, avant de se rendre compte qu'elle se tenait un peu trop près de lui.

En fait, ils étaient presque collés l'un à l'autre maintenant. Pas question cependant qu'elle batte en retraite. Une rafale de vent vint chahuter ses cheveux, mais elle ne cilla même pas.

— Si je n'avais pas donné un coup de volant, ajouta-t-elle, l'un de nous serait sur une civière à l'heure qu'il est !

— Je suis sincèrement désolé, dit-il. J'étais préoccupé, l'esprit ailleurs, et je ne vous ai pas vue.

— Non, vraiment ? Pas possible ! répliqua-t-elle, narquoise.

— Ecoutez, dit-il, je peux vous mener à destination, si vous voulez. Et faire en sorte que votre voiture soit en état de reprendre la route sans danger.

Elle le fixa, pas vraiment subjuguée par son offre.

— Cela ne risque-t-il pas de vous retarder dans votre galop effréné pour aller je ne sais où juste avant d'avoir l'amabilité de m'envoyer dans le fossé ?

rétorqua-t-elle, sarcastique.

Il ne releva pas.

— Cela peut attendre, répondit-il. Et puis, je paye toujours mes dettes, ajouta-t-il. J'aimerais savoir s'il y a des dégâts...

Il présumait sans doute que s'il y avait un problème sur sa voiture, elle voudrait la faire réparer par le garagiste le plus proche. Elle haussa négligemment les épaules, pas particulièrement pressée de voir cet inconnu, soi-disant préoccupé, l'emmener sur le dos de son cheval. Elle ne connaissait cet homme ni d'Eve ni d'Adam, mieux valait en rester là, même si, à y regarder de plus près, ce type était effectivement très séduisant. Un idiot hyper séduisant !

— Oh ! vous recevrez la facture, ne craignez rien, promet-elle. Donnez-moi donc votre numéro de portable et je vous en communiquerai le montant à la seconde où je l'aurai.

— Pas de problème, répondit-il. Mais d'ici là, comment comptez-vous poursuivre votre route ? Votre voiture est dans le fossé et j'ai l'impression que votre levier de vitesses a souffert dans la mésaventure.

Il ne lui apprenait rien. Et c'était bien là le problème. En plus, elle savait que son portable ne captait aucun réseau, dans ce trou perdu. Impossible donc d'appeler qui que ce soit à son secours. Bien fait ! Elle n'aurait jamais dû accepter de se rendre là-bas pour

s'occuper du bébé. Cet incident aurait pu être évité si Wendy avait déposé MaryAnne chez elle, avant de se rendre avec Marcos à cette petite fête.

Elle décocha un regard qu'elle espérait assassin au cow-boy. Bon sang, c'était soit passer la nuit ici, dans sa voiture, soit le suivre !

— Je suppose que je n'ai pas le choix, soupira-t-elle, résignée.

— Vous pouvez toujours marcher, répliqua-t-il en remontant en selle.

— Très drôle, marmonna-t-elle en s'approchant du cheval. Je suis impressionnée par vos talents de comédien. Eh bien alors, s'impacienta-t-elle comme il restait immobile, ne restez pas assis sans rien faire. Aidez-moi à

monter !

— Bien, madame, répondit-il en surjouant la contrition.

Ce dont elle se fichait éperdument, dans l'immédiat. Une fois en selle, elle s'installa le plus confortablement possible, ce qui était une façon de parler.

— Vous risqueriez moins de tomber si vous passiez vos bras autour de ma taille, suggéra-t-il, manifestement conscient de son malaise.

Elle n'en avait aucune envie, mais il avait raison. A contrecœur, elle croisa les mains sur son torse. On aurait dit qu'elle s'accrochait à un roc.

— Vous voyez ? Ce n'était pas si difficile...

— Taisez-vous et en avant, ordonna-t-elle.

Il éperonna les flancs de son cheval, sans formuler le moindre commentaire.

— Hé, attendez, ce n'est pas la direction de Red Rock ! protesta Marnie quelques minutes plus tard.

Jusqu'ici, elle s'était efforcée de ne surtout rien remarquer du tout. A commencer par l'exceptionnelle musculature de cet homme, notamment ses abdominaux, et encore se tenait-elle à lui du bout des doigts, en faisant en sorte de ne pas trop le toucher. Et puis

elle se refusait à remarquer les frissons de plaisir qui la parcouraient à chevaucher ainsi cet alezan avec lui.

Mais désormais, elle ne pouvait décemment pas s'empêcher de remarquer qu'au lieu de se diriger vers la ville, qu'elle pensait être sa destination, le cow-boy lançait sa monture dans la direction opposée, qui avait aussi été sa direction à elle, avant d'avoir été éjectée de la route par ce monsieur.

— Non, en effet, acquiesça-t-il avec une incroyable désinvolture.

Instantanément, quelque chose en elle se contracta et elle sentit la panique la gagner. Serait-il en train de l'enlever ?

Quelle autre explication, sinon ? Il ne

l'avait pas interrogée sur sa destination initiale et semblait avoir le sens de l'orientation. Il s'agissait donc bien d'un enlèvement.

— Ils vont se lancer à ma recherche, le mit-elle aussitôt en garde. S'ils ne me voient pas arriver, ils vont forcément se lancer à ma recherche, répéta-t-elle, faisant de son mieux pour ne pas avoir l'air paniqué.

— Qui ça ? s'enquit l'homme d'une voix profonde.

Cette voix lui donna le frisson, bien malgré elle. Cet homme lui faisait trop d'effet, et la sagesse aurait voulu qu'elle le lâche, mais comment l'aurait-elle pu ? Elle n'allait quand même pas risquer de tomber du cheval de ce psychopathe.

— Les gens chez lesquels je me rendais avant que vous ne surgissiez en travers de ma route, rétorqua-t-elle, sur un ton qu'elle voulait dégagé, alors qu'elle tremblait de tout son corps, et cette fois, pas de colère.

— Et chez qui vous rendiez-vous ? demanda-t-il en tournant la tête vers elle, pour mieux se faire entendre, à cause du vent.

— J'allais retrouver Wendy et Marcos Mendoza. Ils participent à une réception en l'honneur de leurs cousins et ils ont besoin de mon aide pour leur petite fille. Je leur ai proposé de veiller sur elle pendant qu'ils se chargeraient du buffet. Ils connaissent beaucoup de monde, et tout ce monde va ratisser la région pour

me retrouver, alors franchement, à votre place, je n'irais pas plus loin...

Le visage de l'homme ne laissa rien transparaître.

— Vous sentez bon, se contenta-t-il de remarquer.

— Pardon ? hurla-t-elle.

De plus en plus paniquée, elle songea un moment à sauter de ce satané cheval et courir, courir...

« Pour aller où ? » l'interrogea son cerveau. Il n'y avait nulle part où se réfugier, aucune maison avant plusieurs kilomètres.

Et c'était bien le souci, avec cette région. La nature ici était toute-puissante, les grands espaces trop grands.

Calme-toi, ça va aller. Tu vas trouver un moyen. Tu n'es pas sans défense...

— Votre parfum, répéta l'homme, sans élever la voix. Il sent bon...

— Oh ! chuchota-t-elle, se sentant un peu bête soudain.

Après tout, peut-être n'y avait-il rien de tordu dans les paroles de ce type. Peut-être appréciait-il tout simplement son parfum. Elle-même y était si habituée, à force de s'en mettre machinalement quelques gouttes chaque matin. Elle ne le sentait même plus.

Bien. Peut-être que si elle la mettait en veilleuse et arborait un air aussi calme que celui de l'inconnu, oui, peut-être pourrait-elle le convaincre de la ramener en ville, ou chez quelqu'un à

proximité.

— Quel est son nom ?

Perdue dans ses réflexions, elle ne comprit pas sa question.

— Quel est le nom de qui ?

— Votre parfum, comment s'appelle-t-il ? demanda l'homme en se renfrognant. Vous vous êtes cogné la tête, tout à l'heure ? Pensez-vous avoir reçu un choc ?

Elle prit aussitôt la mouche. Visiblement, loin de manifester de la sollicitude, ce type se permettait en plus de la critiquer !

— Non, je ne me suis pas cogné la tête, rétorqua-t-elle vivement. C'est juste que je ne m'attendais pas à discuter parfum dans cet endroit perdu, avec un

inconnu qui m'a envoyée dans le fossé... C'est « Rêves de Lavande », ajouta-t-elle après une pause pour retrouver son calme et s'efforcer d'effacer toute trace d'agressivité dans sa voix.

L'inconnu ne répondit rien, visiblement plongé dans d'intenses réflexions.

— Puis-je savoir où vous m'emmenez ? demanda-t-elle sur un ton nettement moins belliqueux.

— A la maison, répondit-il d'un air morose.

— Je vous en prie, dit-elle. Laissez-moi ici, ça ira.

— Ici ? En pleine campagne ? répéta-t-il, perplexe.

— Je marcherai, répondit-elle avec

fermeté.

Il avait l'air de douter de son sérieux.

— Vous n'avez quand même pas peur de moi ?

Visiblement l'idée l'amusait.

« Oui, j'ai peur de vous ! » voulut-elle hurler, mais son instinct de survie lui suggéra cependant de se renseigner plus précisément.

— Je devrais ?

— Non, répondit-il simplement.

— Mais pourquoi vouloir m'emmener chez vous, alors ? répliqua-t-elle avec le peu d'assurance qui lui restait.

Si elle devait se baser sur la puissance du torse de cet homme, il lui suffirait d'une chiquenaude pour la mettre à genoux. Et à supposer qu'elle veuille

prendre la fuite, son cheval aurait vite fait de la rattraper.

Comment le convaincre de la laisser partir ?

— Eh bien, il y a un téléphone qui fonctionne, là-bas, dit-il. Et puis, vous m'avez dit que vous deviez retrouver ma cousine Wendy et elle est à la maison.

— Votre cousine ? s'exclama-t-elle, stupéfaite. Wendy Mendoza est votre cousine ?

— Wendy Fortune Mendoza, rectifia-t-il. Oui, parfaitement.

— Vous êtes... Wyatt Fortune ? demanda-t-elle après avoir cherché dans sa mémoire le nom de l'homme chez qui Wendy et Marcos l'attendaient.

— Asher, répondit l'homme. Je suis

l'un des quatre frères. Il y a Wyatt, Sawyer, Shane et moi.

Au cours de l'année précédente, nombreux avaient été les Fortune à quitter Atlanta pour s'implanter à Red Rock. Les premiers arrivés ne tarissant pas d'éloges sur la région, plusieurs membres de la famille Fortune avaient suivi, achetant des terres et se faisant construire une maison, sans visiblement jamais regretter leur départ.

— Vous êtes un Fortune ? demanda-t-elle, incrédule.

Il fit comme s'il ne remarquait pas le scepticisme dans sa voix.

— Tout à fait.

Oh ! ne crois pas t'en tirer si facilement, cow-boy.

— Comment puis-je être sûre que vous ne me mentez pas pour endormir ma méfiance ? le défia-t-elle.

Il haussa les épaules. Prouver son identité ? Rien de plus facile apparemment.

— Mon portefeuille se trouve dans la poche arrière de mon jean. Prenez-le et regardez mon permis de conduire, vous vous sentirez mieux.

Elle écarquilla les yeux. Pas question d'avoir un contact physique plus poussé avec cet individu. Cela ne ferait que compliquer les choses.

— Je ne vais certainement pas fouiller vos poches, rétorqua-t-elle sur un ton sans appel.

— Dans ce cas, il ne vous reste plus

qu'à me croire sur parole, jusqu'à ce que nous arrivions à la maison.

Et si elle commettait une erreur, une de plus ? se demanda-t-elle avec nervosité.

Elle devait en avoir le cœur net et vérifier ce maudit permis de conduire. Serrant les dents, elle glissa deux doigts dans la fameuse poche pour en sortir le portefeuille. Sa première tentative échoua lamentablement, faute d'une prise suffisante.

Réprimant un soupir, elle repartit à la pêche et tenta de pincer l'étui en cuir entre ses doigts.

Asher tourna la tête vers elle.

— Voulez-vous que je m'arrête une minute ? proposa-t-il.

— Non ! hurla-t-elle. Continuez d'avancer !

Si ce soi-disant Asher Fortune prévoyait de la conduire dans son repaire, elle aurait tout le temps de s'en inquiéter. Dans l'immédiat, elle ne tenait pas du tout à ce qu'il s'arrête. Il pourrait en profiter pour lui faire subir Dieu sait quoi !

Imperturbable, Asher lui fit une autre suggestion :

— Vous ne risquez pas d'y arriver avec simplement deux doigts...

Elle se renfroigna. Visiblement, ce monsieur se moquait d'elle et s'amusait beaucoup. Mais plutôt que de commenter son conseil, elle respira un bon coup et le suivit.

A force de torsions de doigts, elle finit par extraire l'objet de sa poche arrière, limitant autant que possible son contact avec cette partie de son anatomie. Mais à peine avait-elle le portefeuille bien en main, qu'il lui échappa pour aller atterrir sur le chemin.

— Et zut ! cria-t-elle, au comble de la frustration.

Le portefeuille gisait déjà plusieurs mètres derrière eux quand Asher, sans dire un mot, obligea sa monture à faire demi-tour pour le récupérer.

Sans même descendre de selle, il se pencha pour essayer de ramasser le portefeuille, mais en vain, son agilité était entravée.

— Auriez-vous l'amabilité de me

lâcher, s'il vous plaît, lui lança-t-il.

Pourquoi cette requête la fit-elle instantanément rougir ? Elle aurait été bien en peine de le dire. Toujours est-il qu'elle sentit véritablement ses joues s'empourprer et qu'elle remercia le ciel que ce ne soit pas la pleine lune.

Ravalant une remarque qui forcément aurait été désobligeante, elle relâcha son torse, comme si cette partie de son corps dégageait soudain une chaleur insupportable.

— C'est mieux, approuva-t-il tout sourire. Comme ça, je vais peut-être pouvoir rattraper mon portefeuille.

Son sourire lui alla droit au cœur. Comme une flèche qui se plantait directement au cœur de sa cible.

Sensation étrange, troublante, qu'elle n'avait jamais éprouvée. Pire, ce fut comme s'il devinait son trouble et s'en réjouissait.

— Quoique, en y réfléchissant, je préférerais avant, ajouta-t-il.

Elle ne trouva pas une seule repartie pour le remettre à sa place tandis qu'il se déhanchait sur sa selle et se penchait. Ses doigts effleurèrent à peine le portefeuille, mais cela suffit. Puis il se redressa, retrouvant sa position initiale, bien droit. Elle en resta pétrifiée, impressionnée, bien malgré elle. Peu d'hommes pouvaient se targuer d'une telle souplesse !

— Ouah !

Le mot lui échappa des lèvres avant

qu'elle songe à le retenir.

Portefeuille en main, Asher se tourna vers elle et le lui tendit. Puisqu'elle tenait absolument à vérifier son identité.

— Dois-je prendre cela comme un compliment ? demanda-t-il.

— J'ai cru que vous alliez tomber de votre selle..., déclara-t-elle, plutôt que de confirmer ou d'infirmier.

— C'était donc de la déception que j'ai entendue, dans votre voix, constata-t-il.

Que voulait-il donc dire par là ? Qu'elle aimait voir les gens se faire mal ?

— Je ne suis pas une sadique, protesta-t-elle, agacée par la façon qu'avait cet homme de déformer ses

propos.

— C'est bon à savoir, répondit Asher, avant de désigner d'un coup de menton le portefeuille qu'il tenait toujours. Et si vous vérifiez mon identité, que nous puissions repartir, suggéra-t-il.

Elle n'aimait pas que quiconque lui dise ce qu'elle avait à faire, même si son interlocuteur y mettait les formes. Cependant elle s'exécuta et ouvrit le portefeuille pour examiner le permis de conduire dont il lui avait parlé.

— La photo n'est pas très flatteuse, admit-il, mais on me reconnaît bien. Asher Fortune, vous voyez ? dit-il en désignant son nom. Alors, rassurée ?

En fait, elle l'était, mais elle se sentait également un rien ridicule et cela

froissait sa dignité.

— Selon moi, c'est un faux. Vous pouvez très bien avoir fait réaliser ce document par un faussaire.

— J'aurais pu, en effet, répondit-il, visiblement amusé. Mais ce n'est pas le cas.

Il y avait une sincérité si évidente dans ses paroles qu'elle fut tentée de le croire.

Mais elle se reprit. Il y avait sans doute des femmes qui gisaient mutilées pour avoir cru les paroles d'un type au cerveau malade. Non, elle ne pouvait se permettre de se montrer trop confiante.

Asher, qui l'entendit soupirer, parut en deviner aussitôt la raison.

— Mais que puis-je faire pour vous

prouver que je suis bien celui que je prétends être ?

— Il faudrait que Wendy me confirme votre identité, répondit-elle.

— Rien de plus simple, puisque je vous conduis à elle.

Elle se renfroigna, hésitant encore à le croire, mais il semblait si sincère. Ah, pourquoi ne pas se laisser aller un peu... ?

— Et puis, si j'avais voulu tenter quelque chose, dit-il, je l'aurais fait depuis un moment. L'endroit est tranquille, ajouta-t-il. Quelqu'un peut errer par ici des jours et des jours sans rencontrer âme qui vive.

Même si elle rechignait à l'admettre, cet homme qui prétendait s'appeler

Asher Fortune n'avait pas tort.

Elle laissa échapper un nouveau soupir et s'encouragea mentalement, en espérant ne pas regretter sa décision. A condition de vivre suffisamment longtemps pour pouvoir avoir des regrets.

— Entendu, emmenez-moi chez vous.

Pour la seconde fois en moins d'une demi-heure, Asher éperonna les flancs de sa monture et lança son cheval au galop.

— Je commençais à désespérer, lança-t-il en lui souriant.

Elle pria en silence pour que l'étrange sensation d'angoisse qui lui nouait les entrailles soit le fait de cette chevauchée chaotique, et pas d'autre chose.

Un quart d'heure plus tard, Asher arrêta son cheval, à quelques mètres de la maison de son frère.

Depuis son départ, un grand nombre d'invités était arrivé. Il y avait plus de voitures devant chez Wyatt que sur le parking d'un concessionnaire automobile un jour de soldes.

— Je vais finir à pied, déclara Marnie sans attendre.

Il n'eut pas le temps de réagir. Sa récalcitrante compagne de chevauchée se laissa glisser au sol et à peine les pieds sur la terre ferme, elle s'empessa de gagner la maison, slalomant entre les véhicules à l'arrêt, tel un lapin tentant d'échapper à un coyote affamé.

Il resta un moment à la regarder, fasciné. L'expression « poésie en mouvement » lui traversa l'esprit.

Comment lui en vouloir d'essayer de prendre ainsi ses distances ? Après tout, il l'avait envoyée dans le fossé. Sans le faire exprès, certes, mais le mal était fait.

S'arrachant à ses pensées, il tira sur les rênes de Golden Boy et prit la direction de l'écurie. Une fois là-bas, il

dessella son alezan en quelques gestes experts et donna à boire à l'étalon, avant de se diriger à son tour vers la maison de Wyatt.

Son frère ne manquerait sans doute pas de lui demander des explications sur son absence. Mais avec de la chance, grâce à tous leurs invités, ses frères n'avaient peut-être même pas remarqué son départ.

Il y avait foule. Ce qui prouvait que la soirée était un succès. Ses frères devaient être satisfaits.

— Mais bon sang, où étais-tu donc passé ? l'aborda Shane, presque hilare.

Surgissant de nulle part, il glissa un bras autour de ses épaules.

Comme à son habitude, Shane donnait

l'image du gars bien dans sa peau et parfaitement à l'aise dans ses baskets. Après un signe de tête à une invitée qui manifestement était tombée sous son charme, il ajouta :

— Le gamin s'inquiétait.

— Jace ? demanda Asher. Pourquoi ?

Cela semblait peu probable. Quand il était parti dans l'espoir de pouvoir mettre de l'ordre dans ses idées, son fils paraissait apprécier la compagnie de ses oncles, bien plus que celle de son père. Shane cherchait-il à le faire culpabiliser ?

Lui faisant face, de manière à le regarder dans les yeux, Shane ravala son sourire.

— Lorsqu'il a compris que tu étais

parti, répondit-il avec gravité, il a cru que tu ne reviendrais pas... comme sa mère.

Asher grimaça.

— Je n'avais pas pensé à ça, avoua-t-il tout en se sermonnant pour sa légèreté.

En réalité, il croyait Jace trop petit pour établir ce genre de comparaison entre le comportement de Lynn et le sien.

Preuve était faite qu'il se trompait. Jace était un enfant précoce, il avait trop tendance à l'oublier.

— Evidemment, murmura Shane, s'abstenant, une fois n'était pas coutume, de lui faire la leçon.

Son frère savait qu'il traversait une période difficile depuis son divorce. Tous en étaient conscients. En dépit de

leurs différences, malgré les querelles, tous les quatre restaient frères et profondément unis dans les moments de crise. Une crise que leur père n'avait fait qu'aggraver en leur infligeant cette trahison, sans même un mot d'explication.

— N'est-il pas un peu jeune pour tirer ce genre de conclusion ? s'enquit Asher.

— Pas du tout, répondit Shane. Et puis, c'est un Fortune, pas vrai ? dit-il, retrouvant son sourire. On naît déjà vieux, dans la famille.

C'était vrai pour ce qui le concernait lui, songea Asher. Mais pas pour ses frères. Et encore moins pour Shane.

— Tu ne semblais pas trop vieux quand tu poursuivais l'assistante du

procureur de tes assiduités, là-bas, à Atlanta, rafraîchit-il la mémoire à son frère.

Shane retira le bras qu'il avait passé autour de ses épaules pour attraper un verre de vin rouge sur le plateau d'un serveur passant à proximité.

— J'étais très jeune, en ce temps-là.

Asher se renfrogna et hocha la tête.

— C'était il y a six mois, fit-il remarquer.

— C'est bien ce que je disais, répliqua Shane, une étincelle dans les yeux, avant de vider son verre. Six mois, c'est une éternité.

Asher leva les yeux au ciel. A mesure que la soirée avançait, et que les verres de vin se succédaient, Shane se montrait

de plus en plus philosophe.

— Je ne comprends rien à ce que tu dis, répondit Asher en parcourant la salle du regard sans voir trace de Jace. Où est mon fils ?

S'emparant d'un autre verre de vin, Shane désigna d'un signe de tête l'escalier et les chambres à l'étage.

— La nounou de Wendy vient d'arriver et elle a pris MaryAnne et Jace sous son aile. Et d'après ce que j'ai pu voir, ajouta-t-il avec un large sourire, les enfants semblent l'adorer. Jace n'est pas ton fils pour rien. Déjà à tenter de séduire une femme plus âgée...

Shane hocha la tête et le regarda avec cet air entendu qui avait toujours eu le don de l'irriter.

Il fit mine de ne rien entendre et chercha des yeux soit son fils soit la femme à laquelle Shane se référait, juste au cas où son frère ferait erreur et qu'ils se trouvent encore parmi les invités.

La situation à laquelle Shane venait de faire allusion remontait à l'époque où Asher venait juste de décrocher son bac. Ils avaient une bonne, alors, une jeune femme terriblement séduisante prénommée Elena, qui avait deux ans de plus que lui. Asher s'était senti flatté de lui plaire. C'était Elena qui l'avait initié à l'amour.

— Merci d'avoir veillé sur lui, marmonna-t-il en se dirigeant vers l'escalier.

— Pas de problème, répondit Shane.

Il y avait quatre chambres, au premier. Quatre suites plus précisément, chacune avec salle de bains privée et dressing. Jace et Marnie, ainsi que la fille de Wendy, se trouvaient dans la quatrième.

C'était la seule pièce qui n'avait pas été convertie en vestiaire. Pas de manteaux ni de vestes sur le lit, uniquement les deux enfants.

— Papa, tu es revenu ! s'exclama Jace à la seconde où il pénétra dans la chambre.

Le petit garçon descendit du lit d'un bond et courut vers lui, jetant ses bras autour des jambes de son père.

— Bien sûr que je suis revenu, répondit-il, alors que son fils s'accrochait à lui de toutes ses forces.

Il sentit le regard de Marnie, un regard critique, comme s'il était l'un des pères les plus méprisables de cette planète. Elle avait probablement dû tenter d'apaiser le garçonnet et de le rassurer. Jace pouvait être difficile à gérer, une fois qu'il s'était mis une idée en tête.

— Qu'est-ce qui a bien pu te faire penser le contraire ?

Jace plongea ses yeux bleu ciel dans ceux de Marnie et répondit sur un ton solennel :

— Maman, elle, n'est pas revenue.

— Eh bien, moi si, je reviendrai toujours, dit-il à son fils avec fermeté. Je te le promets, où que j'aille, je reviendrai toujours auprès de toi. On est copains, toi et moi, pas vrai ? dit-il en

pressant son front contre celui de Jace, une sorte de rituel, entre eux, depuis toujours.

— Oui, papa, répondit le petit garçon en hochant la tête avec enthousiasme.

L'inquiétude persistait toutefois dans son regard.

— Tu sais ce que cela signifie ? Que nous serons toujours présents l'un pour l'autre, poursuivit Asher.

— Toujours, répéta Jace.

— Ce qu'il lui faut, selon moi, c'est un père, plus qu'un copain, intervint soudain Marnie.

Son fils dans les bras, il lui fit face. Il ne se rappelait pas lui avoir demandé son avis.

— Oh ! vraiment ? Et qu'est-ce qui

fait de vous une telle autorité en la matière ?

— J'ai affaire aux enfants de façon régulière et je constate bien trop souvent la démission de certains parents, qui sont trop occupés par leur propre existence.

Il était prêt à reconnaître avoir raté un bon nombre de choses dans sa vie, mais élever Jace ne faisait pas partie de ses échecs. Et au moins, il était présent auprès de son fils, à la différence de Lynn.

— Eh bien, je ne pense pas être trop occupé pour veiller sur mon fils et je crois savoir ce qui est le mieux pour lui.

— Puisque vous le dites, répondit-elle d'une voix dénuée de toute émotion.

Mais justement, cette absence d'émotion disait toute l'étendue de son scepticisme et son refus de perdre son temps à tenter d'argumenter.

Il avait conscience d'avoir une sensibilité à fleur de peau depuis quelque temps. Et sans doute ne cherchait-elle pas à le prendre en défaut, mais plus à lui offrir une opinion basée sur son expérience.

Quoi qu'il en soit, il était trop susceptible en ce qui concernait Jace. Son fils était son talon d'Achille.

— Désolé, dit-il. J'ai l'impression de partir du mauvais pied, avec vous...

A en juger son expression, il réussit à la surprendre, ce dont il tira une certaine satisfaction.

Elle leva les yeux et esquissa un sourire amusé.

— Des deux pieds, rectifia-t-elle.

— Je suis sacrément maladroit, parfois, admit-il en déposant son fils sur le parquet.

Le garçonnet remonta aussitôt sur le lit pour reprendre le cours du jeu vidéo que Wyatt lui avait offert. Intriguée, MaryAnne le rejoignit et s'assit à côté de lui.

Sans quitter son fils des yeux, il se tourna vers Marnie.

— Ecoutez, j'aimerais me faire pardonner.

— Ce n'est pas la peine, protesta-t-elle.

Si Asher Fortune était l'homme le plus séduisant qu'elle ait jamais approché, elle avait le sentiment qu'il pourrait révéler une personnalité bien plus complexe qu'elle ne l'imaginait. En règle générale, elle fréquentait des hommes qui avaient les pieds sur terre, issus de la classe ouvrière. Mais Asher était à l'évidence différent, un être à part.

Et il n'allait probablement pas renoncer aussi facilement. Il ne plaisantait pas, tout à l'heure, quand il lui avait dit avoir pour habitude de toujours payer ses dettes.

— Comme vous voulez, mais

permettez-moi au moins de payer les réparations de votre voiture. C'est le moins que je puisse faire.

Depuis ses retrouvailles avec la civilisation, elle avait eu le temps de se calmer et de réfléchir. Sur le point de décliner son offre, elle pensa à son compte en banque. Plus souvent dans le rouge que dans le vert. C'était d'ailleurs en partie pour cette raison qu'elle travaillait régulièrement comme baby-sitter, pour arrondir ses fins de mois. En journée, elle travaillait comme professeur d'équitation au centre équestre de la ville. La plupart de ses élèves étaient des enfants, ce qui lui convenait parfaitement, car en dépit de ce qu'on aurait pu penser, les enfants

étaient souvent plus faciles à gérer que les adultes.

— Très bien, dit-elle en se radoucissant. Puisque cela semble manifestement vous tenir à cœur, vous pourrez régler la note du garagiste.

— Super, déclara-t-il. Dès demain, je ferai remorquer votre véhicule en ville. L'un de mes frères a le génie de la mécanique et il accomplit de vrais miracles sur tout ce qui a quatre roues et une boîte de vitesses.

— Je ne crois pas qu'un miracle soit nécessaire, répondit-elle. Il s'agit juste de faire un contrôle technique...

Plus que sa voiture, c'était son humeur qui avait subi les plus graves dommages. Elle hésita quelques secondes à lui faire

à son tour une proposition, avant de se décider. Après tout, elle n'avait rien à perdre. Et puis, elle éprouvait une affection particulière pour le fils précoce d'Asher.

— Ecoutez, puisque je suis ici de toute façon, pourquoi ne prendrais-je pas soin de votre petit garçon pour les heures à venir ? suggéra-t-elle en indiquant d'un signe de tête le couloir et l'agitation au rez-de-chaussée. De cette manière, vous pourrez profiter pleinement de la soirée.

* * *

Ayant toujours eu une certaine aversion pour la foule, Asher s'avisa subitement qu'il préférerait amplement

rester ici, dans cette chambre, avec son fils et Marnie. Mais il savait que s'il disait quelque chose dans cet esprit, elle risquait de le prendre comme une tentative de séduction. Or, il lui avait déjà fait suffisamment mauvaise impression comme ça.

— Je n'aime pas trop les soirées, avoua-t-il. Pour être honnête, je ne me sens pas vraiment à mon aise en présence d'inconnus. Mes frères ont invité beaucoup de gens que je ne connais pas, expliqua-t-il.

Il se serait senti mieux si Wyatt avait organisé, en guise de première soirée, un dîner en petit comité. Mais ce soir, il semblait que toute la ville s'était donné rendez-vous chez son frère.

Marnie hochâ la tête, apparemment touchée par cet aveu.

— Eh bien, la meilleure façon de les connaître, c'est peut-être d'aller les retrouver, dit-elle avec douceur. Ce n'est pas en restant ici, en compagnie des manteaux, que vous vous ferez des amis.

— Il n'y a pas que des manteaux, à cet étage, lui fit-il remarquer en la regardant avec insistance.

— Moi aussi, je suis ici, pas vrai, papa ? lança Jace en arrêtant de jouer pour regarder son père.

Asher rit de bon cœur et ébouriffa les cheveux blonds de son fils.

— Eh bien là, c'est certain, Jace, répondit-il, avant de sourire à la petite

filles de sa cousine. Et il y a MaryAnne en plus, ainsi que Mlle McCafferty.

A ce nom, Jace fronça les sourcils, visiblement perturbé.

— Qui ça ?

Marnie effleura l'épaule du garçonnet pour attirer son attention.

— Ton papa parlait de moi, Jace, dit-elle.

Jace alors éclata de rire, comme si son père venait de commettre une erreur grossière.

— Mais voyons, ce n'est pas Mlle McCafy, dit-il à son père, écourtant notablement le nom de sa nouvelle amie. C'est Marnie.

Asher regarda la jeune femme à la dérobée. Il avait été élevé dans une

atmosphère qui respectait religieusement l'étiquette, en matière de relations sociales. Difficile de se défaire des mauvaises habitudes, principalement de celles qui signifiaient quelque chose pour lui. Ainsi, les enfants étaient censés s'adresser aux adultes par leur nom de famille.

— Vous n'êtes pas fâchée qu'il vous appelle Marnie ? demanda-t-il.

Elle parut surprise par sa question.

— Pourquoi le serais-je ? C'est mon nom.

Le trouverait-elle ridicule, avec ses bonnes manières ? L'était-il ?

— Enfant, on m'a appris que s'adresser aux adultes comme à vos égaux était leur manquer de respect.

— Le respect ne tient pas au fait de vous adresser à une personne par son nom. C'est plutôt dans votre façon de vous adresser à elle, de vous comporter avec elle, répondit-elle avant de se tourner vers son fils. N'oublie jamais ça, Jace.

— Oui, madame, dit le petit garçon avec gravité avant de sourire de toutes ses dents à son père, la seconde d'après. Hé, papa, regarde ! Je gagne ! cria-t-il en brandissant sa console de jeu vidéo dont l'écran à cet instant précis s'éteignit. Mais qu'est-ce que c'est ? Pourquoi le jeu s'est effacé ? gémit Jace en écarquillant les yeux.

La cause de ce black-out ne tarda pas à s'éclaircir. MaryAnne avait pris son

pied dans le câble d'alimentation, interrompant net le jeu en cours.

— Elle a cassé mon jeu ! protesta Jace, indigné, en proie à une réelle frustration.

— Ton jeu n'est pas cassé, Jace, intervint Marnie avec gentillesse en venant s'asseoir entre le garçonnet et la responsable du désastre. Il se repose, tout simplement.

Au bord des larmes, Jace renifla en regardant Marnie comme s'il avait affaire à une fée.

— Vous voulez dire, comme s'il faisait la sieste ?

— Exactement, comme s'il faisait une sieste, acquiesça-t-elle. Tu sais, les machines se fatiguent, elles aussi. Pareil

que les gens. C'est pour ça qu'il ne faut pas en abuser.

Jace semblait littéralement suspendu aux lèvres de Marnie et buvait chacune de ses paroles comme s'il s'agissait de la vérité absolue.

Asher demeura à l'écart, fasciné par le scénario qui se jouait devant lui. Il ne prit conscience de sourire qu'au moment où ses muscles zygomatiques le rappelèrent à l'ordre. Oui, il était décidément mieux ici, dans cette chambre, qu'au rez-de-chaussée, à errer comme une âme en peine au milieu d'inconnus, un verre à la main, pour essayer de faire connaissance avec des gens dont il se fichait.

— Vous êtes très douée avec les

enfants, dit-il sans faire le moindre effort pour cacher son admiration.

— Merci, répondit Marnie. Mais ce n'est pas si compliqué. En fait, il n'existe aucune formule magique. Il convient juste de ne pas oublier que l'on a affaire à des individus à part entière, simplement plus petits que nous. Et avec toute la complexité d'une personnalité encore en devenir.

Entièrement d'accord avec ça. Il aurait été certainement plus heureux si Lynn avait pris conscience de toute cette complexité. Qui sait ? Peut-être formeraient-ils encore une famille, aujourd'hui.

Tu veux rire ! Vous n'avez jamais été une famille. Lynn n'a jamais voulu

faire partie d'une famille. Tu l'y as obligée et tu le sais.

Oui, il le savait. Il l'y avait obligée, sur toute la ligne. De même qu'il l'avait contrainte à garder le bébé, à rester et à être mère. Il avait tellement envie d'avoir une femme et des enfants, tellement envie d'être père qu'il avait ignoré tous les signaux d'alerte qui pourtant clignotaient en rouge écarlate devant ses yeux. Des signaux lui disant qu'il était sur la mauvaise pente et que tout ça finirait mal, très mal.

Il surprit à ce moment sur lui le regard interrogateur de Marnie.

— Allez. Ne vous tracassez pas pour ce petit bonhomme, dit-elle en passant une main dans les cheveux de Jace.

Descendez donc retrouver les autres, maintenant.

— Ce n'est pas pour mon fils que je m'inquiète, confessa-t-il en regardant Marnie et la petite fille qui se trouvait à ses côtés.

Elle rit, comprenant l'allusion.

— Tout se passera bien pour nous également, le rassura-t-elle. A présent, rejoignez les invités. Wendy m'a confié que Wyatt avait rencontré beaucoup de difficultés pour organiser cette soirée. Le moins que vous puissiez faire, c'est de vous y montrer une heure ou deux.

Sachant qu'elle avait raison, il hocha la tête et ravala un soupir de résignation.

— Vous avez gagné, dit-il en tournant les talons.

— Je gagne toujours, répondit-elle, alors qu'il s'éloignait déjà dans le couloir.

Pourquoi cette réflexion le fit-elle sourire ? Il n'en avait aucune idée. Toujours est-il qu'il sourit.

Il fut un temps où Asher se serait directement rendu au bar, impatient de s'octroyer quelques heures de répit à grand renfort de verres de bourbon, jusqu'à atteindre la sensation de douce amnésie. La méthode ne résolvait pas tous les problèmes, mais au moins pendant un certain temps ces derniers semblaient-ils moins lourds à porter.

Mais tout ça, c'était avant. Quand il ne

pensait qu'à lui-même et à son petit bien-être. Avant d'être père.

Avec la paternité était venu un certain nombre de responsabilités. Et il avait pris son rôle très au sérieux.

Si Lynn ne les avait pas quittés, peut-être se serait-il accordé quelques moments de détente, de temps en temps, en s'autorisant certaines libertés, au lieu de s'interdire ainsi de façon aussi drastique le moindre écart. Ce soir, par exemple, comme tous les autres soirs, il ne boirait pas plus de trois petits verres, et encore.

Une chose était sûre, malgré la présence de ses frères, il ne pouvait se laisser aller et redevenir l'homme insouciant qu'il était autrefois. Il était

adulte désormais, et devait se comporter comme tel. Cela impliquait une certaine discipline.

C'était mieux ainsi, se dit-il en se dirigeant vers le buffet. Terminés les nuits d'ivresse et les matins qui déchantaient. Fini de se réveiller à midi sans pouvoir se rappeler les événements de la veille. Aujourd'hui, il était sobre et capable de se souvenir le lendemain des mots qu'il échangerait ce soir avec les uns et les autres.

En réalité, il avait un besoin presque désespéré de paroles de réconfort et d'encouragement, qui sauraient le guider dans l'épais brouillard où il avait l'impression de naviguer.

Il se fraya un chemin parmi la foule et

se présenta au bar, derrière lequel s'affairait Marcos Mendoza. Parfait ! Marcos était juste le genre d'homme avec lequel il souhaitait discuter.

Cet homme travaillait comme un fou avec sa femme et son équipe, depuis son arrivée à Red Rock. Il était partout à la fois, à superviser le service et à s'assurer de la fraîcheur et de la saveur de ses produits. Et ce soir comme les autres jours, il voulait que tout soit parfait, que personne ne trouve à se plaindre de ses prestations.

« Pas de repos pour les braves », songea-t-il lorsqu'il vit son cousin par alliance se présenter devant lui. En une fraction de seconde, Marcos retrouva ses réflexes de traiteur professionnel.

— Asher, qu'est-ce que je te sers ?

— Je prendrais bien une bière, merci, répondit-il.

Se glissant derrière le bar, Marcos s'arrêta avant d'attraper une bouteille de bière brune parmi ses semblables.

— Tu ne veux rien de plus fort ?

Asher haussa les épaules avec un petit sourire.

— Ce ne serait pas de refus, mais Jace est en haut, tu comprends...

Il était inutile d'en dire plus, Marcos comprenait parfaitement. Lui aussi avait changé depuis la naissance de MaryAnne. La décision n'avait pas été difficile à prendre, cela dit. Il aimait être papa et voulait pouvoir vivre pleinement chaque instant de cette

fantastique expérience.

— Oui, bien sûr, répondit-il.

Il déboucha la bouteille, en versa lentement le contenu dans un verre afin d'obtenir un minimum de mousse, puis il déposa et le verre et la bouteille devant lui, sur le comptoir.

— Alors, tu tiens le coup ? demanda Marcos après un moment.

Asher avala une longue gorgée de bière et prit le temps de la réflexion, avant de répondre :

— Aussi bien que possible, marmonna-t-il enfin sur un ton blasé.

Il n'en fallut pas plus à Marcos. Estimant que son personnel pouvait se passer de lui quelques minutes, il contourna le bar et le rejoignit.

— Je ne veux pas te saper le moral, mais sache que tu as du pain sur la planche. Le rôle de père célibataire est aussi difficile que celui de mère célibataire, dit-il. Je compatis, mon vieux.

Asher lui adressa un sourire détaché, puis il le regarda dans les yeux.

— Puis-je te poser une question ?

A vrai dire, c'était dans cette optique qu'il s'était approché de Marcos.

— Je t'écoute, l'encouragea celui-ci.

Il le dévisagea quelques longues secondes.

— Comment fais-tu ? Père, mari, homme d'affaires, ça a l'air si facile, pour toi...

Marcos éclata de rire.

— Il faut croire que tu ne regardes pas d'assez près, répondit-il. C'est loin d'être facile.

— Sérieusement, insista Asher. Comment t'y prends-tu pour que ça fonctionne ?

Marcos réfléchit avant de répondre :

— Première chose, il convient de prendre chaque jour comme il se présente. Ce n'est pas si évident. La vérité, c'est que j'ignore où j'en serais si je n'avais pas Wendy, avoua-t-il. Elle est mon roc. C'est elle qui porte tout l'édifice à bout de bras. Mais si tu cherches une formule magique, tu n'es pas au bout de tes peines. Car il n'y en a pas, à mon avis.

Asher haussa les épaules, comme s'il

en était conscient.

— Tu donnes pourtant l'impression qu'il en existe une. Et d'être le seul à la connaître.

Marcos lui sourit et choisit visiblement ses mots, avant de poursuivre :

— J'ai simplement eu de la chance, je le reconnais. Si tu veux savoir la vérité, je n'aurais jamais imaginé me marier un jour, et encore moins aimé être marié, dit-il avec un sourire en observant sa femme dans la salle, en pleine discussion avec de la famille. Je n'osais même pas espérer rencontrer quelqu'un comme Wendy.

Asher hocha la tête d'un air entendu. Le destin prenait parfois un tour

inattendu.

— Personne, dans la famille, ne s'attendait à ce que Wendy se range un jour. Ni qu'elle reste mariée plus d'une semaine après avoir dit « oui » pour autre chose que de la curiosité, pour savoir quelle impression cela faisait.

— En fait, répliqua Marcos en abaissant la voix, ma famille avait renoncé elle aussi à me voir marié un jour. Il faut croire que la surprise a été totale pour tout le monde. En tout cas, entre Wendy et moi, tout va pour le mieux. Et la venue de MaryAnne nous a encore rapprochés. Nous sommes une vraie famille, maintenant.

En réponse à ces propos, Asher se força à sourire, mais sans joie. Quand

lui-même pensait à la naissance de Jace, c'était pour se rendre compte qu'elle avait précipité l'explosion de son couple, scellant dès le début sa rupture avec Lynn.

Au lieu de l'aider à glaner quelques secrets et astuces pour un mariage durable et heureux, discuter avec Marcos n'avait fait que souligner l'échec de son propre mariage.

Laissant échapper un soupir, il plongea les yeux dans son verre.

— Peut-être ne suis-je pas fait pour le mariage, conclut-il, rendu amer par cette pensée.

— Tout le monde ne l'est pas...

Plutôt que d'argumenter sur ce point, Marcos l'avait surpris par sa réponse, et

il s'apprêtait à protester quand son ami reprit :

— Mon frère Miguel ne se mariera probablement jamais. Il est trop attaché à sa vie de célibataire.

— Peut-être qu'il méprise le mariage, mais ce n'est pas mon cas. Moi, je veux me marier, gémit-il avant de rajouter, sur une note de désespoir : J'ai toujours rêvé d'être mari et père.

— Alors ton heure sonnera, affirma Marcos en lui tapotant l'épaule. Tu sais, ton petit garçon a une sacrée chance de t'avoir. Si tu veux un conseil, sois indulgent avec toi-même et donne le temps au temps. Ce genre de chose ne se fait pas en une nuit. Mais comme je l'ai dit, tout le monde n'est pas fait pour ce

genre de vie. Moi, oui, le mariage me satisfait pleinement, continua Marcos. J'admets pourtant en avoir été le premier surpris. Mes frères Rafe et Javier sont également heureux en ménage. Mais avise-toi de prononcer le mot « mariage » devant Miguel et il prendra aussitôt ses jambes à son cou... En réalité, Miguel n'a pas du tout le sentiment de passer à côté de quelque chose. Peut-être est-ce avec lui que tu devrais discuter ? suggéra-t-il finalement, après une brève pause. Miguel est parfaitement heureux de son sort.

Marcos s'écarta du comptoir. Le moment était venu pour lui de retourner travailler.

— Etre un papa célibataire dans une ville comme Red Rock, où la famille est une valeur sacrée, cela risque d'être plus difficile que si tu vivais en zone urbaine. Peut-être pourrais-tu envisager de déménager dans une ville comme New York ?

Il avait choisi précisément de s'installer ici, non pas pour fuir des souvenirs et le lieu de ce que ses frères et lui considéraient comme le lieu d'une trahison de la part de leur père, mais pour Jace. A la suggestion de Marcos, il secoua la tête.

— New York n'est pas le genre d'endroit qui me convient.

Sur le point de prendre congé, Marcos sourit.

— Dans ce cas, prends le temps de t'acclimater. Et le reste viendra, au moment où tu t'y attendras le moins.

Etant donné sa situation, Marcos pouvait se permettre de philosopher. Il parlait comme un homme qui avait réussi son mariage. Mais la vie n'était pas rose pour tout le monde.

— Oui, peut-être, marmonna Asher, sans conviction, en regardant s'éloigner Marcos.

* * *

Montant à l'étage pour récupérer son fils, un peu plus tard dans la soirée, Asher voulut payer Marnie pour avoir veillé sur le garçonnet, mais elle refusa.

— J'étais là, de toute façon, protesta-t-elle à voix basse pour ne pas réveiller MaryAnne, endormie sur le lit. Et pour tout vous dire, Jace m'a aidée à prendre soin de sa cousine, ajouta-t-elle en souriant au petit garçon.

Jace, les yeux pleins de sommeil, se gonfla d'orgueil au compliment.

— Ils se sont bien amusés, continuait Marnie. Tout ce que j'ai eu à faire, c'est de les regarder et de faire attention qu'ils ne se blessent pas avec un objet pointu, conclut-elle en adressant un clin d'œil à son fils.

Jace répondit à son clin d'œil complice. Tout comme lui d'ailleurs, s'aperçut Asher. Cette femme avait quelque chose... Elle lui plaisait. Enfin,

elle ne lui était pas indifférente. Bah, sans doute l'effet de la solitude. Cette conversation avec Marcos sur le mariage et la vie en couple l'avait fait se sentir plus seul que jamais. Il n'en était pas moins heureux pour Wendy. Sa cousine méritait d'être heureuse.

« Et pas toi ? » demanda une petite voix dans sa tête.

Après avoir remercié Marnie pour son aide, il prit son fils dans ses bras. Jace donnait l'impression de ne plus pouvoir garder les yeux ouverts.

Enfin ! Les seuls moments où Jace restait tranquille, c'était dans son sommeil. Chaque soir, il avait le sentiment d'avoir été confronté à une tornade.

Il descendit au rez-de-chaussée, son fils dans les bras. A voir le nombre de véhicules encore garés devant chez Wyatt, il devait être un peu tôt pour repartir. Mais si l'un de ses frères venait à surgir, il saurait quoi répondre.

En plus de vouloir mettre son fils au lit, lui-même souhaitait se coucher de bonne heure. Il avait une longue journée devant lui. Il devait surtout ranger et défaire les paquets et les cartons qui encombraient le plancher de sa maison toute neuve.

Il détestait ce genre de corvée, mais à moins d'avoir un escadron de bonnes fées décidées à lui prêter main-forte, il savait qu'il allait devoir s'y coller. S'il voulait savoir où se trouvaient les

choses dans sa nouvelle maison, autant que ce soit lui qui procède au rangement.

* * *

Vider les cartons à l'aube était l'excuse rêvée, hier soir, pour s'éclipser de la fête. Mais ce matin, face aux dizaines de paquets, sans parler du ressort de quatre ans qui avait retrouvé toute son énergie après quelques heures de sommeil, Asher traversa un moment de profond désarroi, dépassé par l'ampleur de la tâche, avant même d'avoir déchiré le ruban adhésif du tout premier carton.

En l'absence de fées, pourquoi n'embaucherait-il pas quelqu'un pour

l'aider à déballer ses affaires et celles de son fils ? Un coup d'œil circulaire lui confirma que son salon ressemblait bel et bien à l'entrepôt d'un garde-meubles.

Jace quant à lui semblait trouver tout ce bazar à son goût. Le garçonnet galopait entre les piles de cartons, comme entre les tours d'un château fort.

Il était extrêmement difficile pour Asher de se concentrer, avec son fils qui s'agitait ainsi.

— Jace ! appela-t-il, agacé. Calme-toi. Tu vas finir par renverser quelque chose et tu pourrais bien te faire mal !

— Mais non, papa ! hurla Jace en continuant à slalomer entre les cartons. Je suis Super Jace. J'ai des super-pouvoirs. Je peux me rétrécir et me

faufiler dans des endroits minuscules.

A bout de nerfs, Asher inspira profondément pour tenter de garder son calme. Crier contre Jace ne serait pas juste. Il n'était pas en colère contre son fils. C'était à Lynn qu'il en voulait. Il ne lui pardonnait pas d'avoir baissé les bras aussi facilement, de ne pas s'être battue pour sauver leur mariage. Et il s'en voulait aussi à lui d'être tombé amoureux d'elle, alors qu'elle n'avait jamais eu l'intention de rester, au fond.

Rien de tout cela n'était la faute de Jace.

Et en ce moment, son fils ne pensait qu'à jouer, comme n'importe quel enfant de quatre ans. Quant au fait que Jace concentre l'énergie de trois gamins de

quatre ans, eh bien, il devrait s'y habituer. Cette énergie leur avait valu d'user une bonne demi-douzaine de nounous, là-bas à Atlanta.

Il soupira. Ne restait plus qu'à espérer que les nounous de Red Rock se montreraient plus résistantes.

Il venait juste d'ouvrir un carton de verres en cristal soigneusement enveloppés — un cadeau de mariage de ses amis —, quand on sonna.

Il se figea. Il n'attendait personne et il était un peu tôt pour que l'un de ses frères lui rende visite. Tous avaient l'habitude de faire la grasse matinée, le week-end.

Lui aussi, autrefois.

Il hésita, rechignant à aller ouvrir, et

entreprit de déballer le premier verre, mais le visiteur ou la visiteuse appuya de nouveau sur la sonnette, et avec plus d'insistance, cette fois.

Les verres devraient donc attendre. Il soupira.

— Une minute, j'arrive ! cria-t-il tout en cherchant son fils des yeux. Tiens-toi un peu tranquille, Jace, tu veux bien ? répéta-t-il à Jace qui jouait à cache-cache entre les cartons avec un ami imaginaire.

— D'accord, papa, acquiesça l'intéressé avec son plus beau sourire, exactement comme toutes les autres fois où il avait reçu ce conseil.

Faisant de son mieux pour mettre sa mauvaise humeur en sourdine, Asher

ouvrit la porte d'un coup sec en marmonnant en guise de bonjour un « Quoi ? » plein d'agressivité à la personne qui avait eu la mauvaise idée de venir le déranger.

Cela ne lui prit pas plus d'une demi-seconde pour comprendre contre qui il venait d'aboyer.

— Bonjour également à vous, répondit Marnie d'un ton enjoué qui contrastait terriblement avec le sien.

Embarrassé d'avoir été pris en flagrant délit d'inhospitalité, il fit marche arrière. Ses premières paroles manquèrent pourtant de chaleur.

— Que faites-vous ici ?

Marnie entra, sans paraître le moins du monde refroidie par son accueil.

— Je me fais engueuler, apparemment, répondit-elle.

— Désolé, s'excusa-t-il. C'est une matinée un peu chargée, et je n'ai encore rien fait de ce que je projetais. Mais... Que faites-vous ici ?

A la seconde où il répéta sa question, la réponse lui apparut, évidente.

— Oh ! mon Dieu ! J'avais oublié. Le garagiste !... Je m'en occupe tout de suite, ajouta-t-il en se précipitant en quête d'un téléphone.

Elle l'attrapa par le bras pour le retenir dans son élan, avant de retirer prestement sa main.

— Laissez, j'ai déjà fait le nécessaire, dit-elle. La voiture n'a rien. Mais ce n'est pas la raison de ma visite,

s'empres-sa-t-elle d'ajouter. Marcos et Wendy prétendent que vous avez besoin d'une baby-sitter.

Il la regarda, perplexe. Il n'avait jamais parlé de cela avec sa cousine, ni avec son mari.

— J'ai bien peur qu'il y ait une erreur. Marcos m'a confié qu'il n'aurait jamais pu y arriver seul, sans Wendy, et j'ai dû dire quelque chose comme quoi je l'enviais. Mais je n'ai jamais exprimé le besoin d'une baby-sitter pour...

Il ne put terminer sa phrase. Un grand bruit, comme du verre cassé, suivi d'un hurlement terrifiant monta soudain du salon.

L'image de Jace en train de se vider de son sang au milieu de bris de verre

aux bords tranchants, lui traversa aussitôt l'esprit.

— Oh ! mon Dieu, Jace ! bredouilla-t-il avant de se ruer en direction du salon.

Il aurait dû prendre Jace avec lui, ne pas le laisser seul, livré à lui-même, se sermonna-t-il. A son âge, Jace ne devait pas être laissé sans surveillance !

Il se rendit compte que Marnie l'avait suivi lorsqu'elle le devança pour pénétrer dans le salon, atteignant Jace la première.

Le carton rempli de verres que le garçonnet venait juste d'ouvrir était renversé, vidé de son contenu qui jonchait désormais le sol. Et manifestement, aucun verre n'avait échappé à la casse.

Quant à Jace, déjà en train de se relever, il paraissait abasourdi, mais fort heureusement indemne.

— Je te demande pardon, papa, dit le garçonnet, tout penaud. Super Jace a eu un accident.

Asher se sentit soudain vaciller légèrement en pensant à ce qui aurait pu arriver. Au lieu de gronder Jace, ou de le réprimander pour ne pas lui avoir obéi, il s'agenouilla devant son fils et le serra dans ses bras.

— Tu vas bien, dis, tu vas bien ?

— Euh moui, répondit Jace avec vigueur. Mais les verres, eux, ils se sont fait mal.

— Des verres, je peux en trouver d'autres, soupira-t-il, soulagé. Mais

j'aurais du mal à trouver d'autres Jace.

* * *

Un peu en retrait, Marnie observait le père et le fils quand son cœur se serra aux paroles d'Asher. Elle n'en prit pas conscience sur-le-champ, mais plus tard, lorsqu'elle se remémora cette scène, elle comprit. Ce fut à cet instant précis qu'elle tomba amoureuse d'Asher Fortune.

— Voulez-vous que je balaye ou que je l'occupe ? demanda Marnie quand il lâcha son fils.

Se relevant, Asher la dévisagea sans comprendre.

— Pardon ?

— Souhaitez-vous que je donne un coup de balai ? répondit-elle en désignant les bris de verre éparpillés sur le parquet. Ou préférez-vous que

j'occupe votre fils pendant que vous balayez ? répéta-t-elle en souriant au garçonnet, à côté d'Asher. Je suppose que l'un de nous peut se charger d'une partie du travail, pendant que l'autre se charge de... l'autre, conclut-elle.

Il était hors de question de demander à Marnie de prendre un balai, en revanche elle pouvait veiller sur Jace. Chaque fois que son fils voulait l'aider à quelque chose, Asher mettait au moins le double de temps à réparer les dégâts.

— Si cela ne vous ennuie pas, j'apprécierais que vous vous chargiez de Jace. Je crains sinon qu'il ne veuille m'aider à ramasser tous ces éclats de verre et j'ai le sentiment que nous ne terminerons pas cette journée sans une

visite aux urgences.

Marnie hocha la tête et jeta un regard désolé sur le salon avant d'emmener le petit garçon dans la pièce voisine. Il régnait dans cette pièce un véritable chaos. Des piles de cartons se dressaient un peu partout et les morceaux de verre rendaient l'endroit plus périlleux encore. En réalité, l'ampleur de la tâche était trop importante pour un seul homme.

— Vous ne voulez pas que je me charge du ménage et du rangement, vous êtes sûr ? insista-t-elle.

Défaire ces maudits cartons était loin de l'enchanter, mais il allait devoir faire face. Pas question de capituler.

Il secoua la tête et, non sans regret,

répondit :

— Sachez que j'apprécie votre proposition, mais si vous pouvez tenir Jace éloigné de la scène de crime, cela me sera d'un plus grand secours encore. Merci.

— Comme vous voulez, répondit-elle. Je suis ici pour vous aider.

— A ce propos..., commença-t-il en se baissant pour ramasser les éclats de verre les plus gros, afin de les déposer dans leur carton d'origine.

— Oui ?

Il tenait à ce qu'elle sache que l'idée ne venait pas de lui. Il ne voulait surtout pas passer pour un égoïste, un incapable, un père ingrat cherchant à se débarrasser de son fils.

— Je vous assure, je n'ai jamais dit à Marcos que j'avais besoin d'une baby-sitter.

— Je vous crois, répondit-elle avec simplicité. Je le connais peu, mais j'ai le sentiment que Marcos est un homme intuitif. Sans doute a-t-il le sentiment qu'en tant que père célibataire, vous avez besoin de quelqu'un pour prendre soin de votre fils pendant que vous travaillez... Oh ! mais peut-être avez-vous déjà quelqu'un en vue ? s'exclama-t-elle, l'idée lui traversant visiblement l'esprit.

— Non, mais j'y réfléchis, répondit-il.

En réalité, ce n'était pas tout à fait vrai, mais il ne s'agissait pas non plus d'un mensonge. Il y pensait parfois, mais

pour repousser aussitôt cette idée.

Refroidi par ses expériences désastreuses, il avait renoncé à convoquer des baby-sitters pour un entretien d'embauche. Entre son divorce et les bonnes qui avaient rendu leur tablier du jour au lendemain, il ne se sentait plus apte à porter sur le sexe féminin un jugement impartial.

Marnie interpréta visiblement sans mal sa réponse. Même s'il avait besoin de quelqu'un pour veiller sur son fils, il n'était pas prêt à s'engager. Pas tout de suite.

— Très bien. Chaque chose en son temps, pas vrai ? dit-elle avec tact.

— Tout à fait, acquiesça-t-il, hésitant avant de demander : C'est votre

profession ? Je veux dire, vous vivez de ça, du baby-sitting ? Ou faut-il dire bonne d'enfant ?

Car il y avait une différence de taille. Une bonne d'enfant touchait un véritable salaire et, surtout, vivait sous le même toit que l'enfant dont elle avait la charge.

Si elle était bonne d'enfant et qu'il décidait de la prendre à son service, cela signifiait qu'elle viendrait s'installer...

Il se renfrogna, en constatant que ses pensées s'aventuraient en eaux troubles.

— Oui, je suis plutôt une bonne d'enfant, répondit-elle. Mais pas à plein-temps.

— Pas suffisamment de clients ?

— Oh non, j'ai même dû décliner un bon nombre d'offres. Je fais ça en complément, en fait. J'ai commencé pour rendre service à des amis et... Et je suppose que c'est ce que je continue de faire aujourd'hui, conclut-elle en souriant.

— Si vous faites ça en complément, à quoi occupez-vous le reste de votre temps ? s'enquit-il avec curiosité, s'apercevant la seconde d'après combien il pourrait lui sembler indiscret. Désolé, cela ne me regarde pas, s'empessa-t-il de s'excuser.

Elle éclata de rire. Sa question ne la dérangeait apparemment pas.

— Pas de problème. Ne vous en faites pas, je ne suis pas agent secret ni rien de

tout ça...

Jace écarquillait les yeux. Doté, comme tous les enfants, d'une ouïe sélective, il n'entendait que ce qu'il voulait entendre.

— Un agent secret ? répéta-t-il en chuchotant. Vous êtes une vraie espionne ?

— Non, mon trésor, je suis une vraie professeur d'équitation. J'enseigne aux enfants à monter à cheval. J'aime passionnément les chevaux... et les enfants, expliqua-t-elle en lui ébouriffant les cheveux. C'est pour cette raison qu'apprendre l'équitation aux enfants m'a paru la chose la plus naturelle à faire.

— Moi aussi ! décréta Jace.

— Toi aussi, quoi ? fit mine de s'interroger Marnie, en regardant le garçonnet. Tu apprends aux enfants à monter ?

— Mais non, voyons, gloussa Jace avec un haussement d'épaules. Moi aussi, j'aime les chevaux.

— Super ! répondit-elle avec un franc sourire. Peut-être que ton papa pourrait t'accompagner un jour, je te donnerais un cours, rien que pour toi... à titre gracieux, rajouta-t-elle, sans doute pour qu'il ne la suspecte pas de chercher par tous les moyens à gagner de l'argent.

— Je veux pas monter sur un titre gracieux, protesta Jace. Je veux monter sur un cheval.

— Bien évidemment, répondit-elle,

avec le plus grand sérieux.

Il les observa tous les deux. Puis reporta exclusivement son attention sur elle. Il y avait quelque chose de réellement captivant dans son sourire. Le genre de sourire qu'on ne fait pas que remarquer en passant, mais que l'on conserve comme un trésor précieux dans son âme. En fait, elle avait un sourire contagieux. Quiconque la voyait sourire était porté à son tour à sourire.

— Jace, demanda-t-elle à son fils, et si tu me faisais faire le tour de ta nouvelle maison... ? J'aimerais beaucoup la visiter...

Aussitôt, le visage de son fils s'illumina. Un véritable sapin de Noël !

— Bien sûr ! acquiesça-t-il avec

l'enthousiasme d'un enfant que rien n'intimidait. Tu veux voir d'abord ma chambre ? demanda-t-il en prenant la main de Marnie dans la sienne, comme s'il craignait qu'elle ne change d'avis.

— J'adorerais voir ta chambre en premier, répondit-elle avec le même enthousiasme.

Les yeux pleins d'étincelles, Jace tira sur la main qu'il tenait, impatient maintenant.

— Alors, allons-y !

Juste avant de disparaître dans le couloir, Marnie tourna la tête vers Asher.

— Nous en avons certainement pour un bon moment, lui dit-elle d'un air entendu.

— Prenez votre temps, surtout, l'exhorta-t-il.

Il ferait bon usage de chaque minute. Ramasser les éclats de verre lui prendrait déjà une demi-heure au moins, estima-t-il en observant l'étendue des dégâts...

* * *

Il nettoya le bazar provoqué par son fils et réussit même à déballer et ranger le contenu de quatre cartons quand Jace réapparut dans le salon avec leur hôte, dont apparemment il n'avait pas lâché la main.

Parfaitement conscient du temps écoulé, quatre-vingt-dix minutes au bas

mot, il les regarda tous deux approcher, son fils, dans le rôle du guide, et Marnie, apparemment indemne, en dépit de la durée de cet intermède.

— Il était temps que tu reviennes, dit-il à Jace en s'efforçant de rester impassible. Je m'apprêtais à envoyer une équipe de recherche...

Jace fronça ses sourcils tout blonds.

— Pour chercher quoi, papa ?

Il éclata de rire.

— Toi, bien sûr !

— Mais je savais où j'étais, protesta son fils, s'interrogeant visiblement sur la raison pour laquelle son père aurait eu besoin d'aide pour le retrouver. J'étais ici. Avec Marnie. Je veux dire Mlle...

Jace bafouilla en faisant de vains

efforts pour se rappeler le nom que son père souhaitait l'entendre utiliser.

— Laisse, Jace, intervint Marnie, volant à son secours. Tu peux m'appeler Marnie, tu te souviens ? Je t'ai dit que cela ne me gênait pas... Ni ton père d'ailleurs, rajouta-t-elle puisque c'était manifestement ce qui posait problème au garçonnet.

— D'accord, alors ! s'exclama Jace qui se tourna néanmoins vers lui, pour confirmation. C'est toujours d'accord, papa ? demanda-t-il avec gravité.

Trop fatigué pour opposer les arguments qui feraient valoir son avis contraire, il répondit :

— C'est d'accord pour moi, si ça l'est pour Mlle McCafferty.

Telles deux balles de ping-pong lancées simultanément, les yeux de Jace se levèrent en direction Marnie. Son fils ne voulait visiblement surtout rien dire qui puisse faire fuir Marnie.

— Absolument, répondit-elle. Sans compter que McCafferty, c'est terriblement compliqué à prononcer, pas vrai ?

Jace hocha la tête de façon frénétique.

— C'est bon, j'ai compris, arrête. Je ne voudrais pas que tu t'étouffes, conclut-elle sur un ton solennel.

Jace donnait l'impression de boire ses paroles. En fait tout ce qui sortait de la bouche de Marnie semblait être pour lui parole d'Évangile. La seconde d'après, il se rendit compte que lui-même

regardait avec un peu trop d'intérêt la femme qui inspirait à son fils une telle dévotion.

Jace avait très bon goût, soit dit en passant.

Mais ce n'était pas une réflexion sur laquelle il devait s'appesantir.

Marnie regarda sa montre.

— J'ai encore un peu de temps avant d'aller donner mes cours au Centre Equestre Coventry, déclara-t-elle. Ces messieurs auraient-ils faim ?

— Oui ! s'écria Jace avec entrain.

— Il a toujours faim, constata-il en regardant son fils avec un sourire affectueux.

— C'est tout à fait compréhensible, répondit Marnie. Il grandit. Il a besoin

d'énergie.

Jace la dévisagea, perplexe.

— Je ne mange pas d'énergie, protesta-t-il. Je mange de la nourriture.

— Je sais, mais la nourriture apporte de l'énergie à ton corps, expliqua-t-elle.

Le garçonnet se renfrogna pendant qu'il analysait l'information.

— Comme dans une voiture ? demanda-t-il, l'air étonné.

Marnie lui sourit.

— D'une certaine façon, oui, convint-elle. Mais bon, nous nous éloignons du sujet. C'est bientôt l'heure du déjeuner. Vous voulez que je vous prépare quelque chose avant de partir ?

Jace fronça les sourcils. Manifestement, il n'avait pas imaginé

qu'elle puisse devoir s'en aller.

— Tu t'en vas ?

— Oui, il le faut. Mais pas avant de t'avoir préparé quelque chose à manger, répéta-t-elle. J'ai des élèves qui comptent sur moi, tu sais. Je ne peux pas les laisser m'attendre sur leur cheval sans rien faire, tu n'es pas de mon avis ?

— Bien sûr, répondit Jace pour complaire à Marnie.

— Tu veux bien m'aider à préparer le repas ?

Afin de ramener un sourire sur le visage d'un enfant, rien de tel parfois que de le faire se sentir utile.

Marnie avait vu juste, une fois de plus. Jace arbora un large sourire et répondit par un « Oui » joyeux, avant de glisser

sa main dans la sienne.

— Le réfrigérateur est presque vide !
cria Asher en les regardant s'éloigner.

Sarah-Jane, la fiancée de Wyatt, avait eu la gentillesse de déposer quelques bricoles pour les dépanner. Mais il y avait de cela plusieurs jours et il n'en restait pas grand-chose. Lui-même n'avait pas encore trouvé le temps de se rendre au supermarché.

— Aucun problème, je m'en sortirai !
répondit Marnie par-dessus l'épaule.

* * *

Et c'est ce qu'elle fit, en effet.

De retour vingt minutes plus tard, soit suffisamment longtemps pour qu'Asher

puisse vider un autre carton et commencer à en déballer un sixième, Marnie réapparut, une assiette dans chaque main.

Elle avait garni deux tortillas de maïs, une par assiette, de tout un mélange d'ingrédients qu'elle avait dénichés dans le réfrigérateur et le cellier.

Il regarda de plus près et avec envie la garniture faite de feuilles de salade effilochées, dés de tomates, fromage râpé, du cheddar apparemment, haricots noirs, oignons nouveaux et aussi... Oui, elle avait utilisé les restes de poulet rôti, et assaisonné le tout de sauce salsa.

Il ne se savait même pas en possession de la moitié des aliments qu'elle avait employés. Marnie était décidément

pleine de ressources.

A la seconde où il la vit arriver avec les assiettes, il se rendit compte combien il était affamé.

En fait, son estomac hurlait famine. Il n'avait pas pris le temps d'avaler de petit déjeuner, ce matin, remettant à plus tard la pause casse-croûte, jusqu'à oublier complètement de se nourrir.

Mais ce que Marnie leur avait préparé lui rendit soudain l'appétit. Jamais il n'aurait été capable de préparer de tels repas. La cuisine n'était pas son fort.

— J'avais tout ça dans mon réfrigérateur ? demanda-t-il, incrédule.

— Il suffisait de regarder d'un peu plus près, répondit-elle. Mais oui, tout ça attendait dans votre frigo. Mais j'ai

dû jeter quasiment tout le reste, admit-elle. Vous allez devoir faire un tour au supermarché. Et rapidement, insista-t-elle comme il ne disait rien.

Il se renfrogna sans même en avoir conscience. Pousser un Caddie n'entraît pas dans ses loisirs de prédilection. Marnie nota tout de suite son expression contrariée.

— Je peux m'en occuper, si vous voulez, proposa-t-elle en disposant les assiettes sur la table. Des courses, précisa-t-elle au cas où il ne suivrait pas. Donnez-moi simplement la liste des produits dont vous avez besoin.

Il cessa de manger et la dévisagea, interloqué.

— Vous feriez ça ?

Les courses étaient pour lui quelque chose de presque surhumain, alors qu'il s'agissait visiblement de trois fois rien pour elle. Elle haussa les épaules et sourit.

— Bien sûr. Je peux faire vos courses en même temps que les miennes. Ce n'est pas grand-chose.

Il sentit une question lui brûler la langue. Ayant été trahi par une personne en laquelle il avait toute confiance, il était désormais suspicieux face à toute proposition d'aide a priori gratuite. Il se méfiait comme de la peste des bons Samaritains.

— Pourquoi m'aideriez-vous comme ça ?

Cette question mit Marnie mal à l'aise. Non pas venant de lui, puisque, visiblement, il ne lui faisait pas confiance, mais parce que cette question lui rappelait les critiques de sa mère sur sa soi-disant manie de vouloir toujours rendre service. Sa mère avait tendance à penser qu'elle en faisait trop.

— Pourquoi pas ? riposta-t-elle en souriant, mais le menton fièrement relevé. On appelle ça des rapports de bon voisinage.

Elle se garda de préciser un détail, qui avait le don d'agacer sa mère. Quelque chose qui était pourtant une vérité, elle ne pouvait le nier. Elle avait une

faiblesse pour les âmes égarées, chiens perdus et humains à la dérive. C'était plus fort qu'elle. Elle ne pouvait croiser un être en proie au désespoir, sans lui tendre la main.

Et c'était le même genre de regard éperdu qu'elle croyait percevoir dans les yeux d'Asher.

— Je peux venir faire les courses avec toi ? demanda Jace, fébrile, en se tortillant sur le canapé, tout en la regardant avec adoration.

Elle était consciente qu'elle en aurait terminé plus rapidement sans Jace. Mais elle ne se sentait pas le courage de décevoir le petit garçon. Pas question d'inventer une excuse pour se débarrasser de lui.

— J’y compte bien, répondit-elle donc.

Aussitôt, Jace lui sourit, un sourire qui illumina jusqu’à ses yeux. Un sourire tout droit venu du cœur.

Tout en observant son fils avec celle que Marcos avait cru bon de lui envoyer, Asher ne put que s'émerveiller devant la joie absolue qui irradiait de Jace. Il n'avait pas vu son petit garçon aussi heureux depuis...

Soudain, il se renfrogna. En réalité, Jace n'avait pas semblé aussi heureux depuis que Lynn avait pris la décision de disparaître de leur vie.

Une chose était sûre, le garçonnet n'avait pas manifesté un tel enthousiasme pour aucune des nounous qu'Asher avait pu lui présenter, là-bas, à Atlanta, suite au départ précipité de sa mère.

En dépit du fait que chacune de ces femmes étaient très différentes les unes des autres, en âge comme en expérience et en personnalité, certaines étant extrêmement strictes et austères, tandis que d'autres se montraient décontractées au point d'en paraître indifférentes, toutes avaient cependant un point commun : après quelques semaines de travail, elles lui avaient donné leur démission.

Selon leurs propres dires, Jace était un

enfant trop difficile.

Asher était bien conscient de ne pouvoir se forger une opinion durable, alors que Marnie et son fils n'avaient passé que deux heures ensemble. Pourtant, la réaction positive de Jace faisait nettement pencher la balance en faveur de Marnie.

A tel point que, lorsqu'elle se leva pour prendre congé, il se surprit à ressentir une déception presque aussi grande que celle de son fils. C'était très étrange, mais il comprit bien vite qu'en réalité, il avait de la peine pour Jace, rien de plus.

— Tu dois vraiment t'en aller ? insista le petit garçon en suivant sa nouvelle amie jusqu'à la porte d'entrée.

— J'en ai bien peur, répondit-elle en lui faisant face. Mes élèves m'attendent, tu te rappelles ?

Jace laissa échapper un soupir avec une moue boudeuse.

— Et ils peuvent pas t'attendre un peu plus longtemps ?

Marnie lui sourit, visiblement touchée par l'affection manifeste de l'enfant. Mais elle devait également avoir le sentiment de marcher sur des œufs, car il ne fallait pas encourager Jace à s'attacher plus encore à elle.

Glissant une main sous le menton de celui-ci, elle sourit à son minois renfrogné.

— Il faut toujours honorer tes engagements, Jace, ne l'oublie jamais,

dit-elle. Cela signifie que tu dois toujours tenir ta parole, quand tu la donnes.

— Pfff, soupira Jace avant de hocher la tête, l'air résigné. D'accord. Tu dois t'en aller, j'ai compris, murmura-t-il.

Elle était sur le point d'ouvrir la porte, quand une idée traversa la tête d'Asher. Il prit son portefeuille dans la poche arrière de son jean et en sortit quelques billets.

— Combien vous dois-je pour aujourd'hui ? demanda-t-il en les lui tendant.

Marnie leva une main et sourit.

— Rien, rien, répondit-elle.

Il fronça les sourcils, contrarié, en se souvenant de la nuit dernière. Hier non

plus, elle n'avait pas voulu de son argent.

— Vous ne pourrez jamais mettre de l'argent de côté pour vos vieux jours, si vous faites systématiquement cadeau de vos services, protesta-t-il. Allons, combien je vous dois ?

— Rien, répondit-elle avec le même aplomb et le même sourire. Je vous assure. Marcos a déjà tout réglé pour vous. C'est un petit cadeau, a-t-il dit.

Il détestait être redevable envers qui que ce soit, même quelqu'un pour qui il avait de l'affection, comme Marcos. Il se promit d'avoir, dès que l'occasion se présenterait, une petite discussion avec le mari de sa cousine. Certes, Marcos était un homme d'affaires prospère, mais

il n'avait pas besoin qu'on lui fasse la charité.

— Tu reviendras, dis ? s'exclama Jace, à la seconde où Marnie ouvrit la porte.

Au lieu de faire une promesse en l'air pour apaiser le petit garçon, Marnie regarda Asher.

— Cela dépend de ton père, dit-elle.

— Papa veut que tu reviennes, répondit Jace en se tournant vers lui, attendant son accord avec fébrilité. Pas vrai que tu le veux, papa ?

Rechignant à employer le verbe « vouloir » pour s'adresser à cette femme, bien trop personnel à son goût, et trop intime, il répondit :

— J'ai l'impression que Jace a eu un

vrai coup de foudre pour vous.

— Le sentiment est réciproque, répondit-elle en souriant à Jace. Bien, nous aurons l'occasion de nous revoir, alors, monsieur Fortune, conclut-elle après une pause, avant de refermer la porte derrière elle.

— On va la revoir, papa ? demanda alors Jace cherchant son réconfort. Dis, papa, on va la revoir ? répéta-t-il, visiblement désespéré.

— Bien sûr, finit par répondre Asher, conscient que s'il ne le faisait pas, Jace ne le lâcherait pas.

Le garçonnet se précipita vers le canapé, calé contre l'une des fenêtres du salon : une fenêtre avec vue panoramique sur l'allée. Il grimpa sur

les coussins et agita frénétiquement ses petites mains en suivant des yeux la dame qui se dirigeait vers sa voiture.

— Elle nous regarde, papa, elle nous regarde ! s'écria-t-il soudain, au comble de l'excitation. Dis au revoir, vite ! supplia-t-il. Allez, papa ! Si tu ne viens pas lui faire un signe de la main, elle ne reviendra pas...

Parfois, se dit Asher en rejoignant son fils, devant la fenêtre, Jace semblait doté d'une espèce de pressentiment des choses avec une intensité rare pour son âge.

* * *

Asher ne fut pas à vrai dire étonné

quand, le lendemain, Jace demanda des nouvelles de Marnie. En réalité, il aurait été bien plus surpris si le petit garçon ne s'était pas inquiété de savoir si elle viendrait ce jour-là. Mais la requête de son fils, répétée peut-être cent fois au cours de la matinée, resta sans effet. Et lui n'allait pas tout laisser tomber pour sauter sur son téléphone et la supplier de venir.

— Essayons d'abord de voir comment nous nous en sortons tout seuls, suggéra-t-il.

Ce n'était pas qu'il avait quelque chose à reprocher à Marnie. A vrai dire, c'était même tout le contraire. Elle était parfaite. Zéro défaut.

Au point que c'en était presque

énervant.

Et ce n'était pas non plus qu'il ne l'aimait pas. Il l'aimait bien. Un peu trop même, à son goût. Mais ce n'était pas non plus la raison pour laquelle il rechignait à faire appel à ses services. Il avait simplement le sentiment que s'il reconnaissait avoir besoin d'aide, cela trahirait chez lui une certaine faiblesse de caractère.

Pourtant au troisième jour, tandis qu'il continuait à extraire des bribes de sa vie des différents cartons, Jace parut déterminé à se lancer dans une carrière de derviche tourneur, et il en vint à douter de ses capacités à gérer le tout sans y perdre ses cheveux.

Avec un sentiment d'appréhension

mêlé d'impatience, il s'empara de la carte de visite de Marnie, carte qui comportait un numéro de portable, et pas de ligne fixe, puis il entreprit de composer son numéro.

Il entendit la sonnerie à l'autre bout du fil. Quatre fois. A la cinquième, il y eut un déclic et il comprit qu'il venait d'être transféré sur sa messagerie.

Satané appareil ! Il détestait avoir à parler à cette machine. Et zut, il rappellerait !

Il s'apprêtait à couper la communication quand il entendit un bruit sur la ligne. Vite, il colla le portable à son oreille.

— Allô ? Allô ?

— Allô ? lui répondit une voix.

La voix de Marnie. Les frissons qui le parcoururent au son de cette voix l'agacèrent un peu.

Au lieu de donner son nom, il marmonna :

— Au secours...

— Monsieur Fortune...

Ce n'était pas une question, mais un constat, assaisonné d'une touche d'amusement.

Que l'on s'adresse à lui par son nom de famille l'avait toujours horripilé. Pour une raison bien précise.

— M. Fortune est mon père, dit-il d'une voix sèche, dénuée d'émotion. Moi, c'est Asher.

Tout juste s'il n'entendit pas Marnie sourire quand elle répondit :

— Oui, je sais. Je commençais à croire que vous aviez sollicité les services de quelqu'un d'autre.

— J'aurais pu simplement égarer votre numéro, objecta-t-il.

— Vous ne me semblez pas du genre à perdre quoi que ce soit, dit-elle simplement.

Sans compter que s'il avait perdu son numéro de portable, il aurait toujours pu le demander à Wendy ou Marcos.

Il éclata de rire en regardant le désordre qui régnait autour de lui. Et toutes les pièces de la maison étaient dans la même situation chaotique.

Mais comment avait-il pu accumuler tout ce bazar ? se demanda-t-il avec effarement.

A Atlanta, complètement déprimé, incapable de surmonter son désarroi, il avait laissé les déménageurs emballer ses affaires. A voir le résultat, aujourd'hui, il comprenait son erreur.

L'entreprise de déménagement lui avait pourtant été recommandée. Mais en réalité les types avaient fait les cartons sans aucune logique. Et dans certains, pourtant dûment étiquetés « Chambre » ou « Bureau », il avait eu la désagréable surprise de découvrir des objets sans aucun rapport avec les pièces désignées.

Entre le casse-tête de ces satanés cartons et l'hyperactivité de son fils, il se sentait quelque peu dépassé. Et au bord de l'épuisement.

— Vous ne m'avez jamais vu en train

de ranger, répondit-il à Marnie.

— Mais si, lui rafraîchit-elle la mémoire. L'autre jour, quand Marcos m'a envoyée chez vous. Vous étiez alors dans les cartons jusqu'au cou.

— Eh bien, c'est encore pire aujourd'hui, répondit-il d'une voix lasse. Pourriez-vous venir ?

Il ne spécifia ni le jour ni l'heure.

— Quand ? demanda Marnie.

— Hier, répondit-il avec franchise. Mais je suis preneur si vous ne pouvez passer qu'aujourd'hui...

— Pour vous aider avec vos cartons ? demanda-t-elle, puisqu'il n'avait pas mentionné Jace, comme si ses maudits cartons importaient plus que son adorable fils.

— Pour fatiguer Jace, si vous le pouvez, dit-il alors dans un moment de faiblesse. Non, en fait, si vous pouviez juste l'occuper dans une pièce où je ne suis pas, cela m'aiderait énormément.

— Jace veut trop se rendre utile, c'est ça ? s'enquit Marnie.

Il soupira longuement, un soupir venu du plus profond de son être et qui, d'une certaine façon, constituait à lui seul une réponse.

— Vous n'imaginez pas à quel point, dit-il cependant.

Plutôt que de demander pourquoi il n'avait pas appelé plus tôt, Marnie compatit visiblement à son désarroi.

— Bien, déclara-t-elle. Ma dernière élève vient de me téléphoner pour

annuler à cause de ses examens, je pourrais donc être chez vous d'ici une heure.

Il se sentit aussitôt plus léger, mais s'abstint toutefois de faire un commentaire qui trahisse son impatience.

— Super ! se contenta-t-il de répondre. Jace sera ravi de vous voir !

Et moi également !

Exprimer sa satisfaction à voix haute serait excessif et peut-être l'interpréterait-elle mal. Or, il n'était pas question de l'effrayer puisque à ce jour, c'était la seule baby-sitter qu'il avait réussi à trouver.

A la seconde où il raccrocha, il se mit en revanche à siffloter. Hourra, la

cavalerie arrivait !

* * *

Sa sonnette retentit trente-trois minutes plus tard très précisément.

A genoux devant le carton qu'il venait juste de déballer, Asher leva la tête, à l'affût.

Marnie !

Après une rapide prière pour remercier le ciel de sa bonté, il s'essuya avec empressement les mains et se releva d'un bond, avant d'écarter d'un coup de pied un carton vide et de se frayer un passage jusque dans le hall d'entrée.

Quand il atteignit la porte, elle était

déjà ouverte.

L'immense soulagement qu'il ressentit à voir Marnie dans l'entrée fut quelque peu entaché par le fait que Jace l'avait précédé. La porte restant verrouillée en permanence, cela signifiait donc que son fils l'avait ouverte. Et ce malgré la leçon qu'il lui avait peut-être faite cent fois : Ne jamais ouvrir la porte à qui que ce soit !

— Que t'ai-je dit, à propos de la porte, Jace ? gronda-t-il.

Tout à sa joie de découvrir Marnie sur le seuil, Jace fit face à son père, manifestement désemparé. Il ne semblait pas comprendre quelle erreur il avait pu commettre.

— Tu m'as dit de pas ouvrir, sauf en

ta présence.

Bien. Dans ce cas, pourquoi avait-il ouvert ?

— Et alors ? insista Asher, bras croisés.

— Mais tu étais là, papa, fit remarquer Jace. Tu étais dans la maison. Je t'ai entendu crier après les cartons, quand on a sonné.

Mal à l'aise et ne voulant pas passer pour un malade mental parlant aux objets, il entreprit de se justifier :

— Je ne criais pas, je... je...

— ... réfléchissais à voix haute, suggéra Marnie.

Il n'y avait pas l'ombre d'un sourire, sur son visage, mais elle avait dit cela sur un ton tellement amusé qu'il eut bien

du mal lui-même à garder son sérieux.

— Et puis, poursuivit Jace, il fallait que je la fasse entrer très vite. Je ne voulais pas qu'elle reparte.

Et sur ces paroles, le garçonnet prit la main de Marnie avec détermination et tira dessus, voulant à tout prix l'entraîner à l'intérieur de la maison, craignant visiblement qu'elle ne change d'avis.

— J'aurais attendu, tu sais, rassura-t-elle au petit garçon. J'aurais sonné une deuxième fois, une troisième si nécessaire. Ton papa a raison. Tu ne dois pas ouvrir la porte comme ça, s'il n'est pas à ton côté. Promets-moi de ne plus ouvrir la porte de ta maison qu'en présence d'un adulte, Jace...

Elle ne jugeait visiblement pas utile d'effrayer un enfant de quatre ans, mais voulait qu'il se montre plus prudent, à l'avenir.

La frontière était ténue, entre les deux, et pas évidente à respecter. Jace avait le droit d'être un enfant heureux aussi longtemps que possible.

— D'accord, répondit-il d'ailleurs en souriant. Promis. Dis, ajouta-t-il sans lâcher sa main, tu veux bien rester ?

— Oui, répondit-elle en croisant le regard d'Asher. Je vais rester... Un moment.

C'était tout ce qu'il souhaitait entendre. A son âge, Jace ne se projetait pas dans le temps et ne vivait que dans l'instant présent.

— Cool ! s'exclama-t-il, avec un enthousiasme plus marqué encore que d'habitude. J'ai un nouveau jeu vidéo. Mais je ne sais pas y jouer, avoua-t-il.

Il s'agissait d'un jeu que la fiancée de Wyatt lui avait offert.

— Je n'ai pas trouvé le temps de lui lire le mode d'emploi, confessa Asher.

— Entendu, je vais le faire, se proposa-t-elle. On dirait que c'est ton jour de chance, mon bonhomme, ajouta-t-elle en se tournant vers Jace. Il se trouve que je suis experte en jeu vidéo.

— C'est vrai ?

Jace leva vers elle des yeux brillant d'admiration.

— Vrai de vrai. Bien, et si tu me montrais où il est, ce jeu ? suggéra-t-

elle.

— Oui, oui, on y va !

Asher poussa un soupir d'intense soulagement.

Marnie ne put visiblement retenir un sourire.

Au fil des semaines, Marnie ne tarda pas à se rendre compte qu'elle passait de plus en plus de temps dans la maison d'Asher.

Quand elle ne travaillait pas au centre équestre, à donner des cours à de jeunes adolescents, elle était chez lui. Au début, ses interventions étaient juste ponctuelles, quand il avait besoin d'elle pour veiller sur Jace, puis

insidieusement tout s'était enchaîné.

Et cela commençait à se savoir, en ville. Elle se rendait régulièrement au supermarché avec Jace pour remplir le réfrigérateur d'Asher. Par ailleurs, afin de passer le temps et parce qu'il le lui avait demandé, elle avait commencé à donner des cours d'équitation au garçonnet. Certes, il s'agissait d'un poney mécanique, mais c'était un début.

Tandis qu'elle faisait le point sur ses différentes activités au service d'Asher, elle prit conscience que ce qui avait commencé comme du baby-sitting à temps partiel évoluait lentement mais sûrement comme un travail de bonne d'enfant à plein temps.

Elle l'ignorait, mais cette réflexion, Asher lui aussi se la faisait.

Chaque fois que Marnie quittait la maison, il pensait ne plus avoir l'occasion de la revoir tant Jace se comportait comme un ange en présence de la jeune femme. On aurait dit que tout rentrait peu à peu dans l'ordre et que les journées se déroulaient sans trop d'accrocs. Un peu comme leur vie, avant que son mariage ne vole en éclats.

Malheureusement, les choses ne se passaient pas aussi bien lorsque Marnie était absente.

Lorsque Jace et lui étaient en tête à tête, sans lui manquer de respect de

façon éhontée, le petit garçon devenait bien plus difficile à gérer. Asher détestait cette idée, mais le constat s'imposait. Il semblait incapable de gérer son propre fils.

Résultat, complètement dépassé, il finissait chaque fois par capituler, attrapant son téléphone pour appeler Marnie à la rescousse.

Grâce à Dieu, elle avait toujours répondu à ses S.O.S. Et chaque fois, à la seconde où elle franchissait la porte de la maison, Jace se métamorphosait comme par enchantement. Disparu le derviche tourneur et bonjour l'enfant modèle !

Certes, il ne perdait rien de son énergie, mais Marnie avait le chic pour

l'apaiser et lui faire dépenser cette énergie dans différentes activités. En fait, en sa présence, son fils devenait tout simplement un petit garçon exemplaire.

Si cette espèce de dédoublement de la personnalité ne s'était produite qu'une ou deux fois, il ne l'aurait sans doute même pas remarqué. Mais comme cela avait tendance à se produire presque systématiquement, il commençait à s'en inquiéter.

A l'évidence, il ne savait pas y faire avec son fils. Ce n'était pas faute de l'aimer, pourtant. Mais alors, qu'est-ce qui clochait dans sa relation avec Jace ?

Il aurait volontiers posé la question à Marnie, si Jace ne l'épuisait pas autant

quand il se décidait à l'appeler à l'aide.

— Hello ! hurla le garçonnet fou de joie, en se précipitant dans le hall d'entrée, à la seconde où Marnie sonnait à la porte, juste après ses cours au centre équestre.

Fidèle à sa parole, le petit garçon n'avait pas ouvert la porte, malgré toute son impatience de voir Marnie. Mais il se tenait là, tout près, le suivant comme son ombre quand il tira le verrou.

— J'ai rangé tous mes jouets comme tu me l'as demandé, annonça Jace en guise de bonjour.

C'était la dernière recommandation qu'elle lui avait faite, la veille, avant de prendre congé : il devait bien ranger ses jouets chaque soir.

— Parfait, déclara-t-elle avec un sourire d'approbation. J'adore que les hommes tiennent parole.

Asher ne put s'empêcher de manifester sa stupéfaction.

— Qu'y a-t-il ? Un problème ? s'enquit-elle.

Il dévisagea son fils, incrédule, avant de répondre :

— Sa chambre était un vrai champ de bataille, il y a une demi-heure à peine. On aurait dit qu'un magasin de jouets avait explosé... Je lui ai demandé de ranger et vous savez ce qu'il m'a répondu ? « Plus tard »...

— A vrai dire, répondit Marnie en feignant de réfléchir à ce qu'il venait de dire, c'est en effet « plus tard ». Quoi

qu'il en soit, du moment qu'il a rangé sa chambre, c'est tout ce qui importe. Montons maintenant dans ta chambre voir si tu as bien travaillé, suggéra-t-elle à Jace en retirant sa main de la sienne.

— D'accord ! acquiesça son fils avec empressement.

— Si vous le permettez, je ne raterais ça pour rien au monde, renchérit-il.

Quand il pénétra dans la chambre de son fils, il en resta sans voix. La chambre était parfaitement en ordre, si impeccable qu'on l'aurait dite mise en scène pour des photos destinées à un magazine de décoration sur papier glacé.

Stupéfait, il prit le temps de se ressaisir, avec la vague impression d'avoir basculé dans un univers

parallèle.

— Une chose est sûre, ça n'a rien à voir avec ce que j'ai vu il y a une demi-heure, murmura-t-il, plus pour lui-même qu'à l'attention de Marnie.

— Tu vois, quand tu veux..., déclara-t-elle de son côté à Jace.

A ce compliment, le garçonnet répondit par un sourire et des étoiles pleins les yeux, tout en regardant la femme qui avait conquis son jeune cœur.

Marnie se tourna vers Asher.

— Et vous m'avez appelée il y a une petite demi-heure à peine, insista-t-elle.

Il en était conscient. C'était d'ailleurs l'état pitoyable dans lequel se trouvait la chambre de son fils qui l'avait décidé à l'appeler en fin de compte. Il la regarda,

ne sachant où elle voulait en venir.

— En effet. Et alors ?

Baissant la voix, elle lui fit une suggestion :

— Peut-être convient-il d'en tirer la conclusion qui s'impose.

Elle préférait visiblement ne pas aborder le sujet comme ça, et surtout pas devant le garçonnet, mais à l'évidence, Jace avait une raison pour se comporter de la sorte. Elle se pencha vers son fils.

— J'aimerais bien que tu me montres le nouveau livre dont tu m'as parlé, lui suggéra-t-elle.

Ravi qu'elle se rappelle ce qu'il lui avait dit au téléphone un peu plus tôt, juste avant que son père ne raccroche, Jace rayonna d'un bonheur presque

surhumain.

— Oui ? Tu veux vraiment que je te le montre ?

— Bien sûr. Je ne pense qu'à ça, depuis tout à l'heure, répondit-elle sur un ton solennel.

* * *

D'accord, ce n'était pas la stricte vérité, mais d'un autre côté, Marnie ne pouvait expliquer au garçonnet qu'elle n'avait pas pensé un seul instant à ce livre, mais à tout autre chose : une idée qui ne cessait de la tourmenter.

Par ailleurs, il était exclu qu'elle révèle au petit garçon combien son père était devenu une obsession pour elle.

Une obsession qu'elle avait toutes les difficultés à gérer dans la journée.

En revanche, la nuit, lorsqu'elle dormait, et qu'elle baissait sa garde, c'était un vrai déchaînement.

Asher Fortune hantait dangereusement chacun de ses rêves.

Endormie, sans défenses contre la réalité, elle subissait son attirance pour lui qui prenait alors une tout autre dimension. D'autant que cette attirance se renforçait jour après jour, chaque fois qu'elle se retrouvait en présence de cet homme.

Mais au moins était-elle parfaitement réveillée, alors.

Face à lui, elle avait recours à son humour, à son intelligence, brandissant

l'un et l'autre comme des boucliers. Elle en était absolument certaine, Asher ne se doutait pas le moins du monde de ses sentiments pour lui. Ni du fait que, chaque fois qu'elle entendait sa voix à l'autre bout de son téléphone, et même bien avant qu'il ne lui demande de venir pour veiller sur Jace, son cœur se mettait à bondir dans sa poitrine, une série de battements frénétiques et de tremblements, bref, l'enfer...

— Bien, je descends, murmura soudain Asher, la tirant de ses pensées. Je dois m'occuper du bureau.

— Nous ne bougeons pas d'ici, lui lança-t-elle, avant de se tourner vers Jace. Alors, ce livre ?

— Il est là ! s'exclama le garçonnet en

désignant l'étagère, sur le mur en face.

Tout en traversant la pièce, elle se demanda si elle devait ou non dire à Jace qu'elle voyait clair dans son jeu. Car elle avait saisi son plan. Le garçonnet faisait en sorte de se comporter comme un vrai démon de façon à exaspérer son père, si bien que celui-ci n'avait plus d'autre recours que de l'appeler à l'aide. Et dès qu'elle était arrivée, Jace se métamorphosait en petit ange. En fait, le petit garçon agissait ainsi par crainte qu'elle ne veuille plus revenir.

Une telle maturité d'esprit était chose étonnante, chez un enfant de quatre ans. A dix, Jace ferait sans doute tourner son père en bourrique.

Dans l'immédiat, le garçonnet, consciemment ou pas, était bel et bien son complice dans l'histoire, lui donnant une raison de venir ici, chez son père, sans que cela paraisse relever de sa seule initiative. Oui, Jace lui procurait l'excuse dont elle avait besoin pour voir Asher.

Aussi, pour l'instant, à moins que le comportement de Jace ne devienne trop stressant pour son père, elle décida de tenir sa langue et d'apprécier la compagnie à la fois du fils et de son père.

* * *

Marnie auprès de son fils, Asher se

retroussa les manches, au sens figuré dans un premier temps. Il avait l'esprit libre pour s'attaquer à l'immense tâche que représentait l'aménagement de la bâtisse. Le but étant d'en faire une vraie maison.

Sa maison.

Mais il y avait un problème. En fait, il lui devenait de plus en plus difficile de se concentrer lorsque Marnie se trouvait à proximité. Il ne pouvait s'empêcher par exemple de repenser à ce qu'il avait vu, dix minutes auparavant, en la suivant, elle et son fils, à l'étage. Quelques marches en dessous d'eux, il avait eu un aperçu absolument incroyable.

A ce souvenir, il sourit. Ah, le rythme

envoûtant de ses hanches, dans ce jean qui lui collait à la peau. Une symphonie, une ode à la volupté !

Il lui avait fallu un certain temps avant de s'aviser qu'il retenait son souffle, subjugué. Et quand finalement il s'était remis à respirer, son cœur s'était lancé dans une course effrénée.

Et à y repenser maintenant, il prenait aussi conscience de deux choses. Il appelait Marnie de plus en plus souvent, et lui demandait aussi de rester de plus en plus longtemps.

Au début, il avait vraiment essayé de se raisonner, pensant que Jace finirait bien par se calmer, mais maintenant, à peine son fils commençait-il à faire l'imbécile qu'il bondissait sur son

téléphone et appelait Marnie à l'aide. Et s'avérait terriblement déçu s'il tombait sur sa messagerie.

Ce n'était pas tant qu'il perdait patience, ou que ses capacités à faire face s'érodaient, mais dans ces moments-là, il lui devenait soudain urgent, vital de jouir de sa compagnie, de sa présence.

Ce qui lui faisait un point commun avec son fils.

Car Jace avait par ailleurs le chic pour la convaincre de rester dîner.

La première fois où son fils avait hasardé une démarche en ce sens, Asher se trouvait à proximité. Il avait entendu Marnie chercher ses mots pour décliner l'invitation. Feignant alors de ne pas

vouloir que Jace soit déçu, Asher s'était joint à son fils pour insister. Elle avait ri et reconnu peu après sa défaite, vaincue par le nombre. Suite à ce premier épisode, dîner avec elle était presque devenu une habitude.

Malgré tout, il avait le sentiment que cela ne durerait pas. Il en était conscient, Marnie avait forcément mieux à faire que dîner chaque soir avec l'enfant dont elle s'occupait et son père. Une femme aussi belle, aussi séduisante sans une seule trace de maquillage, avait évidemment une vie sociale très active.

Néanmoins, soir après soir, elle choisissait de rester pour l'aider.

Il ne savait trop comment la remercier. L'argent ne semblait pas une

compensation suffisante. Et à vrai dire, il donnerait tout pour que cette situation se prolonge.

Car chaque jour désormais, il comptait presque les minutes qui le séparaient de son arrivée.

Inutile de se voiler la face ! Il avait hâte non seulement de voir Jace redevenir le petit garçon qu'il était avant que Lynn ne les abandonne, mais aussi d'accueillir Marnie dans leur petit cercle.

Prudence, Asher, tu files un mauvais coton. Tu sais ce qui arrive quand tu ne réfléchis pas...

Oui, il savait, mais quelque part, cela n'avait pas l'air de changer grand-chose à la situation.

Quelques heures plus tard, Jace surgit bras levés en signe de triomphe.

— Papa, j'ai réussi à convaincre Marnie de rester dîner ce soir encore !

L'intéressée se trouvait juste derrière lui. Elle appréciait ce rituel, mais préférait ne pas le considérer comme acquis. Juste au cas où.

— Je reste à condition que ton papa soit d'accord, protesta-t-elle.

Au lieu d'attendre la réponse de son père, comme il avait l'habitude de le faire, Jace s'exclama cette fois :

— Bien sûr qu'il est d'accord. Il est toujours d'accord, pas vrai, papa ? demanda-t-il en le fixant.

Marnie croisa son regard.

— Mais il n'a encore rien dit, constata-t-elle.

Autrement dit, il n'était pas obligé de l'inviter. Elle lui laissait le choix.

* * *

Elle aimait passer ses soirées avec eux, mais elle trouverait normal qu'Asher ait besoin de se retrouver seul, ou de passer un moment en tête à tête avec son fils.

Ou qui sait, peut-être de sortir en ville.

Elle se rendit soudain compte que pas une fois, au cours des dernières semaines, Asher n'était sorti le soir. Pas

une fois il ne lui avait demandé de veiller sur Jace pour aller de son côté retrouver, pourquoi pas, une femme qui lui aurait tapé dans l'œil.

Elle se surprit à se réjouir un peu trop à ce constat.

— Pourtant il veut que tu restes, insista Jace, qui avait décidé de la suite dans les idées. Hein, papa ?

Asher sourit à son fils et lui dit ce qu'il voulait entendre.

— Oui, bien sûr que je veux qu'elle reste...

Simple formule ou expression d'une envie réelle ? Elle aurait été bien en peine de le dire. Ce qui ne l'empêchait pas d'espérer.

— Vous êtes sûr ? Un mot de votre

part et je rentre chez moi, dit-elle avec un sourire. Je connais le chemin.

— Eh bien, dit-il, rien ne presse. Et puis, désormais, vous êtes en quelque sorte aussi un peu chez vous, ici.

Elle tressaillit à ses paroles, mais se garda bien de leur donner un sens qu'Asher n'avait certainement pas voulu y mettre.

* * *

Ce soir-là, après le dîner, Marnie resta un peu plus longtemps qu'à l'accoutumée.

Et cette fois, au lieu de débarrasser la table avec Jace et d'autoriser le garçonnet à ranger les assiettes et les

couverts dans le lave-vaisselle, Marnie surprit à la fois le père et le fils en installant un tabouret devant l'évier. Avant de leur proposer de faire la vaisselle à « l'ancienne mode ».

Soucieux de combler le moindre de ses souhaits, Jace demanda :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça consiste à placer les plats et assiettes dans l'évier, à remplir celui-ci d'eau chaude avec un peu de liquide vaisselle, de façon à ce que ça mousse, puis on lave le tout à la main, expliqua-t-elle avec enthousiasme, faisant passer la corvée pour un jeu.

Jace la regarda bouche bée, totalement stupéfié par cette méthode « révolutionnaire ».

— On peut faire comme ça ?
demanda-t-il, les yeux écarquillés.

Réprimant une envie de rire devant le désarroi du petit garçon, elle répondit :

— Bien sûr que nous pouvons. Les gens faisaient comme ça, avant l'invention du lave-vaisselle.

Il fronça les sourcils, imaginant le scénario qu'elle venait de lui dépeindre.

— Ils devaient être très pauvres, alors, supposa-t-il alors.

Elle passa un tablier au cou du petit garçon et le noua du mieux qu'elle put autour de sa taille d'enfant.

— Non, pas exactement, répondit-elle. Et puis, cette façon de faire était l'occasion pour les membres de la famille de se retrouver, de bavarder.

— Comme toi et moi ? s'exclama aussitôt Jace.

Ce garçonnet ne laissait décidément rien passer.

— Exactement comme toi et moi, répondit-elle, touchée.

Après avoir assisté sans rien dire à cet échange, Asher s'avança vers l'évier.

— Besoin d'aide pour essuyer ?

Elle le regarda avec malice. Si ce qu'elle avait entendu était vrai, Asher et ses frères étaient nés avec deux cuillères en argent dans la bouche, et pas seulement une. Aussi fut-elle surprise qu'il sache à quoi servait un évier.

— Ne me dites pas que vous savez vous servir d'un torchon ? le taquina-t-elle.

Asher en attrapa aussitôt un dans le placard et le brandit avec fierté.

— Cela ne doit pas être si compliqué, répondit-il.

Elle le dévisagea, perplexe.

— Si je comprends bien, vous n'avez jamais essuyé de vaisselle de votre vie, conclut-elle, mains sur les hanches.

— Allez-y, vous verrez bien ! Lavez donc quelque chose, dit Asher, la mettant au défi.

Debout sur le tabouret, Jace regarda tour à tour son père et Marnie, puis recommença avec un sourire de plus en plus large, manifestement amusé par la situation.

— On va jouer au lave-vaisselle tous ensemble ? s'enquit-il avec impatience.

— J'en ai bien l'impression, répondit-elle en s'efforçant de ne rien trahir du bonheur que lui causait ce petit scénario. Enfin, si ton père arrive à suivre...

— Si j'arrive à suivre ? répéta Asher en gonflant le torse, comme s'il se préparait à une épreuve des jeux Olympiques. Commençons, je suis prêt, conclut-il, le torchon dans une main, l'autre main tendue vers elle, attendant le coup d'envoi.

— Attrape le premier plat, Jace ! dit-elle au petit garçon.

De la mousse jusqu'aux épaules, Jace chercha à l'aveugle dans l'évier et finit par localiser le saladier.

— J'en tiens un ! hurla le bambin en sortant le plat de l'eau.

Radieux, il le lui tendit.

Impassible, elle rinça soigneusement le saladier, puis elle le confia à Asher qui l'essuya avec une impressionnante dextérité, avant de le déposer sur le comptoir, près de lui.

— Terminé ! lança-t-il avec la même fierté que s'il venait de chevaucher un étalon sauvage. Suivant !

Jace qui avait d'abord encouragé Marnie, puis son père, comme s'ils s'affrontaient dans une sorte de marathon, applaudit à tout rompre.

— C'est super rigolo, Marnie ! dit-il, tout excité. Tu devrais venir vivre avec nous à la maison... Parce qu'un papa a besoin d'une maman, ajouta-t-il après une courte pause. Et moi aussi.

Une seconde plus tard, en réponse à la confiance et à la suggestion enflammée de Jace, Marnie sentit ses joues s'embraser. Tétanisée, elle prit soin d'éviter de croiser le regard d'Asher, le temps de se remettre de ses émotions.

— C'est bien vrai, Jace, dit-elle sur un ton enjoué à l'enfant de quatre ans. Tu as absolument raison. Un papa a besoin d'une maman, comme une maman d'un

papa...

Puis elle s'essuya les mains et glissa son index sous le menton du petit garçon, de façon à le regarder dans les yeux.

— Mais vois-tu, mon trésor, je ne suis pas ta maman, expliqua-t-elle pour finir.

Apparemment, Jace ne jugea pas son objection recevable.

— Et tu aimerais le devenir ? demanda-t-il avec empressement, avant de rajouter, avec une voix nettement plus triste : Ma maman à moi, elle est partie et aujourd'hui, elle m'a oublié.

Touchée par le désarroi du garçonnet, elle crut que son cœur allait se déchirer. Posant les mains sur ses épaules, elle chuchota :

— Elle ne t'a pas oublié, Jace.

Personne ne peut oublier un enfant comme toi...

Elle savait par Wendy que l'ex d'Asher avait déserté le domicile conjugal, abandonnant son mari et son fils. Un acte impardonnable, et elle détestait cette femme, cette mère indigne. Cependant, pour le bien de Jace, elle s'appliqua à lui en faire un portrait positif.

— Ta maman a simplement des difficultés à résoudre certains problèmes, tu sais. Lorsqu'elle y verra plus clair, elle voudra te revoir, j'en suis convaincue. Et un jour, si j'ai la chance d'être maman, j'espère bien que mon petit garçon te ressemblera, ajouta-t-elle en lui caressant les cheveux.

Jace retrouva aussitôt son sourire, plus éclatant que jamais.

— C'est vrai ?

— La vérité vraie, répondit-elle avec un hochement de tête.

Puis elle prit le garçonnet dans ses bras et le serra avec tendresse contre son cœur.

— Tu es un petit garçon exceptionnel, Jace Fortune, reprit-elle. Et ton papa a bien de la chance de t'avoir.

Jace se tourna vers son père, comme pour chercher son approbation.

— N'empêche, je suis sûr que papa aimerait bien t'avoir à la maison, dit-il. Papa, il s'ennuie des fois, je le sais, et il aimerait bien jouer avec toi.

« Stop », songea Asher, mortifié. Le moment était venu de mettre un terme à cette discussion. De toute urgence.

— Il est temps d'aller au lit maintenant, décréta-t-il en prenant son fils dans ses bras, priant pour que Jace ne le mette pas dans une situation plus inconfortable encore.

— Mais on n'a pas fini de laver la vaisselle, protesta le bambin en gesticulant en direction de l'évier.

— Il ne reste pas grand-chose, le rassura Marnie. Ne t'inquiète pas, je m'en occupe.

Ses paroles n'étaient manifestement pas celles que le garçonnet souhaitait

entendre.

— Mais alors, qui va m'accompagner dans ma chambre et me lire une histoire ? demanda-t-il en la suppliant du regard.

Marnie se tourna vers l'évier, puis de nouveau vers Jace, et elle haussa enfin les épaules. Le petit garçon avait gagné.

— Je viens, dit-elle. La vaisselle peut attendre, ajouta-t-elle à l'intention d'Asher, juste au cas où il viendrait à penser qu'elle renonçait, après avoir insisté pour laver plats et assiettes à la main. Je la finirai avant de partir.

Il prit la main de son fils.

— Allez, direction ta chambre à présent, Jace.

Mais le petit garçon se tourna vers

Marnie.

— Marnie aussi !

Jace était décidément un entremetteur-né ! Asher, était néanmoins beaucoup moins choqué qu'il ne l'aurait imaginé par les efforts de son fils pour le marier à la femme de son choix, en l'occurrence Marnie.

A vrai dire, si lui-même avait eu un choix à faire, il aurait jeté son dévolu sur une femme qui ressemblerait à celle dont son fils tenait à présent la main, l'entraînant vers l'escalier.

Une direction qu'il se surprit à prendre à son tour.

Et comme précédemment, montant trois marches derrière Marnie, il se retrouva à jouir du même spectacle

envoûtant. A tel point que, l'espace d'un instant, il demeura en équilibre sur une marche, littéralement captivé. Complètement troublé.

Un instant plus tard, il ne manqua pas de se reprocher son attitude. Il n'était plus un ado en pleine crise de puberté ! Ni un quinquagénaire en proie au démon de midi !

Dans ce cas, qu'est-ce qui clochait chez lui ?

Le fait que Lynn l'ait quitté de cette façon, pour se jeter dans les bras d'un autre homme, peu de temps après la rupture, lui aurait-il fait perdre tellement confiance en lui qu'il doive tout réapprendre des relations homme-femme ?

Ou était-ce bien plus simple que cela ? Plus naturel que cela ? Il était attiré à un point tel par cette femme qu'il en perdait tous ses moyens, ne sachant comment s'y prendre, comment l'approcher, autrement que comme la baby-sitter de son fils.

Arrivé sur le palier, il regarda sa montre. Il commençait à se faire tard. Non pas sur un plan général, mais en tenant compte du nombre d'heures qu'elle avait passées ici. En temps normal, Marnie venait chez eux de 15 heures à 18 heures.

Or, il n'était pas loin de 20 heures.

Il ne s'inquiétait pas de ce que lui coûteraient ces heures supplémentaires. Il avait les moyens de la payer bien au-

delà du tarif sur lequel ils s'étaient entendus. Elle avait même précisé qu'elle ne se sentait pas le droit d'exiger plus.

Non, ce qu'il redoutait, c'était d'épuiser Marnie, à la longue. Qu'elle puisse un jour en venir à se plaindre de lui. Qu'elle soit fatiguée de passer tant d'heures à la maison, à surveiller Jace. Fort heureusement, le petit garçon était d'une sagesse exemplaire avec elle, mais n'empêche ! Son fils était une véritable centrale électrique à lui tout seul.

— Vous n'êtes pas obligée de faire cela, dit-il à Marnie, comme elle préparait Jace pour le coucher. Je peux m'en charger, si vous voulez rentrer

chez vous.

Imperturbable, elle se tourna vers Asher tout en continuant de boutonner la veste de pyjama du garçonnet, et lui sourit, sereine.

— Je sais, répondit-elle avant de reporter son attention sur son fils.

Le dernier bouton en place, elle s'assit sur le bord du lit.

— Eh bien, jeune homme, dit-elle au petit garçon. Si tu allais chercher le livre que tu aimerais que je te lise, ce soir ?

— D'accord !

Jace rampa sur sa couette et attrapa sur l'étagère au-dessus de son lit un ouvrage intitulé *Freddie se prépare*.

— C'est un choix intéressant, observa-

t-elle.

Elle fit s'allonger le garçonnet, puis le borda et commença la lecture.

* * *

Comme Marnie le découvrit au fil des pages, en lisant avec le ton et les mimiques adaptés à l'intensité dramatique du récit, Freddie, le héros de l'histoire était un bébé dragon qui se préparait à son premier jour de maternelle.

Elle ne put s'empêcher de se demander si Jace n'avait pas choisi ce livre pour se donner du courage, car il devait faire sa rentrée dans quelques mois.

Elle l'aurait volontiers questionné à ce sujet si, le livre à peine refermé, Jace ne s'était déjà endormi.

Elle sourit, attendrie, borda un peu plus le petit garçon et se pencha pour lui déposer un baiser sur le front. Dans son sommeil, Jace bougea au contact de ses lèvres, murmurant quelque chose et esquissant un sourire.

Elle se détourna alors et, sur la pointe des pieds, se dirigea vers la porte de la chambre avant de se figer, prenant conscience qu'elle n'était pas seule. Asher était resté sur le seuil et l'observait.

Se reprenant, elle sortit de la pièce et attendit qu'il referme la porte de la chambre du garçonnet.

— Vous avez écouté l'histoire en entier ? demanda-t-elle à voix basse, tandis qu'il la suivait dans le couloir.

— Eh oui, comme ça, j'ai su que Freddie était satisfait de sa première journée en maternelle, répondit-il avec un large sourire.

* * *

Regarder Marnie faire la lecture à Jace avait profondément bouleversé Asher. Durant tout le temps où Lynn s'était fait violence pour rester aux côtés de son fils, pas une fois elle ne lui avait lu une histoire, pas même quand Jace le lui avait demandé.

En réalité, il avait vu Marnie déployer

cent fois plus de tendresse à l'égard de son petit garçon en une seule journée, que Lynn n'avait réussi à en montrer à leur enfant pendant toutes leurs années de vie commune.

Il soupira. Donner la vie et une poignée de gènes ne faisaient pas forcément d'une femme une mère.

— C'était beau...

Elle le dévisagea, manifestement sceptique, se demandant sans doute s'il parlait de l'histoire de Freddie le dragon ou d'autre chose.

— Le livre, vous voulez dire ?

— Oh ! non ! La façon dont vous avez lu ces quelques pages à mon fils, répondit-il. Jace vous est vraiment très attaché, ajouta-t-il.

Il se contentait pour le moment de se réjouir de cette situation. En revanche il se refusait à en tirer aucune conclusion.

— C'est un petit garçon, dit-elle, pensant sans doute qu'il était secrètement jaloux de l'apparente préférence de son fils pour elle. Il s'attache à quiconque lui manifeste un peu d'attention. Mais une chose est sûre. Je l'ai bien observé et il est évident qu'il vous adore.

— Oui, je sais, dit-il. Je sais aussi combien il a souffert, lorsque Lynn est partie. Grâce à vous, il est en train de tourner la page. Je tenais à vous remercier pour avoir permis à mon fils d'oublier son chagrin.

Elle semblait hésiter.

— Oh ! je ne pense pas qu'il oublie un jour, murmura-t-elle enfin.

Il la regarda, surpris par sa remarque. mais elle avait sans doute raison. Combien de fois s'était-il fait le reproche ? En fait, il aurait dû laisser Lynn partir tout de suite après la naissance de leur fils. Si Jace n'avait jamais connu sa mère, elle ne lui aurait jamais manqué.

— Oui, je sais, acquiesça-t-il. Mais avec vous à ses côtés, il souffre moins.

Elle lui fit face et sourit.

— Dois-je comprendre par là que vous êtes satisfait de mes prestations ? Est-ce une façon de me faire comprendre que vous me gardez à votre service ?

— Vous gardez à mon service ?

répéta-t-il avec un rire incrédule. Je suis prêt à vous adopter si cela signifie que vous continuerez à venir chez moi... Pour Jace, s'empessa-t-il de rajouter.

Il se tut, inquiet d'en avoir peut-être trop dit, de lui avoir fait fausse impression ou, peut-être, *vraie* impression. En tout cas, une impression dont elle ne voulait probablement rien savoir.

— En fin de compte, l'idée qu'a eue Jace n'est pas si absurde, reprit-il, avançant à tâtons dans une conversation dont il se sentait perdre la maîtrise.

Il n'avait jamais été adroit, avec les mots. En revanche, il avait toujours été très adroit de ses mains.

— A quelle idée faites-vous allusion ?

demanda-t-elle, comme pour gagner du temps.

— D'emménager sous ce toit...

Il la vit écarquiller les yeux et comprit son erreur.

*Dépêche-toi, tu l'effraies. Réagis !
Dis quelque chose, fais quelque chose !
Quelque chose d'intelligent, pour
changer.*

— Comme sa nounou, je veux dire, se dépêcha-t-il de préciser, pris de panique.

— Comme sa nounou, répéta-t-elle avec calme.

Elle semblait peser le pour et le contre, se demander s'il avait une idée derrière la tête.

Pourquoi ne répondait-elle pas ? Sans

soute parce qu'elle savait que sa question impliquait un certain nombre d'autres considérations qu'elle ne pouvait prendre à la légère.

— Nous en reparlerons, vous voulez bien ? dit-elle finalement.

Il ne décela rien dans sa voix qui puisse d'une façon ou d'une autre indiquer qu'elle était choquée par sa requête, ni que cette suggestion était à son goût.

Et s'il l'avait vexée, maladroit comme il était ?

Lorsque Marnie se détourna pour s'éloigner, il frémit. Voilà qu'elle le fuyait, maintenant.

Il bondit et la rattrapa, ne pensant qu'à la retenir. Il la saisit par la main,

l'obligeant à s'arrêter. Et dans la précipitation, elle fit tomber le livre qu'elle tenait sous son bras.

Il se baissa aussitôt pour le ramasser, mais elle eut la même idée au même moment. La collision était inévitable. Ils se cognèrent le front, manquant de s'assommer mutuellement.

Il tendit alors la main pour l'empêcher de basculer en arrière, puis il se releva et l'aida à en faire autant.

Quand ils se retrouvèrent face à face, presque corps contre corps, il sentit une vague de chaleur le submerger.

Elle retenait son souffle, visiblement incapable du moindre geste.

Mû par des forces contre lesquelles il était impuissant à lutter, il céda au désir

qui en réalité ne l'avait pas lâché une seule seconde depuis le moment où il avait posé les yeux sur elle.

Mais il n'avait pas la moindre idée de la manière dont il allait s'y prendre pour détacher son regard du sien et poser sa bouche sur la sienne.

Aussi improvisa-t-il de la manière la plus naturelle qui soit.

Et ce faisant, il eut le sentiment que quelque chose en lui se déliait. Qu'une lumière scintillait au bout d'un tunnel qu'il croyait sans fin.

A l'instant où il pressa ses lèvres contre les siennes, il sentit une énergie revigorante, enivrante l'envahir et soudain, comme par magie, la solitude qui le hantait depuis ces six derniers

mois se dissipa.

Il l'embrassa avec plus de fougue, enfouit les mains dans ses cheveux et but à sa bouche dix mille sensations qu'il croyait ne plus jamais être capable de ressentir. Et un bien-être absolu s'empara de lui.

Non, ne fais pas ça. Ne fais pas ça. Il ne voudra pas te garder s'il pense que tu as des sentiments pour lui.

Stop !

Mais aucun de ces mots ne trouva d'écho dans le cerveau de Marnie. Ses injonctions restaient sans effet.

Elle continua donc de l'embrasser. Et de lui rendre son baiser.

Son cœur se mit à chanter, ivre de

bonheur.

Une éternité s'écoula, de sensations et d'espoir, quand soudain le silence s'abattit et la réalité reprit ses droits.

Asher s'arracha brutalement à elle, interrompant leur baiser et brisant la magie du moment. Il recula d'un pas, puis d'un deuxième.

* * *

Mais que diable était-il en train de faire ? Asher avait les poings serrés, le souffle court.

Sa vie commençait à peine à reprendre forme, les choses peu à peu retrouvaient un certain ordre, et il allait sacrifier tout ça, sous prétexte qu'il *pensait* éprouver

quelque chose pour cette femme ? Qu'il *pensait* être attiré par elle ?

Il avait déjà emprunté cette route, une fois. Et il savait comment elle s'achevait. Par une impasse.

D'accord, Marnie était extrêmement belle, extrêmement désirable, et alors ? Si elle le troublait autant, c'était sans doute parce qu'il vivait seul depuis trop longtemps et qu'il n'avait pas touché une femme depuis...

A moins que sa réaction ne soit due à la gratitude et à son soulagement de voir son fils redevenir lui-même, grâce à elle, à sa présence et à son influence ? Grâce à elle, il se sentait lui aussi renaître d'une certaine façon, disposant désormais de moments à lui, pour penser

à lui, ou pour s'occuper de ce qu'il avait à faire, au lieu de consacrer tout son temps au petit garçon.

Il était conscient de ne pas avoir dans l'immédiat toute sa tête pour déterminer ce qui l'avait réellement poussé à embrasser Marnie. Mais il savait pourtant une chose. Pour la première fois depuis longtemps, à sentir ainsi son corps contre le sien, sa bouche contre la sienne, il avait été envahi par une sérénité et une chaleur intenses.

Et alors ? Cela n'excusait rien. Elle était sa baby-sitter, bon sang, pas sa petite amie !

Et maintenant, elle le regardait, manifestement désespérée, cherchant dans ses yeux une réponse, une

explication à tout ça.

— Je suis désolé, marmonna-t-il. Je ne voulais pas faire ça...

— Oh.

Elle continuait de le regarder puis recula finalement à son tour.

— Je ferais mieux de prendre la fuite, bredouilla-t-elle.

Il la dévisagea sans comprendre.

— Que voulez-vous dire ?

Elle répondit alors, de son air le plus innocent :

— Votre nez s'allonge de seconde en seconde et je ne voudrais pas me blesser. Ça pourrait être douloureux...

— Mon... Quoi ? s'exclama-t-il, interloqué.

— Votre nez, répéta-t-elle avec une

expression espiègle. Vous savez, comme dans l'histoire de Pinocchio. Chaque fois qu'il profère un mensonge, son nez s'allonge... J'ai bien l'impression que c'est ce qui arrive au vôtre.

Peut-être aurait-il dû s'offusquer ? Mais involontairement, il se prit au jeu.

— Seriez-vous en train de prétendre que je mens ?

Marnie hocha la tête d'un air solennel.

— Je suis effectivement en train de prétendre que vous mentez.

Il sentit un sourire naître sur ses lèvres à mesure que la tension qu'il avait ressentie un peu plus tôt s'estompait.

— Et pour quelle raison, je vous prie ?

— J'étais de l'autre côté de ce baiser

« involontaire », ne l'oubliez pas. Et de là où j'étais, je n'ai pas eu le sentiment que vous aviez trébuché et que vous tentiez de vous retenir en posant votre bouche sur la mienne.

Puisqu'elle semblait prendre avec légèreté ce qui venait de se produire, il estima qu'il lui devait d'être franc.

— Je ne veux pas faire quoi que ce soit qui vous empêcherait de revenir demain. Jace ne me le pardonnerait jamais.

Elle hocha doucement la tête, comme si elle prêtait à sa réponse toute l'attention qu'elle méritait, au lieu de lui faire remarquer ce qu'elle contenait de ridicule.

— Toutes sortes de choses seraient

susceptibles de m'empêcher de revenir, répliqua-t-elle. Mais ce qui vient d'arriver ici, ce soir, n'en fait pas partie.

L'expérience et la vie avec Lynn lui avaient appris à procéder avec prudence et à faire en sorte de toujours mettre les points sur les « i ».

Il plongea ses yeux dans les siens.

— Alors, vous n'êtes pas fâchée ? demanda-t-il.

— Vous m'avez embrassée, Asher. Vous ne vous êtes pas dressé sur la place publique pour salir ma réputation et me traiter de tous les noms devant les habitants de cette ville... Mon Dieu, Asher, ajouta-t-elle après avoir quelque peu hésité, si je suis indiscrete, dites-le-

moi, mais j'ai l'impression que vous avez dû vivre un enfer avec la mère de Jace, pour être si peu sûr de vous-même.

Visiblement, Marnie était bien plus intuitive qu'il ne l'imaginait. Et aussi d'une franchise étonnante. Lorsque Lynn l'avait quitté, son ego n'était plus qu'un vaste champ de ruines.

— Vous n'êtes pas indiscrete, dit-il. Mais je préférerais ne pas parler de cela.

— Entendu, répondit-elle. Je n'insiste pas. Mais je crois que vous devriez vous appliquer à rassurer votre fils. Il a besoin de savoir qu'il est un petit garçon adorable et que si sa maman vous a abandonnés tous les deux, ce n'est certainement pas sa faute.

Il la prit par le bras et l'entraîna vers l'escalier, afin que le petit garçon ne risque pas de surprendre cette conversation.

Ce ne fut qu'une fois en bas, dans le hall d'entrée, qu'il se décida à parler.

— Vous savez, toute cette histoire est en grande partie ma faute. Mais fondamentalement, si Lynn est partie, c'est pour une seule et unique raison : parce qu'elle ne voulait pas être mère.

Une raison terrible, que Jace ne manquerait pas de se reprocher, s'il l'apprenait. Si sa mère les avait abandonnés, il devinerait que c'était lui le responsable. Le coupable.

Marnie secoua la tête.

— Toutes les femmes ne sont pas

faites pour être mères, remarqua-t-elle simplement.

— C'est ma faute, répéta-t-il. Je l'y ai obligée.

— Vous lui avez collé un revolver sur la tempe en la menaçant du pire si elle n'avait pas ce bébé ? demanda-t-elle ironiquement.

Sa remarque le fit rire, presque malgré lui.

— Non, bien sûr, mais quand elle est tombée enceinte et a voulu « régler le problème », dit-il, usant des propres termes de Lynn, je l'ai suppliée de n'en rien faire. Je lui ai demandé de m'épouser et d'avoir cet enfant.

Elle hésita, puis l'interrogea :

— L'avez-vous demandée en mariage

pour elle ou pour le bébé ?

— Les deux, répondit-il.

Et c'était la vérité, il voulait Lynn autant que l'enfant.

— Bien, quoi qu'il en soit, répliqua Marnie en souriant, vous n'avez aucune raison de vous sentir fautif. Vous avez fait ce qu'il fallait, ce que vous deviez faire. Et d'après les éléments que j'ai pu recueillir ici et là, depuis mon arrivée, je sais aussi que vous n'avez pas ménagé votre peine pour sauver votre mariage durant trois ans.

— Lynn a essayé, vous savez, vraiment essayé, dit-il, se sentant obligé de défendre la femme qui n'avait pourtant pas hésité à les abandonner, leur fils et lui. Elle a essayé trois années

entières, jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus... Toujours est-il que je n'aurais jamais dû la forcer, conclut-il avec calme.

Il soupira. Peut-être en fin de compte était-il le seul responsable de tout ce gâchis. Il ne savait plus que penser. Le silence entre eux s'éternisa, au moins trente secondes.

— Peut-être..., commença-t-elle, hésitante. Mais si vous n'aviez pas insisté pour qu'elle garde le bébé, le petit garçon qui dort là-haut ne serait pas là, à l'heure qu'il est, et personnellement, je pense que cela aurait été une perte immense pour vous.

Elle avait raison, il le savait. Il ne pouvait imaginer la vie sans Jace.

Pourtant...

— Jace parfois m'épuise, dit-il avec une profonde lassitude.

— C'est compréhensible, répliqua-t-elle. Mais il vous fait également sourire. Je l'ai vu. Et si votre ex-femme n'était pas faite pour être mère, je suis convaincue du contraire en ce qui concerne votre aptitude au rôle de père. Il existe un lien très fort, entre Jace et vous, c'est évident. Tout le monde en est conscient. Et que vous le vouliez ou pas, votre vie serait bien vide sans lui.

Il devait le reconnaître, elle était fine psychologue.

Il ne put retenir un sourire, en dépit de la solennité du moment.

— Et qu'est-ce qui fait de vous une

telle autorité en la matière ?

Elle rit, et ses yeux brillaient d'un éclat tout particulier.

— Vous l'ignoriez ? Je suis une femme d'une grande sagesse.

Asher la dévisagea un long moment.

— Oui. J'en suis persuadé, répondit-il sans la moindre trace d'ironie.

Il comprit à cet instant que s'il ne la laissait pas partir maintenant, jamais il ne le ferait.

— Mais il est tard, reprit-il en s'obligeant à ouvrir la porte. Nous vous avons retenue trop longtemps, aujourd'hui. Sachez que j'apprécie énormément votre aide... ainsi que votre conversation, ajouta-t-il.

Marnie franchit la porte et lui fit face

pour le regarder une dernière fois.

— Vous a-t-elle fait un peu de bien ?
Ma conversation ? demanda-t-elle.

— Oui, beaucoup, répondit-il avec sincérité en s'obligeant à rester dans le hall pour les empêcher de s'attarder sous le porche. Vous revenez demain ?

Elle acquiesça d'un signe de tête, mais précisa en guise de boutade :

— A moins que l'un de mes chevaux ne m'enlève.

Il lui sourit.

— Pour éviter ça, gardez bien les pieds sur terre.

Marnie hocha de nouveau la tête et se décida enfin à prendre congé.

— J'essaierai de m'en souvenir.

Mais il était trop tard pour cela, se

dit-elle. Ce baiser avait changé à jamais le cours de son destin.

* * *

Marnie se réveilla en sursaut et regarda autour d'elle. Sans rien voir.

L'esprit encore confus, hésitant entre réalité et rêve.

Elle finit par apprivoiser l'obscurité et réussit peu à peu à reprendre ses esprits.

Elle se trouvait dans sa chambre.

Il devait être aux alentours de minuit. L'aube était encore loin.

Elle venait de rêver, mais à présent elle était réveillée. Réveillée et trempée de sueur.

Exactement comme la nuit dernière et encore celle d'avant.

Et la nuit précédente.

Ces rêves... Ils étaient tous différents, mais en réalité, il s'agissait toujours du même. Le décor variait, comme le début, mais par la suite, ils empruntaient tous le même chemin, la même voie sinueuse.

Celui-là pourtant avait été le plus réaliste.

Il y avait un peu plus d'une semaine, lorsque les rêves avaient commencé, elle avait conscience de rêver. Et elle était également parfaitement consciente de la raison pour laquelle elle faisait ce genre de rêves particuliers.

Parce qu'elle était attirée par Asher et pouvait faire en songe ce qu'elle ne

pouvait faire dans la vraie vie.

Mais à mesure que ces rêves gagnaient en profondeur, en richesse, en détail, elle commençait à éprouver quelques difficultés à les séparer de la réalité. Ils semblaient si vrais, qu'une fois plongée dedans, c'était comme si elle vivait réellement ces moments.

Dans chacun de ses rêves, elle et Asher bavardaient, se caressaient et s'embrassaient. Le rêve prenait brutalement fin quand ils commençaient à se toucher vraiment, quand leur face-à-face devenait moins tendre, et plus érotique. Elle s'éveillait alors en sursaut, enfiévrée et en proie à des désirs inassouvis.

Et chaque nuit, ils s'aventuraient un

peu plus loin dans le scénario imaginé par son subconscient. Chaque nuit, ils allaient plus loin dans leurs étreintes, leurs caresses se faisant de plus en plus précises.

Cette nuit, Asher était sur le point de la prendre quand son cerveau avait mis un terme à leurs ébats, coupant le contact pour ainsi dire et la forçant à se réveiller.

Elle se rendit compte que son cœur battait encore à toute vitesse et qu'elle était à bout de souffle.

Qu'est-ce qui clochait, chez elle ?

Perdait-elle la tête ?

Il n'y avait pourtant pas de quoi s'émouvoir. Ce dernier rêve était inévitable. Elle savait ce qui l'avait

provoqué. Le baiser d'Asher, la nuit dernière, lui avait fourni quelque chose de réel, un élément concret pour étoffer ses rêves.

Elle se recroquevilla entre ses draps et ferma très fort les yeux. Moins pour essayer de se rendormir, que pour tenter de chasser les images troublantes qui persistaient dans sa tête.

Cela ne pouvait plus durer.

Elle ne pouvait continuer de rêver d'Asher nuit après nuit. A défaut d'autre chose, elle finirait par manquer de sommeil. Et elle ne pouvait se permettre d'arriver chez lui avec l'énergie lymphatique d'un zombie. C'était même tout le contraire, elle devait être au top de sa forme, pour assurer ses cours au

centre équestre de Coventry.

Non par crainte qu'il puisse arriver quelque chose de grave à l'un de ses élèves, mais n'empêche, elle vivait en permanence avec cette angoisse de l'accident. Et elle n'irait certainement pas courir le risque de voir quelqu'un se blesser sous prétexte qu'elle avait fait un rêve érotique, voire sexuel, qui l'avait laissée dès le petit matin en état second, en proie au désir.

Mais alors, quelles options avait-elle ?

Elle pourrait cesser de travailler au service d'Asher. Sauf que cela n'impliquait pas un arrêt automatique de ces rêves. Avec son sourire irrésistible, cet homme semblait bien installé dans sa

tête et sans doute y resterait-il longtemps.

Elle ne se souvenait pas d'avoir réagi de façon si intense à un homme. Quant à ce genre de rêves, c'était plus simple encore, cela ne lui était encore jamais arrivé.

Si elle refusait de s'occuper plus longtemps de Jace, Asher se retrouverait dans l'embarras. Et puis, le garçonnet lui manquerait. Sans parler du fait qu'après avoir été quitté par sa mère, son départ à elle serait forcément dévastateur.

Non, elle ne pouvait infliger cela au petit garçon, pas plus qu'à son père d'ailleurs, elle n'en avait pas le droit.

La deuxième option, supposa-t-elle,

consistait à éteindre le désir qui la hantait, car en fin de compte, le problème était là ! Dans ce cas, elle pouvait envisager d'aller voir Asher pour mettre les choses au clair. A savoir que tous deux étaient adultes et responsables, et manifestement attirés l'un par l'autre. Dans ces conditions, le mieux était d'aller de l'avant et de faire l'amour une bonne fois pour toutes, de manière à évacuer toute cette tension sexuelle.

— Bravo pour ton romantisme, Marnie ! se sermonna-t-elle. Et en plus, c'est complètement stupide. Je me fiche de ce que les autres femmes font, de nos jours... Tu ne vas quand même pas demander ça à Asher Fortune,

uniquement pour pouvoir retrouver le sommeil !

Bien sûr que non, sauf que... Elle secoua la tête. Sauf que tout ça prenait une tournure des plus sérieuses et que ce n'était pas aussi simple. Elle soupira, au bord du désespoir, avant de se ressaisir.

Elle passa une main dans ses cheveux et réfléchit à une troisième alternative.

Aucune cependant ne se présenta à son esprit.

Bien. Autant laisser les choses en l'état et attendre. Notamment que ces rêves d'une force sensuelle époustouflante s'épuisent d'eux-mêmes. Son cerveau finirait bien par trouver un autre carburant, non ?

Avant de faire ces rêves classés X,

elle ne rêvait plus du tout depuis un certain nombre d'années déjà. Enfin, plus exactement, elle n'avait pas conscience d'avoir rêvé. Elle fermait les yeux, s'endormait d'un sommeil de plomb et hop, déjà c'était le matin et l'heure de se lever.

Toutes les heures intermédiaires demeuraient dans le néant, un néant plaisant et reposant.

Et pas question qu'il en soit autrement ! Elle voulait que cette impression revienne, décida-t-elle, agacée, en attrapant son oreiller.

Là où elle avait dormi, le drap était encore imprégné de sueur. Excédée, elle roula de l'autre côté.

Si cette situation se prolongeait et

qu'elle continuait de faire ces rêves de presque-mais-pas-complètement, elle se verrait dans l'obligation de changer toute sa literie.

— Eh bien, voilà une bonne occasion de faire du shopping, dit-elle à haute voix dans l'obscurité. Il faut que je me trouve une belle parure de lit !

Cherchant la meilleure place, elle boxa avec énergie son oreiller et se rallongea enfin.

Malheureusement, après quelques minutes, le sommeil se dérochant, elle commença à s'agiter, roulant d'un côté et de l'autre.

Epuisée, mais angoissée à l'idée qu'à peine les yeux fermés, ses rêves ne l'entraînent une fois de plus entre les

bras d'Asher, elle resta allongée sur le dos, parfaitement éveillée, à contempler le plafond.

Un moment, elle pensa s'autohypnotiser, mais dut y renoncer, ne sachant comment s'y prendre ni où cela la mènerait.

Elle était encore en train d'y réfléchir, délirant presque, quand pointèrent les premières lueurs de l'aube.

Ce fut alors qu'elle s'endormit.

Le lendemain matin, Gloria McCafferty observait avec perplexité sa fille unique en train de s'affairer dans la cuisine, les yeux cernés, le teint blafard.

— Mon Dieu, ma chérie, tu as vraiment une sale mine, tu sais, constatat-elle, n'y tenant plus.

Face à la machine à café, Marnie se remplit une tasse du breuvage noir et fumant.

— Merci beaucoup, maman, répondit-elle après avoir pris le temps d'avaler une longue gorgée d'espresso. Et bonjour à toi aussi.

Gloria laissa échapper un soupir tout en déposant devant sa fille une assiette d'œufs brouillés accompagnés de quelques toasts. Son petit déjeuner préféré.

Quiconque regardait la mère était en mesure d'anticiper à quoi ressemblerait la fille, d'ici quelques décennies. Mêmes cheveux châtain clair, que Gloria portait plus courts, et mêmes yeux expressifs, couleur chocolat noir.

Le propriétaire de la résidence où Marnie avait emménagé deux mois auparavant avait subitement décidé de

vendre l'immeuble et le nouvel acquéreur avait annoncé vouloir transformer les logements en bureaux. Dans l'impossibilité de trouver un nouvel appartement du jour au lendemain, ou de rassembler la somme nécessaire au versement d'une caution, Marnie avait finalement décidé, à contrecœur, de revenir vivre avec sa mère.

Un arrangement que Gloria lui avait quasiment arraché, la harcelant jour et nuit, si bien qu'elle avait fini par céder. Une solution temporaire, du moins l'espérait-elle.

Elle adorait sa mère, le problème n'était pas là. Mais en revenant vivre entre ces murs, elle avait l'impression

d'être retombée en enfance. Elle dormait dans sa chambre d'adolescente, avec son ours en peluche qui semblait la narguer depuis son étagère. Non, elle n'en pouvait plus. Elle avait besoin de sa liberté, de son intimité. Elle voulait vivre sa vie de femme.

— Il me semble t'avoir entendue te disputer avec quelqu'un, la nuit dernière, déclara soudain Gloria, jugeant visiblement préférable d'aborder le sujet de front, plutôt que de perdre du temps en allusions plus ou moins fines.

Elle s'assit face à sa fille, une tasse entre les mains.

— Avec qui parlais-tu ? demanda-t-elle, curieuse.

— Avec personne, répondit Marnie.

Sa mère continuait de l'observer, sceptique selon toute apparence. Gloria avait décidément raté sa vocation. Elle aurait dû vivre au temps de l'Inquisition.

— Je suppose que j'ai dû parler dans mon sommeil, tout simplement, ajouta-t-elle, priant pour que la discussion s'arrête là.

Elle se trompait, évidemment.

— Eh bien, ça avait l'air bigrement cohérent pour une discussion dans ton sommeil, releva Gloria. Tu es sûre que tu n'étais pas au téléphone avec cet homme ?

Elle se renfrogna et regarda sa mère.

— De quel homme parles-tu ?

— Cet homme, tu sais bien, répéta

Gloria, le regard perçant, prête à soutirer des aveux à sa fille, fût-ce sous la torture. Le père de ce petit garçon, bien sûr ! Celui dont tu me parles toujours. Pour lequel tu travailles jusqu'à pas d'heure, le soir...

— Je ne suis rentrée en retard à la maison qu'une seule fois, maman, objecta-t-elle. Hier... Tu sais combien je déteste, quand tu m'espionnes, reprit-elle en regardant sa mère droit dans les yeux. Si j'ai accepté de vivre ici, avec toi, jusqu'à ce que je trouve un nouvel appartement, c'est uniquement parce que tu as promis de ne pas me traiter comme si j'étais encore au lycée... Alors, je t'en prie, cesse de t'inquiéter pour moi, maman, conclut-elle en soupirant.

— Je suis ta mère, protesta Gloria. Que je m'inquiète pour toi n'a rien d'anormal. C'est inscrit dans mon ADN. Au même titre que mon ossature ou ma passion pour la crème glacée, il est donc parfaitement naturel que je me fasse du souci pour ma fille tant qu'elle restera célibataire. C'est la règle...

Elle fixa sa mère avec un long regard exaspéré.

— Quelle règle ?

— La règle mère-fille, répondit Gloria sans se départir de son aplomb. Maintenant, mange avant que ça ne refroidisse.

Elle ne se fit pas prier et s'exécuta aussitôt. Elle adorait la cuisine de sa mère qui avait la capacité de

transformer un simple petit déjeuner un véritable festin.

Gloria sourit en regardant sa fille faire honneur aux œufs brouillés.

— Il existe une clause, dans cette règle, qui stipule que si ma fille tombe folle amoureuse d'un des nombreux parasites que compte ce malheureux monde, je suis en droit de m'inquiéter pour elle... Et reconnais que c'est chez toi une manie de t'enticher d'hommes qui ont « besoin » de toi. Comme celui dont il est question ce matin...

Marnie comprit au ton employé par sa mère que celle-ci était en colère. Aussi fut-elle prompte à lever la main afin de couper court au déluge de paroles qui, évidemment, seraient désobligeantes

pour sa personne.

Car elle n'avait vraiment pas envie ni besoin d'entendre ce genre de choses de bon matin.

— Remettons cette discussion à plus tard, maman, dit-elle d'une voix ferme. Pour tout te dire, je pense que Luke a été le seul dans ce cas.

Gloria avait perdu pas moins de sept kilos, tant l'inquiétude la tourmentait du temps où Marnie sortait avec Luke.

— Et Luke te prenait pour un distributeur automatique de billets.

Marnie haussa les épaules. Si elle avait quoi que ce soit à se reprocher à propos de Luke, c'était son extrême sensibilité.

— J'ai retenu la leçon, maman,

répondit-elle en serrant les dents pour indiquer à sa mère que sa patience était à bout. Et puis, Asher n'est pas du tout comme ça.

— Mais bien sûr que non. Il a un enfant, celui-là. Et tout le monde le sait, les enfants sont ton péché mignon. Il n'aurait plus manqué que ce bambin ne débarque avec un poney pour que la catastrophe soit complète, conclut Gloria en soupirant de façon théâtrale.

Elle ne s'y attendait sans doute pas, mais Marnie éclata de rire.

— Asher Fortune n'est pas un parasite, maman, dit-elle en retrouvant son sérieux. En outre, il me paye pour m'occuper de son fils, afin de pouvoir aménager tranquillement sa maison.

Nous entretenons une relation strictement professionnelle, rien de plus.

— Vraiment ? dit-elle en dévisageant Marnie d'un air sceptique.

— Absolument ! rétorqua-t-elle avec un peu trop d'assurance.

— Si tu crois ça, tu te racontes des histoires, ma chérie, protesta sa mère. Mais moi, tu ne peux pas me leurrer. Je te connais trop bien, Marnie. Tu as un cœur gros comme ça. Ce M. Asher est un homme brisé et tu t'es mis en tête de recoller les morceaux, voilà la vérité. Tu n'y peux rien, c'est dans ta nature, mon trésor... C'est juste que je refuse de te voir souffrir une nouvelle fois. Tu es généreuse, et c'est tout à ton honneur. Mais cette qualité ne t'a souvent attiré

que des ennuis et du chagrin, alors je...

— Je me suis endurcie, maman, l'interrompit Marnie sans ménagement avant de se lever de table, en emportant son dernier toast. J'adorerais rester assise là à discuter avec toi de mon dernier amour perdu, mais cela risquerait de me mettre en retard pour le travail. D'ailleurs, je dois me dépêcher maintenant...

Contournant la table, elle s'arrêta en chemin pour déposer un baiser sur la joue de sa mère.

— Merci de te faire du souci pour moi, maman, dit-elle avec tendresse.

— Promets-moi simplement d'être prudente, d'accord ? répondit Gloria en tapotant sa main.

— Entendu, promit-elle, ne sachant trop ce que sa mère entendait par là ni en quoi exactement elle était censée se montrer prudente.

N'empêche que c'était bon d'avoir quelqu'un qui se préoccupait de votre bien-être comme ça.

Sauf que sa mère justement s'en souciait un peu trop. Marnie gravit deux à deux les marches qui conduisaient à sa chambre, afin de s'habiller et d'appliquer rapidement quelques touches de maquillage.

Gloria n'avait pas entièrement tort. Sa mère avait même raison sur un point, mais un point somme toute mineur. Elle avait en effet un faible pour les êtres perdus et malmenés par la vie. Deux

adjectifs qui pouvaient parfaitement s'appliquer à Asher.

L'aperçu de son passé qu'elle avait eu la nuit dernière plaçait définitivement Asher dans la catégorie des hommes blessés. Et elle ne supportait pas de voir les gens souffrir.

L'histoire était-elle plus complexe qu'il ne semblait le croire ? Ou son mariage avait-il réellement pris fin à cause de sa femme, incapable de se comporter comme une mère envers son enfant ?

Il ne faisait absolument aucun doute que Jace pouvait être parfois difficile à gérer. Echouant à se faire obéir du petit garçon, à établir un véritable contact avec lui, l'ex-femme d'Asher avait dû

en ressentir une profonde frustration. Ce que Marnie pouvait comprendre.

Mais de là à abandonner enfant et mari...

Elle secoua la tête. Elle ne l'admettait pas. Si elle-même avait des enfants et qu'ils la poussent à bout, jamais il ne lui viendrait à l'esprit de les abandonner.

Encore faudrait-il qu'elle ait le bonheur d'en avoir, cela dit.

Toute la journée, elle ne cessa de repenser aux propos d'Asher, la veille au soir.

Lui avait-il tout dit, concernant la rupture, ou existait-il certains éléments qu'il avait omis de mentionner ? Et si oui, dans quel but ? Et, beaucoup plus important encore, quels étaient-ils ?

Il serait parfaitement inutile de se voiler la face, elle était attirée par cet homme. Et après ce qui s'était passé hier, elle en était certaine, cette attirance était réciproque, mais... Se pouvait-il que sa mère ait raison ? Et si Asher était juste un autre de ces parasites cachés sous des vêtements de marque, qui aurait simplement besoin d'elle, comme on a besoin d'un pansement ou d'une trousse à outils, pour réparer ce qui ne tournait pas rond en lui ?

Mille questions se bousculaient dans sa tête, et elle ne disposait d'aucune réponse digne de ce nom.

Ça suffit. Arrête de ressasser, tu vas devenir folle et dans ce cas, que feras-tu ? Si tu perds la tête, tu ne pourras

plus veiller sur Jace ni être là pour son père.

Elle avait besoin de faire un break, décida-t-elle subitement. De rompre avec la routine.

Et pourquoi ne pas sortir, un de ces soirs, avec une vieille copine qu'elle n'aurait pas vue depuis un long moment ?

Une heure et demie plus tard, le dernier de ses élèves à peine parti, elle sortit son téléphone portable de la poche de sa veste.

En sachant exactement qui appeler.

Elle avait un plan. Et avec un peu de chance, son amie serait libre, ce soir.

* * *

— C'est vraiment extra de se retrouver comme ça, pour une soirée resto et ciné, s'extasia Nicole Castleton, devant son assiette de grillades. Même si je reconnais avoir été surprise par ton appel. Je ne m'y attendais pas. Cela fait si longtemps...

Marnie réfléchit un moment.

— Deux mois, environ, répondit-elle, incapable de se rappeler avec précision la dernière fois où elles s'étaient vues, toutes les deux.

Nicole Castleton était sa meilleure amie, au lycée. Elles étaient alors inséparables, en dépit d'origines sociales aux antipodes. Si Marnie venait de la classe ouvrière, Nicole, elle, avait des parents fortunés, sans pour autant se

comporter comme une enfant gâtée.

Du moins n'avait-elle jamais fait étalage des privilèges dont elle jouissait.

Leur amitié était née de leur intérêt commun pour les chevaux et les garçons, pas nécessairement dans cet ordre.

A l'époque, quand elles se voyaient, leurs discussions tournaient toujours autour du fait que ni l'une ni l'autre ne croyait pouvoir trouver un jour l'homme de ses rêves.

Marnie se croyait condamnée à devoir embrasser un bon nombre de crapauds avant de pouvoir espérer mettre un jour la main sur son prince. Nicole, de son côté, avait déjà eu le bonheur d'embrasser son prince. Elle l'avait

embrassé et perdu juste après.

Même si son amie s'en défendait, Marnie suspectait Nicole de comparer chaque homme rencontré à son amour de lycée, ne leur trouvant de ce fait que des défauts. Ce qui expliquait qu'une jeune femme aussi séduisante soit encore célibataire.

De son côté, Marnie avait au contraire une fâcheuse tendance à trouver toutes les qualités, le plus souvent imaginaires, au dernier homme qui l'abordait.

Mais au moins avait-elle essayé.

Peut-être même trop essayé. La voix de sa mère résonnait dans sa tête, la mettant une nouvelle fois en garde contre les « parasites ».

— Bien, et si tu me parlais du père de

Jace, suggéra soudain Nicole et, devant sa surprise, elle ajouta : La ville est petite, tu sais. Les nouvelles vont vite. Très vite.

— Quelles nouvelles ? demanda-t-elle, suspicieuse, sachant bien de quoi la rumeur était capable.

Elle retint son souffle en attendant la réponse de son amie.

— Tu sais bien : qu'il est beau, gentil. Que c'est un Fortune, ce qui signifie bien élevé et très riche... Si tu veux mon avis, l'homme parfait, conclut-elle avec un sourire.

Il l'était effectivement. Mais ce ne serait pas très délicat d'encenser Asher.

Aussi Marnie répondit-elle :

— Peut-être pas si parfait que ça.

Après tout, son ex-femme l'a quitté...

Mais le détail était apparemment futile, pour Nicole.

— Et alors ? Le pauvre homme a sans doute besoin de réconfort, répondit-elle avant d'avaler une gorgée de vin. Allez, Marnie, qu'est-ce que tu as à perdre ? Il pourrait bien être le bon.

C'était bien son avis, mais elle ne put s'empêcher de parler comme sa mère :

— Peut-être, mais c'est à lui de faire le premier pas.

Cette fois, ce fut Nicole qui parut surprise.

— Tu veux dire... Il n'a encore rien tenté ?

— Euh, eh bien si, il m'a embrassée, admit-elle, prête à décliner toute

implication dans un événement qui lui avait pourtant donné le vertige.

Mais Nicole ne lui fit pas courir le risque d'en dire plus. A peine Marnie avait-elle confessé qu'Asher l'avait embrassée que son amie s'exclama, triomphante :

— Aha !

Puis elle la dévisagea avec insistance, alors qu'elle faisait de son mieux pour cacher sa nervosité.

— Ecoute, mon chou, reprit Nicole, si tu n'en veux pas, je m'en occupe. Je saurai comment m'y prendre pour lui rendre le sourire, fais-moi confiance.

— Pas si vite, protesta-t-elle, avec un empressement un peu excessif.

Nicole sourit en observant sa réaction.

— On ne sait jamais, tu pourrais changer d'avis. Mais dis-moi, ce baiser, quand est-ce arrivé ?

— Hier soir.

Nicole écarquilla les yeux, manifestement surprise, et la regarda avec incrédulité.

— Hier soir ? Mais tu devrais être chez lui, à l'heure qu'il est ! Que fais-tu ici avec moi, à jouer la fille détachée, quand tu ne rêves que de passer à l'acte II ?

Ce fut au tour de Marnie d'écarquiller les yeux.

— L'acte II ?

— Franchement, comme oie blanche, on ne fait pas mieux ! la taquina Nicole. Alors laisse-moi t'expliquer. Dans

l'acte I, le héros brise la glace. Et dans l'acte II, il entre en action. Mais une minute... Tu ne l'as pas repoussé en prenant des airs de vierge outragée, j'espère ?

Repousser Asher était bien la dernière chose au monde à laquelle elle ait pensé.

— Non. C'était très agréable, vraiment.

— Et c'est tout ? demanda Nicole, désappointée.

Marnie savait parfaitement ce que son amie attendait : des détails, croustillants si possible.

— Hmm. C'était également très intense et aussi... à fondre de plaisir.

Nicole sourit de nouveau, apparemment perdue dans ses pensées

qui, par télépathie, firent rougir Marnie.

— Voilà qui est mieux, dit son amie, après un court silence. Bien, on annule tout, le resto et le ciné, décréta-t-elle en posant sa fourchette, avant de lever la main pour appeler le serveur. Nous partons et tu retournes t'occuper de ce cheval illico presto, si tu vois ce que je veux dire.

Nicole avait-elle toujours parlé ainsi, par énigme, ou était-ce une manie contractée récemment ?

— Ce cheval ? Quel cheval ?

— Mais enfin, c'est une image ! Asher Fortune, bien sûr ! Faut-il te faire un dessin ? J'ai bien l'impression que l'embrasser t'a bouleversée, non ?

— C'est lui qui m'a embrassée,

rectifia-t-elle.

Mais Nicole n'allait pas se laisser détourner de son but aussi aisément.

— Et tu lui as rendu son baiser, exact ?

— Oui, admit-elle, presque avec réticence, sachant que Nicole allait s'enflammer en extrapolant sur les conséquences de l'événement.

Elle-même échouait encore à y voir clair, ne sachant comment réagir à la satisfaction que lui avait procurée ce baiser. Mais pas question de supporter les regards pleins de sous-entendus de son amie !

Mais pour une fois, celle-ci la surprit en déclarant :

— Alors, retourne là-bas et

recommence. Pour moi, si tu ne le fais pas pour toi.

— Pour... toi ? répéta-t-elle, à la fois amusée et déconcertée.

— Eh bien oui, parce que je vis cette histoire par procuration, moi. Et puis, si en fin de compte tu décidais qu'Asher Fortune n'était pas fait pour toi, le pauvre garçon se trouverait deux fois plus vulnérable qu'aujourd'hui, expliqua son amie. Ne me demande pas comment je sais qu'il est vulnérable. Je te connais par cœur. Tu as toujours été attirée par ce genre de types. Alors, si nécessaire, ne t'inquiète pas, je volerais moi-même à son secours.

Nicole sourit d'un air béat quand le serveur approcha.

— L'addition, s'il vous plaît, dit-elle avant de se tourner vers elle : Ne discute pas, c'est moi qui invite. Et faites vite ! ordonna-t-elle au jeune homme. Mon amie ici présente a un homme à attraper !

Nicole parut complètement inconsciente du regard aussi mortifié que scandalisé qu'elle lui jeta à ce moment précis.

— Quand est-ce que Marnie va arriver, papa ? demanda Jace, en sautillant devant Asher. Le garçonnet passait d'une humeur à l'autre, traînant son ennui et, la seconde d'après, bondissant en tous sens, comme pour libérer un trop plein d'énergie.

Jusqu'à présent, les pertes, un verre en cristal et un vase en porcelaine dont Asher se fichait, avaient été mineures.

Mais il le savait, il n'était pas au bout de ses peines et d'autres accidents pouvaient survenir à tout moment. Ce n'était guère qu'une fois Jace couché et endormi qu'il pourrait respirer.

Un rêve qui pour l'instant semblait inaccessible.

— Elle est occupée, ce soir, Jace, répondit-il avec calme à son fils, comme s'il s'agissait d'une nouvelle fraîche, alors qu'il la lui avait peut-être répétée cent fois au cours de cette journée, utilisant seulement « aujourd'hui » à la place de « ce soir ».

— Occupée ? répéta Jace avec une mimique d'incrédulité. Elle est encore occupée ? Et occupée à faire quoi ? insista-t-il, de plus en plus impatient.

Le dîner avait viré à la catastrophe, à la fois dans sa préparation comme dans sa consommation.

Et pire que tout maintenant, il sentait sa propre patience s'épuiser.

Se tournant vers son fils, il posa les mains sur ses épaules, de façon à ce qu'il se tienne tranquille.

— Marnie a une vie, en dehors de nous, mon chéri, lui expliqua-t-il. Ce matin, elle donnait des cours au centre équestre. Quant à ce soir, elle a téléphoné pour dire qu'elle allait au restaurant puis au cinéma avec quelqu'un de sa connaissance.

Pour être tout à fait franc, il devait le reconnaître, il n'avait pas vraiment été enchanté, lui non plus, par cette excuse.

Pire encore, il ne cessait depuis le coup de fil de Marnie de s'interroger sur le nom et le sexe de ce « quelqu'un de sa connaissance ». Peut-être s'agissait-il d'un homme qui l'avait invitée avec une idée derrière la tête. Cela n'aurait rien eu d'étonnant, après tout.

En fait, il avait passé la journée ballotté entre des émotions contradictoires. Par moments, il était la proie de bouffées de jalousie, tout en ayant conscience que ce sentiment était déplacé. Car en réalité il ne se sentait pas prêt à se lancer dans une relation, après la façon désastreuse dont son mariage s'était achevé.

Mais cela ne l'empêchait en rien d'être jaloux, et l'agitation de Jace

n'était pas faite pour l'apaiser.

— Et quand est-ce qu'elle aura fini d'être occupée ? soupira son fils.

Il comprit où Jace voulait en venir et il s'empressa aussitôt d'effacer tout espoir dans l'esprit du garçonnet.

— Trop tard en tout cas pour pouvoir venir ce soir.

Visiblement, sa réponse était inacceptable.

— Mais il faut qu'elle vienne ! Je peux pas aller dormir, si elle me raconte pas une histoire.

Jace s'exprimait comme s'il s'agissait là d'un rituel immuable auquel Marnie se dérobaît. Il avait décidément un don pour le tragique.

— Une fois, fit-il remarquer à son fils.

Elle n'a fait cela qu'une seule fois. Et combien d'autres soirs t'es-tu endormi sans elle ? C'était moi qui te lisais une histoire. Le ferait-elle mieux que moi ? demanda-t-il, essayant de ramener Jace à la raison.

Il aurait dû se méfier.

— Oui, répondit son fils sans la moindre hésitation.

Une chose était sûre, Jace ne ferait pas carrière dans la diplomatie.

— Heureusement que je ne me vexe pas facilement, remarqua Asher avec malice.

Jace ne releva même pas. En fait, une seule chose le préoccupait.

— Papa, s'il te plaît, je veux Marnie, gémit le garçonnet, la lèvre tremblante.

Appelle-la, papa. Téléphone-lui pour moi, le supplia-t-il. Dis-lui que je veux qu'elle vienne.

Plutôt que de taper du poing sur la table et répondre par un « non » ferme et définitif qui, de toute façon, ne serait d'aucun effet, il pensa à une autre solution : passer une sorte de marché avec son fils.

— D'accord, je vais l'appeler, dit-il. Mais alors, et même si elle explique qu'elle ne peut pas venir, tu devras aller au lit. Marché conclu ? demanda-t-il en regardant son fils droit dans les yeux.

Le petit garçon réfléchit quelques instants, mais pour lui suggérer une contre-proposition. Il n'en attendait pas moins de lui.

— Est-ce que je peux, moi, lui parler ?

— Entendu, mais juste pour lui souhaiter bonne nuit.

Sans doute les autres parents estimerait-ils qu'il se montrait trop laxiste avec son fils, mais il était confiant. Ce coup de fil ne donnerait rien. Ils tomberaient sur la messagerie de Marnie. Peu importait, selon les termes de leur marché, Jace devrait quand même se résoudre à aller se coucher. Autre avantage, son fils lui serait reconnaissant de ses efforts.

— Marché conclu, répondit le petit garçon. Et tu vas l'appeler maintenant ?

Plus vite il passerait ce coup de fil, plus vite Jace monterait se coucher. Il

n'y avait donc pas une minute à perdre. La journée avait été suffisamment longue comme cela.

— Bien sûr, pourquoi pas ? Du moment que tu promets de respecter notre marché.

— Je promets, affirma Jace sur un ton solennel.

— Entendu, j'ai donc ta parole, répondit Asher.

Attrapant son téléphone portable, il entreprit de composer le numéro de Marnie. Un numéro qu'il connaissait par cœur, désormais.

Sans doute parce qu'il lui téléphonait souvent. Mais certainement pas parce qu'elle le hantait, comme une mélodie que l'on a en tête et qui refuse de vous

laisser en paix.

Comme il l'avait prédit, il tomba directement sur sa boîte vocale. Alors que sa voix suggérait à l'interlocuteur de laisser un message, Asher tendit l'appareil à son fils de façon à ce qu'il puisse l'entendre, car il était terriblement méfiant, pour son âge.

Tenant le téléphone des deux mains, Jace lança son S.O.S. :

— Marnie, il faut que tu viennes à la maison. Je ne peux pas aller dormir si tu ne me lis pas une histoire...

A peine terminait-il sa phrase qu'il bondit en entendant la sonnette retentir.

— C'est elle ! cria-t-il au comble de l'excitation, en sautant comme un cabri. C'est elle !

Asher ignorait qui pouvait bien sonner à sa porte à cette heure. Mais une chose était sûre, il ne pouvait s'agir de Marnie. Dans l'immédiat, une seule chose lui importait, c'était d'anticiper la déception de son fils.

— Jace, je te l'ai déjà dit. Elle allait au cinéma, ce soir. Son téléphone est coupé. Lorsqu'elle aura ton message, tu seras endormi depuis longtemps.

— Non, c'est pas vrai ! protesta son fils avec détermination. Et tu mens ! C'est elle, à la porte !

Il hésita entre lui faire la leçon et se mettre en colère, tout en sachant qu'aucune de ces options ne résoudrait la crise.

Bon sang, mais qui donc sonnait à sa

porte si tard ? La sonnerie retentit une nouvelle fois dans la maison.

Probablement l'un de ses frères, décida Asher en se dirigeant vers le hall d'entrée, contrarié. Il ne se sentait pas vraiment d'humeur fraternelle, ce soir.

— Oui ? aboya-t-il en ouvrant sa porte, irrité.

Ce n'était pas l'un de ses frères, mais bel et bien Marnie qui parut quelque peu déconcertée par l'agressivité de son accueil.

— J'ai finalement décidé de passer pour... pour coucher Jace, bredouilla-t-elle avec nervosité.

* * *

C'était Nicole qui lui avait conseillé cette entrée en matière pour justifier sa venue. En réalité, le but était de savoir si Asher pouvait avoir envie de conclure ce qu'il avait commencé, la nuit précédente.

Mais à se retrouver ainsi face à face avec lui, Marnie sentit soudain le courage lui manquer. La situation était totalement inédite. En temps normal, elle était en effet plutôt confiante et sûre d'elle.

Cet homme lui faisait décidément perdre tous ses moyens.

— Tu es ma bonne fée ! s'exclama joyeusement Jace en jetant ses bras autour de sa taille. Papa disait que tu étais au cinéma, mais il a suffi que je te

demande de venir et maintenant, tu es là !

Elle nota l'émerveillement dans la voix du petit garçon. Difficile de rester insensible dans ces conditions.

— Tu vois, papa ? poursuivit Jace en se tournant vers son père, sans pour autant la lâcher. Je t'avais dit qu'elle viendrait, fit-il, avant de reporter son attention sur elle. J'ai déjà choisi un livre, ce matin, comme ça, il est prêt pour la lecture.

Asher sourit en regardant son fils, visiblement plein de fierté.

— J'ai l'impression que vous avez ici un sacré fan-club, en la personne de mon fils, lui lança-t-il.

— Vous m'en voyez extrêmement

flattée, répondit-elle en glissant son bras autour des épaules du garçonnet. Bien, à présent, monte dans ta chambre et prépare-toi pour aller au lit. Je viendrai te border dans quelques minutes.

Mais au lieu de lui obéir lorsqu'elle retira son bras, Jace glissa promptement sa main dans la sienne.

— Marnie, viens avec moi, insista-t-il de sa voix la plus câline. S'il te plaît.

— Comment résister à un aussi charmant jeune homme ? dit-elle. D'accord. Allez, monte !

Et comme la nuit dernière, Asher emboîta le pas à son fils.

A peine arrivé, Jace se déshabilla en un temps record pour enfiler son pyjama.

En tout et pour tout, cela ne lui prit pas

plus de cinq minutes pour se changer, se brosser les dents, lui présenter son livre, à la page de l'histoire du jour, et grimper dans son lit en ramenant sa couette jusque sous son menton.

Puis il la regarda avec ses grands yeux bleus.

Il était prêt.

Elle n'avait plus qu'à s'exécuter. Elle prit donc le livre et commença l'histoire.

* * *

A l'extrême stupéfaction d'Asher, il ne fallut pas plus de quatre pages avant que les yeux de son fils se ferment. Et seulement deux pages supplémentaires

pour entendre le souffle régulier, apaisé, de sa respiration.

Marnie lut encore deux pages, avec un débit très lent, juste pour s'assurer que l'enfant dormait vraiment. Puis, après avoir refermé le livre, elle contempla le visage du garçonnet, à l'affût du moindre mouvement qui montrerait que Jace faisait semblant de dormir.

Mais après quelques minutes, il n'y eut plus le moindre doute. Jace dormait véritablement. On aurait dit un ange.

* * *

Marnie sourit, sous le charme, envoûtée par l'innocence du visage enfantin.

Se levant sans faire de bruit du rocking-chair placé près du lit de Jace, elle déposa le livre sur le coussin et sortit de la pièce sur la pointe des pieds.

Asher l'observait comme la veille. Mais son regard était différent de celui qu'il avait hier.

Que se cachait-il derrière ces yeux ?

Aurait-il des doutes ?

En repensant à ce qui s'était passé, ne préférerait-il pas la voir prendre congé, plutôt que de rester là ?

Désolée. C'est impossible.

Elle n'avait jamais été du genre effronté, elle était même plutôt encline à la réserve. Mais ce soir, c'était différent. Elle voulait savoir. Elle devait savoir.

Et tous les moyens seraient bons.

Arrivé au bas de l'escalier, Asher lui fit face.

— Comment avez-vous fait ? demanda-t-il.

Elle se figea, ne sachant à quoi il faisait référence.

— Comment j'ai fait quoi ?

— Comment vous êtes-vous matérialisée à notre porte juste quand Jace venait de vous supplier de venir, au téléphone ? Vous m'aviez dit que vous deviez sortir au restaurant puis aller au cinéma. « Avec quelqu'un de votre connaissance », ajouta-t-il avec un sourire crispé.

— En effet, répondit-elle. Mais un changement de plan est survenu.

Elle n'allait certainement pas lui expliquer que Nicole l'avait encouragée à découvrir si ce baiser était juste un accident, ou si tous les deux avaient une sorte d'avenir ensemble, même éphémère.

— J'espère que je ne vous dérange pas, reprit-elle, se rendant subitement compte de son aplomb à se présenter ainsi chez lui, sans prévenir.

— Non, non, pas du tout, répondit-il. Vous m'avez juste rendu la soirée plus facile en venant faire la lecture à Jace. D'après lui, vous seule savez raconter les histoires. Je le sais, je lui ai posé la question. Il est formel, vous lisez mieux que moi.

Elle sentit son cœur se serrer, sachant

pertinemment ce qu'elle ressentirait si son fils lui avait avoué préférer que quelqu'un d'autre lui fasse la lecture.

— Les enfants à cet âge sont parfois d'une franchise déroutante, dit-elle. Comme si les autres, et principalement leurs parents, n'avaient pas, eux aussi, des sentiments. Sans parler du fait qu'ils ne prennent pas toujours la mesure de leurs propos.

Asher hocha la tête. La réflexion de Jace ne l'avait visiblement pas beaucoup contrarié, car il devait savoir ce qu'elle révélait : le manque d'une présence féminine dans sa maison.

Eh bien, ils étaient sans doute deux dans ce cas.

La seule différence, c'était que Jace ne

semblait avoir aucune difficulté à donner une nouvelle fois son cœur. Ce qui n'était sans doute pas aussi simple pour Asher. Il portait encore les cicatrices de ce qui était arrivé avec son ex-femme.

— Jace est un enfant sensible, c'est certain, déclara-t-il. Il a passé la journée à se morfondre, en demandant toutes les cinq minutes quand vous deviez arriver. Et chaque fois, je lui répondais que vous aviez à faire ce soir. Il n'était pas très content, croyez-moi. Vous êtes son rayon de soleil.

— C'est gentil, répondit-elle en souriant. Mais il se fatiguera bientôt de m'avoir dans les pattes...

Elle était bien consciente du fragile équilibre qui existait entre le père et le

fils, et elle ne voulait surtout pas qu'Asher ait l'impression de perdre le garçonnet à cause d'elle.

— Et pour être honnête, poursuivait-il comme si elle n'avait rien dit, vous êtes aussi mon rayon de soleil.

Surprise, elle ne sut que répondre.

— De plus, enchaîna-t-il alors, j'ai l'impression que ni Jace ni moi, nous ne nous fatiguerons de vous avoir dans les pattes avant très longtemps...

Elle retint son souffle.

Elle ne s'attendait pas à cela. En fait, elle s'attendait même à tout le contraire. Comme à l'entendre nier ce qui s'était passé entre eux, la veille. A rire peut-être même de l'électricité que ce baiser avait provoquée, quand son intensité les

avait pris tous les deux par surprise.

Elle pressa ses lèvres l'une contre l'autre.

— Je ne sais que dire, chuchota-t-elle enfin.

— Dans ce cas, ne dites rien, répondit-il. Mais s'il vous plaît, restez encore un peu.

A présent dans le salon, ils se tenaient l'un en face de l'autre, presque à se toucher. Suffisamment près en tout cas pour qu'elle sente la chaleur de son corps et lui sans doute la sienne.

Cette seule pensée la troubla, au point qu'elle dut se faire violence pour ne pas se jeter à son cou et l'embrasser. Car un geste pareil serait susceptible de le faire reculer et ce n'était certainement pas ce

qu'elle voulait.

Elle n'arrivait pas à se décider. Asher était-il plutôt chasseur ou plutôt gibier ? Préférait-il prendre les devants ou trouvait-il plus agréable qu'une femme le poursuive dans l'espoir de le prendre dans ses filets ? En ce qui la concernait, elle était ouverte à tout, mais elle devait l'admettre, l'idée d'être sa proie la séduisait plus que tout.

— Je n'avais pas l'intention d'aller où que ce soit, répondit-elle dans un murmure.

* * *

Asher s'ordonna de procéder en douceur, en prenant son temps. Et tout en

respectant un certain rituel. Après tout, lorsque l'on a été privé de piscine pendant toute une année, si l'on a le malheur de plonger directement dans le bassin à peine les beaux jours revenus, cette précipitation peut avoir de graves conséquences.

Mieux vaut d'abord se réapproprier l'élément liquide avec certaines précautions, tester la température de l'eau, bref il convient d'y aller doucement...

— Oh et puis zut ! marmonna-t-il finalement, avant de faire le grand plongeon.

— Je vous demande pardon ? dit Marnie, l'air confus. Je ne...

Elle ne put en dire plus. La deuxième

partie de sa phrase s'évanouit quand la bouche d'Asher prit la sienne.

* * *

Marnie en eut le souffle coupé.

Ce dont elle se fichait royalement. Car ce baiser était un avant-goût de l'extase qu'elle savait maintenant être sur le point de ressentir. Car elle avait bien l'intention de profiter de chaque seconde avant que cela s'arrête.

Le choc du premier contact passé, elle s'autorisa donc à jouir pleinement de ce qui arrivait et, dans la foulée, d'ignorer tous les stops qui éventuellement pourraient l'en empêcher.

Elle avait l'intention d'aller aussi loin

que possible. Jusqu'au bout, si c'était ce qui l'attendait. Car alors, cette nuit, elle le savait, resterait un merveilleux souvenir, peut-être le plus beau.

Leur baiser se faisait plus intense, plus avide, et ce fut très vite comme si son corps tout entier était la proie des flammes.

Son pouls s'accélérait, elle savoura délibérément chaque pression des lèvres d'Asher contre les siennes, chaque nuance de leurs caresses. Et au fil des secondes, son trouble s'intensifia, ainsi que le désir.

Peu à peu, les sensations furent telles qu'un gouffre sans fond s'ouvrit sous ses pieds.

Et soudain, alors même qu'elle pensait

ne plus pouvoir attendre pour arracher les vêtements d'Asher, il écarta sa bouche de la sienne.

Tout allait-il s'arrêter avant d'avoir commencé ? Un frisson glacial lui parcourut l'échine, la tétanisant.

— Est-ce que je vais trop vite ? demanda-t-il. Tu veux que j'arrête ?

Elle le dévisagea. Asher Fortune était sans conteste le plus chevaleresque des hommes. Bien. Sauf que dans l'immédiat, elle n'avait que faire de sa courtoisie, elle voulait du torride.

— Me suis-je plainte de quelque chose ? demanda-t-elle d'une voix à peine audible.

— Non.

— Alors ? dit-elle, en approchant de

nouveau sa bouche de la sienne.

Il n'en demandait visiblement pas plus
comme invitation.

Cette fois, ce fut Marnie qui mit soudain un terme à leur baiser.

Un certain temps fut nécessaire à Asher pour comprendre qu'elle ne s'appuyait plus au canapé, mais au contraire s'en éloignait.

Il lui fallut également quelques secondes de lutte interne acharnée pour recouvrer un peu de son sang-froid. A ce stade, tout ce qu'il voulait, c'était être

avec elle, sentir son corps sous le sien, faire l'amour avec elle, se perdre en elle...

Se refréner lui coûta, mais en dépit de la force irrésistible de son désir, il savait une chose. Il ne pouvait la forcer.

Non, ce serait une catastrophe, pour elle comme pour lui.

— Je suis désolé, s'excusa-t-il, mal à l'aise, tout en reboutonnant sa chemise dont il avait été sur le point de se débarrasser, quelques instants plus tôt. Je n'avais pas l'intention de... J'ai cru que...

Il ne put aller plus loin.

Marnie venait de poser un doigt sur ses lèvres, faisant barrage au flot de paroles qu'il s'apprêtait à déverser pour

lui présenter ses excuses.

— Et tu avais parfaitement raison, dit-elle d'une voix chaude et profonde. Mais nous ne pouvons faire ça ici, poursuivit-elle. Jace pourrait se réveiller et descendre à ta recherche. Quatre ans, c'est un peu jeune pour ce genre d'éducation.

Marnie avait raison. Comment avait-il pu se montrer aussi irresponsable ?

— Je suis un imbécile, dit-il, la gorge serrée.

Marnie ne put retenir un sourire.

— Tu es beaucoup de choses, Asher Fortune. Mais un imbécile, certainement pas...

Elle reboutonna son chemisier puis lui prit la main. Et comme il la regardait,

interloqué, elle chuchota :

— Viens. Nous serons mieux dans ta chambre.

Sur quoi, elle se dirigea vers l'escalier et monta les marches une à une, sans lâcher sa main. Il demeura silencieux, prêt à la suivre au bout du monde. Mais vu que sa chambre se trouvait sur leur chemin, c'était encore mieux.

* * *

L'excitation en Marnie grandissait à chaque pas qui la rapprochait de la chambre d'Asher. Jamais elle n'avait pris ce genre d'initiative. Jamais pris les devants, avec un désir aussi fort, aussi

impatient au creux du ventre.

En réalité, elle n'avait jamais désiré un homme comme elle désirait Asher. Tout se passait comme s'il était la pièce manquante du puzzle qui constituait sa vie jusqu'ici. Elle avait eu cette sensation à la seconde où leurs mains s'étaient touchées, à la seconde où il avait posé sa bouche sur la sienne.

A la différence des autres hommes qu'elle avait pu rencontrer avant lui, Asher la complétait.

Et surtout, il n'y avait rien d'unilatéral dans leur relation. Il n'était pas une âme égarée de plus, qu'elle aiderait à retrouver son chemin de vie. Non, en fait, elle sentait qu'elle avait besoin de lui, autant que lui d'elle.

A peine entrés dans sa chambre, une fois qu'Asher eut refermé la porte derrière eux, comme par enchantement toutes leurs hésitations, toutes leurs angoisses s'évanouirent. Ils ne formaient désormais plus qu'un, unis par un même désir : celui de faire l'amour tout le temps que la chance d'un tel moment leur serait donnée, avant que le monde ne fasse intrusion dans leur corps à corps et que la réalité ne les rattrape.

* * *

Asher attira Marnie dans ses bras, pressa sa bouche contre la sienne. Les trépidations de son cœur contre le sien lui dirent tout ce qu'il avait besoin de

savoir.

Elle le désirait autant qu'il la désirait.

Tout en lui criait de se dépêcher avant que quelque chose ne vienne arrêter leur étreinte. Mais il resta sourd à ces injonctions. Il voulait prendre son temps et savourer chaque instant.

La savourer elle.

Détachant ses lèvres de celles de Marnie, il couvrit sa gorge de baisers. Simultanément, il entreprit de la déshabiller, sans hâte, de lui ôter ses vêtements un peu comme il retirerait le papier autour d'un cadeau précieux, depuis longtemps désiré.

Il soupira de plaisir à cette idée et commença à déboutonner son chemisier. Il la voulait nue. A lui.

A chacun de ses gestes, il sentait en lui le volcan rugir.

* * *

Sous les mains d'Asher, Marnie était brûlante, tressaillant aussi, tenaillée par l'impatience. Il ferma les yeux, visiblement en proie à un vertige.

Incapable de résister plus longtemps, elle commença à le déshabiller à son tour, déboutonnant sa chemise puis la faisant glisser sur ses épaules.

Il faisait bon dans la chambre, pourtant elle ne put réprimer un frisson.

Quand il ouvrit sa ceinture et fit descendre son jean sur ses hanches avec une lenteur presque exaspérante, elle se

jura de lui faire subir la même torture.

Lorsque le jean enfin s'échoua sur le sol, elle avança d'un pas et le repoussa du bout du pied.

— Tu es plus habillée que moi d'un sous-vêtement, lui fit-il remarquer, maintenant qu'ils se faisaient face, vêtus de leurs seuls dessous. Ce n'est pas juste.

Sans rien dire, elle glissa alors les mains derrière son dos et dégrafa son soutien-gorge.

Le bout de dentelle blanc orné d'un liseré bleu céda, avant de tomber à ses pieds, libérant sa poitrine.

* * *

Fasciné, Asher demeura immobile, puis il s'approcha et referma les mains sur ses seins, les massant, les caressant. Au point d'en perdre la tête.

Marnie gémit, ne faisant qu'accroître son désir.

Il l'embrassa de nouveau, mêlant sa langue à la sienne, affamé, assoiffé d'elle.

Soudain, il retint son souffle en sentant les mains de Marnie se déployer sur sa peau nue. Une ou deux secondes lui furent nécessaires pour comprendre qu'elle était en train de le dépouiller de son dernier vêtement.

Lui-même s'attaqua alors au triangle de tissu bleu et blanc et le fit glisser sur ses hanches, ses cuisses, avant de l'en

débarrasser en le jetant derrière lui. Il voulait avoir les mains libres pour la toucher, la caresser.

Lèvres scellées, ils se laissèrent tomber sur son lit, laissant libre cours à leur désir qui explosa dans un feu d'artifice de soupirs et de chuchotements.

* * *

Asher mit son corps au supplice, Marnie découvrant l'extase à chacune de ses caresses.

Et quelles caresses ! Il était un magicien, et ses doigts tels des archets savaient la faire vibrer de mille sensations. Sans parler de ses lèvres et

de sa langue.

Elle se cambra, tendit son corps comme on bande un arc, assaillie par des vagues de pur plaisir, déterminée cependant à retenir le plus longtemps possible le moment ultime. A plusieurs reprises, elle manqua de basculer, le corps crucifié par les assauts voluptueux d'Asher.

Le saisissant par les épaules après une épopée particulièrement sauvage de sensualité, elle le supplia, haletante.

— Arrête, je t'en supplie, chuchota-t-elle à bout de souffle. Si tu continues ainsi, je serai dans l'incapacité de te rendre la pareille.

Après une ultime invasion de sa langue qui, une fois de plus, faillit avoir

raison d'elle, il s'allongea sur elle, frottant langoureusement son corps au sien. Et manifestement, aussi enivré qu'elle.

Aussi prêt qu'elle.

— Tant pis pour la pareille, murmura-t-il contre son oreille. Me voici.

— Je te veux, gémit-elle, le corps agité de soubresauts, à la limite des convulsions. Je t'en prie, viens. Maintenant...

Ecartant les jambes, elle ferma les yeux quand il la pénétra.

Un cri de plaisir s'échappa de ses lèvres quand elle sentit Asher la prendre.

Puis ce fut une sensation d'urgence absolue qui s'empara de tout son être. Si

elle ne se dépêchait pas, si elle ne le pressait pas d'en faire autant, elle allait perdre la tête.

Elle avait conscience de délirer. Ses pressentiments étaient mal venus, mais son désir fut trop fort. Elle accompagna le va-et-vient d'Asher avec l'énergie du désespoir, comme si le diable était à ses trousses.

* * *

Marnie s'étant mise à onduler de plus en plus vite sous lui, Asher dut lui-même accélérer ses mouvements. Il plongea alors en elle avec une avidité et une fougue qu'il ne se connaissait pas.

Il voulut crier son nom, le hurler à la

face du monde, mais il s'en abstint, sachant que cela lui était interdit. Ils devaient rester aussi silencieux que possible.

Sauf qu'un gémissement retentit bientôt dans le presque silence de la chambre. Venu d'elle ou de lui, il n'aurait su le dire. Une chose était sûre, la vague de plaisir qui le submergea ne ressemblait à aucune de celles qu'il avait pu ressentir jusqu'à présent.

Cela lui prit quelques secondes avant de s'aviser qu'il la tenait tellement fort dans ses bras qu'il risquait de la briser.

Et il n'avait pas du tout envie de clore cet épisode en lui faisant mal.

Il lâcha donc Marnie, presque à contrecœur. Car à la tenir ainsi, il avait

l'impression de toucher physiquement son cœur.

Il rechigna cependant à essayer de savoir ce que cela signifiait et pourquoi cette idée lui était venue. Il savait en tout cas que ce qui venait de se passer avec Marnie était quelque chose de différent, de délicieusement différent. De nouveau, aussi. Et il se sentit à la fois humble et bouleversé face à cette réalité.

Cependant, mieux valait ne pas accorder trop d'importance à ses sentiments, surtout en un moment pareil. Après tout, c'était bien ses sentiments qui l'avaient poussé à épouser Lynn.

Mauvaise pioche, voilà tout, ne put-il s'empêcher de penser.

En moins de temps qu'il ne fallait pour

le dire, tout s'était écroulé. Très vite, Lynn avait creusé un fossé infranchissable entre eux, au fond duquel étaient allés se perdre les quelques rares moments de bonheur qu'ils avaient pu connaître ensemble.

Il inspira profondément, une fois, puis une deuxième, tentant de réguler à la fois son souffle et son cœur. Ni l'un ni l'autre cependant ne semblaient disposés à coopérer.

Il se tourna alors vers Marnie, ne sachant que dire, comment évoquer ce qui venait de se passer. Quelles paroles adresser à la femme qui venait de bouleverser votre vie ?

Aucun des mots, aucune des formules qui vinrent à son esprit ne lui parurent

adéquats.

— Je ne t'ai pas fait mal, j'espère ? dit-il enfin, faute de mieux.

— Hmm ? chuchota Marnie encore hébétée.

Il se redressa sur un coude de façon à mieux contempler son visage.

— Je ne t'ai pas fait mal, j'espère ? répéta-t-il, cette fois avec une note d'inquiétude dans la voix.

Au lieu de lui répondre, elle se tourna vers lui et lui sourit.

Un vrai sourire, venu des yeux.

Elle rechignait visiblement à s'arracher à l'espèce d'état second dans lequel elle se trouvait.

— Non, parvint-elle finalement à répondre. Qu'est-ce qui te fait penser

que tu aurais pu me faire mal ?

— Je craignais de m'être laissé emporter. De... D'avoir été trop physique, confessa-t-il.

— Pourquoi ? C'est une mauvaise chose ? demanda-t-elle en s'étirant.

— Pas pour moi, répondit-il. Mais je pensais que toi, peut-être...

— Eh bien pour moi non plus, répondit-elle en lui souriant de plus belle.

Lorsqu'elle le regardait comme ça, il n'avait qu'une envie, recommencer, et tant pis s'il était à bout de forces, il trouverait rapidement l'énergie nécessaire.

— Tu es sûre ? insista-t-il.

— Tout à fait sûre.

Et soudain, Marnie se redressa pour, d'une pirouette, se retrouver sur lui.

— Et si tu le veux bien, murmura-t-elle, je vais t'en faire la démonstration.

Et avant qu'il puisse prononcer un seul mot, soit pour protester soit pour l'encourager, elle s'allongea sur lui et pressa ses lèvres contre les siennes.

Cette fois, le gémissement de plaisir qui s'échappa de leur corps à corps lui était imputable.

Il sentit son sourire, contre sa bouche.

Ce fut, comme la fois précédente, toute l'invitation dont il avait besoin. Il sentit le désir resurgir en lui, aussi impérieux, aussi urgent, et il eut envie de la prendre avec la même passion que quelques minutes auparavant.

Rien à ce moment n'importait plus que cette femme et le feu qui brûlait entre eux.

Il la posséda donc une nouvelle fois.

Et la savoura comme si c'était leur première étreinte. La première femme de sa vie.

— Papa !

Le cri de détresse déchira le voile de somnolence dans lequel Marnie flottait après un nouvel orgasme d'une intensité telle qu'elle en avait presque perdu connaissance. Et par la même occasion perdu tout sens commun, ce qui expliquait sa présence à cette heure dans le lit d'Asher.

Juste à côté d'Asher.

Ils avaient fait l'amour avec une passion dont elle peinait à se remettre, et apparemment, il se trouvait dans le même état d'épuisement. Une fatigue douce, agréable, du genre qui vous invite au sommeil, avec un sourire de contentement.

Mais le cri de désespoir qui provenait de la chambre au bout du couloir mit un terme à cette béatitude des corps et de l'esprit. La réalité se rappela brutalement à son souvenir.

Elle n'était pas censée passer la nuit chez Asher. Après l'amour, elle voulait juste s'accorder un moment de repos, un peu de tendresse dans la chaleur de ses bras. Mais elle s'était assoupie, à bout de forces.

Tous deux s'étaient endormis, en fait.

Et à présent, l'un comme l'autre étaient parfaitement réveillés.

Remontant les draps, elle s'assit, prise de panique.

— Jace ! appela-t-elle, inquiète.

La seconde d'après, Asher était assis à son tour.

Elle se leva aussitôt, ou plus exactement bondit du lit, cherchant maintenant fébrilement ses vêtements éparpillés dans la chambre. Enfin, elle se dépêcha d'enfiler ses sous-vêtements, puis son jean et enfin son chemisier, en faisant le plus vite possible.

Elle avait presque terminé quand Asher se leva à son tour.

— Il a sans doute fait un cauchemar,

dit-il. Cela lui arrive, de temps en temps. Mais beaucoup moins souvent depuis qu'il s'est attaché à toi, ajouta-t-il en se glissant en toute hâte dans son jean, omettant dans la précipitation de revêtir son boxer.

Elle fit de son mieux pour ne pas se laisser distraire par l'idée que seul un morceau de denim la séparait de l'extase. Elle frémit, puis se sermonna aussitôt. Le moment était mal choisi pour s'extasier devant le corps d'Asher. N'empêche, qui aurait pu imaginer qu'un expert de la finance reconverti en rancher cachait un corps digne d'un Adonis ?

— Cours à son chevet, le pressa-t-elle.

— Tu t'en vas ? demanda-t-il en la regardant finir de s'habiller.

— Paa-paa !

Elle acquiesça d'un signe de tête. Il n'y avait pas d'autre choix possible pour elle, et tous deux en étaient bien conscients.

— Il ne faut pas que Jace me trouve dans le lit de son père. Et maintenant, va le retrouver, vite ! répéta-t-elle tout en enfilant ses chaussures.

Asher s'attarda le temps d'une seconde à la porte.

— Je n'ai pas envie que tu partes, dit-il.

Elle fut extrêmement touchée par ses paroles, plus qu'elle ne l'aurait cru possible. Emue, elle ne sut que

répondre.

— Je sais, murmura-t-elle, faute de mieux avant de le pousser dans le couloir. Dépêche-toi. Jace passe avant tout le reste.

Il hésita une dernière fois, visiblement en proie à des émotions contradictoires.

— Tu es certaine de ne pas vouloir rester ?

Elle soupira. Elle en mourait d'envie, mais elle savait qu'elle n'en avait pas le droit.

— Jace est un petit garçon très intelligent, répondit-elle. A me voir ici, en pleine nuit, avec toi, il s'interrogerait forcément. Et je ne crois pas que tu aimerais avoir à répondre à ses questions.

D'après elle, Jace en viendrait facilement à la conclusion que son père et elle étaient en couple. Et le petit garçon poserait franchement la question à son père, sans penser à mal. Or elle ne se sentait pas prête à entendre Asher répondre par la négative et protester qu'il n'en était rien. Même si elle comprenait parfaitement ses raisons.

Dans ce couloir, elle vit Asher hésiter encore, même lorsque son fils l'appela une troisième fois de sa petite voix angoissée qui enflait et résonnait dans la maison silencieuse.

— A demain ? demanda Asher.

— Oui, à demain, répondit-elle, sachant que rien ni personne ne pourraient l'empêcher de venir. Et

maintenant, va retrouver Jace, sinon il finira par penser que son père a été enlevé par des extraterrestres.

Après un hochement de tête, Asher s'éloigna en direction de la chambre de son fils, avant de s'arrêter pour la regarder une dernière fois. Puis, mû par une impulsion soudaine, il revint sur ses pas et déposa un baiser sur ses lèvres avant de battre en retraite.

Elle demeura immobile un long moment, en le suivant des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse dans la chambre de son fils. Puis elle effleura ses lèvres du bout des doigts.

Elle pouvait encore sentir l'empreinte de son dernier baiser sur sa bouche.

Et les battements frénétiques de son

cœur.

Elle devait absolument partir. Avant qu'il ne prenne à Jace l'envie de sortir de sa chambre et qu'il ne la surprenne là, dans ce couloir. Mais l'amour et la curiosité finirent par avoir raison d'elle.

Sans faire de bruit, elle s'avança vers la chambre du garçonnet, s'arrêta à quelques mètres de la porte et tendit l'oreille, tandis qu'Asher s'efforçait d'apaiser les pleurs de l'enfant.

* * *

Lorsqu'il entra dans la chambre de Jace, Asher alluma la petite lampe de chevet. Une douce lumière envahit la pièce, juste assez pour chasser les

monstres dont Jace avait sans doute eu peur dans son sommeil.

Il comprenait ce genre de terreurs nocturnes. Lui-même avait dû les affronter dans son enfance.

La veilleuse qu'il avait achetée à son fils restait bien allumée dès l'instant où le garçonnet se mettait au lit, mais ce genre de cauchemar requérait quelque chose de plus fort qu'une vague lueur.

La lumière devait être suffisamment puissante pour mettre en déroute tous les monstres et les fantômes susceptibles d'effrayer Jace, et pas seulement les ombres de la nuit.

— Alors, mon grand, que se passe-t-il ? demanda-t-il sur un ton léger, comme s'il venait là pour bavarder, en

s'asseyant sur le lit.

Instantanément, le petit garçon se rapprocha de lui et se blottit dans ses bras. Enfin rassuré, il confia à son père la raison de ses pleurs.

— Un méchant monsieur est venu, dit Jace.

Son petit corps était toujours agité de sanglots.

Tout en berçant son fils avec tendresse, il caressa ses cheveux blonds, doux comme la soie, en espérant que Jace finirait par se calmer.

— C'est juste un cauchemar, mon chéri. Il n'y a aucun méchant monsieur, par ici, expliqua-t-il d'une voix tranquille. Il n'y a que toi et moi, personne d'autre, ajouta-t-il, sentant son

cœur se serrer et son corps tressaillir à la pensée de Marnie.

Jace leva vers lui son visage tout baigné de larmes et secoua la tête.

— Non, il l'a prise, papa, insista-t-il, voulant lui faire comprendre. Le méchant monsieur a pris maman avec lui.

Les enfants seraient-ils doués d'un sixième sens ? Il repensa à ce que l'un de ses frères lui avait dit. Que Lynn se serait fiancée. Tout ça après avoir prétendu qu'elle ne se sentait pas prête pour le mariage, et encore moins pour la maternité.

Manifestement, ce qu'elle voulait lui faire comprendre à ce moment-là était légèrement plus subtil. Elle n'était pas

prête à être mariée avec lui, et encore moins à être la mère de *son* enfant. C'était d'ailleurs ainsi que Lynn voyait les choses. « *Ton* enfant », avait-elle l'habitude de dire, et pas « le nôtre ».

Il n'avait pas encore digéré la nouvelle de ses fiançailles. Son ego en avait pris un sacré coup. Mais peu à peu il se faisait à cette idée. Peu à peu, cela ne semblait plus avoir grande importance.

Cependant, entendre son fils parler de Lynn, même si un cauchemar en était la cause, lui rappela une fois encore combien il avait été dupe de ses rêves et de ses sentiments. Non pas tant à cause de son ex, mais plutôt parce que lui voulait à toutes forces croire en leur

couple.

Soudain, il retint son souffle. Et s'il se trompait, à propos de Marnie, en se laissant aveugler une fois de plus par ses sentiments ?

Luttant pour étouffer le malaise qui venait de s'insinuer en lui, il chuchota à son fils :

— Aucun méchant monsieur n'a pris maman, Jace. Elle n'avait plus envie d'être avec moi. Pas avec toi, s'empessa-t-il de rajouter, anxieux à l'idée que son fils puisse se croire responsable du départ de sa mère. Si elle avait pu t'emmener, ajouta-t-il, crois-moi, elle l'aurait fait. Mais c'est moi qui ai refusé.

Mensonge ! Elle n'avait jamais voulu

emmener Jace avec elle. Il détestait mentir à son fils, mais dans ce cas précis, il n'avait pas le choix.

— Tu comprends, reprit-il, si elle t'avait emmené, j'aurais eu tellement de chagrin que mon cœur se serait brisé.

Jace buvait ses paroles et son cauchemar pour l'instant semblait oublié.

— Jamais je laisserai quelqu'un te briser le cœur, papa, promit-il.

— Tu es gentil, mon grand, répondit Asher en tapotant le dos de son fils. Maintenant recouche-toi, bonne nuit, mon chéri, conclut-il en se levant, croyant la crise passée.

— Papa ? appela Jace avec une petite voix désemparée.

Il se figea, avant de faire demi-tour pour retourner auprès de son fils.

En fin de compte, c'était une bonne chose que Marnie soit partie. Il n'aurait pas aimé qu'elle attende indéfiniment son retour, car apparemment il n'en avait pas encore fini, avec Jace.

— Oui ?

Il vit les yeux de son fils briller dans la pénombre.

— Le méchant monsieur va revenir...

— Le méchant monsieur ne reviendra pas, je te le garantis, répondit-il.

Mais ses paroles durent manquer de force de conviction.

— Mais il le pourrait, insista Jace, avant de suggérer une solution. Est-ce que je peux rester avec toi, cette nuit ?

Dans une telle situation, Lynn lui aurait reproché de manquer d'autorité. Mais elle n'était pas à proprement parler une maman exemplaire, non ? Aussi, au lieu de rester là et de sermonner son fils de quatre ans en lui demandant de se comporter « en homme », comme Lynn l'aurait fait, il tendit la main à son fils.

— Viens, allons dans ma chambre avant que le jour se lève.

Jace ne se fit pas prier. Il bondit de son lit et se précipita dans ses jambes en un temps record.

Elever seul son fils représentait une énorme responsabilité. Il espérait seulement être à la hauteur de la tâche.

Une poignée de secondes plus tard,

lorsqu'il poussa la porte de sa chambre, il ressentit un serrement de cœur.

La pièce était vide.

Même s'il était en effet préférable qu'elle soit partie, il espérait au fond de lui y retrouver Marnie.

Mais qu'elle puisse lui manquer déjà lui fit froid dans le dos.

Jace bondit sur le lit immense, s'installant d'office du côté droit, sachant que son père avait pour habitude de dormir à gauche.

Il s'apprêtait à rejoindre le garçonnet quand son fils s'exclama :

— Marnie !

Retenant son souffle, il hésita à se retourner. Impossible, elle ne pouvait pas être encore là !

— Marnie est rentrée chez elle depuis longtemps, Jace, dit-il, le cœur battant à cent à l'heure.

Encore un mensonge. Marnie n'avait quitté cette maison que depuis une dizaine de minutes. Mais bon, le temps était une notion approximative, quand on était un enfant de quatre ans.

Il vit Jace froncer les sourcils et se gratter le bout du nez, avec l'expression de quelqu'un qui contemplerait un immense puzzle.

— Le lit sent comme Marnie, décréta alors son fils et, comme pour prouver ses dires et vérifier sa découverte, il enfouit son petit visage dans l'oreiller et inspira profondément.

Quand il releva la tête, avec

apparemment les preuves nécessaires pour étayer ses affirmations, il le fixa de ses grands yeux bleus.

— Comment c'est possible que ton lit sente comme Marnie ? demanda-t-il en se renfrognant, bras croisés.

Il réfléchit à toute vitesse, en quête d'une explication plausible. Et il répondit à son fils la seule chose qui lui vint à l'esprit.

— Je suppose qu'elle a dû monter dans ma chambre pour changer la literie. Elle prétend que tout le monde devrait dormir dans du linge de lit propre une fois par semaine au moins, ajouta-t-il, se rappelant des paroles prononcées un jour par Marnie. Les draps, précisa-t-il, quand le visage du garçonnet se

renfroigna au mot « literie ».

— Oh ! dit Jace en hochant la tête, semblant accepter l'explication de son père.

Ils se couchèrent, et Asher remercia au passage Marnie d'avoir tapoté à la hâte les oreillers, avant de partir. Quoi qu'il en soit, Jace n'insista pas et se blottit contre lui.

Quelques secondes de silence plus tard, son fils releva la tête. Asher comprit tout de suite qu'il s'était réjoui trop vite. Contrairement à ce qu'il espérait, il n'était pas au bout de ses peines.

— Et pourquoi elle n'a pas changé mes draps à moi ? demanda effectivement Jace.

— Bonne question, acquiesça Asher. Et dès que je la verrai, je pense que je lui demanderai comment il se fait qu'elle ait pu oublier, ajouta-t-il faute de mieux.

Ce fut son fils qui lui suggéra une excuse pour Marnie.

— Peut-être qu'elle n'a pas eu le temps, dit-il.

Asher se réjouit de pouvoir se raccrocher à quelque chose, le but étant que le garçonnet en finisse enfin avec ses questions.

— Sans doute, répondit-il avec enthousiasme. Et maintenant, si tu...

— Papa ? l'interrompit son fils.

Quoi encore ? Avec un esprit aussi vif, le petit bonhomme avait un avenir

prometteur devant lui. Qui sait, peut-être deviendrait-il un as du barreau ou quelque chose comme ça ?

— Oui, Jace ?

— Ne demande pas à Marnie pourquoi elle n'a pas changé mes draps, le pria-t-il.

Comme il commençait à croire que ses paroles annonçaient peut-être la fin de cette conversation, Asher ne put résister à la tentation d'assouvir sa curiosité.

— Et pourquoi pas ?

Jace avait sans doute une excellente raison de faire cette requête : il voulait tout mettre en œuvre pour garder Marnie.

— Parce qu'elle risquerait de penser qu'elle a fait quelque chose de mal et je

ne veux pas qu'elle se fâche et ne veuille plus venir à la maison, expliqua le petit garçon. Tu sais, je me moque de mes draps. Ce que je veux, c'est que Marnie continue à venir chez nous.

Si elle s'occupait chaque jour de Jace, ils pourraient continuer à se voir... et plus si affinités, ce qui apparemment était le cas.

— Cela me paraît une bonne idée, acquiesça-t-il.

— J'aime beaucoup Marnie, ajouta le petit garçon en fermant les yeux. Et toi, papa ? Tu l'aimes ?

Il le savait, Jace ne le lâcherait pas avant d'avoir la réponse qu'il souhaitait entendre.

— Oui, je l'aime bien, répondit-il

donc.

A l'évidence, sa réponse laissa pourtant son fils sur sa faim.

— Bien, c'est-à-dire beaucoup ? insista-t-il.

Asher comprit qu'il ne servirait à rien de tergiverser.

— Oui, beaucoup.

— Tant mieux, répondit Jace avec un long soupir de soulagement.

Sur ces mots, il finit par s'endormir.

Mais cette même réponse qui, visiblement, avait apaisé son fils, maintint au contraire Asher éveillé des heures durant avant qu'il puisse enfin trouver le sommeil.

Tout allait beaucoup trop vite.

Asher en était conscient. Il devait prendre les choses avec calme. Et tenter de découvrir si ce qu'il ressentait pour Marnie était une émotion durable. Profonde.

Dans les affaires de cœur, en brûlant les étapes, en ne donnant pas le temps au temps, on courait à la catastrophe.

Telle fut la conclusion qui s'imposa à

son esprit le lendemain matin. Il était bien placé pour savoir que dans une relation amoureuse, la précipitation était fatale.

Elle menait invariablement à l'échec. La preuve en était donnée par son mariage. Il avait voulu aller trop vite, tout feu tout flamme, il avait quasiment piégé Lynn. Pour quel résultat ?

Le couperet était tombé. Car un jour ou l'autre, il tombait, il ne fallait pas se faire d'illusion.

Or, il en avait assez d'échouer.

En réalité, avec Marnie, il tentait de combler le vide, le froid qu'il ressentait en lui. Il aspirait à aimer de nouveau, à être amoureux, et ce besoin-là suffisait à colorer la façon dont il la regardait.

Et porté par le désir de tourner la page sur ce qui lui était arrivé récemment, ne courait-il pas droit à la catastrophe en risquant de commettre une nouvelle erreur ? Non, un homme dans son état d'esprit ne pouvait certainement pas prendre des décisions raisonnables.

La preuve. La seule vue de Marnie suffisait à le bouleverser. Il bafouillait, il transpirait, bref, il n'avait plus toute sa tête. Comment, dans ces conditions, pourrait-il se montrer rationnel ?

Qu'advierait-il si effectivement il épousait Marnie et qu'avec le temps, tous deux s'aperçoivent qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre ? Il n'imaginait même pas faire subir à Jace l'épreuve d'un nouveau divorce. Lui-

même ne le supporterait pas.

Conclusion, mieux valait faire marche arrière et y aller doucement, comme un homme responsable.

Mieux encore, ils devaient cesser de se voir pendant quelque temps. Ainsi, il verrait bien, jour après jour, si Marnie lui manquait.

Ou si au contraire, avec le temps, ses sentiments pour elle diminuaient progressivement. Ce serait un bon moyen de savoir si cette jeune femme était plus, pour lui, qu'un simple réconfort après ce qu'il avait traversé.

Dans ce cas, il saurait que ces sentiments n'étaient qu'un leurre, la réaction somme toute légitime d'un homme blessé par une déception

amoureuse et cherchant à rebondir.

En revanche, s'il se rendait compte qu'il tenait à elle, eh bien, pour une fois dans son existence, il pourrait considérer qu'il était un sacré chanceux.

Tout cela était bien joli, un plan parfait certes, excepté qu'il y avait un hic dans la petite expérience qu'il entendait mener. Il avait besoin de Marnie pour veiller sur son fils. Et il savait que Jace serait complètement dévasté, et de ce fait ingérable, si elle venait soudain à disparaître de sa vie. Pour le meilleur ou pour le pire, le petit garçon était très attaché à elle.

Presque autant attaché que lui-même.

Il avait besoin de savoir si ses sentiments pour Marnie étaient réels, ou

uniquement dus à son désir de trouver l'âme sœur, la vraie cette fois. Était-il attiré par Marnie pour Marnie elle-même, ou uniquement parce que la solitude était un fardeau trop lourd ?

Et pourtant, quand il était avec elle, il se sentait vraiment bien. Ses doutes n'étaient peut-être qu'une conséquence de son mariage raté.

Bien. Etant donné qu'il était impossible de faire une pause dans leur relation sans répercussions majeures sur Jace, il opterait donc pour le plan B. Il garderait ses distances jusqu'à ce qu'il soit sûr de ses sentiments. Il lui devait bien ça.

Il le devait à tous les trois.

A la seconde où Marnie arriva, un peu plus tard, cet après-midi-là, elle nota une différence dans le comportement d'Asher à son égard.

Impatiente de le revoir après leurs fabuleuses étreintes de la nuit dernière, elle fut choquée en pénétrant dans la maison, car ce fut à peine s'il tourna la tête pour lui retourner son bonjour. Le sien avait été enthousiaste et lumineux. Mais celui d'Asher, quand il daigna enfin répondre, fut morne et tout juste audible.

— Un problème ? demanda-t-elle.

Après lui avoir marmonné son bonjour, Asher lui avait tourné le dos et

il s'éloignait déjà quand Jace surgit dans le hall d'entrée, attrapa sa main et l'entraîna vers le salon.

Asher ne semblait pas décidé à répondre à sa question, mais comme elle ne savait par ailleurs même pas s'il l'avait entendue, elle éleva la voix et recourut cette fois à son prénom pour attirer son attention :

— Un problème, Asher ?

— Non, tout va bien. Pourquoi cette question ?

Il s'était exprimé avec une telle indifférence qu'elle ne put que le dévisager, stupéfaite.

Aurait-elle mal compris ? Mal interprété certains signaux ? La nuit dernière aurait-elle été une erreur ? Une

sorte d'issue logique, car après tout, la vérité était d'une banalité affligeante. Elle mourait d'envie de faire l'amour avec lui. Et lui ? Ne serait-elle donc rien d'autre pour lui qu'une conquête de plus à son actif ?

Non ! Elle se refusait à y croire. Asher n'était pas ce genre d'homme, égoïste et séducteur. Il avait fait preuve de tendresse, de sensibilité, la nuit dernière. Quelqu'un de bien, voilà ce qu'il était, le père comme l'homme.

Quelque chose avait dû se passer. Et elle allait découvrir de quoi il s'agissait. Tant pis si elle risquait de se mordre les doigts ensuite, d'avoir voulu percer l'abcès.

Mais comme Jace était là, dans

l'immédiat, elle ne pouvait interroger Asher sans détour.

— Pour rien, finit-elle par répondre avec calme.

Peut-être n'était-ce qu'un mouvement d'humeur et qu'il allait retrouver son sourire. Si tel était le cas, mieux valait pour l'instant le laisser tranquille.

Se tournant vers Jace, elle sourit au garçonnet.

— Alors, mon grand, quel est donc le programme, pour aujourd'hui ?

Aussitôt, Jace, radieux, lui rendit son sourire.

— Suis-moi, je vais te montrer...

Au moins l'un des Fortune paraissait heureux de la voir, se consola-t-elle.

Dans l'incapacité pour le moment

d'éclaircir la situation avec Asher, elle fit en sorte d'oublier temporairement ses problèmes, pour ne se consacrer qu'à l'enfant.

Après tout, elle était payée pour cela.

* * *

Si elle n'avait pas su que les choses étaient toujours plus complexes qu'elles n'y paraissaient, Marnie aurait sans doute pensé, deux jours plus tard, qu'Asher l'évitait volontairement.

Chaque soir, quand elle couchait Jace et faisait la lecture au petit garçon, Asher disparaissait dans son bureau, pour travailler sur son ordinateur à quelque chose de visiblement capital.

Si elle s'avisait de l'interroger à ce sujet, il répondait de façon évasive, comme quoi il n'avait pas le droit d'évoquer le sujet avec elle. Tout ça pour lui laisser penser qu'il s'agissait d'un projet ultra-confidentiel lié aux affaires de sa famille et de *JMF Financial*.

Et cette façon qu'il avait de la rabrouer lui déchirait le cœur. Elle se sentait exclue.

Sa froideur quotidienne, et si soudaine, était une vraie torture, pour elle. Pourquoi un tel comportement ? Pour quelle raison agissait-il ainsi ?

Aurait-il peur qu'elle ne cherche à le traîner devant monsieur le maire ? Ou qu'elle ne le fasse chanter pour une

raison ou une autre ? Pire, en veille à son argent ?

Non, elle refusait de croire qu'il puisse s'imaginer cela venant d'elle.

Une chose était sûre, elle était à bout d'arguments et ne savait plus que penser. Chaque fois qu'elle tentait de parler avec lui de sa brusque volte-face depuis cette nuit magique entre ses bras, il lui jetait une excuse en pâture. Il prétendait ainsi être dans l'impossibilité de discuter avec elle à cause d'un projet sur lequel il travaillait. Ou bien il devait passer un coup de fil urgent. Bref, pour la fuir, il avait toujours en réserve une explication. En réalité, des mensonges, rien de plus.

Quel besoin avait-il de lui mentir ?

Elle se fichait de sa fortune, comprenait parfaitement que la notion même de mariage le révulse, après ce qu'il avait vécu. Elle n'attendait rien de lui que le droit de l'aimer.

Et surtout, elle ne comprenait pas ce qu'il lui reprochait.

Aussi, après d'innombrables rebuffades, prit-elle à son tour ses distances dans le but de protéger ses sentiments d'un nouvel assaut, intentionnel ou accidentel.

Après avoir tenté en vain d'amener Asher à s'expliquer pour découvrir ce qui avait pu provoquer un tel changement d'attitude à son égard, elle estima que le petit jeu avait assez duré. Elle ne lui donnerait pas la satisfaction

de lui montrer son chagrin, ni la déception qui était la sienne.

Sa fierté en avait assez supporté comme ça.

Aussi ce jour-là, devant la porte de son bureau, elle secoua la tête et tourna les talons. Trop en colère pour discuter, elle jugea plus raisonnable de rentrer chez elle.

* * *

Asher entendit la porte d'entrée claquer. L'écho se répercuta au plus profond de lui.

Elle était partie, comprit-il. Rentrée chez elle, manifestement furieuse. Bon sang, fallait-il qu'il soit stupide pour

gâcher ainsi un temps précieux, dans le seul but de savoir si ses sentiments pour elle étaient vrais, ou simplement l'effet d'une trop longue solitude.

Que ne donnerait-il pour revenir en arrière. Pour que les choses se passent comme avant qu'il ne décide de prendre du recul, parce que tout allait trop vite entre Marnie et lui.

Comprenant soudain son erreur, il n'aspirait plus maintenant qu'à une chose, lui expliquer pourquoi il avait agi comme un idiot. Puis il la supplierait de lui accorder une deuxième chance. Et au diable les conséquences !

Il bondit de son fauteuil, plein d'espoir. Il n'avait pas entendu sa voiture, elle devait donc être encore là,

garée devant la maison. Il s'apprêtait à quitter son bureau quand son téléphone sonna.

Il sortit l'appareil de sa poche, regarda sur l'écran le nom de son correspondant, pensant un instant qu'il s'agissait peut-être de Marnie. Il l'écouterait jusqu'au bout, puis il lui demanderait de lui pardonner.

Mais l'écran affichait le nom de Shane, pas de la femme qui venait de partir de chez lui en claquant la porte. Shane s'était rendu à Atlanta pour mener l'enquête. Asher comprit qu'il n'avait pas le choix, aussi décrocha-t-il, la mort dans l'âme.

— Allô ? marmonna-t-il, en proie à une douloureuse frustration.

A l'extérieur, il entendit la voiture de Marnie démarrer. Alors, poussé par le désespoir, il se rua dans l'entrée et ouvrit la porte.

Mais il n'eut que le temps de la voir s'éloigner dans un nuage de poussière.

Ce fut comme si son cœur se désintégrait.

— J'ai connu mieux, comme accueil, grommela son frère, à l'autre bout du fil.

Asher ne fit même pas l'effort de réprimer un soupir quand il referma sa porte et regagna son bureau, le pas lourd.

Peut-être était-ce mieux ainsi, en fin de compte, tenta-t-il de se reconforter. Il ignorait encore à quoi s'en tenir, au sujet de ses sentiments pour Marnie, et une

seule chose importait, ne pas commettre la même erreur une deuxième fois. Il ne pouvait pas se permettre de se tromper encore. Ce serait catastrophique, pour Jace. Pour lui.

— Désolé, dit-il à Shane. La semaine a été épique.

— Oui, ne m'en parle pas, ricana son frère, avec une certaine amertume.

Prenant sur lui, Asher effaça de son esprit toute pensée relative à Marnie afin de se concentrer sur les propos de son frère. Shane était parti à Atlanta pour tenter de récolter des informations sur la mystérieuse femme apparue subitement dans la vie de leur respectable père, une certaine Jeanne Marie. C'était à elle que James avait fait

don de ses actions.

— J'imagine que ce séjour n'est pas de tout repos, remarqua Asher.

— C'est le moins que l'on puisse dire, répondit Shane. Comme je t'envie d'être au Texas, pendant que moi je suis là à tourner en rond sans arriver à rien...

Apparemment, les nouvelles n'étaient pas ce qu'ils espéraient.

— Si je comprends bien, ironisa Asher, tu m'appelles pour me dire que tu n'as rien à me dire.

Une fois de plus, Shane partit d'un rire sans joie, désabusé.

— Oui, c'est un peu ça. La fameuse Jeanne Marie vivait ici, à Atlanta, mais elle n'est plus là. En tout cas, je n'arrive pas à la retrouver. Je me suis rendu à

l'adresse que j'avais découverte dans le PC de papa, mais apparemment, elle a quitté les lieux depuis longtemps.

Pourquoi cette femme serait-elle restée à Atlanta, alors qu'elle avait maintenant la possibilité de parcourir le monde à leurs frais ?

— Elle a probablement décidé de mener la grande vie, avec tout cet argent.

— Oui, et tout ça grâce à un vieux plein aux as, lâcha Shane. Le respectable James Marshall Fortune.

Tout juste si Asher n'entendit pas son frère frémir. Il fallait reconnaître que personne n'aurait imaginé une chose pareille de la part de leur père, qui avait jusqu'alors été un homme austère, la droiture personnifiée, un mari fidèle et

aimant... Manifestement, il avait berné son monde.

— Je préférerais ne pas garder cette image de papa, soupira Asher.

— Je suis d'accord, répondit Shane. Mais cela ne change rien à la triste vérité, ni aux relations de papa avec cette dame. Oh ! j'ai malgré tout réussi à dénicher une photo de cette Jeanne Marie ! Pas mauvais genre, en fait. L'air madame tout le monde, si tu vois ce que je veux dire.

— Pourquoi papa serait-il allé prendre pour maîtresse une femme ordinaire ? répliqua Asher.

A sa grande surprise, au lieu d'abonder dans son sens, Shane mit tout de suite le holà.

— Tu tires des conclusions trop hâtives, Asher. Après tout, on ne sait pas si cette femme est sa maîtresse.

Que pouvait-elle être d'autre pour mériter un tel « cadeau » de leur père ? Car ils connaissaient suffisamment le patriarche pour savoir qu'il ne céderait pas à un chantage.

— Une chose est sûre, en tout cas, elle n'est pas sa mère adoptive, à son âge, persifla Asher.

— C'est certain, acquiesça Shane.

Asher avait raison. Cependant, quelque part, l'idée que cette femme soit la maîtresse de leur père ne collait pas. Généralement, une maîtresse impliquait une relation à long terme, et Shane avait du mal à croire que James Fortune ait pu

tromper les siens tout ce temps et mener durablement une double vie.

— Bien, soupira Asher. Et que vas-tu faire, maintenant ?

— Je pensais rester ici encore deux jours, fouiller un peu par-ci par-là, essayer de trouver quelqu'un qui pourrait me renseigner sur l'endroit où elle aurait pu aller. Peut-être une amie... Il doit bien y avoir une piste, s'emportait-il. Cette femme ne s'est quand même pas volatilisée avec ces actions, bon sang !

En dépit de toutes les méthodes sophistiquées auxquelles on avait accès de nos jours, quelqu'un pouvait parfaitement échapper à toute poursuite, à condition de connaître les bonnes

personnes. Peut-être ses frères et lui devraient-ils tenter de se rapprocher de ce type de réseaux parallèles ?

— On pourrait essayer de faire appel à un professionnel, suggéra Asher. Tu sais, du genre détective privé.

— Oui, j'y ai pensé, moi aussi, avoua Shane. Nous verrons à mon retour... Alors, raconte, comment ça se passe ? ajouta-t-il sur un ton radicalement différent.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Shane hésita, surpris. Manifestement, cela lui paraissait évident.

— Eh bien, ton installation à Red Rock ? Ta nouvelle vie, tout ça ? demanda-t-il avec enthousiasme, lui qui n'avait jamais vraiment porté son ex-

belle-sœur dans son cœur.

— Ça va.

Le ton qu'il avait employé manquait singulièrement de conviction.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai.

En effet, mais comment résumer une situation aussi complexe en quelques mots, à quelqu'un qui se trouvait à des milliers de kilomètres. Sentant sa patience s'éteindre, mais rechignant à envoyer son frère promener, il répondit :

— Ecoute, Shane, j'ai déjà une mère. Je n'en ai pas besoin d'une deuxième.

— Quelle agressivité, nota son frère sur un ton sec. Est-ce que ça signifie que tu as finalement décidé de tourner la page sur cette femme. Ou y a-t-il autre chose ? demanda-t-il, suspicieux.

L'espace d'une seconde, il faillit tout raconter. Il fut à deux doigts d'expliquer à Shane les sentiments conflictuels qui l'agitaient.

Mais à la dernière seconde, il se ravisa. Après tout, il était un grand garçon, et à ce titre supposé régler ses problèmes tout seul, sans se réfugier auprès de ses frères pour qu'ils lui prêtent une oreille attentive et compatissante chaque fois que son existence basculait dans le chaos.

— Rien d'autre, répondit-il. Dès qu'il se passera quelque chose, je te le ferai savoir, ajouta-t-il avec fermeté pour prévenir tout éventuel interrogatoire.

Shane ne dit rien mais ne fut pas dupe pour autant.

— Entendu, dit-il. Tu sais où me trouver.

Asher savait que son frère n'était pas convaincu et il s'empressa donc de couper court à cette conversation.

— Je dois y aller, à présent, lui dit-il, recourant à la première excuse qui se présenta à son esprit. Jace m'appelle.

— Tu lui permets de veiller si tard ? demanda Shane, surpris.

— Je ne lui permets rien du tout, répliqua-t-il avant de raccrocher.

Pas question de laisser son frère s'immiscer dans sa vie privée. Cela se termineraiit forcément par une dispute. Même si Shane au fond ne faisait que s'inquiéter pour lui.

Elle ne pouvait supporter cela plus longtemps.

Marnie avait l'impression que quelqu'un lui avait déchiré le cœur en mille morceaux. Elle retournait chez Asher tous les après-midi depuis une bonne semaine maintenant, se dépêchant après ses cours d'équitation et... Mais à quoi bon ? Chaque jour, c'était la même histoire.

La situation lui était devenue insupportable.

Feindre l'indifférence vis-à-vis d'Asher, faire comme si elle n'éprouvait rien pour lui et se fichait de son changement brutal de comportement, tout ça la tuait à petit feu. Cent fois, elle lui avait donné l'opportunité de lui présenter des excuses, d'en finir avec cette situation, ou du moins de bien vouloir prendre la peine de lui expliquer les raisons de son attitude.

Or au lieu de s'expliquer, Asher devenait de jour en jour plus distant vis-à-vis d'elle.

Mais après tout, peut-être avait-elle affaire là au véritable Asher, tandis que l'autre, celui en qui elle avait cru, n'était

en réalité qu'un leurre.

Si tel était le cas, alors elle pouvait se féliciter de l'avoir démasqué à ce stade de leur relation, avant qu'elle ne s'attache trop à lui.

Tssst... Comme si tu n'étais pas déjà attachée à lui.

Oui, bon. Mais il n'était pas trop tard pour se reprendre en main. Elle pouvait encore faire machine arrière et sauver sa peau. Peut-être.

A la seconde où elle prit sa décision, au contraire de ce qu'elle espérait, elle ne se sentit aucunement libérée, et encore moins triomphante. En fait, elle ne ressentit rien d'autre que de la culpabilité. Car elle était parfaitement consciente que si elle cessait de venir

chez Asher, Jace s'imaginerait une fois de plus avoir été abandonné.

Mais que pouvait-elle faire contre ça ? Pour une fois, elle devait penser à elle et mettre un terme à cette situation. Or, elle n'avait pas le choix. Si elle voulait s'en sortir, elle devait en finir avec Asher et avec tout ce qui se rattachait à lui.

Ce qui signifiait couper les liens avec Jace.

Il en allait de sa survie.

Elle redoutait cependant de téléphoner pour annoncer qu'elle ne viendrait plus, même si elle avait préparé son laïus, avec une excuse à l'appui. Mais elle avait le devoir d'appeler. Elle ne pouvait pas se contenter de laisser Asher sans nouvelles et cesser du jour

au lendemain ses visites sans préavis. Il se retrouverait dans l'embarras, à se demander pourquoi elle avait rompu leur accord.

Mais sans doute cela l'arrangerait-il, étant donné combien il semblait excédé par sa présence. Elle secoua la tête, la gorge serrée. Et alors ? Ce n'était pas pour lui qu'elle s'inquiétait. Elle ne pouvait imaginer de laisser Jace dans l'incertitude, sans nouvelles d'elle, ne sachant à quoi s'en tenir.

Et puis, si Asher se comportait comme un malotru, ce n'était pas une raison pour l'imiter. Elle valait bien mieux que cela.

Relevant le menton avec fierté et détermination, elle s'empara du

téléphone et composa le numéro d'Asher.

A l'autre bout de la ligne, la sonnerie retentit une fois, puis deux, et une troisième encore. Elle se surprit à croiser les doigts en attendant une quatrième sonnerie, car cela signifierait que la messagerie prendrait le relais. Elle préférerait mille fois laisser un message plutôt que de devoir parler à Asher en personne.

Comme en réponse à ses prières, elle entendit la boîte vocale se déclencher. Puis la voix d'Asher.

— Vous êtes bien chez Asher et Jace Fortune. Nous sommes dans l'impossibilité de vous répondre pour l'instant, mais si vous nous laissez votre

nom et votre numéro de téléphone, sachez que nous vous rappellerons dès que possible.

— Mmoui, dès que possible...

C'était Jace en arrière-plan qui venait mettre son grain de sel, pensa-t-elle avec tendresse.

Après une profonde inspiration, elle se lança :

— C'est Marnie. Quelque chose est arrivé et j'ai bien peur de ne plus pouvoir m'occuper de Jace. Désolée, chuchota-t-elle, affligée par la pauvreté de ce mot, qui échouait à exprimer ce qu'elle ressentait vraiment. Dis au revoir à Jace pour moi. *Il* va me manquer, ajouta-t-elle intentionnellement.

Mais Asher ne saisirait pas l'allusion, il était bien trop bête pour cela.

Puis elle se dépêcha de raccrocher avant de se trahir en éclatant en sanglots.

— Que s'est-il passé ?

Marnie sursauta en retenant un cri. Tournant la tête, elle vit sa mère, debout derrière le canapé où elle s'était assise pour téléphoner. Bras croisés, Gloria McCafferty la dévisageait, l'air perplexe.

— Lorsque tu étais adolescente, nous avions l'habitude de discuter, tu n'hésitais pas à te confier à moi, commença sa mère en venant s'asseoir à côté de Marnie. Aujourd'hui, tu es une adulte, et je comprends bien que tu n'aies pas envie de me parler de

certaines choses. Mais j'avais espéré que tu viendrais parfois me faire des confidences, oh, dans la limite de la bienséance, évidemment.

Lorsque sa mère lui prit la main, Marnie nota dans son regard à la fois de la tendresse et de l'espoir. Gloria était comme toutes les mamans, son cœur souffrait chaque fois que souffrait celui de son enfant.

— Que s'est-il passé ? répéta-t-elle.

— Rien, maman, répondit Marnie en secouant la tête. Je t'assure.

Mais au lieu de mettre un terme à cette conversation, sa réponse ne fit qu'amener d'autres questions.

— Alors pourquoi as-tu... ?

Non, c'était au-delà de ses forces.

Elle ne voulait pas, elle ne pouvait pas en parler. C'était trop douloureux.

— Franchement, maman, je pensais que tu serais la première à te réjouir si je décidais d'arrêter de travailler pour Asher Fortune. Après tout, c'est bien toi qui disais en avoir assez de ma fâcheuse tendance à recueillir les âmes égarées, non ? s'emporta-t-elle.

— Et c'est toujours le cas, répondit Gloria en écartant avec douceur une mèche sur le front de sa fille. J'ai si peur que tu souffres.

— Oh ! Eh bien, je ne risque plus de souffrir, puisque je ne remettrai plus les pieds là-bas, répliqua-t-elle sèchement.

Gloria sourit, prit le visage de sa fille entre ses mains et plongea les yeux dans

les siens. Et dans ce regard, elle vit tout ce qu'une mère avait besoin de savoir.

— Mais tu souffres déjà, n'est-ce pas, ma chérie ?

Le fait que sa mère puisse lire en elle comme dans un livre ouvert l'avait toujours profondément agacée. Elle pensa donc protester de façon véhémence, contredire Gloria avec vigueur, mais quelque chose, au fond de son cœur, lui dit que ce serait peine perdue.

— Aucune importance, chuchota-t-elle avec un haussement d'épaules.

— Pour moi, c'est important, insista Gloria. Ne te méprends pas, ma fille. Je ne cherche pas à te dissuader de tomber amoureuse, c'est même tout le contraire.

En fait, je voudrais tellement que tu aies quelqu'un dans ta vie, un homme bien qui t'aimerait comme tu le mérites, saurait voir combien tu es précieuse et avec lequel tu fonderais une famille... Je cherchais juste à te mettre en garde, parce que je sais quel grand cœur tu as. Certains hommes n'hésiteraient pas une seconde à en profiter. Et je ne veux pas que tu deviennes une victime.

— Tu peux être tranquille, maman. Je vais m'en tenir à mes cours d'équitation, durant quelque temps. Fini le baby-sitting.

Car elle le savait, elle n'en aurait pas la force. Cela ne ferait que lui rappeler Asher et Jace.

— Qu'est-il arrivé, Marnie ? demanda

sa mère à voix basse.

Parce qu'elle avait besoin de se décharger un peu de son chagrin, trop lourd pour son cœur, elle fit à sa mère un résumé sommaire de ses problèmes. Ne voulant pas entrer dans les détails, elle conclut donc simplement :

— Il n'était pas intéressé.

Sa réponse laissa Gloria sans voix quelques minutes.

— Bien, commença-t-elle, une fois remise. Dans ce cas, il n'y a rien à regretter, n'est-ce pas ? Tu ne voudrais tout de même pas tomber amoureuse d'un idiot, non ?

Sans réfléchir, Marnie prit la défense de l'homme qui faisait battre son cœur :

— Il n'a rien d'un idiot !

— Oh ! mais permets-moi de ne pas être d'accord. Quiconque ne serait pas intéressé par une jeune femme aussi belle, aussi intelligente et sérieuse que toi est forcément stupide. Il mérite peut-être ta compassion, mais rien d'autre, crois-moi. Tu l'as échappé belle, ma chérie.

Et sa mère lui offrit un sourire plein de réconfort.

Je n'ai pas l'impression de l'avoir échappé belle, maman. J'ai l'impression d'avoir le cœur en lambeaux.

— Maman, tu n'es pas objective, soupira-t-elle.

— Peut-être, répondit Gloria tout sourire. Mais j'ai de bons yeux. Ce qui

me permet de voir tes défauts, ton cœur trop grand par exemple, comme tes qualités, bien trop nombreuses pour toutes les citer, conclut-elle, non sans humour.

— Vraiment ! s'exclama-t-elle d'un air innocent. Et pourquoi pas ?

— Parce que si je commence, je te mettrai en retard pour ton cours d'équitation. Tes étudiants en profiteraient pour prendre la poudre d'escampette et chevaucher à travers la campagne. Tu passerais l'après-midi à les chercher.

Le scénario dressé par sa mère, intentionnellement mélodramatique, lui arracha un sourire.

— Par pitié, maman, il ne manquerait

plus que cela, soupira-t-elle. Mais merci de tout cœur pour ton réconfort...

— Je ne fais que mon travail, ma chérie, répondit Gloria en déposant un baiser sur son front. Je suis ta mère. Je dois faire en sorte de te réconforter. A présent, file au centre équestre, tu as un cours à donner. Va retrouver les personnes qui savent apprécier ta compagnie.

Marnie traversa le salon et attrapa son sac et ses clés sur la console.

— Je t'aime, maman.

— Moi aussi, je t'aime, ma chérie, répondit Gloria.

* * *

— Mais enfin, pourquoi Marnie peut plus venir ? pleurnicha Jace, répétant pour la centième fois au moins sa question depuis qu'Asher l'avait informé du message laissé par Marnie sur leur boîte vocale, quelques jours plus tôt.

Très exactement, cinq jours. Cinq jours au cours desquels pas une fois il n'avait réussi à l'avoir au téléphone. Pour essayer d'y voir plus clair.

Cinq jours très précisément qu'il ne savait plus que penser, se traitant de tous les noms pour s'être comporté de façon aussi stupide ou tentant de se reconforter en se disant qu'après tout, il avait fait le bon choix. Tout ça en vain. A bout de nerfs, il nageait dans la confusion la plus

totale.

— Parce qu'elle doit s'occuper d'autres enfants. Des enfants qui ont besoin d'elle.

— Mais nous aussi, on a besoin d'elle, insista Jace, visiblement agité.

— Non, c'est faux. Nous nous en sortons très bien sans elle...

« Mensonge », ne put-il s'empêcher de penser. Ils avaient le plus grand mal à se débrouiller seuls. Mais au moins ses frères étaient-ils là pour veiller chacun leur tour sur Jace de temps à autre. Ce qui était censé l'aider.

Or il n'en était rien.

— Papa, tu m'as toujours dit qu'il ne fallait pas mentir ! s'exclama son fils, rouge de colère. C'est pas vrai, on s'en

sort pas du tout, sans elle ! En fait, elle nous manque, c'est tout !

Plus encore que tu ne l'imagines, mon fils..

Et au fil des jours, cette pensée s'était imposée à lui. A l'écoute du message de Marnie, il avait eu l'impression de se vider de son sang. Au lieu de se sentir soulagé par sa décision qui lui facilitait la tâche après tout, c'était comme si le monde s'était dérobé sous ses pieds.

Depuis, il était malheureux comme les pierres. Comme perdu dans un désert sans fin. Et il se méprisait de devoir mentir à son fils, de tenter de trouver des avantages à une situation qui lui était intolérable et le devenait chaque jour un peu plus.

A supposer qu'il n'ait pas été conscient de son changement d'humeur depuis que Marnie ne venait plus, il pouvait toujours compter sur ses frères qui ne manquaient jamais une occasion de se plaindre de son sale caractère.

Et ils avaient raison.

En réalité, c'était même pire que lorsque Lynn l'avait quitté. Il n'aurait pas imaginé que quelqu'un puisse lui manquer comme lui manquait Marnie.

Il avait l'impression d'être un pauvre fou éperdu d'amour. Et pour ne rien arranger, Jace et lui se chamaillaient constamment. Le petit garçon boudait des journées entières et les crises qu'il faisait quelques semaines plus tôt, quand Marnie avait le malheur de ne pas venir,

n'étaient rien, comparées à celles d'aujourd'hui, maintenant qu'elle ne venait plus du tout.

— Elle ne ferait pas ça, marmonna le garçonnet en se référant aux propos de son père. Marnie ne nous aurait jamais laissés tomber pour s'occuper d'autres enfants... Tu as dû être méchant avec elle, l'accusa-t-il soudain en le dévisageant d'un air renfrogné. Oui, tu as été méchant et c'est pour ça qu'elle est partie. Pareil que maman qui est partie parce que j'étais trop méchant.

Asher blêmit à cette accusation ainsi qu'à la confession qui l'accompagnait. Non seulement parce que Jace, avec une clairvoyance étonnante, lui reprochait d'être la raison du départ de Marnie,

mais aussi parce que son fils se considérait comme le responsable du départ de sa mère.

C'était si douloureusement proche de la vérité qu'Asher en frémit.

— Est-ce vraiment ce que tu crois, Jace ? Que c'est ta faute, si ta mère est partie ? demanda-t-il à son fils.

Quand ce dernier hocha la tête, il oublia sa propre douleur pour se concentrer sur celle de son enfant.

— Nous en avons déjà parlé, Jace. Je te l'ai dit et répété, si ta mère est partie, tu n'y es pour rien. Elle ne voulait pas rester mariée avec moi, c'est tout.

Il ne voulait surtout pas que son fils culpabilise et porte cet abandon comme une croix sur ses frêles épaules.

Mais s'agissait-il vraiment de Lynn, aujourd'hui ? Plus que de sa mère, Jace ne parlait-il pas plutôt de Marnie ? En lui demandant de mettre tout en œuvre pour la ramener à la maison...

— Peut-être que si tu t'excuses, elle reviendra, suggéra le garçonnet, plein d'espoir. Je t'en prie, papa. Elle me manque tellement... Pas toi ?

Il soupira. Il aurait voulu répondre « non », pourtant il n'en fit rien. A vrai dire, il en avait assez de mentir, à Jace comme à lui-même. Oui, Marnie lui manquait. Elle lui manquait cruellement et il était fatigué de cette situation.

— Si tu l'appelles pour lui dire que tu regrettes, elle te pardonnera. Elle est gentille, tu sais, plaida Jace. Elle restera

pas fâchée tout le temps, comme maman.

— Rien ne prouve qu'elle reviendra, même si je l'appelle, objecta-t-il.

— Elle le fera encore moins si tu l'appelles pas, répondit simplement le petit garçon.

Asher rit et secoua la tête. Son fils avait toujours réponse à tout.

— Rappelle-moi donc ton âge... ?

— Quatre ans, répondit Jace, manifestement surpris par la question de son père. Tu le sais bien, papa !

— Oui, bien sûr que je le sais.

Il savait aussi que Jace avait raison. S'il ne tentait pas de persuader Marnie de revenir, elle ne reviendrait jamais. C'était à lui à de faire le premier pas. De s'excuser.

Combien de fois avait-il présenté ses excuses à Lynn ? Cela ne l'avait pas empêchée de partir. Certes, mais Marnie n'était pas Lynn. Et, à sa manière, Jace lui aussi faisait bien la différence entre les deux femmes.

— Tu vas lui téléphoner, dis, papa ? insista son petit garçon, les yeux brillants. Tu vas dire à Marnie que nous sommes désolés, que si elle veut bien revenir, nous ferons jamais plus rien qui pourrait la fâcher. Promis juré.

— Je suppose que je n'ai pas le choix. Car tant que je ne l'aurai pas appelée, tu ne me laisseras pas en paix, n'est-ce pas, mon bonhomme ?

Jace haussa tristement les épaules.

— Je veux tellement qu'elle revienne

avec nous. Et toi aussi, j'en suis sûr, papa.

Asher hocha doucement la tête.

— Entendu, Jace, tu as gagné. Mais dans l'immédiat, prépare-toi, je vais te déposer chez oncle Wyatt.

Le visage de Jace se décomposa. Depuis la défection de Marnie, ses oncles s'occupaient de lui, chacun à leur tour. Il aimait beaucoup ses oncles, mais aucun ne pouvait remplacer Marnie.

— Pourquoi ? demanda-t-il, grognon.

— Pour que je puisse aller trouver Marnie pour lui dire que je... Que nous sommes désolés.

Jace applaudit à tout rompre puis il se précipita pour l'étreindre. Pour le petit garçon, cela ne faisait aucun doute,

Marnie serait rapidement de retour.

— Super ! s'exclama-t-il. Je savais que tu le ferais.

Jace avait un peu trop foi en les capacités de son père à persuader Marnie de revenir. Or, rien n'était moins sûr.

Marnie commençait à se demander si elle ne perdait pas la tête.

Il n'y avait pas d'autre explication à cet accès de paranoïa qui l'avait assaillie, au cours des deux dernières heures qui venaient de s'écouler. Entourée des chevaux et de ses élèves, elle avait l'impression que quelqu'un l'observait.

Quelqu'un apparemment de très doué

pour se cacher, car chaque fois qu'elle regardait autour d'elle, derrière l'enclos et du côté des écuries, rien. Elle ne voyait personne.

Sans doute un tour de son imagination, finit-elle par se dire. Peut-être une réaction au fait de ne plus voir Asher.

N'y pense plus, n'y pense plus.

Son plan consistait à rester occupée le plus possible, à prendre des élèves supplémentaires, ceux des autres professeurs absents pour une raison ou une autre. Elle réussissait si bien qu'elle n'avait plus une seule minute à elle. Et c'était tant mieux ! Car quand elle se retrouvait oisive, elle laissait son esprit vagabonder sur des chemins interdits, emprunter des voies sans issue. Pire,

elle revivait certains souvenirs.

Bref, ce n'était pas ainsi qu'elle tournerait la page sur Asher Fortune. Pas question de se laisser bercer par des souvenirs. Pas de regrets. Pas de « Et si... ? ». Terminé ! Fini ! Elle devait rester ferme et cesser de se lamenter sur la perte de cet homme.

Comment pourrais-tu perdre ce que tu n'as jamais eu, de toute façon ?

— Vous allez bien, mademoiselle Marnie ? s'enquit une fillette, Bettina Gregory, en la regardant d'un air inquiet.

Le reste de la classe était parti quinze minutes plus tôt, mais la mère de Bettina payait aussi pour des cours individuels, imaginant déjà sa fille sur les podiums de prestigieuses compétitions.

Elle sourit à la petite et fit de son mieux pour la rassurer :

— Je vais parfaitement bien, Bettina. Juste un peu préoccupée, avoua-t-elle. Je suis désolée.

La fillette ne sembla pas entendre ses excuses, trop occupée qu'elle était à essayer de comprendre le sens des paroles de son professeur.

— C'est à cause de l'homme qui n'a pas arrêté de vous regarder aujourd'hui, que vous êtes préoccupée ? demanda Bettina de façon innocente.

Marnie leva la tête et balaya une nouvelle fois les alentours du regard.

Quelqu'un avait donc bien épié ses moindres faits et gestes.

— Quel homme ? Où ça ? demanda-t-

elle en continuant de regarder autour d'elle, fébrile.

Mais elle ne vit personne. Qu'est-ce que cela signifiait ? Serait-ce l'homme invisible que seules les fillettes de douze ans pourraient voir se matérialiser ?

— Là-bas, près de la grange, répondit Bettina en tendant le doigt.

Une main sur le front pour se protéger du soleil, elle plissa les yeux. « Non, rien... mais si ! » comprit-elle soudain. A l'extrémité de la grange, on distinguait la silhouette d'un homme, tout près de l'enclos où elle donnait ses cours.

Asher.

— Ne t'inquiète pas, Bettina, dit-elle alors à la fillette. Je le connais.

La petite fille lui sourit, manifestement rassurée.

— Ah ! Alors, tout va bien ?

Cela restait à voir, mais elle se garda bien de tout commentaire en présence de son élève.

— Oui, ne t'inquiète pas, la rassura-t-elle.

L'instant d'après, Bettina bondit de joie.

— Voilà maman ! s'exclama-t-elle, radieuse.

Marnie n'allait donc pas tarder à se retrouver seule. La petite fille était sa dernière élève de la journée et il n'y avait plus aucun enfant au centre équestre vers lequel se tourner pour éviter d'avoir à parler à Asher.

— N'oublie pas de ramener ton cheval à l'écurie, dit-elle à Bettina.

— Oui, mademoiselle Marnie, répondit la fillette en tirant sur les rênes. Ohé, maman ! Regarde comme Snowball m'obéit ! cria-t-elle à sa mère.

La mère de Bettina regarda sa montre et eut un sourire forcé, avant de s'éloigner avec sa fille, laissant Marnie totalement désemparée.

Un moment, elle pensa prendre la fuite, mais si elle fuyait, Asher comprendrait aussitôt combien son comportement l'avait blessée. Et pas question de lui donner cette satisfaction.

* * *

A chaque pas qui le rapprochait d'elle, Asher sentait son courage diminuer. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait lui dire ou même comment il s'y prendrait pour lui présenter ses excuses.

Les mots n'avaient jamais été son fort et dans un moment pareil, il pourrait fort bien perdre sa langue. Ses frères étaient tous beaux parleurs, mais pas lui.

— Hello, Marnie, parvint-il à articuler, la bouche sèche.

A peine esquissa-t-elle un signe de tête.

— Asher.

Il laissa échapper un soupir de soulagement.

— Bien, tu te souviens de mon nom,

voulut-il plaisanter. Pas de gros mots ni d'insultes, c'est encourageant...

* * *

Dans son lit, les yeux rivés au plafond lors d'une énième nuit blanche, Marnie avait vécu cent fois cette scène en esprit. Des mots, dans ces moments-là, il lui en était venu de toutes sortes. Des mots doux, des mots d'esprit, des mots plus durs que l'acier pour protéger son cœur. Des mots aussi pour balancer ses quatre vérités à Asher.

Mais à cet instant, confrontée à lui en chair et en os, elle se trouva dans l'incapacité de prononcer une seule parole. Rien. Le néant. Elle inspira

profondément.

— Ma mère m'a toujours interdit ce genre de vocabulaire, lâcha-t-elle froidement.

— Ta mère est quelqu'un de bien, répliqua-t-il avec malice, un sourire se dessinant sur ses lèvres si sensuelles, si...

Et alors ? Pourquoi était-il venu ? Pour lui faire du charme ?

Le seul fait de regarder Asher lui faisait mal.

— Ecoute, je suis occupée, lâcha-t-elle, impatiente d'en finir au plus vite avec cette comédie, craignant à tout moment d'éclater en sanglots.

— Je crois que tes élèves sont partis, non ? objecta-t-il en regardant autour de

lui.

Elle fronça les sourcils. A quel jeu jouait-il ?

— J'ai une vie, en dehors des cours d'équitation, figure-toi, répliqua-t-elle.

— Je sais.

A la façon dont il prononça ces deux petits mots, une vague de chaleur la submergea. Elle sentit sa colère monter.

— Bien, ceci ne nous mènera à rien et je dois...

— Je t'aime, dit-il simplement, sans autre préambule.

* * *

C'était tout ce qu'il avait à offrir : la vérité. Une vérité qu'elle avait le

pouvoir d'accepter ou de fouler aux pieds.

Il attendit sa réponse, voulant croire en sa chance.

Marnie le dévisagea, aussi abasourdie que si un cheval l'avait jetée à terre. Elle secoua la tête, comme un nageur qui cherche à évacuer l'eau de ses oreilles afin de mieux entendre.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Je t'aime, répéta-t-il avec calme.

De tout mon cœur, de tout mon corps.

Il ne fit aucun geste dans sa direction, trop anxieux à l'idée qu'elle puisse le repousser, s'il tentait de la toucher. Alors, autant dire ce qu'il avait sur le cœur maintenant. Il avait dépassé le stade de la peur de la perdre. Sans

Marnie dans sa vie, c'était lui qui était perdu.

— Et je suis désolé, je me suis comporté comme un idiot, reprit-il. Je n'ai aucune excuse. C'est simplement que j'avais... J'avais peur, voilà tout, marmonna-t-il, mettant finalement un mot sur cette émotion qui au début lui avait fait prendre ses distances.

— Tu avais... peur ? répéta-t-elle, incrédule.

— Oui, répondit-il avec franchise. Peur de commettre une erreur comme je l'ai fait avec la mère de Jace, peur de voir mes sentiments me revenir en pleine figure.

— Mais alors, que fais-tu ici ? demanda-t-elle, se refusant à espérer

trop vite.

Il n'eut pas à chercher sa réponse bien loin. Il lui suffit de regarder dans son cœur.

— Parce que, aussi effrayé que je sois à l'idée que tu puisses me piétiner le cœur, j'ai mille fois plus peur encore de passer le restant de mes jours sans toi.

Marnie ne dit rien, ce qui ne lui facilitait pas la tâche. A présent qu'il avait vidé son sac, il ne pouvait plus reculer. Elle tenait sa vie entre ses mains, elle avait en cet instant le pouvoir de faire son bonheur ou son malheur.

— Je me plierai à ta décision, poursuivit-il. Je pensais que nous pourrions prendre le temps, ça serait

plus facile, pour toi.

Elle le fixa, comme si elle pesait ses mots.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je pourrais préférer prendre le temps ?

Elle avait raison, il allait trop vite en besogne. Ils devaient mettre les choses au clair, dès le début, cette fois.

— Entendu. Alors, je pourrais commencer par t'inviter à sortir. Et puis, d'ici quelques mois, peut-être que...

Il n'alla pas plus loin. Marnie avait posé son index sur ses lèvres, reproduisant le geste qu'elle avait eu quand ils avaient fait l'amour. Mais alors, c'était pour stopper une excuse. Cette fois, il s'agissait de corriger une idée fausse.

— Non, tu ne comprends pas. Je n'ai pas envie de prendre le temps. En fait, je veux tout le contraire, dit-elle, avec une lueur espiègle dans les yeux.

Stupéfait, il mit quelques secondes à traduire ses paroles.

— Tu veux dire... ?

— Exactement, répondit-elle avec un large sourire. Et alors ? Tu as les pieds pris dans le béton ? le taquina-t-elle comme il ne bougeait pas.

Elle n'eut pas à lui répéter sa question une deuxième fois.

Il franchit allègrement le mètre qui les séparait, puis il l'enlaça et l'attira contre lui.

— Non, murmura-t-il ensuite en réponse à sa question, juste avant de

l'embrasser.

Il était temps. Manie n'aurait visiblement pas pu retenir ses larmes plus longtemps.

* * *

— Alors, tu reviens, c'est bien vrai ? demanda Jace, radieux.

— Oui, je reviens, répondit-elle, le cœur plein d'amour et de confiance.

Après le centre équestre, ils avaient fait une petite halte chez Asher, avant d'aller récupérer Jace. Mais la petite halte s'était éternisée et ils avaient pris plus d'une heure pour fêter leurs retrouvailles.

Ils avaient tant de temps à rattraper.

Mais la raison avait fini par reprendre le dessus et ils s'étaient mis en route pour aller chercher Jace chez Wyatt, où Asher l'avait déposé quelques heures plus tôt.

— Pour toujours ? demanda Jace en bondissant.

— Aussi longtemps que tu auras besoin de moi, répondit-elle.

— Alors c'est pour toujours ! s'exclama le garçonnet.

Elle rit et serra l'enfant contre son cœur.

— Comme tu m'as manqué, Jace, dit-elle en déposant un baiser sur son front.

— Toi aussi, tu m'as manqué : dix mille fois, renchérit le petit garçon. Mais... est-ce que tu vas vivre avec nous, maintenant ?

La question la prit de court. Ne sachant que dire, elle hésita, tout en évitant de regarder Asher.

— Je ne sais pas si c'est une bonne...

Asher glissa alors un bras autour de ses épaules.

— Ne la bouscule donc pas comme ça, Jace. Elle aura tout le temps d'emménager, d'ici le mariage.

Jace et Marnie le dévisagèrent, stupéfaits, s'exclamant en chœur :

— Quel mariage ?

— Le nôtre, répondit Asher en la regardant. Enfin, si tu veux de moi. De nous..., rectifia-t-il quand Jace tira sur sa manche. Si tu veux bien de nous.

— Oh ! Si je comprends bien, il s'agit d'une formule tout compris ? constata-t-

elle en faisant de son mieux pour garder son sérieux, avant d'éclater de rire.

* * *

Asher retint son souffle. N'avait-il pas tiré des conclusions trop hâtives ? N'allait-il pas trop vite en besogne ? Leur discussion sur l'oreiller, après avoir fait l'amour, juste avant de se rendre chez Wyatt, n'avait fait qu'évoquer la question du mariage. Il avait cru comprendre que Marnie en avait envie autant que lui. Mais peut-être s'était-il trompé ?

— Oh ! mais tu n'es pas...

— J'ai toujours aimé les formules tout compris, lui dit-elle, comme si elle était

consciente de son embarras.

Jace fut le premier à recouvrer ses esprits.

— Alors, ça veut dire « oui » ? demanda-t-il, surexcité. Tu veux vraiment te marier avec nous ?

Elle caressa leur visage avec une affection sans limites.

— Comment pourrais-je dire « non » à deux gentlemen aussi séduisants ?

Jace bondit, levant le poing en signe de triomphe.

— Youpi ! On va se marier ! cria-t-il, fou de joie.

Tout ce vacarme finit par attirer Wyatt.

— Mais que se passe-t-il, ici ? Oh ! désolé, s'excusa-t-il quand il surprit son

frère en train d'échanger un baiser avec Marnie.

Se tournant vers son neveu, Wyatt posa une main sur l'épaule de Jace et voulut l'entraîner hors de la pièce.

— Viens, mon garçon, dit-il. Ton papa a besoin d'être un peu seul avec ta nounou.

— Elle va épouser mon papa et être ma nouvelle maman, lui expliqua alors Jace avec fierté.

— Je me doutais bien de quelque chose, répondit Wyatt en les regardant, un sourire entendu sur les lèvres. Allez, sortons d'ici, Jace.

— Ils veulent un peu d'intimité, c'est ça ? s'enquit l'intéressé.

Wyatt éclata de rire et lui ébouriffa les

cheveux.

— Tu es bien trop intelligent pour nous, bonhomme, dit-il à voix basse.

Asher et Marnie ne l'entendirent même pas.

Epilogue

Marnie comprenait aujourd'hui pourquoi certaines personnes, lorsqu'un bonheur merveilleux leur arrivait, éprouvent le besoin de se pincer pour s'assurer de ne pas rêver.

C'était exactement ce qu'elle ressentait.

L'impression de vivre un rêve.

Elle était pourtant bien réveillée et ce qu'elle vivait était la réalité. Asher

n'avait pas fait que lui déclarer son amour. Dès le lendemain, il la demandait officiellement en mariage. Et lorsque, au bord des larmes, elle avait répondu « oui », il avait appelé leur entremetteur personnel, Jace, qui attendait impatiemment dans la pièce voisine.

Avec un sourire radieux, le petit garçon s'était avancé vers elle avec l'écrin que son père lui avait confié cinq minutes plus tôt.

Puis Asher avait glissé à son doigt la plus somptueuse des bagues de fiançailles, un diamant poire serti en solitaire.

— Elle te plaît ? avait demandé Jace avec impatience.

— Si elle me plaît ? Je l'adore, avait-elle répondu, émue, en se tournant vers Asher. Mais j'aurais dit « oui », même si tu m'avais offert une alliance faite de bouts de laine et de toc.

— Bien, dans ce cas, je suppose que je peux la reprendre, avait plaisanté Asher en faisant mine de récupérer le bijou.

— Je te l'interdis ! s'était-elle exclamée en riant.

Il l'avait alors prise entre ses bras pour lui donner un baiser rapide, — parce que Jace se trouvait avec eux —, mais un baiser plein de promesses.

Cette scène avait eu lieu une petite semaine plus tôt et depuis, elle avait été

littéralement emportée dans un tourbillon, chaque jour apportant son lot de surprises.

Des cadeaux arrivaient soit chez Asher, soit chez elle. Des gens qu'elle ne connaissait pas appelaient pour lui souhaiter tous leurs vœux de bonheur. Bref, devenir membre de la famille des Fortune était loin d'être une sinécure.

Aujourd'hui enfin, elle pensait toute cette effervescence enfin retombée. Aussi la surprise fut-elle totale quand en se rendant au country club de Red Rock, à l'invitation de Felicity, la nouvelle épouse du cousin d'Asher, elle se retrouva au centre d'une fête qui lui était dédiée, en tant que future jeune mariée.

Elle reconnut certains visages, parmi

les invités, et en vit plus encore qu'elle ne connaissait pas. A son grand soulagement, sa mère était là, elle aussi. Gloria était en effet venue prêter main-forte et d'après ce qu'elle apprit au cours de la soirée, sa mère avait joué un rôle très actif dans l'organisation de la fête. Quelle cachottière !

— Mais nous n'avons même pas arrêté une date pour les noces, protesta Marnie.

Asher, que Dieu le bénisse, lui avait suggéré de prendre son temps. Il trouvait essentiel qu'elle apprivoise à son rythme l'idée de devenir épouse et mère du jour au lendemain, avant de décider d'une date pour le mariage.

— C'est juste pour officialiser

l'événement, ma chérie, répondit sa mère en prenant son bras pour la guider au centre de la salle. Toutes ces personnes veulent absolument te souhaiter la bienvenue chez les Fortune, ajouta-t-elle en souriant. Car ton « âme égarée » appartient à une grande et belle famille. Finalement, on dirait bien que tu as bel et bien trouvé quelqu'un qui sache apprécier ton grand cœur...

Elle s'apprêtait à répondre quand Nicole Castleton surgit à côté d'elle, avec un sourire légèrement crispé.

— Vous ne m'en voudrez pas si je vous emprunte votre fille une minute, madame McCafferty ?

— Je vous en prie, répondit Gloria en souriant. Mon travail est terminé, ajouta-

t-elle avec fierté.

Oubliant un moment Nicole, Marnie serra sa mère dans ses bras et déposa un baiser sur sa joue.

— Tu ne te débarrasseras pas de moi aussi facilement, maman, chuchota-t-elle à l'oreille de Gloria. Nous formons une sacrée équipe, toi et moi.

Puis, après un clin d'œil à sa mère, elle suivit Nicole qui l'attira dans un coin de la salle. Son amie était affreusement pâle, presque livide.

— Nicole, ça ne va pas ? demanda-t-elle, inquiète. On dirait que tu couves quelque chose.

Nicole répondit à sa réflexion par un fou rire nerveux, mais ses yeux étaient tout sauf joyeux.

— J'ai un gros gros problème, Marnie, chuchota-t-elle. Et je ne sais pas quoi faire...

Elle oublia aussitôt cette soirée et son propre bonheur. Nicole était son amie et elle avait besoin d'aide.

— Quelle sorte de problème ?

En dépit du désarroi qui se lisait sur le visage de Nicole, elle ne se serait jamais attendue à ce qu'allait lui répondre son amie.

— Il faut absolument que je me marie, Marnie... Et sans perdre de temps ! soupira Nicole après une courte hésitation.

* * *

*Retrouvez la famille Fortune, dès le
mois prochain dans votre
collection Passions !*

TITRE ORIGINAL : A SMALL FORTUNE

Traduction française : FRANCINE SIRVEN

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

PASSIONS®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

© 2013, Harlequin Books S.A.

© 2014, Harlequin S.A.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Enfant & père : © GETTY IMAGES/SCIENCE PHOTO LIBRARY

Réalisation graphique couverture : E. COURTECUISSÉ
(Harlequin SA)

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-2344-4

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le

cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

ÉDITIONS HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

CHRISTINE RIMMER

Mariage à Montedoro

Passions

éditions  HARLEQUIN

Comment cela avait-il pu se produire ?

Rhiannon Bravo-Calabretti, princesse de Montedoro, ne parvenait toujours pas à le croire. Quelles étaient les probabilités pour qu'une telle chose se produise ? Une chance sur dix ? Une sur vingt ? C'était peut-être tout simplement un hasard. Après tout, leur pays était petit, et il ne comptait qu'un nombre

limité de gardes du corps suffisamment compétents pour être assignés à la protection rapprochée des membres de la famille princière.

Toutefois, si l'on ajoutait à l'équation le fait que Marcus Desmarais lui avait déclaré souhaiter ne plus jamais avoir affaire à elle, ces probabilités, il fallait le reconnaître, tombaient quasiment à zéro. Car il aurait refusé.

Alors, pourquoi ne l'avait-il pas fait ?

La réponse à cette question lui apparut un instant plus tard : parce que s'il avait refusé cette mission, ses supérieurs lui auraient posé des questions auxquelles il préférerait ne pas avoir à répondre.

Stop.

Rhia était assise, parfaitement

immobile, sur le banc de chêne de l'église poli, les mains étroitement serrées sur les genoux.

Peu importait au fond de savoir pourquoi ou comment cela avait pu arriver. Cela s'était produit, le fait était indéniable.

Assez. Terminé. Elle n'allait tout simplement plus y penser — autrement dit penser à lui.

La messe de mariage était dite en anglais, et le prêtre concluait son homélie tirée des Ecritures sur le sujet du mariage chrétien. Rhia tourna résolument le regard vers l'autel, faisant un effort pour se concentrer sur le discours. Et sur la sobre beauté de cette petite église catholique dans la petite

ville d'Elk Creek, Montana, où sa sœur se mariait. L'église de l'Immaculée Conception était une construction de bois toute simple, peinte en blanc à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur. On y respirait une odeur de cierges, d'encaustique au citron et de vieil encens. Les bancs étaient tous occupés, et les invités qui n'avaient pas trouvé de places assises se tenaient debout au fond de la nef et dans les allées latérales.

Il devait être debout, lui aussi, quelque part derrière elle, près des portes. Silencieux et discret. Exactement comme tous les autres membres du service de sécurité. Elle était dans un tel état de tension que ses épaules lui faisaient mal. Car elle avait la certitude que ces yeux

presque verts, ces yeux au regard insondable — et tellement, tellement sérieux — étaient rivés sur sa nuque à chaque instant.

Cela n'a aucune importance. Oublie ce regard. Ne pense plus à lui.

Ce qui comptait, c'était Belle.

Sa sœur si douce et si digne, Belle au grand cœur, toute de blanc vêtue et rayonnante de bonheur, debout devant l'autel au côté d'un homme de haute taille aux larges épaules, un grand propriétaire terrien et éleveur de bétail américain du nom de Preston McCade. C'était une double cérémonie. La fidèle dame de compagnie de Belle, Lady Charlotte, descendante de l'éminente branche Mornay de la famille, se mariait

également ce jour-là — avec le père de Preston McCade, un séduisant vieux monsieur du nom de Silas.

— Que tous se lèvent, ordonna le prêtre.

Rhia se redressa en même temps que tous les autres, et le prêtre se lança dans un bref discours au sujet du rite du mariage, de la fidélité entre époux, du merveilleux cadeau de Dieu qu'étaient les enfants.

Pourtant, malgré tous ces efforts, les pensées de Rhia revenaient sans cesse à Marcus.

Cela n'avait aucun sens, ne cessait-elle de se répéter. Il ne voulait rien avoir à faire avec elle. Il n'aurait pas volontairement choisi d'être ici.

Dans ce cas, qui avait pris cette décision ? Quelqu'un d'autre était-il au courant de ce qui s'était passé entre eux autrefois ? Des semaines magiques, inoubliables, avaient eu lieu dans un passé si lointain, mais elle n'avait révélé leur secret qu'à une seule personne, en qui elle avait une totale confiance. Et Marcus ne l'aurait jamais confié à âme qui vive, lui non plus. Autrement dit, personne d'autre qu'eux ne pouvait savoir.

Mais était-ce si certain ? A cette idée, elle sentit son sang se glacer. Était-ce la cause de la présence de Marcus ici ? Se pouvait-il que quelqu'un d'autre sache et ait décidé de les réunir ainsi ensemble pour des raisons incompréhensibles

pour le moment ?

Non. Cela n'avait aucun sens. L'idée était ridicule. Quel profit pourrait-on tirer de ce rapprochement forcé ?

Et d'ailleurs, qui d'autre à part eux pouvait savoir ? Cela s'était passé il y avait très longtemps — huit ans. C'est-à-dire trois ans avant que son frère ne soit pris en otage en Afghanistan, à l'époque où sa famille n'était pas encore obsédée par les questions de sécurité.

Cette année-là, Rhia venait d'être admise à l'université d'UCLA, à Los Angeles. Elle avait sa chambre dans un dortoir sur le campus et suivait ses cours sans qu'on ait jugé nécessaire de lui assigner une protection rapprochée. Rhia appréciait énormément d'être une

étudiante comme les autres. En ce temps-là, sa vie privée était tout simplement... privée. Après tout, elle n'était que sixième dans l'ordre de succession au trône, derrière ses quatre frères et derrière Belle. De plus elle avait toujours été une personne discrète et bien élevée. Sa réputation de jeune fille sage, et la très lointaine éventualité qu'elle monte un jour sur le trône du Montedoro l'avaient toujours protégée de la curiosité des journaux à scandales.

Aussi continuait-elle à penser que personne d'autre ne pouvait être au courant de leur idylle.

Devant l'autel, la cérémonie continuait à se dérouler, et l'on en était maintenant à l'échange des vœux. Elle redressa la

taille et tenta de se concentrer sur ces paroles, tellement familières.

— Moi, Preston, je te prends, Arabella, pour épouse légitime à partir de ce jour, pour t'aimer et te chérir...

Rhia savait qu'elle accordait trop d'importance à cette histoire. Le mieux serait de l'oublier, de s'en détacher. Marcus ne lui poserait aucun problème. Ce qui comptait, à ses yeux, c'était de faire son devoir, et de « rester à sa place », comme il l'avait toujours fait. Depuis la veille, lorsqu'ils étaient montés à bord du jet privé de la famille, à Nice, et qu'elle avait appris qu'il avait été chargé de sa sécurité durant ce voyage, c'était à peine s'il lui avait adressé trois mots.

Savoir pourquoi on l'avait assigné à cette mission n'avait au fond que peu d'importance. Il était ici pour la protéger, point final. Et il s'agissait seulement de survivre à cette journée et à la soirée à venir. Dès le lendemain, elle reprendrait l'avion pour rentrer chez elle.

Et elle serait libérée de lui.

Pour toujours.

Elle exhala un soupir, et une amorce de sourire étira ses lèvres. Oui, tout irait bien. A cet instant, Belle prononçait ses vœux, et elle n'avait d'yeux que pour celui qui allait devenir son mari. Sa sœur n'avait jamais été aussi ravissante. Son visage aux traits délicats paraissait illuminé de l'intérieur.

— Moi, Arabella, je te prends,
Preston...

Au premier rang, Benjamin, le bébé de Preston, se mit à rire aux éclats et à crier à tue-tête :

— Belle ! Papa !

Un rire parcourut l'assistance, tandis que les deux couples devant l'autel se retournaient pour faire de grands signes à l'enfant perché sur les genoux d'une solide matrone.

Après quoi Belle répéta ses vœux depuis le début.

Oui, songea Rhia, rassurée par le rire du petit garçon, il s'agissait seulement de survivre à cette unique journée.

Elle pouvait supporter n'importe quelle épreuve durant une

journée — qui, d'ailleurs, en était déjà à sa moitié. Elle avait reçu un choc, en fait. Mais, maintenant, elle s'en était remise.

Elle se contenterait d'ignorer Marcus, voilà tout. Ce ne serait probablement pas très difficile.

* * *

La suite ne tarda pas à la détromper.

C'était impossible. Et cela le devenait davantage avec chaque minute qui passait, avec chaque seconde même.

Après la cérémonie, les mariés et les parents de Belle et de Rhia, leurs Altesses Sérénissimes Adrienne et Evan de Montedoro, s'alignèrent dans le

vestibule pour recevoir les félicitations des invités. Rhia eut enfin l'occasion de serrer Belle et Charlotte dans ses bras, de leur souhaiter tout le bonheur du monde, et de féliciter les deux mariés.

Une séance de photos s'ensuivit, à laquelle elle ne pouvait se dispenser d'assister. Belle et Charlotte ayant choisi de se passer des demoiselles d'honneur, il n'y avait pas de garçons d'honneur non plus, mais Belle tenait beaucoup à ce que sa famille — ses parents, ses sœurs et ses frères — figure sur les photos du mariage. L'opération prit donc plus d'une heure. Dehors, le soleil s'apprêtait à disparaître derrière les crêtes enneigées des montagnes, et la température baissait rapidement.

Durant tout le temps qu'ils avaient passé à l'intérieur de l'église, Marcus s'était arrangé pour se tenir en dehors de son champ visuel. Il avait un remarquable talent pour rester invisible tout en se tenant à proximité, sans jamais la quitter une seconde du regard. Mais, lorsqu'elle commettait l'erreur de jeter un coup d'œil nerveux dans sa direction, elle constatait invariablement que son regard était aussi insondable que les sombres abysses de l'océan.

Elle fit de son mieux pour l'ignorer, déployant de valeureux efforts pour ne pas tourner la tête vers lui, pour ne pas le regarder.

Mais c'était peine perdue. Elle avait l'impression qu'il était partout — et

nulle part. Et elle brûlait du désir de le repérer dans la foule, de le situer dans son espace, de connaître avec certitude sa position exacte.

Le photographe faisait poser Belle et Charlotte tenant Benjamin tout sourire entre elles, lorsque Rhia vit Silas et Preston McCade qui venaient dans sa direction. Elle crut d'abord que les deux hommes désiraient lui parler, mais ils se contentèrent de la saluer et de lui sourire en passant leur chemin.

Lorsqu'elle se retourna, elle vit qu'ils se dirigeaient en fait tout droit vers Marcus.

Celui-ci salua le père et le fils d'un hochement de tête.

— Messieurs, permettez-moi de vous

offrir toutes mes félicitations, dit-il de sa voix grave, à la fois solennelle et contrôlée.

— Content de vous voir, Marcus, répondit Silas en riant. La maison n'est plus la même, sans vous.

Marcus serra la main que lui tendait le vieil homme, et prononça encore quelques mots en baissant la voix, de sorte qu'elle ne put entendre ce qu'il disait. Silas et Preston éclatèrent de rire.

Et elle demeura stupéfaite, figée, ébahie de constater que Marcus pouvait se montrer presque amical avec les hommes de la famille McCade alors qu'il se comportait en sa présence comme un étranger au visage impénétrable et au regard vigilant. Bien

sûr, elle savait déjà qu'il avait eu pour mission d'accompagner Belle lorsqu'elle s'était rendue en Amérique pour prendre soin de son amie Anne, la maman de Benjamin, alors à l'article de la mort. Mais elle comprenait seulement maintenant, en voyant l'accueil que lui réservaient les McCade, pourquoi il y était resté lorsque Belle avait emmené Benjamin au Montana.

Rhia haïssait les secrets et les mensonges. Elle n'avait pas du tout honte d'avoir aimé Marcus. Elle détestait devoir garder le silence sur leur relation et mentir à ce sujet. Mais c'était le souhait de Marcus. Et des années plus tôt, elle lui avait imprudemment promis qu'ils feraient les

choses à sa façon.

Elle ne l'avait revu qu'à l'enterrement d'Anne, en Caroline du Nord, en garde du corps attentif aux côtés de Belle, et elle avait éprouvé le même sentiment de vide et de désolation qu'elle ressentait en cet instant.

Sauf qu'aujourd'hui, c'était bien pire, car c'était elle qu'il protégeait, et elle n'avait aucun moyen de lui échapper.

Poussée par un irrésistible besoin de s'éloigner de lui, elle se dirigea discrètement vers les portes de chêne grandes ouvertes et ressortit dans le vestibule de l'église. Mais elle savait déjà que c'était inutile. Il la suivrait de toute façon.

Dans le vestibule, sa sœur Alice

apparut à son côté, toute en fossettes et en sourires, ses épaisses boucles brunes lui tombant en un joyeux désordre jusqu'aux épaules. Elle glissa un bras autour des épaules de Rhia et lui chuchota à l'oreille :

— Comment te sens-tu ?

— Il vaut mieux que tu ne me poses pas la question.

— Désolée, répondit Alice en riant. Je regrette déjà de l'avoir fait.

Rhia aimait et admirait chacune de ses quatre sœurs, et elle avait une confiance aveugle en elles. Mais avec Alice, le lien était plus profond encore. Elles n'étaient pas seulement des sœurs, mais aussi les meilleures amies du monde. Elles se racontaient tout. Et elles

s'étaient juré depuis leur plus tendre enfance de respecter et de garder jalousement tous les secrets de l'autre. Rhia avait besoin d'une personne à qui elle puisse tout confier, et Alice était cette personne-là. Elle était la seule à savoir ce qui s'était passé avec Marcus.

L'intéressé apparut sur ces entrefaites dans l'encadrement des portes du vestibule et, la repérant aussitôt, recula de nouveau dans la pénombre, tout en restant suffisamment près pour continuer à la surveiller.

— C'est une situation ridicule, murmura-t-elle tout bas. Je ne peux pas m'éloigner de lui, et cela me rend folle. Je suis pathétique ! Pourquoi ne puis-je cesser de penser à lui ?

Alice vint se placer face à elle, lui dissimulant Marcus. A présent, elles pouvaient parler sans craindre qu'il entende leur conversation ou qu'il lise leurs paroles sur leurs lèvres.

— Si c'est à ce point insupportable, chuchota Alice tout bas, parles-en à Alex. Dis-lui que tu souhaites voir Marcus remplacé.

Leur frère Alexander avait créé une force combattante d'élite au sein de la Garde de la principauté où servait Marcus. A cet instant précis, Alex se trouvait dans la chapelle avec son épouse, Son Altesse Royale Liliana d'Alagonia et leurs jumeaux de trois mois, Melodie et Philippe.

— Si je me plains à Alex, ce sera un

mauvais point dans la carrière de Marcus. Et ce serait le meilleur moyen qu'Alex commence à se demander s'il n'y aurait pas quelque chose entre nous.

— Et alors ? objecta Alice d'une voix douce. Il te suffira de le nier.

— Marcus serait tout de même tenu pour responsable de l'incident, et tu le sais.

— Eh bien, tant pis pour lui.

Réprimant un soupir, elle répondit presque à voix basse, en s'efforçant de bouger le moins possible ses lèvres :

— N'avons-nous pas déjà eu cette conversation ?

Un rapide regard aux alentours lui permit de vérifier que personne ne semblait s'intéresser le moins du monde

à leur conversation.

— Marcus se considère socialement comme mon inférieur. Il ne supporterait pas qu'Alex, ou qui que ce soit d'autre, soupçonne qu'il s'est passé quelque chose entre nous autrefois, que nous avons été...

La suite de sa phrase mourut sur ses lèvres. Elle n'avait pas besoin d'entrer dans les détails. Alice savait.

— Tu dois vraiment dépasser cette histoire, murmura Alice en tendant la main pour lui caresser affectueusement la joue. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Je m'y efforce.

Et elle n'avait jamais cessé de s'y efforcer durant ces huit interminables années. Entre-temps, elle avait eu deux

fiancés, tous deux des hommes honorables, chacun d'eux représentant un excellent parti : un peintre de renommée internationale issu d'une excellente famille, et un duc, infatigable défenseur des bonnes causes. Sans trop savoir pourquoi, elle n'avait jamais pu se résoudre à les épouser. Et chacun d'eux avait fini par comprendre qu'il n'avait pas réussi à conquérir son cœur. Leurs relations s'étaient étiolées. Et le fait qu'elle soit restée en excellents termes avec ses deux ex-fiancés ne faisait qu'augmenter son sentiment d'échec. Comme si ces deux hommes avaient compris que ce qu'ils avaient partagé avec elle n'était pas assez important pour que sa perte provoque

colère ou amertume en eux.

— Applique-toi davantage, suggéra Alice en soupirant.

— Je sais que tu as raison. Il est grand temps que je referme ce chapitre de ma vie. J'en ai assez, d'être incapable de surmonter un chagrin vieux de plusieurs années. Je ne me supporte plus moi-même. Quelquefois, j'ai envie de hurler.

— Essaie de garder ton calme encore un petit moment. La séance de photos sera terminée dans quelques minutes, et nous pourrons rentrer au ranch.

La réception devait avoir lieu dans la grande maison du ranch de la famille McCade, situé à une demi-heure de trajet de la chapelle. Alice tendit de nouveau la main pour lui caresser la

joue d'un geste apaisant.

— Respire bien à fond, d'accord ?
Reste calme.

Elle lui montra la clé électronique du rutilant pick-up rouge vif qu'elle avait loué le matin même, avant d'ajouter :

— Tu vas rentrer au ranch avec moi. Les gardes du corps n'auront qu'à nous suivre. Et lorsque nous aurons fait notre devoir là-bas, nous irons faire la tournée des saloons. Tu vas t'amuser, et tu oublieras tous tes problèmes, je te le promets.

— La tournée des saloons ?

— Nous sommes au pays des cow-boys, lui rappela Alice en riant. Nous allons faire une fête d'enfer.

— Non, sérieusement, Alice...

— Fais-moi confiance, coupa sa sœur en lui tapotant l'épaule. C'est la bonne solution. Je n'ai pas encore un plan précis en tête, mais je te promets que nous allons nous amuser.

Elle aurait dû décliner cette proposition. C'était une très mauvaise idée. Mais elle était bouleversée, et elle avait suffisamment l'impression d'être prise au piège pour accepter l'idée qu'une soirée risquée et un peu folle ne serait peut-être pas si mal venue. Elle était prête à tout pour chasser de son esprit le garde du corps qu'elle semblait ne jamais pouvoir oublier.

Elle rentra donc au ranch dans le pick-up d'Alice. Marcus et le garde du corps de sa sœur, un géant nommé Altus, les

suivaient dans le luxueux 4x4 noir que la famille avait loué pour le temps que durerait leur visite.

Alice bavarda joyeusement, et sans interruption, durant tout le trajet. Rhia fit de son mieux pour apprécier les efforts que faisait sa sœur dans le but de détendre l'atmosphère, mais elle avait l'impression que ce voyage n'en finirait jamais, et elle garda les yeux fixés droit devant elle, sur le ciel infini qui s'assombrissait avec la tombée de la nuit, sur les ombres menaçantes des pics à l'horizon et sur l'immense plaine vallonnée parsemée çà et là de plaques de neige qui n'avaient pas encore fondu. De grands troupeaux de bœufs, patients et massifs, paissaient de part et d'autre

de la route. Alice ne cessait de s'extasier sur la beauté de tout cela.

Rhia devait en convenir. Le Montana était un pays d'une rude beauté, mais tout de même un peu intimidant pour une jeune femme élevée dans un palais au bord de la Méditerranée.

La grande maison du ranch McCade était une solide construction sur deux niveaux, bâtie de pierre et de bois. Alice confia la clé du pick-up à un cow-boy coiffé d'un Stetson blanc qui faisait office de voiturier, et elles gravirent ensemble le large escalier du porche. Les deux mariées et leurs époux accueillaient les invités à la porte avec des embrassades, des poignées de main et des sourires heureux. La grande table

de la salle à manger croulait sous les mets savoureux. Les invités se servaient eux-mêmes et allaient s'asseoir où bon leur semblait, dans le grand salon, dans la petite salle de vidéo ou dans la cuisine. Nombre d'entre eux restaient simplement debout dans le grand hall d'entrée, à bavarder une assiette à la main, sur des sujets aussi divers que la beauté et la simplicité de ce mariage, les aléas de la météo ou les chevaux quarter horse qui avaient fait la réputation du ranch McCade.

Alice, qui ne vivait que pour les fabuleux chevaux Akhal-Téké qu'elle élevait et dressait dans leur pays, s'éclipsa pour visiter les écuries sitôt qu'elle se fut acquittée des mondantités.

Avant de sortir, elle se pencha à l'oreille de Rhia :

— As-tu emporté ton permis de conduire international ? chuchota-t-elle.

— Il est dans mon sac. La femme de chambre l'a rangé à l'étage avec mon manteau.

— Monte le chercher. Ton permis seulement. Si tu emportais également ton manteau et ton sac, cela ne manquerait pas d'attirer l'attention de qui tu sais, et il devinerait que nous mijotons quelque chose.

— Et quel est ton plan, exactement ?

— Je te l'ai déjà dit : nous allons nous échapper.

Alice ne voulut pas en dire davantage. Elle fit volte-face et sortit, Altus sur les

talons.

Elle l'aurait volontiers imitée, mais il faisait froid dehors, et elle se préoccupait davantage qu'Alice du devenir de ses chaussures — en l'occurrence de ravissants escarpins Manolo Blahnik de satin azur dotés de talons de dix centimètres. De toute façon, Marcus lui emboîterait aussitôt le pas, ce qui signifiait qu'elle n'aurait plus la possibilité de continuer à se plaindre à sa sœur de l'horreur de sa situation.

Elle décida alors de monter au premier étage et entra dans la chambre où l'on avait empilé tous les manteaux. Elle retrouva aussitôt son sac d'où elle tira son permis de conduire, qu'elle

glissa dans la poche intérieure de la veste de son tailleur de soie. Elle prit ensuite le temps de remettre de l'ordre dans sa coiffure et de se passer une touche de brillant à lèvres. Ainsi, lorsqu'elle quitterait la chambre, Marcus supposerait qu'elle y était entrée pour se rafraîchir un brin.

Elle le trouva planté dans le couloir près de la porte. Sans le vouloir, elle sentit son cœur s'emballer. Evitant soigneusement le regard de son garde du corps, elle se dirigea tout droit vers l'escalier.

De retour au rez-de-chaussée, elle alla se servir une assiette, se versa une flûte de champagne et se mit à bavarder avec des membres de sa famille, ainsi

qu'avec les voisins et amis des McCade. Elle fit de son mieux pour empêcher son humeur de sombrer dans la mélancolie. Sans doute parlait-elle pourtant un peu trop fort, riait-elle trop, s'efforçant de prouver, à son inséparable et silencieux ange gardien comme à elle-même, qu'elle s'amusait énormément et qu'elle ne remarquait même pas sa présence.

C'était une tâche épuisante. Elle avait des crampes à force de garder le dos bien droit et le menton haut. Cette tension permanente avait déclenché une migraine qui battait à ses tempes. Elle n'avait plus qu'une seule envie : retourner à Elk Creek, où sa famille avait réservé la totalité des chambres d'un hôtel, prendre un long bain, avaler

un cachet d'aspirine et se glisser sous la couette.

Le problème, si elle partait maintenant, avant qu'Alice ne revienne à sa rescousse avec le gros pick-up rouge vif qu'elle avait loué, c'était que Marcus aurait pour charge de la raccompagner. Or elle ne désirait surtout pas se retrouver toute seule dans un véhicule avec Marcus.

Alors elle resta où elle était.

— Tu fais une drôle de tête, lui chuchota Alice en réapparaissant à son côté, apportant une bouffée d'air frais et une odeur de foin.

— J'ai un début de migraine. Tu viens tout juste de rentrer ?

— Oui. Preston et Silas ont droit à

mon respect et à mon admiration la plus totale. Les écuries sont propres, bien aérées et elles sont entourées d'excellents pâturages. Les chevaux sont magnifiques et en bonne santé. C'est un très bel élevage, vraiment. J'aurais adoré avoir l'occasion de monter l'un de ces étalons avant notre départ. Hélas, nous reprenons l'avion demain matin, et j'ai laissé ma tenue d'équitation au motel.

— Mais enfin, Alice, tes escarpins Jimmy Choo sont tout crottés de boue !

— Cela en valait la peine, répliqua sa sœur avec un haussement d'épaules. Tu as retrouvé ton permis ?

— Oui.

— Excellent. J'ai élaboré un plan pour

nous esquiver.

— Tiens donc !

— Attends plutôt de l'entendre. C'est un excellent plan.

— Je me méfie de tes plans géniaux.

— Tu as envie de lui échapper, oui ou non ?

Elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil dans la direction de son ange gardien. Ces yeux glacés et brûlants tout à la fois vinrent se fixer dans les siens, pénétrants et perpétuellement vigilants. Elle soupira.

— Tu sais bien que oui.

— Dans ce cas, filons. Partons à la recherche d'un excitant saloon américain où l'on chante des ballades d'amours perdues à jamais. Nous danserons avec

les cow-boys et nous boirons de la tequila. Et tu oublieras tous tes soucis.

— Il nous suivra, et tu le sais. C'est son travail. Et de plus, que fais-tu de ton propre garde du corps ? Lui aussi est planté là à nous surveiller.

— Nous attendrons qu'ils nous tournent le dos, et nous filerons en vitesse.

— Le problème, c'est que Marcus ne se retourne jamais.

Alice la prit par la main et l'entraîna dans la salle à manger. Avant que leurs gardes du corps ne puissent les suivre, elle lui avait fourré une clé électronique dans la main.

— Le pick-up est devant la porte, prêt à partir, chuchota-t-elle, les yeux

brillants d'excitation. J'ai demandé au voiturier de l'avancer avant de rentrer dans la maison. Rapproche-toi discrètement de la sortie. Je vais créer une diversion.

— Alors, il te suivra, toi. Et tu le mèneras jusqu'à moi.

— Pas du tout. Si je t'ai donné ma clé, c'est parce que moi, à la réflexion, je vais rester ici. Tu es seule en piste. Si tu veux vraiment t'échapper, fonce.

C'était une idée complètement folle, et elle aurait dû tout simplement dire « non ». Contrairement à Alice, elle ne transgressait jamais les règles. Elle se conduisait toujours d'une manière digne, comme il sied à la fille d'une maison aussi ancienne que noble. Sauf une seule

fois, avec Marcus, huit ans auparavant. Et, bien sûr, lors de cet événement humiliant, deux années plus tard. Elle occupait le poste prestigieux de conservatrice en charge des acquisitions et des restaurations, au Musée national de Montedoro, qui, en réalité, était une sinécure conçue sur mesure pour une princesse du pays. Elle vivait une vie tranquille et respectable dans une jolie petite villa avec vue sur la mer.

Et où l'avait menée cette attitude exemplaire ? Deux fois fiancée à des hommes de qualité, elle s'était trouvée incapable de les aimer et faisait encore semblant de ne pas se languir pour un homme qui lui avait clairement déclaré que tout était fini entre eux. Pour

toujours.

L'homme en question était planté près de la porte du hall d'entrée. Vigilant. Très grand, avec des épaules larges et un regard distant dans lequel elle aurait voulu se noyer, une bouche sensuelle qu'elle brûlait d'embrasser de nouveau...

Très bien. Alice avait peut-être raison. Il était peut-être temps de bousculer un peu la routine habituelle.

— Je vais aller chercher mon manteau.

Elle se retournait déjà vers l'escalier lorsque sa sœur l'arrêta d'une main ferme.

— Tu as encore beaucoup à apprendre, lui chuchota-t-elle. Si tu prends ton manteau, il saura que tu

t'apprêtes à partir.

— Mais il fait froid, dehors.

— Je te rappelle que le pick-up est doté d'un excellent chauffage. Et c'est aussi le cas des saloons fréquentés par les cow-boys.

— Et comment suis-je censée trouver ces établissements ?

— Roule tout droit, et tu en trouveras certainement un.

— Si... si je disparaissais sans prévenir, Marcus recevra probablement un blâme pour m'avoir laissée filer.

— C'est son problème.

— Mais, je...

— Rhia, cesse de perdre du temps et décide-toi une bonne fois pour toutes. As-tu envie de le faire, oui ou non ?

Elle prit une profonde inspiration, puis acquiesça.

— Oui. Mille fois oui !

— Dans ce cas, dirige-toi discrètement vers la porte et attends que j'attire son attention.

— Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Tu verras bien.

— Attends, je viens de comprendre ! Tu n'en as pas la moindre idée, n'est-ce pas ?

— Je trouverai bien un moyen.

— Alice, je ne crois vraiment pas...

Mais sa sœur s'éloignait déjà sans se retourner.

Rhia la suivit des yeux, rassemblant son courage. Elle allait sortir et faire la fête. Même si c'était une erreur, cela

valait toujours mieux que de traîner à la réception de sa sœur Belle comme une âme en peine, en souhaitant être ailleurs.

Elle glissa la clé du pick-up dans sa poche et se dirigea d'un pas nonchalant vers le salon, bavarda un instant avec son frère Rule et Sydney, son épouse, s'extasia devant leur nouveau bébé, qui avait le même âge que les jumeaux d'Alex et Lili, puis elle se rapprocha sans en avoir l'air du hall d'entrée en échangeant quelques mots avec tous ceux qu'elle croisait. Au pied de l'escalier, elle bavarda avec un vieux couple sans cesser de surveiller la porte du coin de l'œil.

Elle commençait à trouver amusante l'idée de cette escapade interdite, et se

demandait ce qu'Alice allait inventer pour lui fournir l'occasion de s'échapper.

Mais, justement, où était-elle passée ?

Rhia n'eut pas besoin de se poser la question bien longtemps. Un cri perçant fit tourner toutes les têtes dans la direction de la porte du salon où Alice venait d'apparaître, chargée d'un plateau sur lequel étaient posés une assiette pleine et un grand verre de thé glacé. Sa sœur venait de trébucher, et Marcus, qui était justement posté près de la porte, pivota vivement vers elle et la rattrapa avant qu'elle ne se soit étalée de tout son long sur le parquet de chêne.

En revanche, il ne rattrapa pas l'assiette de ragoût de bœuf en sauce ni

le verre de thé qui atterrirent sur son bel uniforme.

Elle n'attendit pas la suite. Alors que tous les regards étaient braqués sur l'incident, elle ouvrit la porte et se glissa discrètement dehors.

Comme Alice le lui avait promis, le gros pick-up rouge l'attendait devant la maison, luisant de tous ses chromes sous la lumière de la lune. Tout excitée par son nouveau sentiment de liberté, Rhia dévala les marches du porche et courut ouvrir la portière du conducteur.

Une seconde plus tard, elle était assise derrière le volant. Elle démarra un peu brusquement, faisant crisser les pneus

sur la longue allée qui débouchait sur la route. Elle était à mi-chemin de la petite ville d'Elk Creek, roulant trop vite, lorsqu'elle osa jeter enfin un coup d'œil dans le rétroviseur. Personne ne la suivait. Elle rit à gorge déployée, se sentant merveilleusement rebelle. Le pick-up disposait d'un système de chauffage très efficace, et elle était en route pour une soirée de western, avec des cow-boys et de la musique country. Allumant la radio, elle la trouva justement réglée sur une station dédiée à ce genre musical.

C'était un duo. Un homme et une femme chantaient la passion brûlante et dangereuse qu'ils avaient partagée autrefois et qu'ils rêvaient de retrouver.

Elle monta le son.

En arrivant à Elk Creek, elle ralentit pour dénicher l'un de ces saloons fréquentés par des cow-boys que sa sœur lui avait tant vantés.

Elle dépassa un restaurant et un petit bar de quartier, mais tous deux lui parurent bien trop calmes pour la soirée excitante à laquelle elle aspirait, avec petits verres de tequila et danse country.

Elk Creek était dans son rétroviseur avant même qu'elle ne se soit rendu compte qu'elle était sortie de la ville. Elle continua à rouler droit devant elle, guidée par la lune presque pleine, son escarpin de luxe appuyant toujours plus fort sur l'accélérateur. Dès qu'il aurait compris son stratagème, Marcus ne

manquerait pas de se lancer à sa poursuite. Elle avait besoin de mettre suffisamment de distance entre eux pour qu'il ne puisse pas la retrouver de la nuit.

Elle aurait probablement dû quitter la grand-route pour lui compliquer la tâche, mais elle craignait de se perdre dans la campagne. Puis elle eut soudain l'idée de consulter le GPS de bord. S'arrêtant sur le bas-côté, elle parvint, au prix de quelques efforts, à lui demander de localiser les bars country de la région.

Et elle trouva exactement ce qu'elle cherchait.

Trente-cinq kilomètres six cent, tout droit devant elle. *Rowdy's Roadhouse*.

Musique, alcool, tables de billard et danse tous les soirs. Exactement ce dont Alice lui avait parlé.

Chantonnant un refrain qu'elle venait d'entendre à la radio, où il était question d'un homme difficile à aimer, elle redémarra sur la route déserte et mit le cap sur le fameux *Rowdy's*.

* * *

Le capitaine Marcus Desmarais ne vivait que pour servir son pays. Et, depuis quelque temps, il le servait bien mal.

Il conduisait le 4x4 noir beaucoup trop vite, il le savait, mais ralentit à peine en traversant Elk Creek, en quête d'un pick-

up rouge vif et d'une ravissante jeune femme brune en tailleur de soie bleu qui mettait merveilleusement en valeur ses longues jambes.

Il ne vit ni le pick-up ni la femme.

Pourvu qu'elle ait juste un peu d'avance sur lui, mais qu'elle n'ait pas quitté la route principale. Autrement, il ne la reverrait probablement que lorsqu'il lui prendrait fantaisie de rentrer.

Mais il allait la retrouver. Il ne pouvait pas se permettre d'en douter une seconde. A moins, bien sûr, qu'elle ne rentre de sa propre initiative dans les prochaines heures. Toute autre alternative était impensable. Serrant les mâchoires, il appuya plus fort sur

l'accélérateur.

Une heure. C'était le délai que lui avait accordé Son Altesse le prince Alexandre pour la retrouver, en toute discrétion et sans aide aucune. Il n'était pas question de sonner l'alarme et de faire venir des renforts, car il fallait à tout prix éviter un scandale qui aurait fait les délices des tabloïds. Sans compter que cette intrusion des services de sécurité aurait terrifié la famille et gâché ce qui devait être une journée de bonheur et de réjouissances.

Une heure, dont vingt et une minutes s'étaient déjà écoulées.

Pourquoi avait-elle agi ainsi ? Que croyait-elle prouver en se mettant si sottement en danger ?

En réalité, il connaissait très bien la réponse : elle avait pris le large pour s'éloigner de lui.

Il n'aurait jamais dû accepter cette mission. Il avait toujours su qu'elle détesterait l'avoir pour garde du corps. Garder soigneusement ses distances avec elle avait été un principe essentiel de son existence durant huit ans, depuis les inoubliables semaines qu'ils avaient vécues ensemble. Il aurait dû exprimer tout haut ses réticences, solliciter une autre mission. Et si sa hiérarchie avait refusé, il aurait eu au moins le mérite d'avoir essayé.

Mais il était trop orgueilleux pour cela, et trop ambitieux. De plus, il ne souhaitait pas la blesser, elle. Enfin, pas

plus qu'il ne l'avait déjà fait. On lui aurait demandé pourquoi il refusait une telle mission, et l'on aurait fouillé dans son passé. Certes le risque était minime que quelqu'un découvre ce qui s'était passé entre eux autrefois, mais il ne voulait pas le courir.

Alors, il s'était tu. Il n'avait pas sollicité d'autre mission. Et il n'avait rien fait lorsqu'elle s'était tournée vers son impétueuse jeune sœur pour trouver le moyen de lui échapper.

La ville s'évanouit derrière lui. La route sombre s'étirait à l'infini, devenant plus sombre encore à mesure que les nuages envahissaient le ciel, effaçant progressivement la lune et les myriades d'étoiles. Il accéléra encore,

réglâ l'oreillette Bluetooth de son téléphone et fonça dans la nuit.

* * *

A la radio, un cow-boy solitaire suppliait son aimée de venir le rejoindre. Rhia l'écoutait à plein volume.

Quelques minutes plus tard, le *Rowdy's Roadhouse* apparut droit devant elle dans une débauche de néons aux couleurs criardes sur l'horizon sombre.

— Vous êtes arrivée dans trois cents mètres, annonça la voix du GPS.

Elle l'éteignit et ralentit en arrivant à l'entrée d'un immense parking

brillamment éclairé, plein à craquer de pick-up éclaboussés de boue et d'énormes 4x4. L'établissement lui-même était une bâtisse carrée au toit en ardoises, plantée en plein milieu de cet espace. Son nom s'étalait juste au-dessus de la porte, sous la forme d'un néon géant : *Rowdy's Roadhouse. Restaurant et Motel.*

Le signe comportait deux flèches. La première pointait vers la porte juste en dessous, et l'autre, levée vers le ciel, semblait indiquer une construction d'un seul étage tout au fond du parking, dotée de son propre néon qui annonçait des chambres à louer.

Elle alla se garer à la place libérée par un vieux pick-up vert et tapota la

poche où elle avait rangé son permis de conduire. Aux Etats-Unis, les barmen vérifient souvent l'âge des jeunes consommateurs. Ce fut alors seulement qu'elle se souvint ne pas avoir emporté d'argent. Sans argent ni carte bancaire, elle allait devoir se passer de la bière et du verre de tequila qu'elle avait projeté de commander.

Tant pis. Même ainsi, rien ne l'empêchait de danser avec un cow-boy si l'un d'eux se montrait assez obligeant pour l'inviter.

Ou peut-être devrait-elle se montrer vraiment hardie, et aller l'inviter elle-même.

C'était un parking en terre battue, une menace pour ses jolies chaussures de

satin. Tant pis pour elles aussi. Elle était allée trop loin, à ce stade, pour ne plus songer à faire demi-tour, même au risque de ruiner ses Manolo Blahnik préférées. Elle verrouilla le pick-up et se tourna dans la direction de la musique et des néons.

Au-dessus de sa tête, le ciel était à présent d'un noir d'encre. La lune et les étoiles avaient disparu derrière les nuages, et il faisait froid. Serrant frileusement ses bras contre son corps, elle se dirigea vers l'entrée. Quelques cow-boys nonchalamment appuyés à la balustrade du long porche la suivirent des yeux avec intérêt.

L'un d'eux, un jeune homme grand et mince, émit un sifflement d'admiration.

— Voilà ce que j'aime, déclara-t-il.
La beauté et la classe.

Une jeune femme rousse en jean et chemise western près de lui fit voler son Stetson d'une pichenette.

— Surveille tes manières, Bobby Dale.

— Ne sois pas si dure avec moi, Mona, se plaignit le Bobby Dale en question en se penchant pour ramasser son chapeau. Je plaisantais, c'est tout.

La jeune femme lui lança un regard désapprobateur, puis elle se tourna vers Rhia et lui sourit.

— Entrez donc. La musique est formidable et la compagnie pas trop mauvaise.

Mona était la chef barmaid de

l'établissement. Elle accompagna Rhia à l'intérieur et lui offrit une bière et un petit verre de tequila sur le compte de la maison. En examinant son permis de conduire, qui mentionnait son nom mais aucun de ses titres, elle remarqua :

— Ainsi, vous venez du Montedoro ? Etes-vous chez nous pour le mariage de Preston McCade et de notre princesse ?

« Notre princesse », songea Rhia. Elle trouvait charmant le fait que la nouvelle communauté de Belle l'ait déjà adoptée au point de la considérer comme sienne.

— Oui, répondit-elle. C'était un mariage magnifique.

— Je savais qu'il le serait. Ici, nous apprécions tous beaucoup Preston et Silas. Nous nous réjouissons qu'ils aient

tous deux trouvé une femme qui les rendra heureux.

L'orchestre recommença à jouer, et un cow-boy s'approcha pour inviter Rhia à danser. Elle lança un sourire de conspiratrice à Mona et se dirigea vers la piste pour apprendre une danse appelée « two-step ».

Vingt minutes plus tard, elle avait dansé avec trois autres cow-boys, chacun d'eux aussi poli et respectueux que le précédent. Elle passait une merveilleuse soirée, et elle se dit qu'elle devrait peut-être emprunter un téléphone pour rassurer Alice et lui expliquer qu'elle ne rentrerait pas avant minuit. Et peut-être même plus tard. Ce serait aussi l'occasion de s'assurer que

son entourage ne s'inquiétait pas trop de sa disparition. Elle n'avait bu qu'une bière et une tequila, leur dirait-elle, elle était bien au chaud, en parfaite sécurité, et elle rentrerait au ranch dès la fermeture du bar.

Mona remplissait les verres à l'autre bout du comptoir. Le bar était bondé, et la clientèle avait soif. Rhia retourna se percher sur son tabouret et, avalant le reste de sa bière, elle attendit que Mona se tourne dans sa direction.

Mais elle sentit soudain une présence masculine derrière elle. Supposant qu'un nouveau cow-boy s'apprêtait à l'inviter à danser, elle se retourna en souriant.

Mais son sourire se figea et son cœur cessa de battre. L'homme qui lui faisait

face n'était pas un cow-boy.

C'était Marcus.

Quelqu'un avait dû lui procurer des vêtements propres après sa rencontre avec le plateau du dîner d'Alice. Il portait à présent un vieux jean et des bottes de cuir brut, un sweat-shirt sombre et une veste de gros drap. Il apportait une bouffée de l'air froid de la montagne, et il avait l'air plus dangereux et plus excitant que n'importe lequel des séduisants cow-boys avec qui elle avait

dansé jusque-là. Mais l'expression sur son visage était encore plus sombre qu'à l'accoutumée.

— Il est temps de rentrer, madame.

Comme toujours, le son de sa voix la fit frissonner de la tête aux pieds. Irritée par sa propre réaction, elle resta assise sur son tabouret.

— Non, merci, répliqua-t-elle d'un ton froid. Je passe une excellente soirée ici, et je ne suis pas encore prête à rentrer.

Il fronça les sourcils, portant sa main à l'oreillette dont il était équipé, écouta un instant et répondit :

— Oui, monsieur. Tout va bien, monsieur. Toutefois, Son Altesse semble peu disposée à rentrer tout de suite.

Elle réprima un gémissement.

— Est-ce mon frère ?

— Oui, monsieur, dit-il, ignorant sa question. Je m'en occupe. Merci, monsieur.

L'appel était visiblement terminé, et elle en profita pour lui poser de nouveau la question.

— Etait-ce mon frère ?

— C'était Son Altesse le prince Alexandre, en effet, répondit-il d'un ton exaspéré. Etes-vous prête à rentrer, Altesse ?

Altesse. Toujours ce souci du protocole. A croire qu'il ne l'avait jamais vue nue. Elle avait envie de lui jeter le contenu de son verre au visage, mais malheureusement, celui-ci était vide.

— Non, je ne suis pas prête à rentrer. Et si vous tenez à attendre jusqu'à ce que je le sois, je vous prierai de vous retirer dans un coin sombre. Personne ne m'invitera à danser si vous restez près de moi à me surveiller.

— Altesse, il est temps de rentrer, répéta-t-il comme s'il ne l'avait pas entendue.

— Pour vous peut-être, répliqua-t-elle. Mais moi, je reste ici.

— Altesse, insista-t-il, se redressant de toute sa taille qu'il avait impressionnante, nous devons partir. Une tempête se prépare.

— Si vous m'appellez encore une fois « Altesse », je vais me mettre à hurler, déclara-t-elle d'une voix très douce.

Il fit une nouvelle tentative, cette fois-ci sans donner à sa voix d'inflexion menaçante ni faire référence à son titre.

— Cette tempête pourrait être violente. Nous devons impérativement rentrer au motel pour nous mettre à l'abri.

— Une tempête, vraiment ? Comment se fait-il que je n'en aie pas entendu parler à la radio ?

— Elle vient d'être annoncée sur la chaîne météo, expliqua-t-il du ton qu'il aurait employé pour parler à une enfant un peu lente. Il va neiger, croyez-moi sur parole.

— Mais nous sommes en avril ! Je suis sûre que vous exagérez. Regardez tous ces gens. Ne se dépêcheraient-ils

pas de rentrer chez eux si une tempête sérieuse se préparait ?

— Au Montana, il neige souvent en avril.

— Parce que vous voilà expert sur la question, maintenant ?

— Ces gens vivent ici. Ils sont habitués aux tempêtes de neige. Ils ont des vêtements appropriés, ainsi que des véhicules capables de circuler par tous les temps et qu'ils savent conduire.

— J'ai un véhicule adéquat, et je sais parfaitement le conduire. Par ailleurs, même si je ne porte pas de vêtements d'hiver, je vous signale que le chauffage de mon pick-up fonctionne très bien.

— Rhiannon, il est temps de rentrer.

— Vous devez être réellement inquiet,

observat-elle. Vous venez de m'appeler par mon prénom.

Il la dévisagea durant plusieurs secondes, puis il insista d'une voix trop douce :

— S'il vous plaît.

Elle faillit céder, soudain effleurée par l'idée qu'elle se conduisait comme une petite fille gâtée.

Mais ce moment d'hésitation ne dura pas. Il n'était pas question de partir d'ici pour l'unique raison que Marcus Desmarais le lui ordonnait. Elle ne croyait pas un mot de son histoire de tempête. C'était seulement un stratagème qu'il avait inventé pour la convaincre de rentrer.

La vérité était simple. Elle ne faisait

rien de mal. La pendule au-dessus du bar annonçait qu'il n'était que 22 h 30. Elle avait parfaitement le droit de rester encore un peu si elle le souhaitait.

D'autant plus qu'il l'avait retrouvée, non ? Maintenant, il était là pour faire son précieux devoir, pour la protéger si le besoin s'en faisait sentir — ce qui n'avait certainement pas été le cas jusque-là.

Son frère Alex savait où elle était, son garde du corps se trouvait auprès d'elle, cela signifiait donc que personne au ranch ne s'inquiétait plus pour sa sécurité. Il n'y avait aucune raison qu'elle ne reste pas encore un moment.

— Marcus, allez vous poster là-bas près du mur du fond. J'ai envie de

danser encore un peu. Lorsque je serai prête à rentrer, je vous le ferai savoir.

Son visage demeura impassible comme un masque de pierre, mais une rage meurtrière brûlait au fond de ses yeux. Il la dévisagea si longuement qu'elle commença à craindre qu'il ne l'empoigne et ne la traîne menottée vers la sortie. A cette seule idée elle sentit sa peau picoter.

Mais il possédait un self-control à toute épreuve. Au bout du compte, il se contenta de tourner les talons et d'aller se poster là où elle lui avait indiqué.

* * *

Marcus ne la quittait pas du regard.

C'était tout ce qu'elle lui avait permis.

Alors, il la surveillait attentivement tandis qu'elle dansait avec un cow-boy, puis un autre.

Il se sentait de plus en plus frustré. Ce qu'il avait envie de faire, c'était de la jeter sur son épaule et de l'emporter loin d'ici, en dépit de ses protestations. Mais il ne pouvait pas procéder ainsi. Elle était sa princesse, et il vivait pour la servir. Cela signifiait que dans le cas d'une divergence d'opinions sur un sujet, c'était sa volonté à elle qui prévalait.

Il importait donc peu qu'une tempête se prépare, ou que tous ces cow-boys avec qui elle dansait soient des inconnus. Elle était belle et détendue, et

elle distribuait libéralement ses sourires à tous ses cavaliers.

L'alcool aidant, l'un de ces inconnus finirait inévitablement par se montrer trop entreprenant avec elle, et il lui incomberait alors de le remettre à sa place. Ce n'était pas non plus une perspective très réjouissante.

Quoique à la réflexion, à mesure que la soirée avançait, et qu'il était forcé de rester là, à les regarder poser leurs mains grossières sur elle, l'idée de distribuer quelques coups de poing devenait de plus en plus attrayante.

* * *

Rhia dansa avec un énième cow-boy.

Ce n'était plus tout à fait aussi amusant qu'avant l'apparition de Marcus.

Sans qu'elle comprenne trop pourquoi, depuis qu'il était là à suivre chacun de ses gestes de son regard froid et désapprobateur, tout ceci lui semblait soudain un peu sordide. Le plaisir de sa petite aventure s'était évaporé.

Lorsque le cow-boy suivant s'approcha pour l'inviter, elle le remercia et s'excusa, prétextant qu'elle était fatiguée. Elle retourna donc s'asseoir au bar et constata que quelqu'un lui avait offert une nouvelle bière accompagnée de tequila.

— Avec les compliments de Bobby Dale, expliqua Mona en s'approchant.

Assis quelques tabourets plus loin,

Bobby Dale leva son verre de bière pour la saluer, le visage fendu d'un large sourire.

Pourquoi pas ? Elle avala la tequila d'un trait, et s'attaqua à sa bière avec un brio extrêmement peu aristocratique. Quelque part, dans la pénombre, Marcus l'observait, probablement d'un air de dégoût.

Elle se dit qu'elle s'en fichait éperdument.

Bobby Dale fit signe à Mona de lui resservir une nouvelle tournée. La barmaid s'exécuta avant qu'elle n'ait eu le temps de refuser.

— Oubliez la bière, protesta Rhia.

Puis, sans prendre le temps de se demander si c'était bien raisonnable,

elle avala cette nouvelle tequila d'un trait.

C'était stupide, elle le savait. L'alcool avait laissé une traînée de feu dans sa gorge, et sa chaleur se répandait à présent dans son estomac. Elle regrettait déjà d'avoir bu ce verre. Et le précédent aussi.

Que prouverait-elle en s'enivrant ? Rien de bon, en tout cas. De plus, maintenant, elle avait besoin d'aller aux toilettes.

Elle dut d'abord attendre son tour, puis, alors qu'elle se lavait les mains, elle remarqua que son chignon commençait à se défaire, et que son brillant à lèvres avait disparu depuis longtemps. Ce qu'elle voyait dans la

glace correspondait un peu trop parfaitement à l'état dans lequel elle se sentait : elle avait l'air désemparée, à bout de forces. La tête lui tournait un peu à cause de l'alcool qu'elle avait bu, et elle avait les yeux cernés.

Ayant remis de l'ordre dans sa tenue, elle se recoiffa rapidement, puis redressa les épaules et poussa la porte.

Bien sûr, il était là dans le couloir, à l'attendre, sévère, inébranlable, patient comme la mort. Au premier coup d'œil, elle comprit qu'il ne servait à rien de lutter. Sa soirée d'aventures était terminée. Il était temps de retourner à l'hôtel et d'essayer de dormir quelques heures avant de remonter dans le jet privé de la famille, qui la ramènerait à

Montedoro le lendemain.

Naturellement, elle ne pouvait pas conduire dans son état. Elle allait devoir rentrer avec l'homme auquel elle s'était efforcée d'échapper. Alice devrait appeler la société de location pour faire récupérer le pick-up rouge sur le parking de *Rowdy's Roadhouse*.

— D'accord, dit-elle, faisant face à Marcus. Vous avez gagné. Allons-y.

Sans un mot, il lui emboîta le pas tandis qu'elle se dirigeait vers la sortie.

— Eh, mignonne ! l'interpella Bobby Dale en se plantant devant elle. Où vas-tu si vite ? N'ai-je pas droit à une dernière danse d'abord ?

Elle sentit que Marcus se rapprochait derrière elle, mais c'était inutile. Elle

était de taille à gérer Bobby Dale. Levant une main, elle ordonna à Marcus de rester tranquille.

— Très bien, Bobby Dale. Une danse, mais, ensuite, je devrai vraiment partir.

Son cavalier n'avait pas l'air exactement ivre, mais il n'était pas tout à fait sobre non plus. Ses yeux pâles allèrent se fixer sur l'homme silencieux qui se tenait derrière elle.

— Qui est-ce ? Ton petit ami ?

— Non, ce n'est pas mon petit ami. Voulez-vous danser, oui ou non ?

— Bien sûr, chérie. Viens.

Vaguement inquiète, elle lui permit de la prendre dans ses bras, et elle comprit immédiatement que cela avait été une erreur. Il la serrait de trop près, et tout

en dansant, il l'entraînait à l'écart de la piste de danse, vers l'ombre au fond de la grande salle. Lorsqu'elle se raidit et tenta de rétablir une distance convenable entre eux, il posa fermement la main sur une partie de son anatomie qu'elle entendait garder privée, et l'attira de force contre lui.

— A la seconde où je t'ai vue, j'ai compris que tu étais spéciale, lui chuchota-t-il à l'oreille, avec une haleine qui empestait la bière. Grande dame à l'extérieur et bombe sexuelle à l'intérieur, attendant seulement que l'homme de la situation allume la mèche.

C'en était trop.

— Ça suffit ! répliqua-t-elle d'un ton coupant. Lâchez-moi immédiatement.

Elle vit Marcus apparaître derrière l'épaule de Bobby Dale. Son visage n'exprimait qu'une sereine détermination. Il se tenait une trentaine de centimètres derrière son cavalier.

— Allons, chérie, il ne faut pas t'en aller fâchée contre moi, chuchota Bobby en enfouissant son visage dans ses cheveux, inconscient de la présence de Marcus. Je sens bien qu'il y a de la magie entre toi et moi...

Comme au ralenti, elle vit la main de Marcus se tendre vers lui, puis se poser sur son épaule. Bobby ne dit plus rien. Ses lèvres formèrent un « o » parfait, et son regard perdit toute expression. Il la relâcha, laissant ses bras retomber mollement, puis ses jambes se

dérobèrent sous lui et il s'effondra sur le sol.

Elle fixa le cow-boy inconscient d'un regard stupéfait, cherchant désespérément à comprendre ce qui s'était passé.

— Est-il... ?

— Dans dix minutes, il sera en pleine forme.

Personne d'autre dans le bar ne semblait avoir été témoin de la scène, car ils se trouvaient derrière un pilier, à l'écart de la piste de danse, dans une zone d'ombre.

Et alors, pour la première fois depuis huit ans, Marcus la toucha. Le souffle coupé, elle sentit qu'il la prenait dans ses bras. Puis, tout en dansant, il

l'entraîna en douceur mais avec détermination vers la sortie.

Elle ne se défendit pas. Outre le fait que son contact l'avait plongée dans une sorte de transe silencieuse, elle était plus que prête à laisser *Rowdy's Roadhouse* très loin derrière elle. Plongeant simplement le regard dans ces fascinants yeux presque verts, elle fut submergée par une immense vague de tristesse et de désir nostalgique. Pour lui, pour un homme qui daignait à peine lui adresser la parole.

Et ce désir la rendait plus malheureuse que jamais. Dans ce regard distant, elle se vit telle qu'elle était : une faillite totale, en tant que princesse et en tant que femme.

Marcus s'attendait à ce qu'elle lui résiste, à ce qu'elle se libère de son étreinte, à ce qu'elle lui ordonne de ne plus jamais oser poser la main sur elle, mais Rhiannon ne fit rien de tout cela. Elle se laissa emmener en dansant jusqu'à la sortie et ne protesta pas lorsqu'il ne la relâcha que pour la prendre par la main. Elle le suivit docilement dehors, et tout cela sans prononcer un seul mot.

Il neigeait déjà à gros flocons, et le vent s'était levé. Le ciel au-dessus de leurs têtes était d'un gris de plomb, comme un énorme poids maléfique prêt à s'abattre sur le monde. Il venait de

passer un hiver à Elk Creek, pour assurer la sécurité de la princesse Arabella. Il savait ce qui se préparait.

Davantage de neige. Sûrement beaucoup. Il faisait déjà très froid, mais la température allait descendre encore.

Trottinant maladroitement derrière lui, Rhia leva des yeux un peu égarés vers le ciel.

— Vous aviez raison. Il neige pour de bon. Et ce ciel a l'air plutôt menaçant.

— Continuez à marcher. Le 4x4 est un peu plus loin, là-bas.

Elle baissa la tête et avança sans protester. Sa main semblait minuscule dans la sienne, et il dut refouler un flot de souvenirs qui resurgirent spontanément dans sa mémoire. Des

images trop douces de leur relation interdite à l'université. En ce temps-là, ils se tenaient toujours par la main.

Il l'entraîna vers une file de véhicules. Il y avait de nombreux espaces libres dans le parking, à présent. A l'évidence, une bonne partie des clients de *Rowdy's* avaient battu en retraite avant que la neige ne commence vraiment à tomber. Ils dépassèrent le pick-up rouge, déjà recouvert d'une fine pellicule blanche, puis ils atteignirent enfin le 4x4. Lorsqu'il lui ouvrit la portière arrière, elle se rebella enfin et libéra sa main d'un geste brusque.

— Non.

Il dut résister à sa première réaction, qui était de la soulever dans ses bras et

de l'installer d'autorité sur le siège.

— Non à quoi, Rhiannon ? Ne voulez-vous plus partir ?

— Non, je ne monterai pas à l'arrière, précisa-t-elle en frissonnant de froid. Je veux monter à l'avant, près de vous.

C'était une entorse au protocole, et elle le savait parfaitement. Une princesse ne s'asseyait pas à côté de son chauffeur. Mais, à ce stade, le principal était de la faire monter dans le véhicule, et tant pis pour le reste.

— Très bien, dit-il d'un ton impatient. Dépêchons-nous. Nous devons nous mettre en route sur-le-champ.

Il lui ouvrit la portière du passager et attendit qu'elle soit bien installée avant de refermer la portière en lui conseillant

d'attacher sa ceinture. Lorsqu'il se glissa derrière le volant elle avait tellement froid qu'elle claquait littéralement des dents. Il fit démarrer le moteur, régla le chauffage au maximum et sortit lentement du parking pour gagner la route.

Il sentit immédiatement que quelque chose n'était pas normal. Puis, il comprit. Il n'y avait aucun autre véhicule sur la route. Personne n'avait quitté ce bar en même temps qu'eux. Les habitants du pays avaient très bien compris la situation. Tous ceux qui n'étaient pas rentrés chez eux plus tôt resteraient tranquillement là où ils étaient, à attendre que le plus gros de la tempête soit passé.

Il posa son pied sur le frein juste avant de sortir du parking et de s'aventurer sur une route déjà enneigée et balayée par le vent.

— Il serait peut-être plus raisonnable d'attendre ici la fin de la tempête, remarqua-t-il. C'est ce que tout le monde a l'air d'avoir fait.

Elle ne tourna pas les yeux vers lui. Elle était recroquevillée sur son siège, les bras étroitement serrés contre ses flancs, la tête dans ses épaules telle une tortue dans sa carapace. Mais, par bonheur, ses frissons semblaient un peu moins violents.

— Non.

Elle avait parlé d'une voix douce. Sans animosité aucune, mais avec une

tristesse infinie dans la voix.

— S'il vous plaît, ajouta-t-elle. Ne pourrions-nous pas regagner Elk Creek ? Je ne pourrais pas supporter de retourner dans cet endroit.

Il voulut suggérer qu'ils louent des chambres dans le motel situé derrière le saloon pour y attendre la fin de la tempête. Mais Rhia n'était pas en état de passer la nuit dans un motel miteux. Celui d'Elk Creek n'était pas un palace, mais au moins, elle y retrouverait sa famille, y compris Alice, sa sœur préférée, en qui elle avait totalement confiance. Or cette nuit, Rhiannon avait besoin de réconfort.

— Etes-vous certaine de vouloir prendre la route par un temps pareil ?

répéta-t-il.

Elle acquiesça en silence, évitant toujours son regard.

— S'il vous plaît, pourrions-nous reprendre la route ?

Ainsi firent-ils.

* * *

Il neigeait plus fort, à présent. Et le vent projetait l'épais rideau de flocons contre le pare-brise. Marcus conduisait lentement, avec une attention extrême.

Mais les conditions étaient épouvantables, et elles s'aggravaient de minute en minute. Leur visibilité fut presque aussitôt réduite à zéro. Il faillit suggérer de nouveau de faire demi-tour,

mais, à ce stade, il n'était même plus certain que ce soit possible. Il ne distinguait plus les bas-côtés de la route. Et, si un autre véhicule surgissait pendant qu'il faisait sa manœuvre...

Il choisit de continuer à rouler. Les essuie-glaces peinaient à repousser la neige qui obscurcissait le pare-brise. Rhiannon était assise près de lui, muette et totalement immobile.

Tout se passerait bien. Elle surmonterait cette épreuve, bien sûr. Elle était une femme admirable dotée d'une volonté d'acier. Il devait simplement la ramener en sécurité auprès de sa famille, et tout irait bien. Il lui suffirait...

Un autre véhicule apparut devant eux,

roulant dans la direction opposée. Pour l'instant, il n'en voyait que les phares, mais il comprit tout de suite que la voiture arrivait trop vite.

Rhiannon étouffa un cri.

— Marcus ! Oh ! mon Dieu !

— Ne vous inquiétez pas. Il n'y a pas de danger.

Il klaxonna à plusieurs reprises, mais il était trop tard. Les phares éblouissants commencèrent à pivoter, éclairant le bas-côté de la route, et il distingua enfin l'autre véhicule, un pick-up brun qui venait de faire un tête-à-queue et arrivait sur eux à toute allure.

Il n'avait qu'une seule solution. Tournant vivement le volant, il monta sur l'accotement. Le pick-up brun passa

près d'eux comme une ombre, heurtant violemment l'arrière de leur 4x4 avant de disparaître dans le blizzard.

Cramponné à son volant, Marcus tenta désespérément de remonter sur la chaussée, mais sans succès. Le 4x4 continua à dérapier sur la neige glacée et plongea dans le talus au bord de la route.

Comme dans un rêve, Rhia vit le camion brun qui dérapait, hors de contrôle, puis distingua le visage terrifié du conducteur, un vieil homme coiffé d'un grand chapeau. Et soudain, ils quittèrent la route, l'avant du 4x4 plongeant presque à la verticale. Elle ferma les yeux, se préparant à la mort, persuadée qu'ils tombaient dans un ravin.

Mais ses craintes furent vaines. Ils atteignirent le fond presque instantanément, avec une secousse suffisamment violente pour provoquer un éclair de douleur dans tous ses os. Presque aussitôt, un mur élastique géant apparut devant elle, la giflant au visage et à la poitrine. Celui-ci se dégonflait déjà lorsqu'elle comprit qu'il s'agissait de l'airbag.

A ce stade, le 4x4 s'était immobilisé. Dans le soudain silence, on n'entendait plus que les craquements et les étranges soupirs d'un véhicule qui ne roulerait probablement jamais plus.

— Rhia ! Mon Dieu ! Etes-vous...

A moitié hors de son siège, Marcus se penchait vers elle, et elle osa tendre la

main pour caresser ce cher visage qui ne serait jamais à elle. Réel. Tiède. Un peu râpeux à cause de la barbe d'une journée qui s'y hérissait, exactement comme dans les rêves qui la torturaient.

— Vous venez de m'appeler Rhia...

— Etes-vous blessée ? s'enquit-il d'un ton anxieux.

Elle ferma les yeux et se livra à un rapide inventaire physique. Lorsqu'elle les rouvrit, elle trouva la force de lui offrir un sourire un peu tremblant.

— Non. Je vais bien. Assez secouée, mais rien de cassé.

— Dieu merci.

— Et vous ?

— Je vais très bien, répondit-il aussitôt, repoussant comme toujours son

propre bien-être au second plan.

Elle se figea tout à coup, se souvenant du vieil homme dans l'autre véhicule.

— Ce pauvre vieux monsieur dans le pick-up ! s'exclama-t-elle en débouclant sa ceinture. Il a sûrement quitté la route, lui aussi. Il a peut-être besoin d'aide.

— Attendez.

— Mais, Marcus...

— Je vais appeler une ambulance.

Il porta la main à son oreillette et tenta d'établir une communication. Elle attendit anxieusement, mais au bout de quelques secondes, Marcus secoua la tête.

— Pas de réseau. Probablement à cause de la tempête.

— Oh ! non ! Qu'allez-vous faire ?

— Je vais essayer de nous sortir d'ici.
Rebouclez votre ceinture.

C'était sûrement possible. Les phares fonctionnaient toujours, à demi enfouis dans la neige qu'ils éclairaient d'une étrange lueur. Le pare-brise était également intact, mais l'avant du 4x4 avait souffert et les tôles étaient froissées.

Marcus écarta son airbag dégonflé pour faire démarrer le moteur. Ou, tout du moins, c'était son intention. Il n'obtint qu'un cliquètement, puis les phares s'éteignirent. Il fit une nouvelle tentative, avec le même résultat. Le moteur refusait de démarrer.

— Nous devrions aller nous assurer que ce vieil homme n'est pas blessé.

— Vous tremblez de froid, constata-t-il en la fixant dans la pénombre. Vous portez des escarpins de satin à hauts talons et vous n'avez pas de manteau.

A cet instant, elle s'en voulut affreusement d'avoir agi d'une façon aussi stupide. Parce qu'elle avait été désireuse d'échapper à l'homme assis près d'elle, un vieillard allait peut-être mourir.

— Je suis désolée ! gémit-elle. Tout est ma faute, je le sais. Mais nous devons faire quelque chose. Ou au moins essayer.

Il tendit le bras par-dessus son siège et attrapa un plaid de laine qu'il lui offrit.

— Enveloppez-vous dans cette couverture. Je n'ai pas entendu de bruit

d'accident. Ce vieux cow-boy a peut-être repris le contrôle de son véhicule.

— Comment auriez-vous pu l'entendre ? Nous tombions dans un ravin nous-mêmes, et...

— Ne discutez pas, coupa-t-il. Enveloppez-vous dans cette couverture et serrez-la bien contre vous.

Cette fois-ci, il n'attendit pas qu'elle le fasse elle-même. Il glissa le plaid de laine derrière son dos et le referma autour de ses épaules. Elle plongea son regard tout au fond de ces yeux qui hanteraient à tout jamais ses rêves, respira cette fragrance unique qui était restée gravée dans sa mémoire : savon et pure masculinité.

— Mais, Marcus...

— J'irai moi-même voir si nous pouvons faire quelque chose pour lui, d'accord ? Restez bien enveloppée dans cette couverture.

Elle acquiesça en silence, et il la relâcha pour se glisser d'un geste souple sur le siège arrière. Dès qu'il se fut éloigné, elle se sentit perdue et abandonnée. Étaient-ce les deux verres de tequila qu'elle avait sottement avalés chez *Rowdy's* ? L'accident ? La présence de Marcus à son côté toute cette journée, qui lui rappelait si cruellement tout ce qu'ils n'auraient jamais ?

Probablement un peu de tout cela. En tout cas, son cerveau semblait fonctionner au ralenti, comme dans une

sorte de brume. Elle l'avait poussé à sortir pour s'assurer que le vieil homme n'avait pas besoin d'aide, mais elle se rendait compte à présent que c'était une idée stupide.

— Attendez. Non... ce n'est pas la bonne solution. Vous ne pouvez pas aller seul dans ce blizzard. Ce serait...

A cet instant, il était penché sur le plancher entre les sièges, mais il se redressa pour plonger son regard sombre au fond du sien.

— Nous devons vérifier que ce cowboy qui nous a fait sortir de la route n'est pas blessé, et vous ne pouvez pas y aller. C'est donc à moi de le faire. D'accord ?

Sur ces mots, il disparut de nouveau

derrière le siège et elle l'entendit déplacer des objets. Lorsqu'il se redressa, un flot de lumière illumina l'intérieur du 4x4.

— Une lampe torche ? Où l'avez-vous trouvée ?

— Il y a un kit d'urgence, sous le plancher arrière. Une seconde couverture, une seconde lampe électrique, des câbles de batterie, des torches de détresse, une tente de survie, des choses de ce genre.

— Tout cela fait-il partie de l'équipement de ce véhicule ?

— Ce sont des options. Vous connaissez votre frère.

Alexander. Bien sûr, elle aurait dû le deviner. Son frère était très attaché aux

questions de sécurité. « Obsédé » serait le mot juste. Dans le rayon de la lampe torche, elle vit un demi-sourire danser sur les lèvres de Marcus. Si la situation n'avait pas été aussi alarmante, ce sourire lui aurait réchauffé le cœur.

— Marcus ?

— Oui ? Qu'y a-t-il ?

— J'ai changé d'avis. Je ne veux pas que vous y alliez.

— Est-ce un ordre ?

— Oh ! ne soyez pas ridicule ! marmonna-t-elle en resserrant les pans de la couverture autour d'elle.

— Dans ce cas, il vaut mieux que je remonte au moins jusqu'à la route. J'allumerai quelques torches de détresse, et je jetterai un coup d'œil

pour voir si ce pick-up brun est quelque part dans les parages. Si c'est le cas, j'irai proposer mon aide au conducteur.

— Vous ne vous éloignerez pas trop, n'est-ce pas ?

— Non, rassurez-vous. Mon premier devoir est de veiller sur votre sécurité, et c'est exactement ce que je ferai. Je ne perdrai pas de vue les torches que je compte allumer.

Elle lui était immensément reconnaissante de sa sollicitude, et, en même temps, elle avait honte de les avoir placés dans cette horrible situation. Sans qu'elle sache trop comment, sa soirée d'aventures s'était transformée en cauchemar. Elle pria silencieusement pour que son protecteur

revienne sain et sauf.

— Très bien, dit-elle en prenant une profonde inspiration. Mais soyez très prudent, d'accord ?

Il essaya encore de téléphoner et ne put que constater une nouvelle fois l'absence de réseau. La portière avant, côté conducteur, était bloquée par la masse de neige qu'ils avaient labourée, mais celle de l'arrière semblait apte à s'ouvrir si l'on poussait un peu. Il actionna la poignée et, appuyant son épaule contre la portière, exerça une vigoureuse poussée. La portière craqua, gémit et s'entrouvrit lentement. L'interstice obtenu n'était pas bien large, mais il lui suffirait. Un tourbillon d'air glacé pénétra dans l'habitacle.

— Restez bien couverte, dit-il en se glissant à l'extérieur. Je ne serai pas long.

— Que le ciel te protège, murmura-t-elle alors qu'il refermait doucement la portière derrière lui.

Elle suivit des yeux le déplacement du rayon lumineux de sa lampe torche alors qu'il remontait le talus, luttant contre le blizzard. Puis, bien trop vite, elle le perdit de vue. Depuis sa place sur le siège avant, elle n'avait qu'un angle de vue étroit sur le talus enneigé, et cela lui fut bientôt insupportable. Elle se glissa sur le siège arrière et constata que de cette position, elle distinguait une faible lueur sur la route au-dessus d'elle.

Soudain, à travers les tourbillons de

neige fouettés par le vent, elle vit un éclair éblouissant, suivi par la lueur rougeoyante d'une torche de détresse. Un instant plus tard, il alluma une seconde torche au bord du talus au-dessus d'elle.

Puis, sa lampe disparut dans le blizzard, et elle n'eut plus que la lueur rouge des torches pour unique réconfort.

Ce fut une attente interminable. Aucun autre véhicule ne passait sur la route. Elle ne voyait que la lueur des torches de détresse et se demanda quelle heure il pouvait être. Elle n'avait ni montre ni téléphone, et elle n'était pas très sûre que la pendule de bord fonctionne encore. Elle continua donc à guetter son retour par la vitre arrière, en souhaitant

de toutes ses forces que ce soit très bientôt.

Elle faillit pousser un cri de joie lorsqu'elle vit réapparaître le faisceau de sa lampe électrique au milieu des tourbillons de neige. Dieu merci, il approchait dans sa direction. Dix ou quinze minutes à peine s'étaient écoulées depuis qu'il avait été avalé par le blizzard, mais chacune d'elles lui avait semblé durer une éternité.

Le rayon lumineux s'immobilisa un instant au sommet du talus, puis elle vit l'éclair d'une troisième torche de détresse qu'il allumait entre les deux premières.

Puis il commença enfin à redescendre le talus.

Elle poussa de toutes ses forces contre la portière pour l'aider à ouvrir. Le vent glacial et les tourbillons de neige s'engouffrèrent en même temps que l'homme aux larges épaules.

— Vous êtes sain et sauf, murmura-t-elle, luttant contre un besoin presque irrésistible de se précipiter dans ses bras. Vous devez être transi de froid...

Il éteignit sa lampe torche, secoua la neige de ses épaules et tapa des pieds sur le plancher pour débarrasser ses bottes de celle qui y adhérait.

— Ne vous avais-je pas recommandé de rester bien couverte sur le siège avant ? fit-il remarquer.

— Avez-vous trouvé le vieil homme ? s'enquit-elle, ignorant sa question.

— Non. Aucun signe de lui ou de son pick-up. J'ai vu le sillon qu'il a laissé dans la neige lorsqu'il a traversé la route en dérapant, mais ses traces de pneus semblent se redresser un peu plus loin.

— Se redresser ? répéta-t-elle. Est-ce vraiment possible ?

— Visiblement, oui. Je vous l'ai dit, les gens du pays ont l'habitude de conduire dans le mauvais temps.

— Cela n'avait pas l'air d'être le cas lorsqu'il a perdu le contrôle et qu'il a glissé tout droit vers nous.

Marcus haussa les épaules.

— Apparemment, il s'en est tout de même sorti.

— Vous devez être gelé, observa-t-

elle d'une voix douce.

— Je ne tarderai pas à me réchauffer, ne vous inquiétez pas.

— Et comment ? Il fait presque aussi froid dedans que dehors. Avez-vous une idée de l'heure qu'il peut être ?

— Minuit quarante, répondit-il, relevant sa manche pour consulter une montre multifonctions comme on en avait dans l'armée.

— Nous sommes déjà demain, observa-t-elle en soupirant.

Frissonnant dans l'air glacé de l'habitacle, elle le vit se pencher pour extraire deux autres couvertures du kit d'urgence sous le plancher.

— N'aviez-vous pas mentionné une tente de survie dans votre kit ? s'enquit-

elle.

— Oui, en effet.

Il se pencha de nouveau pour extraire ce qui ressemblait à une grande feuille de papier d'aluminium pliée de nombreuses fois. Dans la faible lueur de l'habitable, elle luisait doucement comme de l'argent.

— Tenez. Couvrez-vous-en. Vous devez rester bien au chaud jusqu'à l'arrivée des secours.

— Vous en avez plus besoin que moi.

— Prenez-la, Rhiannon.

— Combien de temps ces torches de détresse vont-elles brûler ?

— Je l'ignore, reconnut-il. Une heure, environ.

— Et si les secours ne sont pas

arrivés, d'ici là ?

— Ils finiront par arriver. La tempête va se calmer. Au lever du jour, des gens partiront à notre recherche. Nous sommes au bord d'une route très fréquentée, et des véhicules passeront certainement. Il nous suffira de leur faire signe. Entre-temps, nous devons rester bien au chaud jusqu'à ce que quelqu'un nous retrouve.

Elle le dévisagea longtemps, puis elle osa enfin exprimer le fond de sa pensée :

— Nous allons devoir partager notre chaleur corporelle, comme nous allons partager les couvertures et la tente de survie.

Il demeura un instant silencieux. Elle sentait son regard intense fixé sur elle

dans la pénombre.

— Vous avez raison, murmura-t-il enfin en hochant la tête.

Ils joignirent leurs efforts pour déplier la tente, qui était bien plus grande que les couvertures. Lorsque ce fut fait, elle recouvrait entièrement les deux sièges.

— Je vais m'installer contre la portière, déclara-t-il. Vous vous assiérez entre mes jambes et nous nous envelopperons dans les deux couvertures, puis nous nous recouvrirons de la tente de survie. Vous utiliserez la troisième couverture pour vous en envelopper les jambes et garder vos pieds bien au chaud.

— Et vos pieds à vous ? remarqua-t-elle. Vos bottes doivent être trempées.

Vous risquez d'avoir les orteils gelés.

— Tout va bien, ne vous inquiétez pas.

— Arrêtez cela, voulez-vous ? Dès la fin de la tempête, vous allez insister pour remonter sur la route afin de signaler notre présence à un éventuel véhicule. Comment ferez-vous cela avec des pieds gelés ? Mais si vous ôtez vos bottes et glissez vos pieds sous la couverture et la bâche de survie, ils resteront bien au chaud grâce à la chaleur de nos corps.

— Vous ne cessez de parler de notre chaleur corporelle, marmonna-t-il.

Elle ne savait plus si elle devait en rire ou en pleurer. Marcus paraissait totalement découragé, écrasé par une immense lassitude. Et elle se sentit de

nouveau affreusement coupable à son égard.

— Ecoutez, Marcus. Je suis sincèrement désolée de ce qui s'est produit, et je sais que c'est entièrement ma faute. Je sais que partager ma chaleur corporelle est la dernière chose au monde dont vous ayez envie, mais...

— Vous voyez ? coupa-t-il. Vous venez encore de le dire.

— Je vous répète que je suis désolée. Mais il n'y a pas d'autre solution.

— Et vous n'avez aucune idée de ce dont j'ai envie, dit-il d'une voix un peu rauque.

Elle éprouva le même délicieux frisson qu'autrefois en entendant le son de sa voix. Aussitôt, son cœur la trahit et

se mit à battre la chamade. Elle lui ordonna en vain de se calmer.

— Il n'y a pas d'autre moyen.

— Oui, convint-il d'un air sombre. Je le sais.

— Qu'attendez-vous, alors, pour retirer vos bottes ?

— Vous avez raison.

— Attendez. Je vais vous aider.

Il la dévisagea un instant, et, malgré la pénombre, elle sut exactement ce qu'il pensait : « Il n'est pas convenable que Son Altesse aide un simple garde du corps à ôter ses bottes ».

Pourtant, il la surprit en levant l'une de ses bottes trempées vers elle. Lâchant ses couvertures, elle empoigna la chaussure à deux mains et la lui ôta,

avant de procéder de la même façon avec la seconde.

C'était à n'en pas douter un geste très intime qu'elle accomplissait pour lui. Et elle se sentit de nouveau submergée par une vague de tristesse au souvenir des quelques merveilleuses semaines qu'ils avaient passés ensemble. C'était lors de sa première année à l'université, quand elle étudiait l'histoire de l'art. Marcus avait vingt-deux ans, et il se trouvait en Californie pour suivre un cours intensif de sciences du comportement et de psychologie militaire, financé par une bourse spéciale du Montedoro.

Ils avaient fait connaissance lorsqu'il l'avait croisée par hasard à la librairie

de l'université et qu'il l'avait reconnue. Elle l'avait surpris en train de la dévisager et lui avait demandé sans détour pourquoi il la fixait ainsi.

Son jeune cœur avait manqué un battement lorsqu'il s'était mis au garde-à-vous devant elle.

— Votre Altesse, je suis le sous-lieutenant Marcus Desmarais, de la Garde du Montedoro. Je suis à vos ordres.

Elle avait ri alors, ravie de rencontrer un compatriote à Los Angeles, et elle l'avait invité à prendre un café en sa compagnie. Il avait visiblement été aussi surpris qu'elle de s'entendre accepter son invitation.

Ils étaient rapidement devenus bons

amis. Cela leur avait semblé tout naturel puisqu'ils étaient l'un et l'autre très loin de chez eux. Leurs affinités communes avaient semblé plus importantes que leur différence de statut social. Le gouffre qui, à Montedoro, séparait une princesse d'un homme du peuple n'avait jamais constitué un obstacle à leur relation.

Pas pour elle en tout cas.

Pour elle, ce détail n'avait jamais eu la moindre importance. Après tout, sa mère régnait sur le pays — et elle avait épousé un roturier, un Texan, acteur de cinéma. Et c'était le plus heureux des mariages. Dernière dans la ligne de succession au trône, Adrienne Bravo-Calabretti avait hérité d'un pays criblé de dettes, et donné à son mari et à la

nation quatre princes et quatre princesses. Sous son règne, le pays avait prospéré, et aujourd'hui, le niveau de vie y était l'un des plus élevés du monde. Le trône avait un héritier, et un nombre confortable de successeurs éventuels.

Et la responsable de ce succès était une princesse qui avait épousé un roturier.

Rhia laissa tomber la seconde botte sur le plancher du 4x4, souhaitant de tout cœur que l'homme assis près d'elle dans la pénombre puisse se montrer aussi ouvert, aussi clairvoyant que son propre père l'avait toujours été.

— Rapprochez-vous, dit Marcus d'une voix douce. Vous frissonnez de nouveau.

Poussant un profond soupir, elle se contorsionna pour s'installer entre ses jambes aux muscles durs. Puis ils s'enveloppèrent dans les couvertures comme dans une sorte de cocon et il s'adossa à la portière avant de déployer la tente de survie au-dessus de leurs têtes.

Celle-ci était assez grande pour les recouvrir tous deux entièrement sans gêner leurs mouvements. Il l'entoura alors de ses bras vigoureux et la serra contre son large torse.

Instantanément, elle cessa de trembler. Elle se sentait bien, en parfaite sécurité. Mais lui ? Comment se sentait-il ?

— N'avez-vous pas froid, adossé ainsi contre la portière ?

— Rhiannon, je suis très bien.

Il la serra plus fort contre lui. C'était très agréable. Elle fit toutefois de son mieux pour ne pas y prendre trop de plaisir. Son souffle tiède caressait sa nuque lorsqu'il ajouta :

— En fait je ne me suis jamais senti mieux.

— Jamais ? répéta-t-elle, osant esquisser un sourire.

— Essayez de vous reposer.

— Neige-t-il encore ?

Elle se releva contre lui pour jeter un coup d'œil à la vitre, et dans le mouvement elle effleura une partie très intime de son corps.

Elle crut l'entendre gémir, tandis que ses bras musculeux se resserraient

autour d'elle.

— Ne bougez pas. Restez bien au chaud.

Sa merveilleuse voix grave résonna comme un lointain grondement de tonnerre dans son dos. Elle sentit distinctement sa réaction physique au contact de leurs deux corps, et un flot de sang afflua à ses joues.

Retenant sa respiration, elle s'efforça de ne plus bouger d'un millimètre et tenta de se rassurer en songeant qu'il ne pouvait pas la voir rougir, puisqu'il faisait trop sombre et qu'elle lui tournait le dos.

— Je voulais seulement voir s'il neigeait toujours, dit-elle, faisant de son mieux pour dissimuler son embarras.

— Eh bien, oui. Il neige toujours autant. Reposez-vous.

Elle doutait sérieusement de pouvoir dormir. Cet instant était trop étrange et trop merveilleux. C'était comme si tous ses fantasmes interdits s'étaient soudain réalisés. Elle et lui, serrés l'un contre l'autre dans l'obscurité. Certes, elle éprouvait un certain embarras à sentir la preuve de son désir presser contre la partie inférieure de son dos. Mais elle se sentait aussi excitée. Et heureuse à l'idée que son désir d'elle ne s'était pas éteint malgré les années. Elle ne lui était pas indifférente, quoi qu'il en dise. Mais c'était une victoire un peu mesquine, et elle le savait.

Il n'y avait vraiment pas de quoi

pavoiser. Cet homme ne pouvait empêcher ce qui n'était qu'une réponse biologique au contact intime de leurs corps. Sa réaction physique ne prouvait rien — sauf qu'il était un homme et qu'elle était une femme. Ce soir, il avait fait son devoir, au-delà même de ce qu'elle pouvait espérer de lui. Elle lui en serait reconnaissante, et, à l'avenir, veillerait à se comporter comme une personne de son rang.

Peu à peu, elle se détendit donc. A présent qu'elle ne claquait plus des dents, elle se sentait redevenir presque optimiste.

Tout compte fait, s'ils vivaient une expérience éprouvante, la situation avait aussi ses bons côtés. Ni l'un ni l'autre

n'avait été blessé. Et, selon toute évidence, le vieux cow-boy s'en était également sorti sans une égratignure. Dès le lever du jour, lorsque la tempête se serait calmée, on viendrait les secourir.

Son aventure aurait pu se terminer de façon beaucoup plus dramatique.

En outre, elle se sentait réellement épuisée. Elle appuya sa tête tout contre les battements puissants et réguliers du cœur de Marcus et ferma les yeux.

Alors elle se souvint...

Deux semaines.

C'était le temps qu'il leur avait fallu dans l'atmosphère détendue de la Californie du Sud. Deux semaines loin de tout ce qui les séparait comme s'ils avaient vécu à mille lieues l'un de l'autre, et ce qui avait commencé comme une simple amitié était devenu une histoire d'amour.

Une histoire d'amour *secrète*. Après

tout, Rhia avait à peine dix-huit ans. Elle s'était efforcée de croire qu'ils vivaient seulement une amourette, et qu'elle était trop jeune pour songer à une relation sérieuse. Marcus lui-même étant un militaire dans l'âme, son devoir passait avant tout. Il se considérait d'un rang très inférieur au sien, et il se sentait affreusement coupable d'avoir été son premier amant — d'avoir été son amant tout court, en fait.

Il ne cessait de lui répéter qu'elle méritait un prince. Néanmoins, au cours de ces quelques jours magiques d'un bonheur parfait, il s'était détendu au point de se confier à elle. Il lui avait parlé de son enfance. Il avait été élevé par les religieuses de St Stephen, qui

l'avaient trouvé lorsqu'il n'était qu'un bébé, abandonné dans un couffin sur les marches de la cathédrale du Montedoro. Il ignorait qui étaient ses vrais parents. Il avait commencé sa vie seul au monde, puis il avait été adopté.

— Mais le couple a divorcé peu de temps après. J'étais censé cimenter leur union, mais comme cela n'a pas fonctionné, ni l'un ni l'autre ne voulait plus de moi. A l'âge de trois ans, j'étais de retour à St Stephen. Après cela, si j'étais un petit garçon très, très sage avec les religieuses, je m'arrangeais toujours pour ne pas être choisi lorsque quelqu'un se présentait en vue d'adopter un enfant. J'ai oublié comment je m'y prenais exactement. J'étais trop petit.

Mais je me souviens très bien que je ne voulais plus avoir le cœur brisé de cette façon.

Elle lui avait répondu qu'elle admirait la façon dont il avait surmonté ces souffrances pour devenir l'homme fort et honorable qu'il était désormais.

— Pas tellement honorable, et pas fort du tout. Autrement, je ne serais pas ici avec vous.

Ils se tenaient face à face sur la pelouse devant le bâtiment de style néo-roman de l'une des bibliothèques du campus. Elle se souvenait des grands arbres, de l'ombre mouchetée de leur feuillage, de la sensation qu'à cet instant ils étaient seuls au monde. Elle s'était haussée sur la pointe des pieds pour

déposer un baiser sur ses lèvres.

— Je ne regrette rien, avait-elle murmuré. Je suis très, très heureuse que vous soyez ici.

Et il lui avait alors fait promettre qu'un jour ils se sépareraient et que leur idylle prendrait fin pour toujours lorsqu'il aurait terminé sa formation et rentrerait au Montedoro. Les semaines qu'ils avaient vécues ensemble devaient rester leur secret pour toujours.

— Promettez-le-moi, Rhia. Lorsque je partirai, nous nous séparerons une fois pour toutes, et personne ne saura jamais rien.

— Oui, bien sûr. Je vous le promets.

Elle avait prononcé ces mots en levant des yeux pleins d'adoration vers lui,

portée par l'illusion qu'ils vivaient un instant où l'amitié la plus sincère se mêlait à leur merveilleux désir. En acceptant que leur relation se termine et qu'elle reste un secret, elle était certaine que cette séparation était ce qu'elle souhaitait aussi. Pas parce qu'il n'était qu'un roturier, un soldat, mais parce qu'elle n'avait que dix-huit ans, toute sa vie devant elle et n'avait jamais imaginé rencontrer l'homme de sa vie à dix-huit ans.

Sur le campus, ils dormaient dans des bâtiments séparés. Marcus avait trois colocataires, et elle partageait elle aussi sa chambre avec une autre étudiante. Il leur était donc impossible de se rencontrer dans leurs chambres

respectives.

Lorsqu'ils considérèrent que le moment d'être réellement ensemble était venu, ils trouvèrent un petit hôtel tout simple à deux pas du campus. Pour elle, il était magnifique, avec ses épais murs de stuc blanchis à la chaux et sa toiture de tuiles rouges. C'était une bâtisse d'un seul étage, dont chacune des chambres ressemblait davantage à un minuscule appartement ouvert sur une cour centrale qu'à une chambre d'hôtel.

On l'appelait *La Casa de la Luna*.

La maison de la lune.

Elle adorait leur retraite lunaire. Et tout spécialement la chambre où ils s'étaient aimés pour la toute première fois, et qui était devenue « leur »

chambre. Un bougainvillier aux fleurs d'un rouge éclatant grimpait sur le mur extérieur. Leur chambre comportait un minuscule coin salon où ils étudiaient quelquefois ensemble. Il y avait une antique baignoire en fonte dans la salle de bains et un miroir hors d'âge un peu piqué.

C'était un lieu magique que cette chambre. Chaque fois qu'ils y venaient, elle souhaitait ne plus jamais avoir à la quitter. Et, lorsqu'ils en repartaient, elle ne vivait plus que pour le moment où ils y reviendraient. Hélas, Marcus n'était en Amérique que pour deux mois, et le jour de son départ approcha à grands pas.

Ils se quittèrent comme ils se l'étaient promis. Elle l'accompagna en voiture à

l'aéroport de Los Angeles, et, en l'embrassant une dernière fois, elle réussit à ne pas pleurer. Elle le suivit des yeux alors qu'il s'éloignait vers l'aire d'embarquement, sans se retourner une seule fois pour vérifier si elle était encore là. C'était ce qu'elle avait souhaité. Ces quelques semaines ensemble avaient été merveilleuses, mais à présent, chacun d'eux devait suivre son propre chemin.

Domage toutefois qu'il lui ait été impossible d'oublier Marcus. Et qu'aucun autre homme n'ait jamais pu se comparer à lui...

* * *

— Marcus ?

Sa voix était douce. Hésitante.

Il sortit d'un rêve confus dans lequel il était dévoré d'un désir douloureux. Elle était serrée tout contre lui. Il ne pouvait pas la repousser. Pour une raison obscure mais impérieuse, il devait la garder contre lui, la serrer dans ses bras. Il n'avait pas le droit de la repousser. Mais il n'avait pas non plus le droit de l'embrasser, de lui ôter tous ses vêtements et de se perdre dans sa chaleur veloutée.

Cela lui était interdit.

Cela ne pouvait plus jamais se produire.

C'était une torture de l'espèce la plus cruelle. Or tout soldat sait que sous la

torture, on peut trahir sa famille, son pays, tout ce qui compte en fait.

Pourvu que cesse cette agonie.

— Marcus ?

Il ouvrit brusquement les yeux dans l'obscurité.

Et il se souvint. Le mariage de Son Altesse la Princesse Arabella. *Rowdy's Roadhouse*. L'accident.

Rhia était bel et bien serrée tout contre lui. Autrement dit, le désir brûlant qu'il combattait dans son rêve était une réalité.

— Etes-vous réveillé ?

— Maintenant, oui, marmonna-t-il, ordonnant à son corps de bloquer cette réaction physique douloureuse.

Enveloppés dans le cocon des

couvertures et de la tente de survie, ils étaient bien au chaud désormais, et c'était tout ce qui comptait. Il n'avait plus à s'inquiéter de la possibilité qu'elle souffre des engelures ou qu'elle contracte une pneumonie — ou, pire, qu'elle meure de froid avant l'arrivée des secours.

— Et la neige ?

— Elle tombe toujours, répondit-il en jetant un coup d'œil par-dessus le siège.

— Quelle heure est-il ?

Il libéra son bras juste le temps de consulter sa montre.

— Presque 2 heures.

— Votre téléphone ?

— Toujours pas de réseau. Rendormez-vous. Dans quelques heures,

tout sera terminé.

— J'ai une confession à vous faire, dit-elle dans un souffle.

— Gardez-la pour un prêtre.

— Alice est au courant, pour nous deux. Je lui ai tout dit il y a huit ans, une semaine après vous avoir conduit à l'aéroport.

Cette nouvelle ne le surprit pas outre mesure. Et sa voix si douce, si incroyablement sexy, réduisait à néant les efforts qu'il pouvait entreprendre pour réprimer les élans de son corps.

— Ce n'était pas très prudent, observa-t-il.

— Elle ne l'aurait jamais répété. Et elle ne l'a jamais fait, d'ailleurs.

Il livrait un combat titanesque contre

lui-même. Elle était si douce dans ses bras ! Et elle sentait si bon, une fragrance de vanille et de fleurs, et ainsi qu'un autre parfum qui n'appartenait qu'à elle-même. Il l'aurait reconnue au cœur de la nuit la plus noire, dans la foule la plus dense, même les yeux bandés.

— Reposez-vous, se contenta-t-il de répondre.

— Vous vous répétez.

Il faillit déposer un baiser dans sa sombre chevelure parfumée, mais se retint juste à temps.

— Nous devons rester dans cette position pour conserver notre chaleur. Autant en profiter pour dormir un peu.

— Ou alors, nous pourrions parler.

— Nous n'avons rien à nous dire.

— menteur, dit-elle tout bas.

Il ne la contredit pas. Elle avait raison. Il mentait lorsque c'était nécessaire. Et il n'avait aucune intention de déterrer la vérité cette nuit.

Ni jamais.

— Nous aurions beaucoup à nous dire, poursuivit-elle en soupirant. Si seulement vous y consentiez.

— Je ne suis pas de votre avis.

Dès lors, elle ne dit plus un mot. Tant mieux. Ils avaient seulement besoin de traverser cette nuit sans commettre une erreur irréparable, sans prononcer de paroles trop dangereuses pour être entendues. Ensuite, chacun d'eux retournerait à sa vie, séparée de celle de

l'autre par des années-lumière. Et c'était bien ainsi.

Il appuya sa tête contre la portière glacée et s'ordonna de dormir. D'oublier les formes douces, sensuelles et inoubliables de la femme qu'il serrait dans ses bras — et, surtout, de ne se permettre à aucun prix de songer au passé.

* * *

Marcus réussit à dormir.

Et il fit les mêmes rêves qu'il s'était juré de ne pas revisiter.

Il rêva de ce jour, six ans plus tôt, où, en vacances au Montedoro entre deux semestres à l'université, elle avait

cherché à renouer le contact avec lui.

Sans qu'il sache trop comment elle s'y était prise, elle avait déniché son adresse e-mail. Il avait ignoré ses deux premiers messages, qu'il avait immédiatement effacés, jugeant que la meilleure réponse était de ne pas répondre du tout.

Il n'aurait même pas dû se permettre de lui adresser la parole, en Californie. Avoir été son ami durant ce bref laps de temps était un manquement sérieux. Mais, son amant ?

C'était le pire du pire. Une négation de tout ce qu'il considérait comme sacré. Il devait tout à sa famille. Son Altesse Sérénissime la princesse Adrienne était une souveraine juste et

généreuse, qui se préoccupait sincèrement du sort de ses sujets les plus modestes. Elle versait de grosses sommes au budget de St. Stephen, et chaque année, à Noël, elle visitait personnellement l'institution, apportant pour l'occasion un cadeau à chacun des orphelins, échangeant quelques mots avec tous ceux qui étaient assez grands pour savoir construire une phrase. Chaque année depuis qu'il avait trois ans, lorsque ses parents adoptifs l'avaient ramené à l'orphelinat comme un jouet défectueux, la souveraine avait parlé avec lui. Et, chaque année, elle semblait invariablement se souvenir de ce qu'il lui avait dit l'année précédente.

A six ans, il lui avait déclaré qu'il

voulait être un soldat pour servir son pays et faire partie de la Garde pour être au service de sa famille. Son Altesse Sérénissime l'avait pris au mot. Il avait reçu l'éducation nécessaire et avait commencé son entraînement à la caserne de la Garde à l'âge de dix-huit ans. Mais, même avant cela, il avait été remarqué par sir Hector Anteros, le commandant de la Garde de Montedoro, qui l'avait pris sous sa protection. Dans la vie de Marcus, sir Hector avait été ce qui se rapprochait le plus d'un vrai père. Il avait veillé à ce que son protégé obtienne une commission d'officier dès sa sortie de l'université, à l'âge de vingt et un ans. Marcus n'était personne. Un enfant trouvé. Et cependant, grâce à la

princesse Adrienne, il s'était construit un avenir dont il n'aurait jamais osé rêver.

Pour dire les choses clairement, il devait tout à la famille de la princesse : sa vie, son éducation, sa relation avec l'homme qui lui avait ouvert les portes de sa carrière. Or lui, qu'avait-il fait pour les remercier de leur générosité ? Il avait séduit l'une de leurs filles.

Il se trouvait dans cet état d'esprit lorsque Rhiannon lui avait envoyé ces deux premiers e-mails Aussi avait-il fait semblant de ne pas les avoir reçus. Mais arriva le troisième, dans lequel elle menaçait de se présenter en personne à la caserne pour exiger de le voir. De guerre lasse, il avait accepté de la

rencontrer en secret.

C'était elle qui avait choisi le lieu de leur rendez-vous, à quelques kilomètres de la frontière du Montedoro, dans une ferme un peu en ruine de la campagne française, qui était une propriété de sa famille. Il arriva le premier.

Il était planté sur l'escalier de l'entrée, à se demander si elle avait enfin retrouvé la raison et décidé de ne pas venir, lorsqu'une petite voiture de sport jaune vif apparut à toute allure sur le chemin, soulevant un nuage de poussière dans son sillage. Elle s'arrêta dans la cour, à quelques mètres de lui et mit pied à terre.

Sa chevelure d'un brun de café brillait sous le soleil de l'été. Vêtue d'une robe

de coton rouge sans manches, elle se gara près de sa voiture et leva les yeux dans sa direction. Il vivait soudain un enfer et dut lutter de toutes ses forces pour ne pas se précipiter et la serrer dans ses bras. Il avait besoin de sentir sa chair ferme sous ses doigts, presque autant que de respirer.

Mais il savait aussi qu'il ne devait à aucun prix céder à ce besoin. La toucher serait dangereux. S'il posait les mains sur elle, il ne serait peut-être jamais plus capable de la laisser repartir.

Il lut dans ses immenses yeux sombres qu'elle s'apprêtait à prononcer des paroles qui ne pourraient jamais être reprises. Alors il était resté là, planté dans l'ombre d'un olivier, près de la

porte cadenassée de cette vieille ferme, et il l'avait écoutée prononcer ces mots qu'il redoutait tant :

— Je crois... je crois que je t'aime, Marcus. Je pense que nous avons commis une énorme erreur en mettant fin à notre relation comme nous l'avons fait. Je pense à toi souvent. Et même, continuellement. Comme si tu étais entré dans mon cœur. Dans mon sang. Et... toi ? Ne penses-tu jamais à moi ? N'as-tu jamais eu envie de retrouver ce que nous avons eu ?

Le cœur déchiré, il fit son devoir : il mentit.

— Non, je suis désolé, prétendit-il. Je ne souhaite pas recommencer. Je suis satisfait de l'arrangement que nous

avons conclu il y a deux ans. Je vous souhaite beaucoup de bonheur. Et, à présent, s'il vous plaît, remontez dans votre petite voiture jaune, et ne cherchez jamais plus à me revoir.

— Mais, Marcus, murmura-t-elle, ouvrant des yeux immenses qui étaient comme autant d'abysses où il craignait de se noyer. Ne t'es-tu jamais demandé si nous avons commis une erreur ? Ne t'arrive-t-il jamais de souhaiter que les choses aient pu tourner différemment, pour toi et moi ?

— Non, répondit-il d'une voix soigneusement contrôlée. L'erreur, c'est moi qui l'ai commise, en osant poser la main sur vous. Ou même en vous adressant la parole.

— Mais Marcus, ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Je vous en prie, écoutez-moi. L'erreur, ce n'était pas que nous ayons cessé de nous voir, mais que nous ayons eu cette relation. Tout ce que je vous demande, Altesse, c'est de respecter la promesse que vous m'avez faite il y a deux ans.

— *Altesse* ? répéta-t-elle dans un gémissement. Tu n'es pas sérieux ! *Altesse* ?

— A présent, je souhaiterais que vous partiez.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en lui tendant les bras, alors que ses joues ruisselaient de larmes. Marcus, je t'en prie ! Ne veux-tu vraiment pas nous

laisser une chance ? Tu me manques tant ! Ne pourrions-nous pas au moins en parler ? Ne me repousse pas, je t'en supplie ! Ne me renvoie pas !

Mais il le fallait. Avec le temps, elle le remercierait d'avoir pris cette décision. Il s'obligea à rester planté face à elle, rigide et froid comme une statue de pierre.

— Vous devez partir, Altesse. Je n'ai plus rien à vous dire.

Elle le dévisagea un long moment, les yeux noyés de larmes, les paupières rougies, puis, étouffant un sanglot, elle enfouit son visage dans ses mains. Il demeura figé, sachant que s'il bougeait d'un millimètre, il perdrait le contrôle de ses émotions et se précipiterait pour

la serrer dans ses bras à l'étouffer. Alors il ne bougea pas. Il resta à la regarder alors qu'elle s'efforçait de se reprendre, ses frêles épaules secouées de tremblements.

Au bout d'un laps de temps interminable, elle sécha enfin ses larmes d'un revers de bras impatient, et, redressant les épaules, elle l'affronta.

— Je pense que tu es un lâche, Marcus.

A présent, sa voix était glaciale, son ton dédaigneux, même si ses yeux brillaient encore de larmes retenues.

Il ne dit pas un mot. N'esquissa pas le moindre geste. Il attendit, priant de toutes ses forces pour qu'elle s'en aille.

— Très bien, dit-elle enfin. Adieu.

Il l'avait vue se détourner de lui, se haïssant pour la souffrance qu'il lui avait infligée, luttant contre une impression de vide affreux au creux de la poitrine. Mais, même alors, il restait persuadé d'avoir agi comme il le devait.

Elle était remontée dans sa voiture, et elle était partie.

Et c'était tout. Fin de l'histoire.

En tout cas, dans la vie réelle.

Mais dans ce rêve qu'il était en train de faire, la scène de l'escalier de la vieille ferme avait une fin différente.

Totalement différente.

Dans ce rêve, il brûlait d'un désir presque douloureux pour elle. Dans ce rêve, elle ouvrait la portière de sa petite voiture jaune, puis elle la refermait.

Et alors, tout se précipitait. Elle se retournait vers lui, grimpait en courant les marches de pierre, les yeux encore rouges et gonflés d'avoir pleuré, sa chevelure d'ébène se libérant de leurs épingles pour tomber en cascade sur ses épaules et encadrer son visage inoubliable.

— Répète-le, ordonnait-elle. Dis-moi que tu désires que je m'en aille.

Et c'en était trop.

Soudain incapable de lutter plus longtemps contre son désir, il la prenait dans ses bras, et elle se blottissait contre lui en soupirant. Une seconde plus tôt, elle lui tournait le dos, mais à présent, elle se tenait face à lui. Il sentait la ferme douceur de ses seins contre son

torse, et son haleine tiède lui caressait le cou.

Et, soudain, ils étaient allongés sur une surface étroite mais confortable, quelque part à l'intérieur de la vieille ferme. Il faisait sombre et froid, mais chacun avait la chaleur du corps de l'autre pour lui tenir chaud, et une sorte de tente faite de couvertures pour les abriter.

Elle l'embrassa. Ses lèvres s'entrouvrirent sous les siennes comme une fleur éclose dans l'obscurité. Leurs souffles se confondirent, leurs bouches se retrouvèrent après une éternité de solitude et de déni.

Elle remplissait parfaitement ses bras, tiède, douce et si belle. Et infiniment ardente. Sa longue chevelure retombait

comme un rideau de soie sombre autour d'eux.

Et, le goût de sa bouche, si... réel... Aucun soldat comme lui ne devrait jamais être autorisé à goûter ce nectar réservé aux dieux. Un simple mortel comme lui n'avait pas le droit de connaître ce goût. C'était le goût du paradis.

Elle était réelle.

Tellement réelle...

Bien plus que dans ses rêves solitaires, ses rêves érotiques où elle avait tenu la première place durant toutes ces années, depuis...

Elle tressaillit.

Et elle se tordit contre lui, faisant flamber son désir encore plus fort. Puis,

elle saisit doucement son visage entre ses mains fines.

— Marcus ? Marcus, dormez-vous ?

Dormir, lui ? Il tenta de s'emparer de nouveau de sa bouche, mais elle recula, même si ses mains douces encadraient encore son visage.

— Marcus !

Sa voix, à présent, avait un ton désapprobateur. Une lueur de conscience traversa son esprit : la chaleur entre eux, la portière dure contre son dos. Le froid glacial qui entourait leur abri de couvertures.

Tout cela lui avait semblé réel parce que *cela l'était*.

Il ouvrit brusquement les yeux. Elle était là, tout contre lui. Fixés sur lui, les

yeux de Rhia brillèrent dans la pénombre, attendant sa réponse.

Son cœur cessa de battre.

Elle changea de position entre ses jambes, provoquant un nouvel élan de désir dans son corps, et il réprima un gémissement.

— Et moi qui croyais que tu avais enfin fini par admettre que tu devais absolument faire l'amour avec moi, murmura-t-elle, repassant au tutoiement.

C'était vrai. C'était exactement la conclusion à laquelle il était arrivé. Dans ses rêves.

— Rhiannon, je...

Il ne put en dire davantage, car elle se rapprocha de nouveau, ondulant tout contre lui, son corps sublime effleurant

le sien en une lente caresse. Il serra les dents, luttant de toutes ses forces pour s'accrocher à ce qui lui restait de contrôle. Ses lèvres douces effleurèrent à peine les siennes, et elle murmura :

— J'ai une question à te poser.

Marcus étouffa un gémissement. Il sentait la caresse de ces lèvres merveilleuses, sentait le soupir de son haleine tiède sur sa bouche, sur sa joue.

— Cette nuit a été horrible, Marcus. La pire nuit de ma vie.

— Est-ce une question ? s'enquit-il d'une voix étranglée.

— Je vais y venir.

Elle déposa une nouvelle pluie de baisers légers sur ses lèvres, prenant tout son temps, avant de déclarer :

— Ma question est celle-ci : pourquoi pas ?

Il n'eut pas besoin de lui demander de précisions. Il savait très bien ce à quoi elle faisait allusion.

Elle caressa sa joue râpeuse, avant de murmurer d'une voix caressante, de pure tentatrice :

— Puisque ni toi et moi, nous n'avons pu cesser d'y penser durant tout ce temps, pourquoi ne pas le faire ? Juste une dernière fois ?

Il savait très exactement la réponse qu'il convenait de faire à une question aussi dangereuse. Il aurait dû la saisir par les épaules, et la repousser gentiment mais fermement.

Au lieu de cela, il ne put que balbutier

d'une voix étranglée :

— Ce serait... ce serait mal.

— Cela m'est égal, Marcus, répliqua-t-elle en caressant ses tempes. Je me fiche bien que cela soit « mal ». J'ai envie de conserver un souvenir de cette nuit, un délicieux petit secret coquin qui la... dédramatise. Je suis tout à fait consciente que rien ne sera jamais possible entre nous. Qu'entre toi et moi, tout est fini, et ce depuis longtemps. Depuis des années.

Il tenta de répondre, mais elle posa doucement ses doigts sur ses lèvres.

— Chut ! Je n'ai pas terminé.

Incapable de prononcer la moindre parole, il acquiesça en silence, et elle poursuivit, approchant de nouveau ses

lèvres des siennes :

— Mais cette nuit a été un désastre total, il faut bien le reconnaître. Et, à présent, nous sommes ici, toi et moi, à attendre la fin de ce blizzard pour repartir chacun de notre côté. A attendre le lever du jour en essayant de nous tenir chaud mutuellement. J'ai la certitude que cette nuit représente notre dernière opportunité d'être ensemble une fois encore. Et, selon moi, la façon dont tu m'as embrassée tout à l'heure, même si tu étais à moitié endormi, est la preuve que tu ne verrais aucun inconvénient à faire exactement ce que je te suggère.

Elle ondula des hanches contre lui en prononçant ces paroles — sans doute pour prouver leur justesse. Et elle la

prouva au-delà de toutes ses espérances. Car cette fois-ci, il ne put s'empêcher de gémir tout haut.

— Oui ! murmura-t-elle, triomphante. C'est cela ! Toi et moi, Marcus. Cette nuit. Tout de suite. Une fois encore...

C'en était trop. Il avait passé une journée entière à l'observer, à se souvenir et à essayer de toutes ses forces d'oublier, à brûler de désir pour elle et à le nier farouchement. Il s'était lancé à sa poursuite à travers la nuit lorsqu'elle avait tenté de lui échapper. Puis il s'était vu contraint de l'observer encore alors qu'elle dansait avec tous ces cow-boys. Il avait dû la débarrasser du crétin qui avait osé lui manquer de respect.

La route à travers le blizzard. Le vieux cow-boy dans le pick-up. L'accident.

Et, surtout, ces heures passées dans ses bras, serrée tout contre lui, le faisant brûler de désir, faisant resurgir le flot de ses souvenirs avec une telle violence qu'il ne pouvait plus le contrôler, brisant son cœur solitaire une nouvelle fois.

Il ne pouvait plus lutter.

Si elle désirait qu'ils fassent l'amour une dernière fois, qui était-il pour lui dénier cette satisfaction ?

Pour nier son propre désir ?

Une seule fois. Cette nuit.

Elle exhala un doux soupir d'attente, d'espoir.

Et les derniers lambeaux de sa

résistance tombèrent en poussière. Il s'empara de sa bouche pour l'embrasser passionnément. Elle entrouvrit alors ses lèvres, répondant à son baiser, et il la serra très fort dans ses bras. Ce fut un baiser incandescent, interminable. Avec des doigts fiévreux, ils entreprirent d'écarter les vêtements qui les gênaient sans se déshabiller tout à fait, dénudant leurs corps tout juste assez pour faciliter leurs caresses.

Pour s'unir.

Elle déboutonna son blouson et remonta son sweat-shirt sur ses pectoraux, puis elle tira sur la fermeture à glissière de son jean. Lorsqu'il sentit ses doigts se refermer doucement sur son sexe, il eut l'impression qu'il allait

mourir sur-le-champ et qu'il n'existait pas de plus belle fin.

Il déboutonna sa veste de satin et défit l'agrafe de son minuscule soutien-gorge de dentelle, libérant ses seins pour les offrir aux caresses de ses mains fiévreuses. Puis il souleva sa jupe jusqu'à ses hanches. Et il la débarrassa de son collant avec une telle hâte qu'il en déchira la couture. C'était un corps-à-corps maladroit, un échange de caresses fébriles digne d'un couple d'adolescents.

Mais cela ne le gênait pas du tout. Et, à en juger par ses doux gémissements et sa respiration haletante, cela ne gênait pas Rhia non plus. Après toutes ces années, ils étaient enfin de nouveau peau

contre peau, ventre contre ventre.

Elle était exactement comme dans son souvenir, mais plus belle encore. Ses seins étaient un peu plus épanouis, sa peau avait la même douceur de satin sous ses doigts, la même fragrance enivrante qui affolait ses sens.

Avec un doux rire de gorge, elle se plaça à califourchon sur lui, et il retint les couvertures et la tente de survie qui menaçaient de glisser, afin de conserver la merveilleuse chaleur qu'ils généraient. Puis il la laissa redescendre lentement sur lui. Elle se laissa pénétrer avec un doux soupir, accueillant manifestement cette invasion avec délices.

C'était le paradis. Le paradis enfin

retrouvé, au milieu d'un blizzard, dans un véhicule accidenté au bord d'une route enneigée du Montana. Avec Rhia.

Car là où elle était, était le paradis.

Elle le berça dans ses bras et l'emmena aux extrêmes limites de l'univers.

Il se laissa docilement guider jusqu'au bout de ce voyage, dans sa douceur, dans sa moiteur tiède. Trop vite, il sentit approcher un dénouement qu'il ne contrôlait plus, mais il résista de toutes ses forces, déterminé à la laisser atteindre la première les sommets du plaisir.

Il commençait à craindre d'en être incapable lorsqu'il perçut distinctement qu'elle respirait plus fort. Soudain, elle

se figea, cambrée au-dessus de lui, et un cri monta du fond de sa gorge. Puis, les contractions rythmiques de ses muscles intimes l'enserrèrent comme un étau de velours alors que tout son corps était secoué par un orgasme cataclysmique.

C'était trop fabuleux pour qu'il puisse continuer à résister. Il la pénétra plus profondément, éprouvant un moment de perfection, une sensation à nulle autre pareille, comme s'il avait trouvé son cœur secret de femme, qu'il la connaissait dans le sens le plus élémentaire du terme. Empoignant fermement ses hanches et posant ses lèvres sur les siennes pour l'embrasser passionnément, il permit enfin à son propre orgasme de rugir à la vie,

d'électriser son corps tandis qu'elle murmurait son nom.

Les minutes qui suivirent furent merveilleuses. Rhia reposait paresseusement contre lui, douce et détendue. Il caressait ses longs cheveux, l'embrassait sur le front, souhaitant de toutes ses forces que les moments de ce bonheur ne finissent jamais.

L'aube les trouva dans la même position, allongés l'un contre l'autre dans un silence paisible, baignant dans une intimité qu'ils n'avaient plus connue depuis Los Angeles, depuis l'époque où ils se retrouvaient dans leur petite chambre à la *Casa de la Luna*.

— Je crois que la tempête est finie, déclara-t-elle finalement.

Il dut en convenir, un peu à contrecœur, et elle déposa un baiser sur son cou.

— Je suppose que nous allons devoir nous rendre présentables avant de retourner dans le monde réel.

Ils se permirent un dernier baiser. Un très long baiser d'une douceur presque douloureuse. Il n'avait pas envie de la relâcher, mais, naturellement, il le fallait. Alors réprimant un soupir, il s'écarta d'elle.

* * *

Rhia détestait ce nouveau silence entre eux.

Il était de retour en force alors qu'elle

se débattait avec son collant ruiné, reboutonnait sa veste de soie et s'efforçait de remettre de l'ordre dans sa coiffure. Marcus se pencha par-dessus les sièges et ouvrit la boîte à gants. Il trouva un stylo, puis une feuille de papier sur laquelle il griffonna rapidement une série de numéros et qu'il lui tendit.

— Voici, dit-il, exhalant un nuage de vapeur dans l'air glacé.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le numéro de mon téléphone portable. Soyez tranquille, j'utilise un excellent programme de cryptage. Personne ne saura que vous m'avez appelé.

Le temps d'un instant, elle crut qu'elle

avait mal interprété son silence. Qu'il avait réfléchi et qu'il désirait la revoir. Son cœur naïf se mit à battre très fort. Puis elle comprit.

— Oh ! ne vous inquiétez pas, dit-elle d'un ton faussement détaché. Il n'y a aucune chance que je sois enceinte. Ce n'est pas la bonne période. De plus, si je vous appelais, je ne m'inquiétera pas que cela se sache.

— Vous devriez vous en inquiéter. Ce n'est pas convenable.

Elle ouvrit la bouche pour répliquer, puis elle y renonça. Une discussion sur ce sujet ne les mènerait nulle part. Bien sûr, il venait de la faire monter au paradis sur le siège arrière d'un véhicule en perdition dans le blizzard,

mais rien n'était changé entre eux. Les barrières étaient toujours là. Des barrières infranchissables, même si elles n'existaient que dans l'imagination de Marcus.

— D'accord, répondit-elle en glissant le papier plié dans la poche de sa veste. Et maintenant ?

— Nous allons sortir d'ici et remonter sur la route pour essayer d'arrêter un automobiliste.

* * *

Le hayon arrière du 4x4 s'ouvrit facilement, et c'est par là qu'ils sortirent. Marcus insista pour la porter pendant qu'ils franchissaient l'épaisse

couche de neige poudreuse, qui lui montait jusqu'aux genoux.

Au sommet du talus, au bord de la route, il la reposa gentiment.

— Comment vous sentez-vous ?

— En pleine forme, assura-t-elle en souriant.

Elle savait, bien sûr, qu'elle devait avoir l'air piteuse. Mais, mis à part le fait qu'elle avait un peu froid aux pieds dans ses escarpins trempés qui étaient bons à jeter, elle se sentait plutôt bien. Une couverture sur les épaules lui tenait lieu de manteau, et elle avait bien chaud. Le téléphone de Marcus ne fonctionnait toujours pas. Il alluma d'autres torches de détresse, et ils attendirent qu'un véhicule passe sur la route.

Ils n'eurent pas longtemps à patienter. Cinq minutes plus tard, ils virent apparaître un chasse-neige dans le virage. Une voiture de patrouille de la police d'Etat suivait juste derrière.

Le policier s'arrêta sur le bas-côté. Il les informa qu'il était à leur recherche depuis l'aube, et il les fit monter dans sa voiture, dont le chauffage fonctionnait à plein régime. Il avait du café bien chaud pour eux dans une bouteille Thermos, et il appela son chef à la radio pour l'informer qu'il avait retrouvé la princesse et son garde du corps, tous deux indemnes.

Ils lui expliquèrent les circonstances de l'accident et lui parlèrent du pick-up brun et de son conducteur.

— Je parie que votre chauffard était Loudon Troutdale, ironisa le policier, secouant la tête.

— Vous le connaissez ?

— Votre Altesse, tout le monde connaît Loudon, par ici. C'est le pire chauffard de toute la région. Je crois qu'il vient de récupérer son permis de conduire, il y a à peine une semaine, et après un énième retrait.

— Après l'accident, je suis sorti pour tenter de l'aider, l'informa Marcus. Mais, d'après les traces qu'il a laissées dans la neige, j'en ai conclu qu'il en était sorti indemne.

— Cela ne me surprend pas, commenta le policier. Loudon s'en tire toujours sans une égratignure. Les gens

en face de lui n'ont pas toujours autant de chance.

— Va-t-il encore une fois se faire retirer son permis de conduire ? s'enquit Rhia.

— Ce sera au juge d'en décider. Mais si Loudon ne prend plus jamais le volant de toute sa vie, je ne peux pas dire que ça va m'attrister.

Ils retournèrent en ville, Marcus avait pris place à l'avant, près du policier comme l'exigeait l'étiquette — car Marcus respectait toujours l'étiquette.

Reléguée dans la cage des prévenus, à l'arrière, Rhia s'efforçait de ne pas avoir l'impression d'être une très méchante fille. Elle n'aurait probablement pas dû finir la nuit en

séduisant le pauvre Marcus, après avoir transformé sa vie en enfer durant toute la journée précédente.

Ce n'était pas très gentil de sa part. Et c'était stupide. C'était pire que stupide. Il l'avait dit lui-même : « c'était mal ». Mais elle l'avait harcelé sans cesse, jouant les tentatrices jusqu'à ce qu'il succombe.

Parce qu'elle éprouvait encore ce *quelque chose* pour lui. Et qu'elle continuait à espérer, à croire, qu'il restait une chance pour eux. Intérieurement, elle redoutait qu'aucun autre homme ne le remplace jamais dans son cœur.

Et cependant, elle pensait sincèrement ce qu'elle lui avait dit. Elle savait que

tout était fini entre eux. Leur triste amour perdu ne ressusciterait jamais. Elle l'avait accepté. Elle n'attendait plus rien de Marcus depuis leur rencontre, six ans auparavant, devant cette vieille ferme du sud de la France. Depuis qu'elle avait pleuré toutes les larmes de son corps devant lui, abandonnant les derniers lambeaux de son orgueil et de sa dignité, le suppliant de leur accorder une dernière chance.

Lui, il était resté à la regarder, la laissant s'humilier sans manifester la moindre émotion, avant de la renvoyer, calmement et irrévocablement.

Alors, dans ces conditions, faire de nouveau l'amour avec lui avait été une très mauvaise idée, même si cela lui

avait fait vivre un moment de pure perfection.

Une parenthèse merveilleuse, un moment de sincérité, d'honnêteté, sur fond de catastrophe.

Elle aurait sans doute dû le regretter. Mais ce n'était pas du tout le cas.

Au lieu de cela, elle avait l'impression que d'une certaine manière ils avaient enfin fait la paix. Par miracle, cette horrible nuit avait produit un bien. Elle sentait qu'à présent elle pourrait se détacher de lui sans lui en vouloir, débarrassée de l'amertume qu'elle portait dans son cœur depuis de trop longues années.

Bien sûr, elle avait pris le risque de tomber enceinte, mais cela ne la

préoccupait pas trop. Le moment du mois n'y était pas propice. Et, après tout, ils n'avaient fait l'amour qu'une seule fois.

En réalité, elle était même certaine de n'être pas enceinte. Elle n'avait aucune inquiétude à ce sujet. Elle s'était très mal conduite, certes, mais, au moins, il lui en resterait un souvenir secret et merveilleux qu'elle chérirait toujours. Même la plus sage des princesses avait occasionnellement besoin de sortir de son cocon et de s'amuser un peu.

C'était ce qu'elle avait fait, et elle y avait survécu. A présent, la vie pouvait reprendre son cours.

Il fallait appréhender cette nuit comme une expérience philosophique.

Telles furent ses pensées du moins jusqu'à ce que la date normale de ses règles soit dépassée.

Deux mois plus tard

— Fais le test, plaïda Alice. Fais-le une fois pour toutes, et tu seras enfin tranquille.

Rhia soupira de lassitude. C'était une douce après-midi de juin au Montedoro. Elle était assise près de sa sœur sur la terrasse de sa villa, et elles contemplaient la Méditerranée en

sirotant un Perrier au citron vert.

— Crois-tu vraiment que cela suffira pour tout arranger ?

— Je n'ai pas dit cela, se défendit Alice. Je pense seulement que tu dois savoir, afin de pouvoir décider de la suite. Rhia, je suis vraiment désolée ! Je sais que tout cela est ma faute !

— Bien sûr que non, répondit Rhia d'un ton apaisant. Je n'étais pas obligée de me précipiter au *Rowdy's Roadhouse*. Et, certainement, rien ne me forçait à séduire ce pauvre Marcus, même si nous sommes restés coincés toute une nuit ensemble au milieu d'un blizzard au Montana.

— Tu es adorable de ne pas m'en vouloir. Mais je sais que j'ai une part de

responsabilité dans ce qui s'est passé. Et je vais tourner une nouvelle page. Dans l'avenir, finis les plans insensés. Je réfléchirai avant d'agir.

— Allons, Alice, je t'en prie ! Tes plans insensés et ton enthousiasme font partie de ton charme. Tout ce que j'ai entrepris cette nuit-là, je l'ai fait de ma propre volonté.

— Il n'empêche que je me sens terriblement coupable...

— Tu ne dois pas. Ces choses-là arrivent. Ensuite, on rassemble simplement les morceaux et on continue sa vie.

— Fais ce test, Rhia, je t'en supplie ! Après cela, tu sauras, et tu te sentiras mieux.

Rhia suivit le conseil de sa sœur dès le lendemain matin.

Le résultat n'aurait pas dû la surprendre. Après tout, ses seins étaient devenus ultrasensibles au cours des semaines qui venaient de s'écouler, et elle commençait à ressentir des nausées matinales. L'odeur du café, par exemple, ou celle des asperges, lui retournait l'estomac. Elle avait toujours entendu raconter que les femmes enceintes développaient de soudaines et étranges aversions pour des aliments qu'elles avaient appréciées jusque-là.

Ce résultat était d'autant plus prévisible qu'elle attendait toujours ses

règles, lesquelles auraient dû avoir lieu plusieurs semaines auparavant. Dans son cœur, elle savait déjà qu'elle attendait le bébé de Marcus. Et cependant, lorsqu'elle lut le résultat dans la petite fenêtre du bâtonnet, elle fut saisie d'un sentiment d'irréalité totale.

Elle se sentit choquée, abasourdie. Et cela, en dépit du fait qu'elle l'avait toujours su. Car, au plus profond d'elle-même, elle avait secrètement espéré découvrir que ses craintes avaient été vaines.

Durant le restant de cette journée, elle flotta dans une sorte de transe. A 9 heures, comme à son habitude, Leanne Abris, son assistante, vint la rejoindre dans son bureau au musée national pour

faire le point avec elle sur certains projets en cours. Au premier regard qu'elle lui jeta, Leanne fronça les sourcils.

— Etes-vous souffrante, madame ?

Rhia prétendit qu'elle avait seulement mal dormi, et elles passèrent aussitôt aux affaires courantes. Mais, un peu plus tard, elle eut une longue conférence avec Claudine Girvan, la brillante directrice du musée, au sujet de leur prochaine exposition des œuvres d'Adele Canterone, une grande artiste impressionniste née au Montedoro. A trois reprises, au cours de leur entretien, Claudine lui avait demandé d'un ton inquiet si elle se sentait bien. Rhia souriait alors distraitement et faisait

toujours la même réponse :

— Oui, bien sûr. Tout va pour le mieux.

Et c'était vrai. Elle se sentait très bien. A part qu'elle était enceinte.

Alice lui rendit visite ce soir-là, comme elle le faisait tous les jours depuis trois semaines. Elles dînèrent sur la terrasse.

Rhia attendit que la gouvernante ait servi le plat principal et se soit retirée avant d'annoncer la nouvelle à sa sœur :

— J'attends un bébé.

Alice se leva d'un bond, puis elle resta là, les mains crispées, à la dévisager d'un air bouleversé.

— Ma chérie ! Que vas-tu faire ?

— Je vais mettre au monde ce bébé,

répondit Rhia en redressant les épaules. Je vais vivre ma vie, seulement maintenant, ce sera une vie de maman.

— Rhia... !

Alice fit rapidement le tour de la table et elle se leva à son tour, si bien qu'elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Je n'arrive pas encore à le croire moi-même, avoua-t-elle dans un souffle. J'ai toujours rêvé de fonder une famille, d'élever des enfants, mais maintenant, c'est une réalité. La seule différence, c'est que je le ferai sans mari.

— Tu te marieras un jour, assura Alice en la prenant par les épaules pour la fixer droit dans les yeux. C'est ce que nous faisons toutes, n'est-ce pas ?

Elle faisait référence à une loi ancienne de la principauté qui contraignait les princes et princesses Bravo-Calabretti à se marier avant l'âge de trente-trois ans, sous peine de tout perdre — leur titre et leur fortune. La famille Calabretti régnait sur le Montedoro depuis des siècles, et cette disposition réduisait considérablement le risque qu'elle soit éloignée du trône faute d'un héritier légitime.

Rhia haussa les épaules.

— Il me reste encore sept ans pour trouver l'homme de ma vie, et conserver ainsi mes titres et mes propriétés. Merci, mais, pour l'instant, j'ai déjà suffisamment de problèmes.

— Mère et père...

— Ils me soutiendront, coupa Rhia. Tu verras.

— Et... Marcus ?

— N'aie pas l'air si inquiète, répondit-elle avec un rire sans joie. Je lui annoncerai la nouvelle, bien sûr.

— Quand ?

— Pas plus tard que tout de suite.

* * *

A 9 heures, le lendemain matin, Marcus rentra au vestiaire après son entraînement sur le terrain de sport, ruisselant de sueur et impatient de prendre une bonne douche. Il venait de se déshabiller et de prendre une serviette lorsque son téléphone sonna. Il

le ramassa sur le banc et établit la communication.

— Capitaine Desmarais.

— Bonjour, Marcus.

Rhia.

Une seule raison pouvait expliquer qu'elle l'appelle. Soudain, ses jambes ne le portaient plus. Il s'affala sur le banc. Cela ne pouvait pas être vrai.

Mais ça l'était.

— Marcus ? Tu es toujours là ?

— Oui, oui, je vous écoute.

— J'ai... j'ai besoin de te voir.

— Oui, d'accord.

— Viens à ma villa. As-tu un stylo ?

— Attendez une seconde.

Il bondit sur ses pieds, fourragea dans son placard et, par miracle, trouva un

stylo à bille tout au fond de l'étagère. Rhia lui donna une adresse à Colline d'Ambre, un quartier très exclusif près du port de plaisance, et, comme il n'avait pas de papier sous la main, Marcus la nota à même la peau de sa cuisse.

— Disons, cet après-midi ? suggéra-t-elle.

Il venait de terminer une mission auprès du prince Alexander, et il n'attendait pas de nouveaux ordres dans les deux semaines à venir. Ce qui signifiait qu'il était libre de son temps ce jour-là.

— A quelle heure ?

Elle demeura silencieuse un instant.

— Je te trouve étrangement coopératif,

déclara-t-elle finalement. Je m'étais attendue à ce que tu exigés, au moins, que cette visite demeure secrète.

S'était-il trompé sur le motif de cet appel ? C'était peu probable. Ils avaient été très clairs l'un avec l'autre. Mais elle l'appelait peut-être pour une autre raison, à laquelle il n'avait pas songé un seul instant.

Il jeta un coup d'œil autour de lui et constata qu'il était seul dans le vestiaire. Il ne courrait probablement aucun risque en lui demandant sans détour si elle était enceinte de son enfant. Mais quelqu'un pouvait entrer à n'importe quelle seconde, et, dans cette affaire, il était vital de faire preuve de la plus grande discrétion. De toute façon, il n'aurait pu

prononcer ces mots même si sa vie en dépendait.

Il avait besoin de voir son visage. Ce n'était pas le genre de conversation qu'on pouvait avoir au téléphone.

— Dites-moi seulement à quelle heure.

A l'autre bout de la ligne, il l'entendit soupirer.

— Est-ce que 16 heures ça t'irait ?

Il abaissa son regard vers l'adresse écrite sur sa cuisse, et il eut de nouveau l'impression que tout ceci n'était qu'un rêve.

— Je serai là.

— Merveilleux, répondit-elle d'un ton qui suggérait exactement le contraire.

Puis, il entendit un déclic.

Elle avait raccroché.

* * *

A 16 heures précises, une domestique l'introduisit dans un vaste salon meublé avec raffinement. De grandes portes de verre coulissantes donnaient accès à la terrasse. A cet instant précis, elles étaient grandes ouvertes, et une agréable brise venait lui caresser le visage.

Assise à une petite table ronde devant deux grands verres pleins de glaçons et deux bouteilles d'eau minérale pétillante, Rhiannon lui tournait le dos.

— Merci, Yvonne, dit-elle sans se retourner. Je n'ai plus besoin de vous pour l'instant.

La gouvernante le salua d'un hochement de tête et se retira aussitôt. Rhia désigna la chaise en face d'elle, sans pour autant se tourner vers lui :

— Viens t'asseoir, Marcus, je t'en prie.

Il sortit sur la terrasse. La villa était bâtie au sommet d'une colline dominant le port. Au-delà de la balustrade de pierre, c'était un magnifique panorama avec le ciel d'un bleu intense et l'arc des collines de l'autre côté de la baie. Le long des quais, dans le port à leurs pieds, une multitude de bateaux de plaisance se balançaient sous la brise.

Rhiannon tourna enfin la tête vers lui. Lorsque leurs regards se croisèrent, il ressentit un curieux pincement dans la

région du cœur. Elle était toujours aussi belle, dans sa robe d'été imprimée de fleurs aux couleurs éclatantes. Ses cheveux bruns luisants étaient relevés en chignon. Il lui sembla qu'elle avait l'air fatiguée, mais ses yeux presque noirs ne lui révélaient rien.

Ne sachant trop quelle attitude il devait adopter, il s'était rabattu sur les habitudes de toute une vie. Il portait son uniforme. Il lui semblait qu'en se présentant devant elle dans une tenue civile, il lui aurait manqué de respect. Sa casquette sous le bras, il inclina le buste pour la saluer.

— Altesse...

— Ne sois pas absurde, répliqua-t-elle d'un ton irrité. Assieds-toi. Allez,

pose cette casquette sur la table. Sers-toi un verre de Perrier.

Il fit ce qu'elle lui demandait, mais n'esquissa pas le moindre geste vers la boisson. Elle versa l'eau pétillante sur les glaçons de son propre verre, avant de déclarer :

— Nous avons été en dessous de tout, et tu le sais. Une fois. Une seule fois. N'est-ce pas pitoyable ? Ce qui arrive n'était pas censé se produire.

Si le moindre doute persistait dans son esprit, ces paroles achevèrent de le dissiper. Il demeura figé, saisi une nouvelle fois par un sentiment d'irréalité totale. Il tenta maladroitement de la rassurer :

— Tout... tout finira par s'arranger,

vous verrez.

Elle sembla réfléchir à ses paroles, le regard perdu au-delà de la balustrade de pierre, avant de lui faire de nouveau face.

— Oui, c'est vrai. Tout finira par s'arranger un jour. Après mes échecs successifs avec mes fiancés, ajouta-t-elle avec un petit rire nerveux, j'avais commencé à croire que je n'aurais jamais d'enfants à moi. Mais je suis sûre que lorsque je me serai remise du choc, que je me serai habituée à cette idée, je serai contente.

Elle demeura silencieuse un instant. Il savait qu'il aurait dû parler à son tour, la rassurer, lui jurer qu'il avait pleinement l'intention d'assumer ses

responsabilités et de faire ce que l'honneur lui commandait.

— Nous devons immédiatement demander une audience à Son Altesse et au prince consort, déclara-t-il enfin.

— Oui, bien entendu, convint-elle, fronçant ses sourcils délicats. Il faudra que j'informe mes parents. Mais, à mon avis, rien ne presse.

— Au contraire, répliqua-t-il, un peu étonné. Deux mois se sont déjà écoulés depuis cette nuit-là. Plus nous retardons le mariage, et plus nous risquons de faire naître des rumeurs. Je ne veux pas que cet enfant grandisse parmi des gens qui le montrent du doigt et qui chuchotent des noms blessants derrière son dos. Nous devons nous marier

immédiatement — à supposer, bien sûr, que Son Altesse Sérénissime ne réclame pas ma tête pour ce que j'ai fait.

— Ta tête ? Ne dis pas de bêtises. Et, d'abord, il n'est pas question de nous marier. Tu as toujours refusé cette idée. Pourquoi changerais-tu d'avis maintenant ?

— Tu mérites d'épouser un prince, je le sais, répondit-il, passant sans le vouloir au tutoiement à force de lutter contre l'impression de vivre un cauchemar. Mais cet enfant est de moi, sinon tu ne m'aurais pas appelé.

Et mon enfant ne naîtra pas privé d'un nom. Il ne grandira pas sans son père, sans ses deux parents, mariés comme il se doit, devant Dieu et devant

les hommes.

Il prit une profonde inspiration, et, affichant un calme qu'il était loin de ressentir, il poursuivit :

— Je comprends parfaitement ta réticence, bien sûr. Mais nous n'avons pas d'autre choix. Nous devons nous présenter devant Son Altesse Sérénissime et, d'une façon ou d'une autre, la convaincre que ce mariage est nécessaire.

— Non, répliqua-t-elle d'un ton coupant. Certainement pas.

Il la dévisagea un instant, et une idée horrible commença à se faire jour dans son esprit.

— Attends... Non ! Tu ne ferais pas cela, n'est-ce pas ?

— Faire quoi ?

Il fit un gigantesque effort pour rester calme, puisant dans ses réserves de discipline. Jamais il n'avait eu autant besoin de garder l'esprit clair, mais une sorte de brouillard avait envahi son cerveau. Un brouillard de feu.

— Je... comprends que tu ne souhaites pas épouser un homme comme moi, s'entendit-il répondre. Bien sûr, tu dois être entourée d'une foule de prétendants plus dignes d'obtenir ta main et de vivre auprès de toi. Mais, désormais, cela ne sera plus envisageable. Je ne le permettrai pas, tant qu'il me restera un souffle de vie. Je suis désolé, Rhiannon, mais aucun autre homme n'élèvera mon enfant. Jamais. Mon enfant connaîtra son

père. Il grandira entre deux parents convenablement mariés et dévoués à son bien-être.

— Marcus, tu ne comprends rien à rien, répliqua-t-elle, articulant soigneusement chaque parole. Tu n'as jamais rien compris, d'ailleurs. Je refuse d'épouser un homme qui demande ma main uniquement parce que je suis la mère de son enfant. Et quant à ces prétendants que tu mentionnes, ils n'existent pas. Je ne t'épouserai pas, et je n'épouserai aucun autre homme. Pas avant des années.

Bien sûr que si, elle l'épouserait. Elle n'avait plus d'autre choix.

— Alors, il n'y a personne d'autre ?

Il ne lui avait posé la question que

pour être absolument sûr.

— Me crois-tu vraiment aussi méprisable ?

— Méprisable ? répéta-t-il en se figeant. Non ! Bien sûr que non ! Je n'ai jamais dit cela.

— C'est exactement ce que tu as dit. Bien sûr pas avec ces mots-là, mais tu l'as clairement suggéré.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, se défendit-il d'une voix faible.

— Tu m'as demandé si j'avais quelqu'un d'autre.

— Oui, mais cela ne signifie pas que je te trouve méprisable.

— Quel qualificatif emploierais-tu si tu avais appris que j'avais des relations sexuelles avec toi tout en étant

impliquée dans une relation sérieuse ?

Il n'y avait pas pensé de cette façon. A vrai dire, il lui était devenu très difficile de penser en général. Depuis qu'il lui avait parlé au téléphone, ce matin, il se sentait comme anesthésié. L'idée qu'il pourrait épouser cette femme assise en face de lui ne lui avait jamais traversé l'esprit, et cependant, il était devenu vital de trouver le moyen de la convaincre d'accepter cette chose impensable jusqu'à récemment.

Rassemblant tout son courage, il fit une nouvelle tentative.

— J'envisageais seulement la possibilité que tu connaisses quelqu'un de plus digne de ton rang et qui accepte de donner son nom à l'enfant. Je suis

désolé, mais je ne pourrais pas le permettre.

Elle reprit son verre, sirota lentement une gorgée et le reposa sur la table.

— Je vois. Tu pensais que j'avais tout organisé depuis longtemps, que je m'étais assuré les services d'un petit prince quelconque, peut-être un aristocrate de second rang, qui accepterait de donner son nom à l'enfant d'un autre homme, en échange de certaines compensations financières. Ou peut-être seulement pour favoriser son ascension sociale.

Incapable de rester assis une seconde de plus, il se leva brusquement et alla se planter devant la balustrade de pierre. Le regard fixé sur le port à ses pieds, le

visage offert à la brise marine, il déclara sans se retourner :

— Je te demande pardon, Rhia, je n'avais pas l'intention de t'insulter. Je ne te juge pas. J'ai un profond respect pour toi. Et tu sais que tu es infiniment chère à mon cœur, ajouta-t-il en se retournant. Que tu l'as toujours été.

Il la vit croiser les bras comme si elle avait froid, et fermer les yeux un instant. Ses longs cils reposaient comme de petits éventails de soie noire sur ses joues trop pâles. Lorsqu'elle fixa de nouveau son regard sur lui, la tension et la colère qui brûlaient au fond de ses yeux l'instant précédent avaient disparu. Ce qu'il y lisait, à présent, c'était un sentiment de défaite et une infinie

tristesse.

— Tu as raison, reconnut-elle d'une voix douce. J'ai eu besoin de déverser ma colère sur toi. De faire de toi... la victime de mes frustrations. Je suis sincèrement désolée, Marcus. C'est moi qui ai tout gâché. Je n'aurais jamais dû te séduire cette nuit-là, au Montana.

— Ne t'en veux pas, murmura-t-il d'une voix rauque. Tu n'es pas responsable de ce qui s'est passé.

— Mais si, justement, répliqua-t-elle en redressant les épaules. Je le suis.

Il décida alors de lui avouer la vérité. Il y aurait au moins cela entre eux.

— Je t'ai toujours désirée, je crois que tu le sais. Nous avons seulement cédé à notre désir mutuel.

— Parce que j'ai insisté.

— N'en parlons plus, dit-il, soutenant sereinement son regard. Oublions tout cela.

Elle le dévisagea une seconde, puis elle hocha la tête.

— Soit, n'en parlons plus. Au moins, j'ai dit ce que j'avais sur le cœur. A présent, tu le sais.

— Oui.

— Et tu sais aussi que je ne vais pas épouser le premier venu dans le seul but de donner un nom à mon enfant.

— Il ne s'agit pas du premier venu, corrigea-t-il. Il s'agit de moi.

Elle réprima visiblement un gémissement. Puis, elle se leva et vint s'accouder près de lui à la balustrade de

pierre. La brise apportait sa fragrance jusqu'à ses narines, douce et excitante comme au premier jour.

— Non, Marcus, je ne pourrai jamais t'épouser, maintenant. Je pensais sincèrement ce que je t'ai dit cette nuit-là, au Montana. Ce qu'il y a pu avoir autrefois entre nous est fini. Trop de choses se sont produites, trop de souffrances. Nous ne pouvons pas revenir en arrière.

Il contempla un instant les lignes pures et délicates de son profil. D'une façon ou d'une autre, il lui montrerait qu'ils n'avaient pas d'autre choix. Ils allaient se marier. C'était une certitude absolue. Il y veillerait.

— Je n'ai pas l'intention de revenir en

arrière, déclara-t-il d'un ton posé. J'épouserai la mère de mon enfant.

Elle ne tourna pas les yeux vers lui. La brise marine fit voleter quelques mèches sur son visage. Elle les repoussa derrière son oreille.

— Non, répondit-elle simplement.

Il choisit alors d'essayer une nouvelle tactique :

— Tu ne peux pas faire honte à ta famille de cette façon. Les tabloïds vont s'en donner à cœur joie.

— J'en doute fort. Ils se sont toujours intéressés davantage à mes frères qu'à mes sœurs et à moi. A l'exception peut-être d'Alice, lorsqu'elle se lance dans une de ses folles aventures, ajouta-t-elle avec un petit sourire.

— Tu deviendras très intéressante à leurs yeux quand le monde apprendra que tu attends un bébé alors que tu n'es pas mariée.

— Leur intérêt s'éteindra rapidement, répliqua-t-elle avec un haussement d'épaules nonchalant. Je suis très loin dans la ligne de succession au trône, une princesse secondaire. D'ailleurs, je ne vois rien dont je doive rougir dans ma décision. Oui, ce qui s'est produit est entièrement ma faute. J'aurais dû me montrer plus prudente. J'aurais dû t'écouter, et ne pas partir à l'aventure cette nuit-là. Mais je l'ai fait. Et aujourd'hui, j'attends un bébé. Un bébé qui aura droit à tout mon amour, à toute ma dévotion. Et tu pourras toujours être

son papa. Mais pas un mari. En tout cas, pas le mien.

— Tu es une Calabretti, lui rappela-t-il d'un ton sévère. Une princesse du sang.

— Je suis une *Bravo-Calabretti*, corrigea-t-elle. Chez nous, on se marie par amour. Et seulement par amour.

— Très bien, alors : Je t'aime. Je t'ai toujours aimée.

Elle le dévisagea durant un temps qui lui parut interminable, puis elle déclara d'une voix très douce :

— Je devrais te gifler pour avoir dit cela.

— Fais-le si tu veux, répliqua-t-il en la saisissant par les épaules. Mais épouse-moi.

— Non.

Jugeant qu'il n'avait plus rien à perdre, il l'attira à lui et s'empara de ses lèvres adorables. Elle eut un hoquet de surprise, et l'espace d'un instant, elle se laissa aller contre lui en soupirant. Leur passé resurgit entre eux. Cinquante-huit jours d'un bonheur lumineux.

Mais c'était des années plus tôt, dans un autre pays, un autre continent au-delà de l'océan. Elle se raidit de nouveau et, posant les mains contre son torse, elle le repoussa.

— Non ! Arrête !

Il la relâcha.

Elle recula en titubant, une main contre sa bouche.

— Tu ne dois plus faire cela, Marcus.

Il est trop tard pour nous. Tu le sais très bien.

— Tu te trompes. Il n'est pas trop tard. Nous allons nous marier. Je suis bien placé pour savoir ce que peut ressentir un bâtard, un enfant dont personne ne veut. Que personne n'aime. Mon enfant ne connaîtra jamais cette honte.

— La situation n'est pas du tout la même, Marcus. Je sais ce que tu as souffert, mais les choses ont changé depuis.

— Pas suffisamment, selon moi.

— Comment puis-je te le faire comprendre ? s'écria-t-elle d'un ton suppliant. Ce bébé sera désiré, aimé. Il ne manquera jamais de rien, je te le

promets. S'il te plaît, tu dois l'accepter !

Il serra les poings pour s'empêcher de l'empoigner de nouveau, de la secouer jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé son bon sens.

— Comment peux-tu être aussi aveugle ? Aussi orgueilleuse et insensible ? Tu es une Bravo-Calabretti. Tu as été nourrie au sein par ta mère, et ton père vous a tous gâtés, toi, tes frères et tes sœurs. Tu as toujours reçu tout ce dont un enfant a besoin. Pour toi, c'était normal. C'est toi qui ne comprends pas.

Elle le dévisagea comme s'il venait de la frapper. Puis, elle fit un autre pas en arrière, redressant le front.

— Je crois que nous sommes arrivés à une impasse, Marcus. Je ne sais pas ce

que je pourrais te dire de plus pour que tu me comprennes.

— Moi, je le sais très bien, répliqua-t-il, bien décidé à ne pas céder. Dis simplement que tu vas m'épouser.

— Je sais que tu es très choqué par cette situation, répondit-elle avec un soupir d'irritation. Et je suis sincèrement navrée d'en être la cause. Je sais que tu n'as jamais demandé à devenir papa.

— Epousez-moi.

— Je veux que tu saches que je te soutiendrai, poursuivit-elle comme si elle ne l'avait pas entendu. Je veillerai à ce que tu ne sois pas sanctionné par tes supérieurs pour ce qui s'est produit. Et, avec le temps, j'espère que nous

trouverons un moyen de faire la paix, et d'unir nos efforts, en tant que parents, pour le bien de notre enfant.

— Le meilleur moyen pour cela est de nous marier, insista-t-il, osant s'avancer d'un pas.

— Non, dit-elle, levant une main. Reste où tu es. Je suis sérieuse, Marcus. Tu gâches ce que nous avons.

— Ce n'est pas du tout mon intention, tu le sais. Je voudrais seulement...

— S'il te plaît, l'interrompit-elle. Je désire que tu partes, maintenant.

Il faillit refuser tout net, exiger qu'ils trouvent un arrangement sur-le-champ, invoquer que le temps pressait. Mais il lui avait déjà dit tout cela. Et elle avait tout simplement refusé.

Après tout, il était un soldat, et il savait bien qu'il existait des situations où le courage consistait à se replier en bon ordre. Il avait besoin de s'éclaircir les idées. De réfléchir un peu. Dans cette situation, il n'avait aucun pouvoir de décision. Elle était sa princesse, et son devoir était de la servir. C'était elle qui avait toutes les cartes en main. Si elle s'entêtait à refuser, que pouvait-il faire ?

Puis, il songea à cet enfant innocent qu'ils avaient conçu. Et il sut qu'il ferait tout ce qui serait nécessaire pour le protéger. Absolument *tout*.

— S'il te plaît, répéta-t-elle d'un ton douloureux. Pars.

— Comme il te plaira.

Sur ces mots, il la salua d'une inclination du buste et, tournant les talons, il alla ramasser sa casquette militaire sur la table et se dirigea vers la porte.

* * *

Rhia demeura figée jusqu'à ce qu'elle entende la porte d'entrée se refermer derrière lui.

A ce signal, elle courut s'enfermer dans sa suite, pour atteindre la salle de bains juste à temps. Il n'aurait plus manqué qu'elle se couvre de ridicule en étant malade devant lui.

Elle rendit tout son déjeuner, ce qui n'était pas grand-chose vu qu'elle avait

à peine touché au contenu de son assiette. Mais elle vécut des instants horribles.

Lorsque tout fut terminé, elle demeura sans bouger un instant, incapable de se relever, sentant déjà revenir la nausée.

Les paroles de Marcus revenaient en boucle dans son esprit : « Je t'aime. Je t'ai toujours aimée... » Ces mots qu'elle avait tant espéré entendre devant la vieille ferme, six ans plus tôt.

Comment osait-il les prononcer maintenant ?

Cette idée la mit dans une telle rage qu'elle provoqua un nouvel accès de nausée.

— Madame ? appela Yvonne, sa gouvernante, depuis le seuil. Puis-je

faire quelque chose pour vous ?

— Quelques biscuits salés et un verre d'eau.

Yvonne l'aida à se relever et l'accompagna jusqu'à sa chambre où elle l'installa confortablement dans son fauteuil favori, un verre d'eau et une soucoupe de biscuits à proximité sur une petite table. Puis, elle s'agenouilla pour lui ôter ses sandales.

Une heure plus tard, Yvonne réapparut pour lui apporter un dîner léger sur un plateau, et Rhia retrouva un peu de son appétit. Elle alla se coucher de bonne heure, mais dormit mal.

Elle revoyait l'expression du visage de Marcus lorsqu'il l'avait quittée. Un masque de pure détermination.

Elle était bien consciente de l'ironie de la situation. Marcus semblait aussi résolu à l'épouser aujourd'hui qu'il l'avait été autrefois à ne plus jamais lui adresser la parole. Elle savait déjà qu'il ne tarderait pas à revenir à la charge.

Elle fut tentée de faire le premier pas. Elle pouvait l'appeler et suggérer de poursuivre leur discussion, dans l'espoir de trouver un compromis mutuellement acceptable. Mais elle savait que c'était inutile. Elle devait d'abord le convaincre qu'ils feraient un très mauvais choix en se mariant juste parce qu'elle attendait un bébé.

Marcus avait toujours été un homme de devoir, mais il n'avait aucune idée de la façon dont un mariage fonctionnait,

car il n'en avait jamais vu un de près. A ses yeux, l'essentiel était qu'il ait lieu afin que leur enfant ait deux parents convenablement mariés. Il ignorait qu'une telle union pouvait représenter bien davantage. Il ne comprenait pas combien elle désirait avoir une chance de vivre un vrai mariage. Une véritable union.

Faute de cela, elle n'était pas certaine de vouloir se marier du tout — en tout cas, à ce stade de sa vie. Dans quelques années, lorsque la loi sur le mariage des princes de Montedoro s'appliquerait à elle, elle changerait peut-être d'avis.

En attendant, il n'était pas question d'épouser Marcus simplement parce qu'elle attendait un enfant. Elle l'avait

trop aimé autrefois pour se contenter de moins aujourd'hui.

Rhia se rendit à la villa d'Alice, ce soir-là, et elle lui raconta tout. Sa sœur fut parfaite : elle la serra très fort dans ses bras et lui dit ce qu'elle avait besoin d'entendre : que tout allait bientôt s'arranger.

Le dimanche suivant était la fête des pères, et Rhia se rendit au palais pour dîner avec ses parents dans leurs appartements privés. Elle offrit à son

père une petite peinture à l'huile, œuvre d'un artiste texan qu'elle appréciait particulièrement. Il l'étreignit et lui sourit d'un air approbateur. Son père avait toujours fait en sorte qu'elle se sente aimée et appréciée — ce qui, pour une raison mystérieuse, lui rappela les cruelles paroles que Marcus lui avait jetées au visage, quelques jours plus tôt. Il l'avait accusée d'être aveugle, orgueilleuse et insensible, lui reprochant que ses parents l'aient toujours choyée et qu'elle considère cela comme tout à fait normal.

— Quelque chose te tracasse, ma chérie ? s'enquit-il en lui relevant tendrement le menton.

Elle leva ses yeux vers les siens, et

elle y lut tant de bonté qu'elle fut à deux doigts de lui avouer sur-le-champ qu'elle attendait un bébé. Mais elle se retint. La famille célébrait ce jour spécial en son honneur, et le moment était mal choisi pour aborder un tel sujet.

— Je me sens seulement un peu mélancolique, se contenta-t-elle de répondre.

— Mélancolique ? répéta-t-il en riant. Voilà un mot qui pourrait signifier à peu près n'importe quoi. As-tu envie de m'en parler ?

— Non, papa. Bonne fête des pères. Je t'aime.

— Et je t'aime aussi.

— Tu es mon papa favori dans tout

l'univers.

— Je l'espère bien.

Ils passèrent à table quelques minutes plus tard. Alice prit la chaise à côté de la sienne.

— Je me suis renseignée, lui chuchota-t-elle à l'oreille en pouffant de rire. Pas d'asperges au menu.

— Ouf ! Je vais peut-être terminer ce dîner sans avoir besoin de courir à la salle de bains.

Elles éclatèrent de rire.

Dans l'ensemble, ce fut une soirée très agréable. Ses parents étaient des gens merveilleux. Leur union durait depuis trente-six ans, mais ils se conduisaient encore comme des jeunes mariés. Ils échangeaient des regards pleins de

tendresse et, au moins dans l'intimité familiale, ils ne cessaient de se toucher.

Son frère Rule et Sydney, son épouse, se comportaient de la même façon. Lorsqu'ils échangeaient un regard, il était évident pour tous qu'ils vivaient en parfait accord. Autrefois, Max et son épouse, Sophie, avaient partagé le même type de relation, et trois ans après sa mort dans un accident de ski nautique, Max paraissait encore perdu sans elle. Il avait un regard lointain, révélant qu'il avait été privé de ce qui comptait le plus dans sa vie et que cette perte était irréparable. Ce soir-là, Alex et son épouse, Lili, étaient en Alagonia, le pays de Lili, avec leurs jumeaux. Mais ils étaient aussi bien assortis et heureux

ensemble que le reste des membres mariés de la famille de Rhia. Il en allait de même pour le couple du Montana, Belle et Preston.

Non, décidément, Rhia ne pouvait se résoudre à accepter un mariage moins parfait que ceux de ses parents et de ses frères et sœurs. Cela faisait-il d'elle une femme aveugle, orgueilleuse et insensible ?

— Tu as encore le regard qui te trahit, chuchota Alice.

— Quel regard ?

— Celui d'une âme en peine. Mère et père t'observent.

— Je ne suis pas encore prête à leur annoncer la nouvelle.

— Dans ce cas, souris et fais semblant

de t'amuser.

* * *

Puis, le lundi arriva, et Rhia se traîna péniblement jusqu'au musée pour travailler. Le mardi et le mercredi s'écoulèrent de la même façon.

Elle s'attendait à avoir des nouvelles de Marcus. Après tout, il lui avait déclaré sans ambiguïté qu'il n'acceptait pas son refus de l'épouser. Elle redoutait leur prochaine rencontre, et, en même temps, elle avait hâte que le problème soit enfin réglé entre eux.

Mais il n'appela pas.

Elle fit de son mieux pour se convaincre que c'était un bon signe.

Peut-être avait-il réfléchi et accepté le fait qu'ils n'allaient jamais se marier.

* * *

Ce jeudi-là, après avoir examiné la situation sous tous les angles, Marcus se sentait profondément découragé. Il avait toujours été persuadé qu'avec une solide détermination et une bonne stratégie, on pouvait atteindre n'importe quel objectif. Mais ses efforts pour convaincre Rhia que sa décision était une grave erreur s'étaient avérés vains.

L'autre soir, lorsqu'elle lui avait annoncé qu'elle était enceinte et refusé tout net sa proposition de mariage, la vérité lui était apparue, aveuglante : elle

avait le pouvoir. Pas lui.

Rhia avait la fortune et la position sociale, et il lui était totalement indifférent que les tabloïds la traînent dans la boue. Elle refusait d'écouter la voix de la raison, et il ne décelait aucune faiblesse qu'il aurait pu exploiter pour atteindre son but.

La situation était catastrophique.

Et son impuissance le rongait. Elle soulignait une vérité tristement ironique. Si elle le repoussait aujourd'hui, c'était qu'elle avait une excellente raison pour cela. N'avait-il pas lui-même exigé autrefois qu'ils mettent un terme à leur relation, sous prétexte qu'elle était socialement très au-dessus de lui et qu'il n'avait rien à lui offrir ?

Ces questions simples le hantaient, et il se sentait de plus en plus déprimé. Quelle sorte d'homme était-il, s'il ne trouvait pas le moyen de donner son nom à son enfant ? S'il ne pouvait empêcher son enfant de grandir avec l'étiquette infamante de « bâtard », comme son père avant lui ?

La réponse était simple. Il ne serait pas un homme du tout.

Ce jeudi matin, il parvint enfin à la conclusion qu'il avait besoin des conseils d'une personne de confiance, qui l'aide à trouver la solution qui s'était dérobée jusque-là.

Il alla rendre visite à son vieux mentor, l'ancien commandant de la Garde, sir Hector Anteros. C'était un

homme au physique imposant et à la chevelure grisonnante, qui possédait une petite maison dans une ruelle tranquille, non loin des boutiques et du marché en plein air de la rue St. Georges. Célibataire par choix, il venait de partir à la retraite, mais Son Altesse le prince Alexandre le consultait encore régulièrement sur des questions de sécurité concernant la famille princière ou le pays.

Hector fit entrer Marcus dans son minuscule salon, et lui servit un assez mauvais café. Ensuite, il prit place dans son vieux fauteuil un peu usé, posa ses pieds sur une ottomane et sirota cet amer breuvage tout en l'écoutant lui avouer qu'il avait fait l'amour avec une jeune

femme de la famille princière sur laquelle il était censé veiller — et qu'il en était résulté une grossesse de Son Altesse.

— Et c'est tout ? s'enquit Hector lorsqu'il eut terminé sa confession.

Marcus décida que l'heure n'était pas venue de remuer les secrets du passé.

— C'est tout ce que vous avez besoin de savoir, oui.

— Tout ce que vous consentez à me dire, plutôt, grogna le vieil homme.

— C'est vrai.

— Vous mériteriez sûrement d'être expulsé de la Garde.

— Oui, j'en suis conscient.

— Voire même écartelé en place publique.

— Vous avez raison, grimaca Marcus. Mais ce n'est pas pour cela que je suis venu.

— Quelles sont vos intentions ?

— Je veux l'épouser. Mon enfant ne grandira pas sans le nom de son père, sans être sûr que je ne l'ai pas abandonné.

— Lui avez-vous demandé de vous épouser ?

— Oui. Elle a refusé.

— Pourquoi accepterait-elle ? observa Hector, visiblement amusé. Qu'avez-vous à lui offrir ?

— C'est là tout le problème. Rien, à part ma volonté d'être un bon mari et un bon père pour cet enfant. Et aussi, mon nom, qui vaut ce qu'il vaut.

Personne ne connaissait son véritable nom lorsqu'il avait été trouvé, nouveau-né, sur les marches du parvis de la cathédrale de Montedoro. Alors on l'avait prénommé Marcus, comme le prêtre qui l'avait découvert, et on lui avait donné le nom de Desmarais, un riche bienfaiteur de l'orphelinat de St. Stephen. Le couple qui l'avait adopté lui avait d'abord donné son nom, mais, lorsqu'ils l'avaient ramené à St. Stephen, Marcus était redevenu Desmarais.

— Mais Son Altesse ne veut pas de vous, n'est-ce pas ? suggéra Hector, ses yeux pétillant de malice.

— Allez-vous m'aider, oui ou non ?

— Vous devriez peut-être essayer de

lui faire la cour. Lui envoyer des fleurs et des chocolats de luxe, lui écrire des poèmes, lui proposer de romantiques soirées à deux. La convaincre, enfin, que vous l'aimez et que vous consacrerez votre vie à la rendre heureuse.

— Je lui ai déclaré que je l'aimais. Cela n'a pas eu l'air de lui faire plaisir.

— Dans ce cas, mon fils, vous allez devoir vous en remettre à la grâce de Son Altesse Sérénissime et du prince Evan.

— Rhiannon respecte leur opinion, convint Marcus, voyant renaître une lueur d'espoir. Elle les écoutera peut-être...

— A condition, bien sûr, que vous ayez encore votre tête sur vos épaules

lorsqu'ils la convoqueront devant eux, observa le vieil homme en riant. Mais rassurez-vous, Son Altesse Sérénissime a toujours eu un faible pour vous.

— Croyez-vous que cela comptera en ma faveur ?

— Qui sait ? Je vais essayer de vous obtenir une audience.

— Pourriez-vous demander que ce soit très rapide ?

— Vous n'êtes pas en position de formuler des exigences.

— Je sais, mais... le temps presse.

* * *

Le lundi suivant, Marcus reçut un appel de la secrétaire personnelle de

Son Altesse Sérénissime la princesse Adrienne. Il était convoqué pour une audience privée avec la souveraine à 10 h 15 précises.

Il passa aussitôt chez son vieux mentor pour le remercier. Hector lui servit un autre café amer et lui déclara mi-figue, mi-raisin, qu'il espérait le revoir avec la tête sur les épaules. Marcus s'efforça d'en rire. Hector ne plaisanterait pas ainsi s'il croyait sa position réellement désespérée.

Bien sûr, sa punition pourrait aussi prendre d'autres formes. Il pourrait être expulsé de la Garde, et perdre ainsi tout ce pour quoi il avait travaillé toute sa vie. Il pourrait garder sa tête, mais être banni. Et alors, comment pourrait-il

épouser Rhiannon ? Donner son nom à son enfant ?

Au fond de lui, il savait qu'il méritait tout ce qui lui arriverait. Mais il savait aussi qu'il marcherait sur des charbons ardents si c'était le seul moyen de se faire pardonner.

Sanglé dans son plus bel uniforme, la bouche sèche et un nœud au creux de l'estomac, il attendait, dès 10 heures, dans la luxueuse antichambre de la souveraine. A 10 h 15 très précises, la secrétaire de Son Altesse ouvrit pour lui les portes dorées du bureau privé d'Adrienne.

Assise derrière son immense table de travail, un meuble très ancien de facture exquise, la souveraine leva la tête en le

voyant entrer, et lui offrit un sourire chaleureux. Elle portait une simple robe blanche à manches courtes, et, comme chaque fois qu'il se trouvait devant elle, il fut frappé par son incroyable beauté. Adrienne approchait de la cinquantaine, mais, avec ses yeux noirs au regard mystérieux, ses pommettes hautes et sa bouche aux lèvres sensuelles, elle aurait pu rivaliser avec n'importe quelle star de cinéma. Elle était sans âge, une déesse faite femme. La plus belle femme du monde.

C'était tout du moins ce qu'il avait cru, avant de faire la connaissance de Rhiannon.

La gorge serrée, il se revit devant Adrienne à l'âge de huit ans. Elle portait

une robe rouge, ce jour-là, et comme aujourd'hui, elle lui souriait avec bonté.

Je veux être un soldat, madame. Je veux devenir fort pour vous protéger toujours de tous les dangers.

Et alors, il s'était produit une chose merveilleuse. Elle avait tendu la main et l'avait posée affectueusement sur sa tête. Il avait cru que son cœur allait exploser de bonheur.

Et, aujourd'hui, bien des années plus tard, son sourire était toujours aussi chaleureux.

— Capitaine Desmarais ! Quelle joie de vous revoir ! Vous avez une mine resplendissante.

En réalité, il ne se sentait pas très bien. Son sang lui battait dans les

tempes, et il respirait mal. Se souvenant trop tard qu'il avait omis de la saluer, il rectifia précipitamment la position.

— Merci, Votre Altesse.

Elle quitta son fauteuil au dossier tapissé de velours rouge et fit le tour de sa table de travail pour s'approcher de lui.

— Allons nous asseoir là-bas, dit-elle en désignant un magnifique sofa et deux fauteuils anciens dans un coin de l'immense pièce. Nous serons plus à l'aise pour bavarder.

Sa casquette d'uniforme sous le bras, il la suivit d'une démarche raide, et, la gorge serrée, il attendit qu'elle ait pris place sur le sofa pour se percher sur l'extrême bord du fauteuil qu'elle lui

indiquait. Avant cette seconde, il n'avait jamais rêvé qu'il s'assiérait ainsi un jour devant sa souveraine.

— Que puis-je pour vous, capitaine ? s'enquit-elle aimablement. Sir Hector Anteros m'a assuré qu'il s'agissait d'une affaire de la plus haute importance.

— Votre Altesse, je...

Tout à coup, il était frappé de mutisme. Il avait pourtant préparé son discours très soigneusement. Il l'avait même appris par cœur, mais en proie à la panique, son cerveau avait tout effacé.

Adrienne l'observa un instant en silence, pourtant, même du fond de son désespoir, il vit distinctement que ce regard restait plein de douceur et de

bienveillance.

— Je vous en prie, poursuivez, Marcus, reprit-elle en hochant la tête. Vous pouvez me parler en toute franchise.

Un nœud lui obstruait la gorge. Il dut toussoter pour s'éclaircir la voix.

— Votre Altesse, puis-je me lever ?

— Oui, bien sûr, si c'est ce que vous désirez.

Il bondit sur ses pieds et se mit au garde-à-vous devant elle, la tête bien droite, les doigts sur la couture du pantalon.

— Merci, Votre Altesse.

Elle hocha de nouveau la tête. Et attendit.

Durant un instant, il eut la certitude

qu'il lui serait impossible de prononcer les mots fatidiques. Puis, il songea à l'enfant. Il devait s'y résoudre, quoi qu'il lui en coûte. Quitte à encourir le courroux de cette femme qu'il révérait par-dessus tout, au risque que Rhiannon ne lui pardonne jamais d'avoir été trouver directement sa mère pour parler d'un problème qu'elle aurait dû aborder elle-même lorsqu'elle aurait été prête à le faire.

Il s'aperçut que l'attitude de respect militaire facilitait un peu sa démarche. Il se sentait légèrement plus à l'aise. Le discours préparé avec tant de soin lui revint par bribes.

— Votre Altesse, c'est avec un grand sentiment de honte, et avec une immense

consternation que je me présente devant vous aujourd'hui. J'ai commis un acte impardonnable. J'ai misérablement failli à tous mes devoirs envers notre pays, envers Votre Altesse et envers sa famille.

Adrienne tressaillit presque imperceptiblement. Une ombre d'inquiétude traversa son beau regard.

— Allons, voyons ! Cela ne peut pas être aussi grave.

— Hélas, si, Votre Altesse... Il y a deux mois de cela, alors que j'avais reçu pour mission d'assurer la sécurité de la princesse Rhiannon au mariage de Son Altesse la princesse Arabella... il y a deux mois de cela, donc, nous sommes... heu... restés toute une nuit

prisonniers d'un véhicule accidenté durant une nuit de blizzard. Et nous... heu...

Il s'interrompt, conscient qu'il était en train de s'enliser. Elle l'encouragea gentiment :

— Marcus, pourquoi ne me racontez-vous pas simplement ce qui s'est passé ? Alors, il se jeta à l'eau.

— Votre Altesse, la princesse Rhiannon est enceinte de mon enfant, déclara-t-il d'un trait.

Un silence assourdissant suivit cette déclaration. Toujours au garde-à-vous, son regard fixé droit devant lui, il vit la souveraine se lever, une expression de stupéfaction peinte sur son noble visage, puis elle se dirigea vers sa table de

travail et sortit de son champ visuel.

Il se garda bien de se retourner. Comment l'eût-il osé ? Il ne pourrait probablement jamais plus la regarder en face.

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ? s'enquit-elle, quelque part derrière son épaule.

Hélas, ce n'était pas tout, et il savait qu'il devait lui avouer le reste. Sans trop savoir comment, il en trouva la force, s'adressant au tableau accroché au-dessus du sofa :

— Je désire seulement reconnaître mon enfant. Lorsque j'ai appris que Son Altesse la princesse Rhiannon attendait un bébé dont j'étais le père, je lui ai proposé de l'épouser comme c'était mon

devoir. Mais Son Altesse a refusé, me déclarant qu'elle souhaite élever l'enfant toute seule.

— Ma fille a-t-elle l'intention de vous nier vos droits parentaux ?

— Non, bien sûr, convint-il précipitamment. Elle ne ferait jamais cela. Elle refuse simplement de m'épouser.

— Je vois, dit la voix soigneusement contrôlée derrière lui.

— Je comprends que je ne suis pas digne d'elle, poursuivit-il, retrouvant peu à peu son courage. Et je suis prêt à accepter sans protester toutes les sanctions que Votre Altesse voudra bien m'infliger. Tout ce que je demande, c'est que vous m'accordiez une seule

grâce. Permettez-moi de donner un père à cet enfant et d'épouser votre fille.

Il marqua une pause, mais la souveraine demeurait silencieuse. Alors il ajouta d'un ton hésitant :

— Vous... connaissez mon histoire.

— Oui, je la connais, répondit-elle d'une voix douce.

— Alors, je vous en prie, Votre Altesse, ne permettez pas que la même situation se répète avec cet enfant innocent. Aidez-moi à convaincre votre fille de m'épouser pour que notre enfant ait un vrai père.

Un nouveau silence, interminable, s'ensuivit. Puis il entendit ses pas approcher. Elle réapparut dans son champ de vision et retourna s'asseoir

sur le sofa.

— Si je comprends bien, vous êtes ici à l'insu de ma fille.

— Oui, Votre Altesse, répondit-il, gardant la tête bien droite.

Avait-il surpris l'ombre d'un sourire sur ses lèvres ? Ce n'était probablement que son imagination.

— Asseyez-vous, Marcus.

Il se rassit sur le bord du fauteuil.

— Aimez-vous ma fille ?

Depuis qu'il était entré dans cette pièce, il luttait contre un sentiment d'irréalité, et cette impression ne fit qu'empirer. Comment pouvait-il répondre à une pareille question ? Il était assis face à sa souveraine, la personne qu'il révérait le plus au

monde, et elle lui parlait d'amour ? Or il ne savait pas grand-chose à ce sujet.

— Je ne suis qu'un soldat, Votre Altesse. Je désire seulement faire ce que le devoir me commande.

Elle parut réfléchir.

— Je crois comprendre qu'à vos yeux, la question de la paternité légitime de cet enfant revêt une grande importance.

— C'est tout pour moi, répondit-il un peu trop vivement. Mon fils doit savoir que je le reconnais. Que... je suis fier d'être son père.

— Mais Rhiannon n'envisage pas la situation sous cet angle, répondit Adrienne après un instant de silence. Vous le comprenez, n'est-ce pas ? De son point de vue, l'enfant ne souffrira

pas du simple fait qu'elle ne vous aura pas épousé...

— Mais...

— Laissez-moi terminer, je vous en prie. Il se trouve qu'aujourd'hui, être né de parents non mariés n'est plus le handicap ou la honte que cela a pu être autrefois.

— Peut-être, mais...

— Je sais que votre enfance a été très difficile sans vos parents. Mais cet enfant aura ses deux parents. Rhiannon a suffisamment de moyens et de cœur pour élever son enfant tout en restant célibataire. Dans son cas précis, en outre, il n'y a pas de trône en jeu, pas de succession à assurer, aucune raison pour que l'enfant doive à tout prix être né

dans un cadre légitime.

— Il y a une très bonne raison, au contraire, protesta-t-il. Et cette raison, c'est l'enfant lui-même. Il a besoin d'une famille qui le protège contre les dangers du monde jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour y faire face lui-même.

— Je suis sensible à votre point de vue, Marcus. Mais, dans cette situation, je ne peux pas intervenir par la force.

— Vous n'allez pas m'aider, dit-il d'un ton découragé.

— Je n'ai pas dit cela.

— Consentirez-vous, au moins, à parler avec Rhiannon ? s'enquit-il, sentant son espoir revenir.

— Je doute que mon intervention puisse vous aider beaucoup. Je connais

ma fille. Elle ne sera pas très contente d'apprendre que vous êtes venu me voir sans l'en informer. Etes-vous certain d'avoir fait tout votre possible pour la convaincre que vous l'aimez et que vous désirez sincèrement l'épouser ?

— Je lui ai déclaré que je l'aimais, répondit-il, s'abstenant toutefois d'ajouter que cette déclaration avait failli lui valoir une gifle. J'ai... raisonné avec elle. J'ai tout essayé, mais rien n'y a fait. Elle refuse obstinément.

Il crut de nouveau surprendre l'ombre d'un sourire sur les lèvres généreuses de sa souveraine.

— Etes-vous sûr qu'elle ne changera pas d'avis, si vous employez les bons arguments ?

— J'ai déjà tout fait pour la convaincre.

— Oui, mais il faut quelquefois insister.

— Cela ne servirait à rien. Elle est décidée à ne pas m'épouser. Consentirez-vous à lui parler, Votre Altesse ? Essaierez-vous de la convaincre que notre mariage est le seul choix qui vaille ?

— Vous êtes un homme très déterminé, Marcus. Pourtant, je pensais vous avoir expliqué que pour Rhiannon et vous, le mariage *n'est pas* le seul choix possible.

A cet instant précis, il eut comme une illumination. Sa souveraine n'avait à aucun moment parlé des sanctions qu'il encourait pour avoir séduit une

princesse du sang. Sa punition consistait peut-être tout simplement à ne pas l'aider. En lui niant le droit d'être un vrai père pour cet enfant, elle lui infligeait la pire punition imaginable.

Car ce serait l'enfant qui en souffrirait le plus.

Non, décidément, il n'avait pas le droit de renoncer. Il devait à tout prix la gagner à sa cause.

— Me ferez-vous la grâce d'évoquer ce sujet avec votre fille, Votre Altesse ? C'est tout ce que je demande.

— Marcus, répondit-elle d'un ton gentiment réprobateur, avez-vous entendu un seul mot de ce que je viens de vous dire ?

— Oui, Votre Altesse. J'ai écouté

chacune de vos paroles.

— Alors, vous savez qu'à mon avis, mon intervention ne pourra vous aider.

Il prit une profonde inspiration, avant d'oser insister.

— S'il vous plaît, Votre Altesse...

La princesse se leva. Marcus l'imita d'un geste automatique.

— Je dois m'entretenir avec le père de Rhiannon, déclara-t-elle. Lorsque nous aurons débattu de ce sujet, le prince consort et moi, je vous ferai connaître notre réponse.

Dans ses grands yeux noirs au regard perspicace, il lut qu'elle n'en dirait pas davantage pour le moment. Cette audience était terminée. Il ne lui servirait à rien d'insister davantage.

— Oui, Votre Altesse. Merci, Votre Altesse.

Il la salua une dernière fois, puis il tourna les talons et se retira.

Ce soir-là, Rhia dîna seule sur la terrasse. Lorsque la gouvernante eut débarrassé, elle resta assise un moment à la petite table de fer forgé, à contempler le port à ses pieds et à essayer de ne pas s'inquiéter de ce que Marcus avait l'intention d'entreprendre.

En supposant qu'il souhaite agir.

Cela faisait plus d'une
semaine — exactement onze

jours — qu'elle lui avait annoncé sa grossesse. Depuis, elle n'avait plus aucune nouvelle de lui.

Elle commençait à penser qu'il avait simplement renoncé et accepté son refus de l'épouser.

Elle aurait probablement dû s'en réjouir, mais ce n'était pas le cas. L'idée qu'il pourrait simplement tout oublier l'attristait profondément, la laissait désespérée et en proie à un affreux sentiment de solitude.

— Madame ?

— Oui, Yvonne ?

Rhia se tourna, souriant à sa gouvernante, et vit sa mère juste derrière elle. Elle se leva vivement pour aller la serrer dans ses bras.

— Quelle surprise ! Puis-je t'offrir quelque chose à boire ?

— Non. Je souhaite seulement parler avec toi.

Sa mère semblait étrangement hésitante, presque anxieuse. Rhia comprit qu'il se passait quelque chose. Sur un signe d'elle, Yvonne se retira, et les deux femmes allèrent s'asseoir ensemble sur le sofa.

— Qu'y a-t-il, mère ? s'enquit Rhia sans plus attendre.

— Marcus Desmarais est venu me voir, aujourd'hui.

— Il n'aurait pas osé !

— C'est pourtant ce qu'il a fait.

Rhia se leva et alla se planter devant les portes de la terrasse, fixant le

splendide paysage sans le voir.

— Il m'a dit que tu allais mettre au monde son enfant, poursuivit Adrienne.

— Oh ! non... !

— Il est très déterminé à t'épouser.

Elle sentit monter une nausée. Mais pas question qu'elle y cède. Prenant une profonde inspiration, elle redressa les épaules.

— Eh bien, cela n'arrivera pas. Et je le lui ai expliqué très clairement, lorsque je lui ai annoncé ma grossesse.

— Rhia, regarde-moi, murmura sa mère tendrement.

Au prix d'un immense effort de volonté, elle s'obligea à lui faire face. Dans ses yeux, elle ne lut qu'un amour immense et une infinie sagesse. Sa mère

la comprenait. Soudain, elle sentit sa gorge se serrer, et sa vue se brouilla de larmes. Mais elle les refoula avec détermination.

— Je suppose que vous en avez déjà discuté avec père.

— Oui. Nous t'aimons. Nous te respectons. Nous soutenons inconditionnellement tes choix.

— Un mariage entre nous ne pourrait jamais fonctionner.

— Je comprends très bien que Marcus et toi, vous venez de mondes très différents.

— Voilà que vous parlez exactement comme lui. Cet aspect des choses ne me préoccupe pas. Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire.

Sa mère la dévisagea un instant. Rhia connaissait cette expression. Sa mère réfléchissait, analysait la situation comme elle savait si habilement le faire. Il lui arrivait parfois de croire qu'Adrienne avait le pouvoir de lire dans ses pensées.

— Je crois me souvenir qu'il y a quelques années de cela, il y a eu quelqu'un. Quelqu'un de très spécial. Tu ne m'as jamais dit son nom, mais cela s'est produit lorsque tu étais étudiante à Los Angeles. N'était-ce pas l'année où Marcus étudiait aussi là-bas ?

Sa mère était-elle en train de lui dire qu'elle était au courant de leur relation ? Peut-être s'efforçait-elle simplement de lui soutirer un renseignement.

Au fond, cela n'avait aucune importance. Tout était fini entre eux depuis longtemps et à tout jamais.

— Je n'ai vraiment pas envie de parler du passé.

— Ma chérie, je voudrais simplement te rappeler que tu as été fiancée à deux reprises, entre-temps, et que tu n'as jamais pu te décider à épouser ni l'un ni l'autre de ces hommes.

— Mère, s'il vous plaît ! Devons-nous reparler de cela ?

— Marcus est un homme remarquable. Je ne crois pas qu'il comprenne le chemin qu'il a accompli depuis ses origines modestes, ni jusqu'où il pourrait encore s'élever.

— C'est à lui que vous devriez le

dire. Moi, je le sais déjà.

— Alors, pourquoi lui opposer un refus catégorique ? Tu n'es pas obligée de répondre par « oui » ou par « non » tout de suite. Fais un effort avec lui. Laissez-vous une chance de découvrir qu'après tout, vous avez un avenir ensemble.

Comme elle demeurerait silencieuse, sa mère l'observa un instant d'un air pensif, avant d'ajouter :

— Tu sais que je t'aime. Et que ton père t'aime aussi.

— Oui, je le sais. Et je vous serai éternellement reconnaissante pour l'existence que vous m'avez offerte.

— A ce stade, tu dois être furieuse que Marcus soit venu m'exposer son

problème.

— « Furieuse » est un mot trop faible.

— Mais tu pourrais considérer la situation autrement.

— Ah, vraiment ? Et que devrais-je en déduire ?

— Pense à son courage. A son sens inné de l'honneur, à son désir absolu de faire ce qui est juste, pour toi et pour l'enfant. Songe à ce qu'il a dû lui en coûter pour se présenter devant moi, sa souveraine, pour qui il éprouve une admiration sans bornes depuis son enfance, et m'avouer qu'il était devenu intime avec toi, ma propre fille adorée. A ses yeux, il a trahi la confiance que nous avons en lui, et gravement manqué à son devoir suprême, qui était de te

protéger. Je suis certaine qu'il s'attendait à ce que je le fasse arrêter.

— Oui, convint Rhia en soupirant. C'est probablement vrai.

— Et, cependant, il est venu me parler.

— C'est bien dans son caractère.

— Tu auras beaucoup de mal à trouver un homme aussi digne de ton respect que lui. D'ailleurs, tu l'as déjà cherché. Et nous savons toutes deux que tu ne l'as pas trouvé.

— Mère, je ne crois vraiment pas qu'un mariage entre Marcus et moi puisse fonctionner.

Adrienne ramassa son sac et se leva.

— Me promets-tu tout de même d'y penser ?

— Pour être honnête, en ce moment, je ne pense qu'à cela.

— Très bien, alors. Ton père et moi ne pouvons t'en demander davantage.

* * *

Juste après le départ de sa mère, Rhia courut jusqu'à la salle de bains et rendit la plus grande partie de son dîner. Ce déplaisant épisode terminé, elle se brossa les dents, enfila sa robe de chambre et demanda à Yvonne de lui apporter une tasse de thé et des biscuits salés, puis elle l'informa qu'elle n'aurait plus besoin d'elle ce soir-là.

Sa chambre disposait également d'une terrasse avec vue sur le port. Elle ouvrit

les portes pour laisser entrer la brise. Elle venait de s'asseoir et de croquer le premier biscuit lorsque le téléphone sonna.

Le nom affiché sur l'écran était celui de Marcus, ce qui ne la surprit pas du tout. Le cœur battant, elle reposa son biscuit et accepta la communication.

— Est-ce pour me faire des aveux que tu m'appelles, capitaine Desmarais ?

— Dois-je conclure que tu as déjà parlé avec Son Altesse ?

— Tu es allé voir ma mère sans m'en informer.

— Je suis désolé, Rhia. Il me semblait que je n'avais pas d'autre choix. Mais maintenant... je me sens coupable. Quand pourrai-je te revoir ? Te parler ?

Elle se sentait absurdemment heureuse qu'il l'ait appelée par son prénom. Elle aurait dû le faire attendre après son intervention malheureuse. Mais elle s'en sentait incapable. Marcus avait toujours été sa plus grande faiblesse.

— Pourquoi pas maintenant ? suggérait-elle. Ce soir ?

— J'arrive.

* * *

Marcus s'apprêtait à sonner lorsque la porte s'ouvrit.

Elle apparut devant lui, toujours aussi belle dans son peignoir de satin, mais visiblement fatiguée.

— Es-tu souffrante ? s'enquit-il d'un

ton inquiet.

— Entre, ordonna-t-elle. Je me sens très bien, sois tranquille. Allons nous asseoir dans le salon.

— Es-tu certaine que tout va bien ? insista-t-il en refermant la porte derrière lui. Tu as l'air épuisée.

Il osa poser la main sur son épaule. Sous le satin de la robe de chambre, sa peau était tiède et douce. Elle baissa les yeux vers sa main puis les releva. Il aurait dû la relâcher alors, mais il n'en fit rien.

— Marcus, dit-elle enfin, je suis enceinte. J'ai des nausées matinales, sauf que, dans mon cas, c'est matin, midi et soir.

— Ce n'est pas normal, observa-t-il,

fronçant les sourcils.

— Mon médecin m'a assuré que tout allait bien.

Ses douces lèvres étaient tout près des siennes, et il lui était encore plus difficile de résister depuis que tout avait changé entre eux et qu'elle portait son enfant. Il sut à cet instant qu'il remuerait ciel et terre pour qu'elle soit à lui.

— Tu dois te soigner, murmura-t-il d'une voix rauque de désir.

Soudain, il ressentait le poids de toutes ces années passées à l'éviter, à nier le pouvoir qu'elle avait sur lui, à rêver d'elle et à se réveiller en prétendant que cela ne signifiait rien.

Sa forteresse commençait à se fissurer sous la pression de son désir, et il aurait

tout donné pour sentir un instant la douceur de sa peau contre la sienne.

— Marcus ? murmura-t-elle. Vas-tu enfin m'embrasser ?

Alors il cessa de lutter. Il lui obéit. Ce fut d'abord un baiser brûlant, passionné, auquel elle s'abandonna avec un doux gémissement, et peu à peu, il se sentit submergé par une immense vague de tendresse. Rien n'existait plus que ce parfum de jasmin et de vanille, et la seule femme qui ait jamais compté pour lui.

Mais ce moment de paradis ne dura qu'un instant. Bientôt, elle le repoussa gentiment. Il la libéra à contrecœur, l'esprit tourbillonnant, enivré par sa fragrance et le goût de sa bouche.

— Ne devrions-nous pas d'abord régler quelques détails ? suggéra-t-elle d'une voix douce.

— Absolument, convint-il en prenant une profonde inspiration.

— Viens, s'il te plaît. Passons dans le salon.

La nuit était très douce, et ils se retrouvèrent bientôt accoudés à la balustrade de la terrasse, contemplant le croissant de lune suspendu au-dessus du port et des collines.

— Ma mère insiste pour que je t'accorde une chance de me convaincre, observa-t-elle sans le regarder.

— La sagesse de Son Altesse est légendaire, répondit-il en remerciant le ciel pour la générosité de sa souveraine.

— J'avoue qu'elle sait se montrer très persuasive.

La brise faisait voleter la chevelure sombre et luisante de Rhiannon, apportant la senteur merveilleuse de son parfum jusqu'à lui.

— Puisque tout est réglé, dit-il, voguant sur la crête d'une immense vague de soulagement, nous pouvons nous marier immédiatement. Le reste, ce ne sont que des détails.

— Pas si vite.

Il fronça les sourcils, sentant revenir son inquiétude.

— Qu'y a-t-il, maintenant ?

Elle lui fit face, redressant les épaules pour se préparer à la confrontation, et recula même d'un pas afin d'instaurer

une distance entre eux.

— J'ai dit « une chance », objecta-t-elle. Je n'ai jamais dit que j'allais me précipiter en courant vers l'autel.

— Mais je croyais que Son Altesse t'avait convaincue...

— C'est vrai, en partie, convint-elle d'un ton défensif. Elle m'a convaincue qu'il serait bon que nous passions un peu de temps ensemble, toi et moi, afin de nous connaître mieux.

— « Un peu de temps », répéta-t-il, s'efforçant de rester calme.

— Voyons, Marcus, ne me regarde pas de cette façon.

— De quelle façon ?

— Comme si tu avais envie de me jeter sur ton épaule et de m'emporter

jusqu'à l'église la plus proche.

C'était exactement ce qu'il était tenté de faire. Mais, visiblement, elle ne souhaitait pas que ce soit aussi simple. Il prit le temps de se ressaisir, les poings au fond de ses poches, avant de reprendre d'une voix soigneusement contrôlée :

— Qu'entends-tu exactement par « un peu de temps » ?

— Je ne sais pas vraiment, répondit-elle d'un air anxieux qui la rendait encore plus adorable. J'ai pensé que tu pourrais peut-être venir t'installer ici avec moi — nous dormirions dans des chambres séparées, bien sûr. Au moins au début.

— Et je vivrais à tes crochets, c'est

cela ? observa-t-il, blessé dans sa fierté.

Il lut dans ses beaux yeux qu'il venait de l'offenser. Comment pouvait-il être aussi maladroit !

— Aurais-tu préféré que je vienne vivre chez toi ? suggéra-t-elle comme si c'était une solution envisageable.

Ce qui ne l'était pas du tout. Ses quartiers à la caserne de la Garde consistaient en une petite chambre avec douche. D'après ses calculs, il lui faudrait attendre encore trois ans avant d'avoir les moyens d'acquérir sa première maison, qui serait, par nécessité, modeste.

— Non, répondit-il. Bien sûr que non. D'abord, il faudrait pour cela que nous soyons déjà mariés. Et puis, ce n'est

qu'une minuscule chambre d'officier. Tu ne pourrais pas... tu ne voudrais pas... ce ne serait pas...

Il s'interrompt. Comment lui expliquer ?

— Ce serait très loin du standing auquel tu es habituée.

Elle se rapprocha, posant une main sur son torse.

— Si nous étions mariés ce qui n'arrivera pas tout de suite, murmura-t-elle, je serais fière de vivre avec toi dans ta petite chambre.

Dans sa hâte de la convaincre de l'épouser, il n'avait pas pris le temps de réfléchir à de tels détails. Une fois encore, la réalité venait lui rappeler leurs différences et les difficultés

pratiques de leur futur mariage.

Un mariage impossible.

Mais devenu absolument nécessaire.

— Marcus, reprit-elle en se rapprochant pour reposer son front contre sa poitrine, tu vas devoir apprendre à te détendre. A oublier un peu ton orgueil et ton cher sens du devoir.

— Ma fierté et mon sens du devoir m'ont toujours bien servi, répliqua-t-il d'une voix douce en glissant les doigts dans sa chevelure soyeuse et parfumée.

Elle leva le visage vers le sien. Ce visage dont il avait rêvé, qu'il avait tant désiré, sans jamais croire qu'ils seraient de nouveau si proches un jour.

Et pourtant, ils étaient là. Ensemble.

Après tout ce temps.

Ils avaient conçu un enfant.

Et il devait trouver un moyen pour qu'ils restent ensemble, qu'ils se marient, qu'ils se construisent une vie ensemble. Il devait offrir à son fils tout ce qui lui avait été refusé.

— Au diable l'orgueil, chuchota-t-elle. Oublie un instant les convenances.

— Je ne pourrai jamais les oublier. Epouse-moi.

Elle leva vers lui un regard plein de tendresse, puis elle secoua de nouveau la tête.

— Nous devons d'abord prendre le temps de nous connaître.

Faisant taire son sentiment de frustration, il inclina la tête pour

l'embrasser. Parce que c'était une nécessité. Parce qu'il ne pouvait plus contrôler son besoin de goûter une nouvelle fois à sa bouche. De la faire sienne.

Ils devaient se marier. Quoi qu'elle en dise, ils n'avaient pas d'autre choix. Même s'il ne pouvait jamais espérer devenir son égal, même si elle demeurerait pour toujours la princesse dont il était indigne.

Elle lui rendit passionnément son baiser, s'ouvrant à lui, offrant sa bouche merveilleuse à son exploration gourmande, étroitement blottie contre son corps.

Cependant, trop vite, elle mit fin à leur baiser. Toujours sur la pointe des pieds,

elle posa ses lèvres contre son cou.

— Marcus ! murmura-t-elle. Je pensais sincèrement ce que je t'ai dit. Nous avons besoin de temps.

— Combien de temps ? s'enquit-il, caressant sa chevelure de soie. Plus nous attendrons, et plus les gens vont jaser.

— Nous ne sommes plus au Moyen Age, observa-t-elle avec un rire un peu triste. Tu vas devoir l'accepter. Je souhaite réellement que tu viennes habiter ici avec moi. Je voudrais... être proche de toi, de toutes les façons qui comptent. Je voudrais être sûre que toi et moi, nous avons une chance de réussir un mariage.

Ce n'était pas ce qu'il avait espéré.

Mais, à ce stade, c'était probablement tout ce qu'il était en mesure d'obtenir.

— Je devrai conserver mes quartiers à la Garde, rappela-t-il. Au moins pour le moment. Et, de temps à autre, lorsque mes devoirs l'exigeront, je devrai dormir à la caserne. Et, comme tu le sais sûrement, je suis souvent appelé à voyager pour assurer la protection de tes frères et sœurs.

— Oui, bien sûr. Je comprends tout cela.

— Mais lorsque je ne serai pas en mission, je pourrai passer presque tout mon temps ici, avec toi...

— Tu veux dire que tu acceptes ? s'écria-t-elle, transportée de joie.

— Je ferai tout ce qu'il faudra pour te

convaincre de m'épouser et de donner mon nom à notre enfant, répondit-il, refusant de lui offrir autre chose que la simple vérité.

— Cet air guindé est-il vraiment nécessaire pour me dire cela ? marmonna-t-elle, saisissant son visage entre ses mains.

— J'essaierai, à l'avenir, d'avoir l'air plus détendu, assura-t-il en s'efforçant de sourire.

— J'y compte bien.

Et ses mains fines caressèrent les courts cheveux qui poussaient sur ses tempes comme elles le faisaient autrefois, lorsqu'ils s'aimaient en secret sous le ciel de la Californie.

Il tourna la tête pour poser les lèvres

au creux de sa paume, se délectant de la sentir frissonner à cette caresse, de voir son regard chavirer sous ses longs cils de soie sombre. Il l'entendit soupirer, et, malgré lui, une pensée lui traversa l'esprit : s'il lui faisait l'amour maintenant, la convaincrat-il de l'épouser sans plus attendre ?

Son corps réagit instantanément à cette idée.

Leurs hanches étant étroitement soudées, elle ne pouvait pas manquer de sentir ce changement en lui. Mais elle secoua la tête d'un air désapprobateur.

— J'avoue que je suis tentée, remarqua-t-elle en inclinant la tête pour le dévisager. Mais non.

La scène de la séduction devrait donc

attendre. Ordonnant à son corps de se calmer, il se contenta de déposer un baiser sur son front.

— Tu as les yeux un peu cernés, observa-t-il. Tu as besoin d'une bonne nuit de sommeil.

— Toujours aussi chevaleresque, le taquina-t-elle.

— Pas autant que je le devrais. Mais tu dois commencer à prendre mieux soin de ta santé. Et, pour commencer, tu dois te reposer.

— Tu as sûrement raison, même si faire passionnément l'amour avec toi serait beaucoup plus intéressant.

— Je serai ravi de te rendre ce service. Dès que tu te seras reposée.

— « Me rendre ce service » ? gémit-

elle. Ce n'est pas ainsi que je voyais la situation. J'étais persuadée que tu déploierais tout ton charme pour me séduire, afin que je te cède immédiatement.

— Je n'aurais jamais fait une chose pareille, mentit-il éhontément.

— Je ne te crois pas une seule seconde. Tu m'as déjà avoué la vérité, Marcus. Tu ferais n'importe quoi pour me convaincre de t'épouser.

— Oui, je dois admettre que tu n'as pas tout à fait tort.

— La situation ne manque pas d'ironie, ne trouves-tu pas ? Autrefois, c'est toi qui étais parti sans te retourner...

— Et aujourd'hui, tu n'arrives plus à

te débarrasser de moi, convint-il d'un ton mélancolique.

— C'est pourquoi j'avais le fort pressentiment que tu essaierais de me séduire, ce soir. Et j'avais l'intention de rester ferme, de t'expliquer que, non seulement nous n'allions pas nous marier tout de suite, mais que nous n'allions pas non plus faire l'amour. Pas avant que je nous sente plus proches l'un de l'autre.

— « Plus proches » ? murmura-t-il en mordillant son oreille. C'est une excellente idée.

— Mais à présent, tu es ici, poursuivit-elle en nouant les bras autour de son cou, et je m'aperçois que je n'ai plus qu'une seule envie... me laisser

aller contre toi.

Il ne dit pas un mot. Il n'osait pas. Et il n'esquissa pas le moindre mouvement non plus. Sans quoi, il l'aurait soulevée pour l'emporter jusqu'au lit le plus proche.

Lorsqu'elle glissa une main entre eux, son cœur cessa de battre à l'idée de ce qu'elle allait faire. Mais elle la plongea seulement dans la poche de sa robe de chambre et en sortit une enveloppe qu'elle lui remit.

— J'aimerais que tu emménages ici dès demain. En principe, Yvonne sera là pour t'ouvrir, mais dans le cas contraire, voici une clé et le code de l'alarme.

— J'ai un exercice d'entraînement demain matin, mais je peux rassembler

quelques affaires et me rendre ici dans l'après-midi...

— Si je suis encore au musée, Yvonne te montrera ta chambre. Je veux que tu te sentes chez toi.

— Merci, répondit-il en s'écartant à regret. A présent, je dois vraiment y aller.

— Demain, répéta-t-elle d'une voix douce. Promis ?

— Je te le promets, dit-il d'un ton solennel.

* * *

Rhia appela Alice juste après le départ de Marcus, et elle la mit au courant de l'évolution de leur situation.

— Alors, il est vraiment allé parler à mère ? Je dois reconnaître que cet homme a du cran.

— Il aurait dû m'en avertir d'abord, se plaignit Rhia.

— Moi, j'admire un homme qui met tout en œuvre pour atteindre ses objectifs, répliqua Alice en riant.

— Je suppose que c'est une façon de voir la situation.

— C'est la seule bonne façon, répliqua sa sœur. Et je sais qu'en secret, tu es d'accord avec moi. Alors, il va venir s'installer chez toi ? Voilà une excellente nouvelle.

— Nous verrons.

— Rhia, sois intrépide !

— Que veux-tu dire ?

— Depuis huit ans, tu t'efforces inutilement d'oublier cet homme. Vous avez enfin une chance de vous retrouver, lui et toi. Ne la gâche pas.

— Alice ! s'exclama Rhia, la vue brouillée de larmes d'émotion. Je suis si heureuse, en fait !

— Voilà ce que je désirais entendre.

— En même temps, je suis terrifiée. Et si, au bout du compte, nous ne parvenions pas à nous retrouver ?

— Ne sois pas négative. Tu ne peux pas te permettre de penser de cette façon. Concentre-toi sur la réussite de votre projet. Et il réussira, j'en suis sûre. Tu verras que j'ai raison.

— Oh, Alice ! Je l'espère de tout mon cœur !

En rentrant du musée, le lendemain soir, Rhia trouva Marcus dans son salon. Dès qu'il la vit entrer, il reposa le catalogue d'une exposition de peinture qu'il feuilletait et se leva du sofa. Il était vêtu d'un jean et d'une chemise de jersey. Ses épaules semblaient plus larges que jamais. Et ses yeux... Il y avait un tel sérieux dans ses yeux...

— Bonsoir, Rhia.

Elle n'avait cessé de penser à lui toute la journée, en s'efforçant de suivre le conseil de sa sœur et de rester positive. Et la méthode s'était avérée relativement efficace. Elle s'était surprise à attendre avec une merveilleuse impatience le début de leur petite expérience d'intimité.

Mais à présent qu'ils étaient là ensemble et avec du temps devant eux, que leur relation n'avait plus besoin d'être secrète ou furtive, ou de ne durer qu'une seule nuit, elle se sentait un peu embarrassée. Et très, très nerveuse.

— Bonsoir, Marcus. Ta chambre te convient-elle ?

— Elle est parfaite et très confortable. Merci.

Il marqua une pause, avant d'ajouter :

— Tu as l'air un peu plus reposée.

— Je... Oui, c'est vrai, répondit-elle avec un petit rire embarrassé. Sitôt après ton départ, je suis montée me coucher, et j'ai dormi comme un bébé. En me réveillant, je me suis sentie mieux que cela n'avait été le cas depuis des semaines. J'ai même dévoré mon petit déjeuner sans la moindre nausée.

— Je m'en réjouis.

— Nous dînons en général à 19 h 30. Puis-je t'offrir quelque chose à boire en attendant ?

— Je suppose qu'un petit verre de whisky ne me fera pas de mal. Sans glace, s'il te plaît.

Alors qu'elle lui versait deux doigts

de liquide ambré dans un verre de cristal, il s'approcha sans bruit derrière elle. Et, lorsqu'elle se retourna, elle se retrouva pratiquement nez à nez avec lui. Il prit le verre qu'elle lui tendait, et lorsque leurs doigts se frôlèrent, elle ressentit un délicieux frisson lui traverser le corps.

Il la remercia, et elle s'adossa au comptoir du bar pendant qu'il sirotait sa première gorgée, levant les yeux vers les siens.

— Je ressens une impression étrange, avoua-t-elle. Comme si tout ceci... n'était pas réel. Tu comprends ?

Il ne répondit pas, se contentant de la dévisager tout en buvant une seconde gorgée. Mais tout à coup, ses yeux

avaient pris une curieuse teinte dorée. Et, incapable de garder le silence, elle s'entendit poursuivre :

— Toi et moi, dans cette maison, après toutes ces années, nous efforçant d'apprendre à vivre ensemble de toutes les façons possibles. Il m'arrivait quelquefois d'imaginer l'existence que nous aurions vécue si nous avions réussi à rester ensemble, à nous bâtir une vie commune...

Le reste de sa phrase mourut sur ses lèvres. Durant un long moment, ils demeurèrent tous deux silencieux, puis il rompit finalement le silence :

— Epouse-moi, dit-il d'une voix douce.

C'était sûrement idiot, mais ces deux

simples mots la remplirent d'un bonheur infini. Il reposa son verre sur le comptoir, puis il s'avança d'un pas et la serra dans ses bras vigoureux. Un nouveau frisson la parcourut des pieds à la tête.

— Si tu m'épouses, tu n'auras plus à faire appel à ton imagination. Nous serons réellement ensemble. Pour la vie.

Soudain elle ne respirait plus, envoûtée par le son de sa voix, par les paillettes dorées dans ses yeux verts.

Il se pencha vers elle, effleurant ses lèvres d'un baiser, et elle poussa un soupir tremblant.

— J'ai parlé avec ton frère, Son Altesse le prince Alexandre, aujourd'hui, déclara-t-il.

Incapable de s'empêcher de le toucher, elle plaqua les mains sur son large torse. Elle sentait ses muscles durs et tièdes sous ses doigts, sentait distinctement les battements de son cœur.

— Lui as-tu parlé de nous ?

— Oui. Je me devais de le faire. Après tout, il est mon commandant, à la Garde. Il devait être mis au courant.

— As-tu été rétrogradé ou chassé de la Garde ?

— Pas du tout. Jusqu'ici, ta famille s'est montrée incroyablement tolérante. Mais il est encore possible que ton père me fasse fusiller.

— Je le connais, il n'en fera rien. Mes parents seront toujours là si j'ai besoin

d'eux, mais ils ont toujours permis à leurs enfants de faire leurs propres choix, et de mener leurs vies comme ils l'entendaient.

— Son Altesse le prince Alexandre suggère que nous nous mariions immédiatement.

Elle sourit en pensant à son frère. Peu de temps auparavant, Alex et son épouse, Lili, avaient vécu une situation très semblable à celle qu'elle vivait en ce moment avec Marcus.

— Il a raison, tu sais. Epouse-moi.

— Nous avons besoin de temps.

— C'est ce que tu ne cesses de répéter, murmura-t-il en lui mordillant l'oreille.

Elle fit glisser les mains jusqu'à ses

larges épaules, remonta vers la solide colonne de son cou, effleura les cheveux coupés court sur la nuque.

— Je te propose un marché, dit-elle. Je cesserai de te répéter que nous avons besoin de temps dès que tu auras cessé de me demander de t'épouser.

— Je ne cesserai jamais de te le demander, protesta-t-il en déposant un baiser sur sa tempe. Jusqu'au jour où tu m'accompagneras à l'autel pour devenir mon épouse.

Sur ces mots, il posa sa bouche sur la sienne, et elle soupira. Son baiser avait le goût du paradis. Le paradis qu'elle s'était résignée à avoir perdu.

Mais tout ceci était trop précipité.

— Marcus...

Il la relâcha instantanément.

— Trop vite ?

C'était exactement ce qu'elle avait pensé, et elle ne put s'empêcher d'éclater de rire. A vrai dire, elle avait elle-même très envie de le traîner jusque dans sa chambre. D'ailleurs, elle le ferait peut-être encore. Un peu plus tard.

Mais il n'était pas question de courir à l'autel. Non. Ils avaient réellement besoin de temps pour se connaître mieux, s'assurer qu'ils pouvaient vivre en harmonie dans un espace commun.

— Et si nous allions faire une promenade avant le dîner ? suggéra-t-elle en le prenant par la main.

— Est-ce une tentative pour me détourner de mon but ?

— C'est exactement cela, tu m'as percée à jour.

— Cela ne fonctionnera pas, tu sais.

— Marcus, je te propose seulement une promenade avant le dîner. S'il te plaît !

* * *

Ils descendirent la colline sur laquelle sa villa était perchée et se promenèrent lentement le long du quai auquel étaient amarrés des paquebots de croisière géants. Les gens saluaient Rhia et lançaient des regards curieux en direction de Marcus. Après avoir marché un moment, ils achetèrent des boissons gazeuses à un marchand

ambulant et s'assirent sur un banc à l'ombre d'un arbre, sur la promenade qui longeait le port.

— Tu souris, remarqua Marcus alors qu'elle sirotait sa première gorgée.

— Je me sens toujours merveilleusement libre lorsque je me promène dans les rues du Montedoro, sans aucune escorte.

— Dois-je en conclure que tu n'aimes pas être accompagnée par des gardes du corps ?

— Je comprends que c'est nécessaire à l'étranger, mais ici, j'espère que nous n'en viendrons jamais là.

— A ce sujet, je voulais te présenter des excuses...

— Oh ! non ! s'exclama-t-elle,

fronçant les sourcils. A quel sujet ?

— J'aurais dû demander à être remplacé, lorsqu'on m'a confié la mission de t'accompagner au Montana. Mais j'ai été trop lâche.

— Ne recommence pas, je t'en prie. Oui, j'ai détesté cela, à l'époque. Mais je savais que tu faisais ton devoir.

— J'aurais dû trouver le moyen d'être affecté ailleurs.

— Marcus, tu dois vraiment apprendre à te détendre un peu. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis.

— Alors, tu me pardonnes ?

— Sans la moindre hésitation. N'en parlons plus.

— Bien, Altesse.

— Et ne m'appelle surtout plus

Altesse.

Pour la première fois, elle l'entendit rire. Puis, ils passèrent quelques agréables minutes tranquillement assis à l'ombre, à observer les promeneurs qui déambulaient sur la promenade du port. Un moment de merveilleuse intimité.

Qui prit fin lorsque deux hommes en uniforme de la Garde s'avancèrent vers eux. Le premier était grand et très mince, l'autre plus petit et plus solidement bâti. Marcus se leva, et les deux hommes le saluèrent. Leur salut avait quelque chose de théâtral.

Elle observa cet échange avec intérêt, sentant que le respect formel de ce salut recouvrait autre chose. Défi ? Animosité ?

Marcus répondit par un salut plus sobre, visiblement sans aucun enthousiasme, et les deux hommes passèrent leur chemin. Il revint s'asseoir à côté d'elle.

— Qui étaient ces hommes ?

— Deux soldats de la Garde.

— Les connais-tu ?

— Oui, je les connais.

— Ont-ils des noms ?

— Le plus petit s'appelle René DuFere, et le grand maigre Denis Pirelle.

— Tu ne les aimes pas, je me trompe ?

— Je n'ai rien contre eux, marmonnait-il.

— Pourquoi t'ont-ils salué de cette façon exagérée ?

— Je n'en ai aucune idée. Ils n'étaient pas tenus de le faire, puisque je ne suis pas en uniforme. Ils ont dû penser que c'était le moment d'exprimer un peu d'insubordination.

— Pourquoi ?

— Rhia, je n'en sais rien.

— Avec toi, tout est un secret d'Etat.

— Il n'y a aucun secret. DuFere et Pirelle sont tous deux des sous-officiers de la Garde.

— Et ?

Il leva d'abord les yeux au ciel.

— Ils étaient à St. Stephen avec moi, finit-il par avouer. Ils ont toujours formé une sorte d'équipe, tous les deux. Et je ne me suis jamais très bien entendu avec eux.

— Une équipe ? Comme deux frères ?

Prenant sa main entre les siennes, il la regarda droit dans les yeux avant de répondre, presque à voix basse :

— Nous étions des garçons qui n'avaient rien ni personne. Quelquefois, nous formions des alliances. Quelquefois, nous nous faisons des ennemis.

— Et ces deux-là étaient... sont tes ennemis ?

Il porta sa main à ses lèvres, et elle retint son souffle, pensant qu'il allait y déposer un baiser. Mais il n'en fit rien. Dommage, mais elle comprenait. Ils se trouvaient dans un lieu public, et elle était la fille des souverains du pays.

— Nous faisons tous ce qui est

nécessaire pour survivre, déclara-t-il enfin.

— Tu parles par énigmes.

— Je ne sais pas comment te l'expliquer.

— Essaye quand même, s'il te plaît.

— Tu ne comprendrais pas.

— Mais je désire comprendre. Et je peux te jurer que je ne répéterai jamais des confidences que tu m'aurais faites.

— Je sais pouvoir compter sur ta discrétion.

— Et moi, je suis sûre que tu as une bonne raison de ne pas aimer ces deux hommes.

— Ce n'est pas que je ne les aime pas.

— S'il te plaît, ne me mens pas.

— Je te jure que c'est la vérité.

Certes, nous avons eu quelques disputes, par le passé, Denis, René et moi. Mais je ne leur en veux plus, aujourd'hui.

— Eux, en revanche, ils t'en veulent encore.

— Je suis désolé, mais je ne peux pas répondre à leur place.

Elle n'insista pas davantage. Elle n'était pas satisfaite de sa réponse, mais c'était leur première soirée ensemble dans cette nouvelle relation plus ouverte. Elle ne pouvait pas s'attendre à tout savoir de lui en un seul jour. Debout sur le quai à quelques mètres d'eux, elle vit un homme qui les mitraillait avec un appareil photo. Marcus le remarqua aussi.

— Demain, il y aura des photos de

nous dans tous les tabloïds, observa-t-il en soupirant.

— C'est peut-être seulement un touriste qui prend des photos pour son album de souvenirs.

— Tu crois vraiment ce que tu dis ?

— Cela n'a aucune importance, Marcus. Si nous allons passer du temps ensemble, les paparazzi finiront de toute façon par prendre des photos de nous.

— Cela me déplaît.

— Tu vas devoir t'y habituer, répliqua-t-elle en riant. Tu as assuré la sécurité de tous les membres de ma famille à un moment ou un autre. Tu sais donc quel cirque cela peut devenir, surtout s'il y a des rumeurs de scandale dans l'air.

— Encore une bonne raison de nous marier sans plus attendre, lui murmura-t-il à l'oreille.

Elle ne répondit pas. Qu'y avait-il à répondre ? Elle lui avait déjà clairement exprimé son opinion sur le sujet.

— Il est presque 19 heures, constata-t-il en consultant sa montre. Il est temps pour nous de rentrer à la villa, tu ne crois pas ?

Le retour s'effectua en silence. De retour à la villa, ils dînèrent ensemble comme un vieux couple. En le voyant assis en face d'elle, elle se remémora le conseil de sa sœur.

Rhia, sois hardie.

Après dîner, elle lui fit faire le tour du propriétaire. Leur visite des trois

niveaux de la maison ne leur prit pas très longtemps. La suite principale et le salon se trouvaient au rez-de-chaussée. Le premier étage comportait trois autres chambres. Yvonne et la cuisinière avaient leurs appartements privés à l'étage supérieur.

Elle termina délibérément leur visite par la suite principale.

— Et ici, c'est chez moi, dit-elle en y entrant avec lui. Mon salon privé, et... voici ma chambre, ajouta-t-elle en ouvrant la porte.

Il sembla apprécier, et elle le conduisit jusqu'à une autre porte.

— La salle de bains.

Elle le prit par la main pour le faire entrer et ils restèrent là, main dans la

main, face au grand miroir placé au-dessus de la coiffeuse et du lavabo à double vasque.

— Très joli, commenta-t-il.

— La baignoire est assez grande pour deux, remarqua-t-elle en s'approchant pour nouer les bras autour de son cou avant de l'embrasser.

— Rhia ! murmura-t-il en prenant son visage entre ses mains. Que complotes-tu, maintenant ?

Sois hardie.

— Eh bien, à vrai dire, je m'apprêtais à te ramener dans ma chambre et à te montrer une vue très intime de mon lit.

Elle s'était efforcée de parler d'un ton désinvolte, mais sa voix sonnait faux, même à ses propres oreilles. Allait-elle

tout gâcher ?

Heureusement, il la rassura presque aussitôt avec un nouveau baiser incandescent, un baiser parfait. Elle se blottit étroitement contre son grand corps, cambrant les reins pour aller à sa rencontre, sentant distinctement combien il la désirait et enivrée par ce désir.

Ses jambes ne la portaient plus qu'à grand-peine et elle se cramponna à ses solides épaules. Marcus ne sembla pas s'en formaliser.

Lorsqu'il mit fin à leur baiser, elle leva les yeux et rencontra son regard, un regard à la fois grave et brûlant.

— Je serais ravi que tu m'offres une vue très intime de ton lit.

— Mais tu ne penseras pas pour autant

que je suis totalement dépourvue de volonté, n'est-ce pas ?

— Pourquoi irais-je penser une chose pareille ?

— J'avais suggéré que nous dormirions dans des lits séparés.

— Une personne a bien le droit de changer d'avis, répondit-il d'une voix de basse un peu rauque qui la fit frissonner.

D'autant qu'il se pencha aussitôt pour l'embrasser une nouvelle fois. Cette fois-ci, ce fut un baiser bref, d'une tendresse infinie.

Elle caressa du bout des doigts la colonne puissante de son cou, inhalant sa fragrance masculine.

— Alice m'a conseillé de me montrer

hardie avec toi, murmura-t-elle. Et je viens de décider qu'elle avait raison.

— Moi aussi, dit-il en déposant un nouveau baiser sur son menton.

— Marcus ! murmura-t-elle, glissant une main derrière sa nuque. Dis-moi que tout ira bien entre nous.

— Je te le promets, répondit-il dans un souffle.

Elle effleura ses lèvres d'un baiser, se serrant contre lui, s'imprégnant avec délices de sa douceur et de sa force. Sa belle voix grave lui donnait envie de le dévorer de caresses, de s'enivrer de sa fragrance.

Ce même sens du devoir qui l'avait éloigné d'elle autrefois le poussait aujourd'hui à désirer que leur union

fonctionne à *tout prix*.

— Emmène-moi jusqu'au lit, Marcus.

Pour toute réponse, il la souleva et fit demi-tour pour retourner dans la chambre.

Marcus s'arrêta près du lit, n'osant y reposer Rhia. Il avait peur qu'elle change d'avis s'il la lâchait ne serait-ce qu'une seconde, et qu'elle le renvoie à la chambre qui lui avait été attribuée à l'origine.

— Tu vas rester là toute la nuit à me porter dans tes bras ? s'enquit-elle en soupirant contre son épaule.

— Ce n'est pas impossible, répondit-

il, inclinant la tête vers elle. Je ne te relâcherai peut-être plus jamais.

— Cela pourrait peut-être me plaire, en fait, de rester pour toujours dans tes bras, murmura-t-elle en lui offrant ses lèvres.

Il s'empara avec gourmandise de sa bouche offerte. Elle avait le goût de tout ce qu'il avait toujours désiré sans oser espérer qu'il l'obtiendrait un jour. Il l'entendit gémir contre ses lèvres, et ce son lui fit l'effet d'une musique céleste.

Puis, sans cesser de l'embrasser, il la reposa et entreprit de la déshabiller. Elle ne protesta pas, au contraire. Poussant un nouveau soupir, elle l'embrassa passionnément tandis qu'il déboutonnait son chemisier et le faisait

glisser de ses épaules, puis la débarrassait de sa jupe et de sa minuscule culotte de satin et de dentelle. Il ne lui fallut qu'une seconde pour dégrafer son soutien-gorge, qui alla rejoindre le reste des vêtements sur le tapis.

— Détache tes cheveux, murmura-t-il contre ses lèvres.

Elle obéit docilement, levant les bras pour ôter les épingles une à une, jusqu'à ce que la masse de sa chevelure retombe comme un rideau sombre sur ses épaules. Il glissa les doigts dans les boucles châtaines luisantes, se délectant de leur douceur de soie.

Il avait besoin d'elle tout entière, besoin de caresser, d'embrasser chaque

centimètre carré de sa douceur.

Et il ne résista pas à son désir. Prenant ses seins fermes et généreux dans ses paumes, il en agaça les pointes roses tandis qu'elle ondulait contre lui en gémissant, le suppliant de tout son corps d'aller plus loin.

Or telle était exactement son intention.

Il posa la main sur son ventre encore plat, émerveillé à l'idée du miracle qui se produisait à l'intérieur, du bébé qu'ils avaient conçu et qui avait tout changé pour eux.

Puis, lorsqu'il laissa glisser les doigts plus bas, jusqu'à son mont de Vénus, elle cambra les reins en gémissant.

— Oh ! Marcus... oui !

Alors, il continua ses caresses,

explorant son sexe humide, brûlant, déjà prêt à le recevoir. Il trouva le délicat petit bouton de rose, le centre de son plaisir, et il lui accorda une attention toute particulière.

Mais ses jambes se dérochèrent bientôt sous elle.

— Marcus, je t'en prie...

Il l'allongea en travers du lit et s'empara de nouveau de sa bouche tout en intensifiant ses caresses. Elle gémit de plus belle, pour tout à coup se cabrer dans ses bras, levant un regard chaviré vers lui. Pourtant lorsqu'il fit mine de s'écarter, elle s'agrippa désespérément à ses épaules.

— Déshabille-toi. Maintenant. Enlève tout...

Il fit aussitôt passer sa chemise par-dessus sa tête, puis se débarrassa fiévreusement du reste de ses vêtements.

— Voilà qui est mieux, dit-elle d'un ton approbateur.

Il se rapprocha de nouveau et se dressa au-dessus d'elle pour se positionner entre ses jambes. Les yeux rivés dans les siens, elle glissa une main entre leurs deux corps pour le guider dans sa moiteur brûlante.

— Marcus, enfin ! Oui...

Lorsqu'il entra en elle, elle ne put retenir un cri et cambra les reins pour l'accueillir tout entier dans sa merveilleuse chaleur. En la voyant sous lui, offerte, enfin sienne, d'une façon qu'il n'aurait jamais osé imaginer, il eut

l'impression que le temps s'arrêtait. Loin de le paralyser, ce sentiment l'emplit d'une énergie nouvelle. Il amplifia le va-et-vient de ses hanches, plongeant toujours plus profondément en elle.

C'était un moment de félicité absolue. De pure perfection. Et il souhaita de toutes ses forces que cela ne se termine jamais.

Ce qui, bien sûr, n'était qu'un vain espoir. La vague qui les emportait toujours plus haut devint gigantesque, puis elle déferla sur eux. Il fut le premier à être emporté, presque inconscient, planant très haut dans un éther de bonheur infini.

Puis, il la sentit se convulser,

répondant fiévreusement à ses coups de boutoir, et son ravissant visage fut soudain comme illuminé de l'intérieur. Elle cria son nom au moment où le plaisir explosa en elle.

* * *

Ils demeurèrent longtemps immobiles dans les bras l'un de l'autre.

— Cette nuit-là, au Montana, je n'avais pas remarqué que tu portais des caleçons de soie, murmura finalement Rhia.

— Il faisait sombre sous la tente de survie. Et nous étions...

Comme il cherchait le mot juste, elle suggéra :

— Pressés ?

— Oui, je crois que c'est le mot juste.
Et puis, quelle importance ?

— Ces petits détails comptent, surtout maintenant. J'ai envie de savoir absolument tout de toi.

Il songea à son plus grand secret, celui qu'il n'avait jamais eu l'intention de révéler à quiconque. Il allait devoir trouver le moyen de lui faire ce dernier aveu, puisqu'elle désirait qu'il n'y ait aucun secret entre eux. Ne lui avait-il pas plus ou moins promis d'exaucer tous ses désirs ?

Et il tiendrait parole. Mais pas tout de suite.

— Absolument tout ? répondit-il d'un ton léger. Fais attention à ce que tu

appelées de tes vœux, car le résultat pourrait bien dépasser tes espérances.

Elle se redressa sur un coude pour le fixer de ses yeux presque noirs.

— C'était tellement étrange, au mariage, de te voir serrer la main des McCade, de me rendre compte tout à coup que tu vivais dans ce ranch avec Belle et Charlotte depuis des mois, et que je n'étais même pas au courant.

— Chut, fit-il en l'attirant de nouveau contre lui pour déposer une pluie de baisers dans ses cheveux, sur sa joue et le bout de son nez. Pourquoi en aurais-tu été informée ?

— Tu as raison, reconnut-elle en haussant les épaules. Mais c'était tout de même un peu triste. Le fait est que je ne

sais presque rien de ta vie. Et tu connais le nouveau mari de ma sœur bien mieux que moi, en fait.

— Pas vraiment. J'apprécie beaucoup Preston McCade. C'est un homme droit, solide, sur qui l'on peut compter. Mais on ne peut pas dire que nous soyons devenus des amis.

— Tu dois te sentir bien solitaire dans ton travail, à suivre ainsi une personne dans tous ses déplacements, à rester constamment proche d'elle, mais sans jamais faire véritablement partie de sa vie.

— Je n'y ai jamais songé de cette façon. C'est simplement un travail que je fais assez bien. Et je considère comme un honneur d'avoir été choisi pour

protéger votre famille.

— Mais c'est un travail solitaire.

— Oui, je suppose. Un peu.

— Comptes-tu accomplir toute ta carrière militaire dans le domaine de la sécurité ?

— Nous verrons, murmura-t-il en enfouissant le visage dans sa chevelure parfumée.

Elle se redressa de nouveau sur un coude pour le considérer d'un air désapprobateur.

— Encore des secrets ?

— Non. C'est seulement qu'il est difficile de prévoir les opportunités qui pourraient se présenter. J'espère parvenir un jour au grade de commandant de la Garde.

— Est-ce si difficile ?

— Dans une armée aussi petite, il y a peu d'officiers supérieurs. Mais j'espère pouvoir compter sur le soutien de Son Altesse le prince Alexander.

— Je suis persuadée que tu réaliseras tous tes projets, dit-elle, posant une main sur son torse. Tu en as les capacités.

Il plongea son regard tout au fond du sien, et, dans les sombres profondeurs de ses yeux, il ne lut que la sincérité la plus totale.

— Epouse-moi.

— Sois patient Marcus, murmura-t-elle en se blottissant contre lui. Donnons un peu de temps.

Durant les quelques jours qui suivirent, leur relation prit un tour très satisfaisant. Marcus la quittait tôt le matin pour se rendre au QG de la Garde, mais il rentrait pour le dîner. Ils firent d'autres promenades sur les quais et le long des plages du côté du casino. Il finit donc par apporter sa trousse de toilette dans sa salle de bains et accrocher ses vêtements dans son dressing.

Et, chaque nuit, ils dormaient dans son lit.

C'était une chose merveilleuse que de partager ses nuits avec lui. Et pas seulement à cause de l'enivrante magie de leur relation physique. C'était bien davantage. Elle adorait entendre sa respiration régulière près d'elle

lorsqu'il dormait, se réveiller le matin dans ses bras, entourée de sa chaleur et de sa force.

Près de lui, elle s'était toujours sentie en sécurité. Adorée. Protégée, dans le sens le plus pur du mot. Mais aujourd'hui, alors qu'elle vivait enfin avec lui sans se cacher, elle se sentait comblée comme elle ne l'avait jamais été de toute sa vie, comme si elle venait de rentrer chez elle après un interminable périple.

Pourvu simplement que dure ce bonheur.

Le samedi suivant, le premier article à leur sujet fut publié dans un tabloïd. Il était accompagné de plusieurs photos les montrant ensemble sur la promenade du

port, le premier soir de son installation chez elle. « La princesse et son garde du corps », claironnait le titre en lettres grasses. L'article lui-même n'était qu'un ramassis de lieux communs, de phrases toutes faites et de lourdes insinuations. On soupçonnait une liaison romantique entre Son Altesse la princesse Rhiannon et le capitaine Desmarais.

Marcus était furieux.

Elle éclata de rire et lui rappela que ce n'était que la stricte vérité.

— De plus, je ne vois là aucune critique contre nous.

— Ils écrivent que je suis un enfant trouvé élevé par des religieuses et que tu as été fiancée deux fois sans jamais parvenir jusqu'à l'autel.

— Quelles horribles vérités ! s'exclama-t-elle, faisant mine de frissonner. Sérieusement, nous ne pouvions pas vraiment nous attendre à autre chose de leur part.

— Je ne suis pas de cet avis. Ils pourraient apprendre à s'occuper de leurs propres affaires, par exemple.

— Allons, voyons ! Tu sais bien que cela n'arrivera jamais.

— Même si je parviens à te convaincre de m'épouser, ces bandits savent compter.

— Oui. Cela aussi, j'ai bien peur que ce soit vrai.

— Le monde entier saura que tu étais enceinte avant notre mariage.

— Je n'en doute pas une seconde.

Il jeta le journal d'un geste irrité et la prit dans ses bras.

— Epouse-moi sans plus attendre.

— Sois patient, Marcus, répondit-elle en l'embrassant.

Il marmonna quelques mots inintelligibles, puis il la serra plus fort dans ses bras et posa ses lèvres tièdes sur les siennes, pour l'embrasser à son tour. Et ce baiser les amena logiquement à une activité bien plus satisfaisante qu'une discussion sur les insinuations des journaux à scandales.

Ce dimanche-là, ils se rendirent ensemble au palais pour le petit déjeuner. C'était une sorte de tradition familiale. Rhia et ses frères et ses sœurs, accompagnés de leurs enfants, se

réunissaient avec leurs parents dans les appartements princiers chaque dimanche matin, pour un repas en famille.

On était le dernier dimanche de juin, et, ce jour-là, Alex et Lily se trouvaient en Alagonia, et Belle et Preston au Montana. Tous les autres étaient présents, en revanche. Marcus ne se montra pas très bavard durant le repas, mais toute la famille mit un point d'honneur à l'inclure dans la conversation, à lui montrer qu'il était le bienvenu.

A la façon dont ils se conduisaient tous, Rhia devina que ses parents, ou Alice, avaient dû leur expliquer la situation.

Plus tard, de retour à la villa, Marcus

remarqua :

— Ils sont tous au courant, tu sais ? Ils savent, pour le bébé. Ils savent aussi que je vis ici avec toi. Que je t'ai demandé de m'épouser et que tu n'as pas encore dit « oui ».

— En effet. J'ai cru comprendre que tout le monde était bien renseigné sur notre situation.

— Notre « situation » ? répéta-t-il comme si c'était une obscénité. Je suis étonné qu'un de tes frères ne se soit pas jeté sur moi pour me pourfendre avec l'une des épées de la famille.

— En réalité, mes frères te respectent énormément, et ils t'apprécient. Dans ma famille, on t'admire beaucoup, tu sais.

— Balivernes !

— Ils savent tous que tu es un homme digne de confiance. Ils savent aussi que malgré tes origines modestes, tu as très bien réussi ta vie. Et que, quoi qu'il arrive, tu feras toujours ce qui est juste.

— Ils savent aussi que je n'ai aucune fortune, et que j'ai séduit leur sœur.

— Moi, j'ai une fortune, répliqua-t-elle. Si nous nous marions, le problème ne se posera pas. Et, pour ce qui est de la séduction, nous savons, toi et moi, que c'est plutôt moi qui t'ai séduit.

— La question n'est pas là.

— Au contraire, elle l'est, en grande partie.

— La vraie question, c'est que j'ai eu l'outrecuidance de faire l'amour à une princesse du sang.

— Certes, mais n'oublie pas que tu es un officier, et par là même, un gentleman. Ils voient tous en toi un homme solide, qui sera un bon mari et un bon père. Nous avons fait l'amour, sans être mariés, c'est vrai, mais ces choses-là se produisent dans tous les milieux. Rien de plus naturel, au fond.

— Peut-être, marmonna-t-il en faisant nerveusement les cent pas dans le salon, mais n'empêche.

— Marcus, pourquoi faut-il que tu sois aussi collet monté ?

Il s'arrêta net et se retourna vers elle, les sourcils froncés.

— Collet monté ? Moi ?

— En réalité, tu es une sorte de moraliste, conclut-elle en riant.

Il se laissa tomber dans un fauteuil comme si cette conversation l'avait épuisé.

— N'en parlons plus, marmonna-t-il. Appelle-moi « collet monté » si cela te fait plaisir.

— Très bien, alors, dit-elle en posant les mains sur ses larges épaules. N'en parlons plus.

— Ta famille est merveilleuse.

— Oui, c'est vrai, convint-elle en s'approchant pour déposer un baiser sur le sommet de sa tête.

— Mais je ne me suis jamais senti à ce point déplacé. Je prenais le petit déjeuner dans les appartements privés des souverains. Jamais je n'aurais imaginé...

— Tu t'en es parfaitement tiré. Et je dirais même, avec beaucoup de style.

— Tu dis seulement cela pour me faire plaisir.

— Non, Marcus. Je le pense sincèrement.

Il saisit la main qu'elle avait posée sur son épaule, déposa un baiser au centre de la paume, puis il releva la tête pour plonger son regard au fond du sien.

— Epouse-moi.

A cet instant précis, elle faillit dire « oui » par réflexe. Puis elle se reprit et libéra gentiment sa main.

— Tu ne vis ici que depuis quatre jours. Je crois que nous avons encore besoin d'un peu plus de temps.

Vers 10 heures, le lundi matin, Hector Anteros entra dans le petit bureau de Marcus, au QG de la Garde. Il referma la porte derrière lui et prit place dans le fauteuil des visiteurs avant de remarquer :

— Ai-je entendu sonner les cloches du mariage ?

— Il faudrait d'abord qu'elle accepte de m'épouser. Les cloches ne sonneront que plus tard.

— Dois-je comprendre que vous lui avez encore posé la question ?

— Oui, répondit Marcus d'un ton las. De nombreuses fois.

Le bureau de Marcus était un espace

exigu. Hector tourna son fauteuil pour mieux étirer ses jambes.

— Je suis vieux, dit-il en grimaçant un peu sous l'effort. On est perclus de petites douleurs, à mon âge. Vous verrez.

— Oui, je sais cela. Mais dites-moi, quel bon vent vous amène ?

— Je m'aperçois que ma culpabilité pèse comme un grand poids sur ma conscience.

— Très bien, vous vous sentez coupable. Et de quoi ?

Hector ne paraissait pas honteux le moins du monde. A vrai dire, son visage ridé arborait même une expression de satisfaction.

— Croyez-vous vraiment que votre

relation avec Son Altesse la princesse Rhiannon, il y a huit ans, soit restée secrète ?

Le cœur de Marcus cessa de battre. Il dévisagea son vieux mentor d'un air ébahi.

— Vous étiez au courant ?

— A l'époque, comme vous le savez, les problèmes de sécurité ne recevaient pas la même attention qu'aujourd'hui. Nous n'avions pas cru nécessaire d'établir une garde rapprochée permanente pour Son Altesse lorsqu'elle étudiait en Californie. Mais naturellement, la Garde avait le devoir de la protéger. Nous avons donc fait appel aux services d'une agence américaine réputée pour la surveiller

discrètement — et vous aussi par la même occasion, lorsque vous avez commencé à la fréquenter.

— Nous surveiller ? répéta Marcus, le cœur serré. Qui d'autre est au courant ?

Hector nomma deux officiers de la Garde, des hommes sûrs et discrets. Mais ce n'étaient pas eux qui l'inquiétaient.

— Notre souveraine et le prince consort étaient-ils aussi au courant ?

— Non, répondit Hector, soutenant sereinement son regard.

— Mais n'était-il pas de votre devoir de...

— Pas nécessairement. Voyez-vous, notre souveraine a toujours mis un point d'honneur à laisser ses enfants

totallement libres de faire leurs propres choix lorsqu'ils avaient atteint un certain âge. Mes instructions étaient de laisser la princesse Rhiannon déployer ses ailes, trouver sa propre voie dans la mesure du possible. Nos souverains tenaient beaucoup à ce que leurs enfants ne se sentent pas espionnés. Dans mon opinion, vous ne représentiez ni un danger ni une menace, et je n'ai pas cru nécessaire de les informer de la situation.

Cette explication paraissait tout à fait logique, et elle cadrerait parfaitement avec ce que Rhia lui avait appris au sujet de la tolérance de ses parents.

Mais cela ne dispensait en rien Hector de son devoir d'informer les souverains

de ce qu'il savait.

— Vous auriez dû faire votre rapport à Son Altesse la princesse Adrienne.

Hector se contenta de sourire.

— Mais je ne l'ai pas fait. Au lieu de cela, j'ai choisi de prendre notre souveraine au mot, et de protéger la vie privée de Son Altesse la princesse Rhiannon. De plus, je ne crois pas que vous soyez vraiment en position de juger mes décisions de l'époque. C'était il y a longtemps, et tout cela appartient au passé. Ce n'est pas à ce sujet que je suis venu soulager ma conscience.

— Mon Dieu ! Voulez-vous dire que ce n'est pas tout ?

— Réfléchissez une seconde. Je savais ce qui s'était passé entre la

princesse Rhiannon et vous. Et c'est pourtant moi qui ai suggéré à Son Altesse le prince Alexander de vous charger de sa sécurité lorsqu'elle assisterait au mariage de sa sœur, au Montana.

— Vous ? Vous ne pouviez pas...

— Je le pouvais, et je l'ai fait. J'ai créé ce que l'on pourrait appeler une fenêtre d'opportunité pour vous, et aussi pour la princesse, autrement dit la femme que vous n'aviez jamais réussi à oublier.

— Mais cela n'a pas de sens !
s'exclama Marcus, s'efforçant désespérément de rester calme. Pourquoi feriez-vous une chose pareille ? C'est une flagrante violation

des règles de sécurité. Si vous saviez à quel point elle comptait à mes yeux, vous saviez aussi que je n'étais pas suffisamment objectif pour la protéger efficacement.

— Peut-être, convint Hector d'un ton détaché.

— Hector, c'était une très mauvaise idée. Une idée dangereuse. Elle s'est enfuie de la réception de mariage parce qu'elle ne supportait pas ma présence. Nous avons eu un accident de voiture. Elle aurait pu être tuée.

— Mais elle n'a même pas été blessée.

— Vous avez pris un risque énorme. Un risque insensé même !

— Il est parfois nécessaire de prendre

quelques risques, répliqua Hector, nullement perturbé par ces accusations. Vous aviez besoin d'un coup de pouce, tous les deux. Je suis un vieillard, ajouta-t-il avec une grimace. Et je suis seul. Pas d'épouse pour me houspiller, pas d'enfants pour me donner des petits-enfants. Je n'aime pas spécialement ma solitude, et je ne voulais pas que vous subissiez le même sort. Et à présent, grâce à mon initiative, vous ne serez plus jamais seul. Vous aurez une famille, et je ne regrette pas un seul instant ce que j'ai fait.

— En effet, vous semblez au contraire très fier de vous.

— Contentez-vous de la convaincre. Soyez heureux. C'est tout ce que je vous

demande.

— Et c'est tout ? Vous allez simplement partir, maintenant ? Je devrais rédiger un rapport sur cet incident.

— Dans quel but ? Pour me faire expulser de la Garde ? Je vous rappelle que je suis déjà à la retraite.

Hector se dirigea en boitillant vers la porte. Sur le seuil, il se retourna une dernière fois.

— Faites ce que vous estimez être votre devoir, mon garçon. Moi, je retourne à la maison pour me reposer.

* * *

Cette nuit-là, dans l'esprit d'ouverture

et de transparence que Rhia avait exigé — et aussi un peu pour soulager sa conscience, qui lui reprochait de continuer à lui dissimuler son plus grand secret — Marcus lui raconta son entrevue avec son vieux mentor. A ce moment-là, ils étaient au lit, et venaient de faire l'amour avec une lenteur gourmande. Elle avait déjà éteint la lumière, et ils reposaient côte à côte sous les couvertures.

Lorsqu'il eut terminé son récit, Rhia éclata de rire.

— Je le savais ! Le fait que ce soit justement toi qui aies été désigné pour m'accompagner durant ce voyage ne pouvait pas être une simple coïncidence.

— Il n'y a pas de quoi rire, Rhia.

Hector a pris une décision dangereuse. Un garde du corps ne doit en aucun cas entretenir de relation personnelle avec la personne qu'il protège. C'est la condition *sine qua non* pour qu'il reste calme et objectif à tout instant.

— Quoi qu'il en soit, je trouve ce qu'il a fait adorable. Tout ce qu'il souhaitait, c'était que tu sois heureux, que tu aies une famille, que tu ne connaisses pas la solitude. S'il a mal agi, c'était pour une bonne cause.

— Tu traites cette affaire trop à la légère, marmonna-t-il.

Ses yeux levés vers lui brillèrent dans la pénombre.

— J'espère que tu n'as pas l'intention d'écrire un rapport qui pourrait lui

nuire. Ce genre de démarche serait on ne peut plus ingrat.

— Tu as raison, répondit-il en la serrant dans ses bras. Je ne peux pas le faire.

Il écarta une mèche de son visage et, posant ses lèvres sur les siennes, ajouta dans un souffle :

— Epouse-moi.

Elle lui rendit son baiser.

Mais sans répondre « oui ».

* * *

Le lendemain, en début d'après-midi, Marcus partit pour l'Italie afin d'assurer la sécurité du prince Damien, qui participait à un gala de charité destiné à

aider les victimes de récentes inondations. Ce voyage devait durer seulement deux jours.

Mais Rhia s'aperçut qu'il lui manquait. Affreusement même. Belle l'appela du Montana. Elle était très heureuse dans sa nouvelle vie, et follement amoureuse de son mari. Rhia lui avoua enfin sa relation passée avec Marcus, lui raconta ce qui s'était passé avec lui, le soir du mariage. Pour finir, elle lui apprit qu'elle attendait un bébé.

— Donc si je comprends bien, vous vivez ensemble aujourd'hui, dit Belle après une seconde de silence. Comptes-tu l'épouser ?

— J'en ai très envie. Mais j'ai d'abord besoin d'être sûre que notre

mariage aura une chance de durer.

— Je te comprends, assura Belle d'une voix douce. Marcus Desmarais, dis-tu ? Je n'aurais jamais deviné que c'était lui que tu aimais en secret depuis toutes ces années.

— C'est lui qui avait insisté pour que nous gardions le secret sur notre brève relation.

— Marcus est un homme très bien, Rhia. A la fois prévenant et digne de confiance.

— Oui, je sais tout cela.

— Sois heureuse, Rhia.

— Oui, Belle, je te le promets. Crois-moi, j'y travaille.

Le jeudi soir, en rentrant du musée, Rhia trouva Marcus qui l'attendait chez elle.

Le cœur battant, elle se précipita dans ses bras, et il l'embrassa à en perdre le souffle. Puis, sa bouche toujours soudée à la sienne, il la souleva dans ses bras vigoureux et l'emporta tout droit dans la chambre, où il la déshabilla en un tournemain et lui prouva combien elle lui avait manqué aussi.

Ce fut seulement après, alors qu'ils reposaient dans les bras l'un de l'autre sous le drap, qu'elle sentit une sorte de malaise entre eux.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit-elle en se redressant pour mieux voir son visage. Tu es beaucoup trop silencieux.

— Je n'ai jamais été très bavard, rappela-t-il en caressant son bras.

— Peut-être, mais je sens que quelque chose te tracasse.

Comme il détournait le regard, elle saisit son menton râpeux de barbe pour l'obliger à la regarder en face.

— Que s'est-il passé ?

— Cela ne va pas te faire plaisir, murmura-t-il.

— Dis-moi, insista-t-elle, soutenant son regard.

— J'ai reçu un appel de Los Angeles aujourd'hui, déclara-t-il d'une voix sans timbre. Mon père est décédé ce matin.

— Mais... mais... tu n'as pas de père, s'entendit-elle balbutier. C'est en tout cas ce que je croyais.

Il s'écarta d'elle, repoussa le drap et posa ses pieds sur le tapis. Puis il resta ainsi, assis sur le bord du matelas, lui tournant le dos, les épaules voûtées.

— Marcus ? murmura-t-elle.

Comme il ne répondait pas, elle tendit une main vers lui, mais il se penchait

déjà pour ramasser son pantalon. Il l'enfila, et elle crut qu'il allait faire de même avec le reste de ses vêtements, avant de la laisser plantée toute nue, dans le lit où ils venaient de faire l'amour.

Mais il se retourna vers elle, esquissant un geste d'impuissance.

— Il y a huit ans, je n'ai pas osé te l'avouer, expliqua-t-il en soupirant. Personne n'est au courant, à l'exception des détectives que j'ai engagés pour vérifier s'il était réellement qui il prétendait être. Cet homme... n'a jamais été un père pour moi, dans le vrai sens du terme. Mais d'un point de vue biologique, en effet, il est celui qui m'a conçu.

— Tu veux dire qu'il y a toutes ces années, lorsque nous étions ensemble en Californie, tu connaissais déjà son existence ? s'enquit-elle, le souffle coupé.

— Oui, reconnut-il d'un air embarrassé.

— Quand, Marcus ? Quand t'a-t-il contacté ?

— C'était juste avant notre première rencontre.

— A Los Angeles ?

Il acquiesça, les mains au fond des poches, évitant soigneusement son regard.

— Je venais tout juste d'arriver en Californie. Je me trouvais à Westwood, et je m'apprêtais à entrer dans un

drugstore pour me procurer quelques objets de toilette lorsqu'il m'a abordé en pleine rue. Il m'a annoncé qu'il était mon père, qu'il employait des détectives depuis des années pour savoir ce que je devenais et qu'il avait ainsi entendu parler de la bourse que j'avais reçue pour étudier en Californie. Il savait que je viendrais à Los Angeles, et il connaissait même le numéro de ma chambre au campus. Il m'a expliqué qu'il venait de me suivre, attendant l'occasion propice pour me parler...

Elle entendait ce que Marcus racontait, mais ses mots semblaient lui parvenir à travers une immense distance. Dans son esprit, une idée impossible revenait en boucle : Marcus avait

toujours su qui était son père.

— Je ne comprends pas. Tu ne me l'as jamais dit. Comment as-tu pu me cacher une chose aussi énorme ?

— Rhia, à ce moment-là, je ne le croyais pas moi-même. Je refusais de le croire, bien que j'aie immédiatement constaté moi-même notre évidente ressemblance physique. Comme je l'ai traité de menteur, il m'a fourré un bout de papier dans la main, en me disant que si j'avais un jour envie de connaître l'histoire de ma naissance, il me suffisait de l'appeler. J'ai gardé le bout de papier en question, mais je ne lui ai pas téléphoné. Je n'ai flanché que deux ans plus tard, lorsque tu es venue à moi pour me dire que tu désirais que nous

repreions notre ancienne relation. Après cela... après t'avoir perdue pour la seconde fois... J'ignore pourquoi, mais, tout à coup, j'ai eu besoin de savoir.

Elle était tentée de lui rappeler qu'il ne l'avait pas « perdue ». Qu'il l'avait repoussée. Mais la souffrance qu'elle entendait dans sa voix l'en dissuada. Certes, il aurait dû se confier à elle, et elle se sentait peinée qu'il ne l'ait pas fait. C'était une preuve éclatante du problème fondamental qui continuait à les séparer : il gardait ses distances avec elle, il avait des secrets. Tandis qu'elle avait besoin d'être celle à qui il les confiait.

Puis elle s'avisa que c'était

exactement ce qu'il était en train de faire. Il lui dévoilait ses secrets, et, pour lui, c'était une véritable agonie.

Sa souffrance lui brisa le cœur. Elle tendit de nouveau sa main vers lui.

— Viens, murmura-t-elle. Viens près de moi, s'il te plaît.

Il secoua la tête, évitant toujours son regard.

— Je déteste m'être conduit ainsi. J'aurais dû me confier à toi, mais je ne savais pas comment m'y prendre. Et, surtout, je ne voulais pas penser à lui. Chaque fois que son image me vient à l'esprit, je ressens la même rage.

Elle se glissa jusqu'au bord du lit, saisit sa main et l'attira doucement à elle.

— Viens. Assieds-toi près de moi.

Il hésita un instant, puis il se laissa choir à côté d'elle. Aussitôt, elle tira le drap sur ses jambes et s'assit à côté de lui.

Elle serrait toujours sa main dans la sienne, et à présent, il lui rendait son étreinte. Très fort. Il entremêla leurs doigts et baissa les yeux vers leurs mains jointes, comme si ce spectacle le rassérénait.

— Il y a huit ans, je croyais savoir qui j'étais. J'avais accepté le fait d'être seul au monde, et que, qui qu'ils puissent être, mes parents m'avaient abandonné. Pour moi, ils n'existaient pas. Ce que je ferais de ma vie ne dépendait que de moi. Je suis allé à l'université, j'ai

obtenu une commission d'officier. As-tu idée de la difficulté que cela représente pour un orphelin ?

— Oui, répondit-elle d'une voix douce. C'est très rare.

— J'étais extrêmement fier de ma réussite. J'étudiais en Amérique, diplômé de l'université, jeune officier doté d'une bourse d'études, et voilà qu'un parfait inconnu m'aborde dans la rue pour m'annoncer qu'il est mon père. J'ai eu l'impression que mon monde se désintégrait. J'ai même songé à... partir.

— Partir où ?

— J'ai eu envie de tout quitter. De disparaître. De me perdre dans l'immensité de l'Amérique.

Elle se serra contre lui, dans l'espoir

que ce contact atténuerait sa souffrance, la rendrait plus supportable.

— Mais tu ne l'as pas fait, murmura-t-elle.

— C'est étrange, reprit-il en secouant la tête. C'est ma colère qui m'a donné le courage de t'approcher. Sans elle, je n'aurais jamais osé te parler, ce jour-là, dans la bibliothèque de l'université. Et je n'aurais jamais osé accepter ton offre d'aller prendre un café avec toi. Après t'avoir reconnue, je n'aurais même jamais osé te regarder en face. Sans la rage que j'éprouvais après cette rencontre devant le drugstore, j'aurais immédiatement tourné les talons et me serais éloigné de toi à toutes jambes. Si, par hasard, tu m'avais souri, je t'aurais

saluée comme il se doit, bien entendu, mais je ne t'aurais jamais permis de voir autre chose en moi qu'un soldat qui a juré de te servir.

— Si je comprends bien, observa-t-elle, s'efforçant vaillamment de ne pas se sentir déçue, dans un sens, nous devons remercier ce père de nous avoir rapprochés.

— Nous ne lui devons aucune gratitude, déclara-t-il, le regard fixé droit devant lui. Absolument aucune.

Elle posa une main sur son bras nu, sentit les muscles tendus, durs comme le roc sous ses doigts.

— Alors, tu n'as jamais eu l'occasion de faire la paix avec lui ? murmura-t-elle.

— Je crois que si, répondit-il en tournant vivement le regard vers elle. En tout cas, dans la mesure du possible. Je ne pourrai jamais lui pardonner ce qu'il a fait, c'est vrai, mais j'ai accepté le fait qu'il était l'homme qui m'a conçu.

— Quel est son nom ?

— Roland Scala. Il a acquis la nationalité américaine, il y a une dizaine d'années, mais il est né ici, au Montedoro.

— Et ta maman ?

— Elle s'appelait Isa Rhodes, murmura-t-il. Elle est décédée la nuit de ma naissance.

— Je suis sincèrement désolée, Marcus.

Il haussa les épaules.

— Es-tu certaine de vouloir entendre cette histoire ? Elle n'est pas très gaie, tu sais.

— Oui, Marcus, répondit-elle, soutenant son regard sans ciller. J'ai très envie de l'entendre.

— Très bien, dit-il en prenant une profonde inspiration. Mais je ne sais même pas par où commencer.

— Cela n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est que tu me racontes ce qui s'est passé. Comment...

Il la dévisagea en silence durant plusieurs secondes, avant de déclarer :

— Ma mère était croupière au casino d'Ambre, où elle tenait la roulette.

— Le casino d'Ambre ? répéta Rhia, étonnée. Celui qui se trouve tout près de

ma villa ?

— Celui-là même.

Il détourna les yeux et demeura ainsi un instant, le regard perdu dans l'espace, puis il parut se ressaisir et lui raconta l'histoire d'un trait, comme s'il était pressé d'en finir :

— Elle était moitié française et moitié montedorienne. Roland avait fait sa connaissance ici, au casino. Ils sont devenus amants. D'après Roland, tout était déjà fini entre eux lorsqu'elle lui a annoncé qu'elle était enceinte. Ils ne s'étaient jamais mariés. Apparemment, ils se disputaient sans cesse, et ils avaient décidé d'un commun accord qu'ils ne réussiraient jamais en tant que couple. Elle en était à son sixième mois

de grossesse lorsqu'elle a quitté le Montedoro pour la France.

— Pour retourner auprès de sa famille ?

— Isa n'avait pas de famille et Roland non plus. Ils étaient tous deux des enfants uniques nés de parents âgés. Lorsqu'ils se sont rencontrés, l'un comme l'autre étaient déjà seuls...

Il se tut un instant, et, bien que tentée de le pousser à poursuivre, elle attendit sans mot dire qu'il reprenne la parole.

— Deux mois plus tard, reprit-il enfin, elle me mettait au monde dans un petit hôpital de province. La nuit même de ma naissance, elle a quitté l'hôpital en m'emmenant pour retourner dans la petite maison où elle vivait depuis

quelque temps. Elle a appelé Roland afin de lui annoncer qu'il avait un fils, et qu'elle l'avait ramené chez elle. Roland a pensé qu'elle s'exprimait de façon étrange, comme si elle délirait. Alors, il est allé la voir. Il m'a raconté qu'elle avait été emportée par une hémorragie, et qu'à son arrivée, il l'avait trouvée sans vie. Craignant d'alerter les autorités, craignant aussi que personne ne me trouve à temps et que je meure à mon tour, il m'a ramené au Montedoro avec lui.

Son courage parut alors l'abandonner, et Marcus se tut. Elle acheva son triste récit à sa place.

— Et il t'a abandonné sur le parvis de la cathédrale.

— C'est exact, murmura-t-il en serrant sa main plus fort. Quelques jours plus tard, il est parti pour l'Amérique. Apparemment, il avait mis un peu d'argent de côté. Il a renoncé au jeu et ouvert un restaurant. Par la suite, il a très bien réussi dans les affaires, et obtenu la citoyenneté américaine, quinze ans plus tard.

Elle posa ses lèvres sur la courbe ferme de son épaule. Elle aurait voulu trouver les mots pour le reconforter, mais elle savait qu'à cet instant, tous les mots étaient inutiles.

— Et il t'a raconté tout cela il y a six ans, lorsque tu l'as enfin contacté ?

— Oui. Je m'étais rendu à Los Angeles pour le rencontrer.

— Et tu l'as vu ? Son histoire t'a-t-elle convaincu ?

— Pas une seule seconde. Mais il m'a montré mon acte de naissance, qu'il avait trouvé sur la table de la cuisine dans la petite maison où ma mère avait vécu ses dernières heures. La date était exacte, et elle avait désigné Roland comme étant le père de l'enfant. Alors j'ai eu besoin de savoir. J'ai engagé un détective pour procéder à quelques vérifications, et cet homme a découvert qu'une femme du nom d'Isa Rhodes était effectivement décédée dans le lieu et dans les circonstances que Roland avait décrites, et que l'autopsie avait révélé qu'elle venait de donner naissance à un enfant, bien que le bébé n'ait jamais été

retrouvé. La police locale a procédé à une enquête, qui a établi que cette femme avait accouché à l'hôpital dont le nom était mentionné sur l'acte de naissance.

— Marcus ! murmura-t-elle, posant la tête sur son épaule. Je ne trouve pas les mots. Je suis désolée pour vous tous. Pour ta mère et toi, et même pour ton père.

— Ne sois pas désolée pour lui, gronda-t-il d'une voix sourde.

— Mais il...

— Il ne mérite pas ta pitié. Il l'a abandonnée là, toute seule, même s'il était déjà trop tard pour elle. Puis il m'a emmené... pour m'abandonner à mon tour.

Elle était tentée de lui rappeler les

dangers des jugements trop hâtifs, mais qui était-elle pour se le permettre ? Que savait-elle de ce qu'il ressentait ? Elle avait vécu une existence choyée, avec deux parents qui l'adoraient, avec le monde à ses pieds, et des frères et sœurs qu'elle adorait. C'était elle qui n'avait pas le droit de le juger.

— Il vient donc de mourir aujourd'hui ?

— Il est décédé durant la nuit. Un avocat m'a contacté au QG de la Garde, il y a quelques heures, pour m'informer que sa gouvernante l'avait trouvé sans vie ce matin, lorsqu'elle était entrée pour nettoyer sa chambre. Roland s'était retiré des affaires depuis quelque temps après avoir vendu son restaurant, et il

me nommait... son unique héritier. L'avocat me demande de venir pour régler la succession.

— Bien sûr, c'est bien normal.

— Je n'ai pas envie d'y aller, objectait-il d'une voix éteinte. Cet homme n'était rien pour moi.

— Marcus...

Il se tourna enfin vers elle. La lumière avait disparu de ses yeux. Son regard était morne, découragé.

— Nous irons ensemble, toi et moi, déclara-t-elle.

— Je te l'ai déjà dit, répliqua-t-il en dégageant sa main de la sienne, je ne veux pas y aller. Et, de plus, je ne songerais jamais à te demander de m'accompagner. Ce ne serait pas

convenable.

— Balivernes ! D'ailleurs, ce n'est pas toi qui me l'as demandé. C'est moi qui te supplie de m'emmener. S'il te plaît ? Laisse-moi t'accompagner. Je désire que nous traversions cette épreuve ensemble.

— Je ne veux pas y aller, s'obstina-t-il d'un ton douloureux. Je ne veux rien avoir à faire avec cet homme. Je n'ai eu aucun contact avec lui depuis au moins cinq ans. J'ai accepté le fait qu'il soit mon père biologique, mais je n'ai aucune place pour lui dans ma vie. Je suis Marcus Desmarais. C'est le nom que je porte, celui que j'ai acquis par mon seul mérite. Je n'avais pas l'intention de révéler l'existence de ce

père à qui que ce soit. Tu es la première à l'apprendre.

Il retomba dans le silence. Son regard n'exprimait à présent qu'une sourde colère. Mais il leva une main pour caresser sa joue, et elle se sentit fondre à ce contact.

— Parce que tu as exigé que je te révèle tous mes secrets, conclut-il dans un murmure.

— Je suis heureuse que tu te sois confié à moi, répondit-elle en soutenant son regard sans ciller. Je regrette seulement que tu ne l'aies pas fait plus tôt.

— Je n'avais pas l'intention de t'en parler du tout.

— Toujours aussi replié sur tes

secrets, observa-t-elle après l'avoir dévisagé un instant d'un air désapprobateur.

— Mais, je te le jure, Rhia, je savais que je devais tout te dire. J'attendais seulement d'en avoir le courage.

— Je te crois, Marcus, répondit-elle, sentant son irritation s'évaporer instantanément. Et lorsque tu me confies un secret que tu aurais voulu ignorer toi-même, tu m'aides, moi aussi.

— T'aider ? répéta-t-il d'un ton d'amère ironie. Et comment toute cette laideur pourrait-elle t'apporter une aide quelconque ?

— Elle m'aide à te connaître. A mieux te comprendre.

— Pourquoi chercher à comprendre un

être bancal comme moi ?

— Parce que c'est ce que l'on fait lorsqu'une personne est chère à votre cœur. Lorsqu'elle trouve la force de vous confier toute sa vérité, même si cette vérité est pénible à entendre. Ensuite, on fait tout son possible pour aider cette personne à traverser les autres moments difficiles.

Le lendemain matin, de bonne heure, Marcus et Rhia se rendirent au palais pour un entretien avec Son Altesse Sérénissime, la princesse Adrienne.

Marcus répéta sa triste histoire devant sa souveraine, et comme toujours, celle-ci fit preuve d'une grande compréhension et se déclara disposée à lui faciliter toutes les démarches. Elle lui accorda aussitôt une permission

d'une durée indéterminée pour raisons familiales.

De retour à la villa, Rhia téléphona à la directrice du Musée national et lui expliqua qu'elle resterait absente quelque temps pour régler des affaires de famille. Marcus rappela l'avocat pour lui annoncer leur arrivée.

Ils se posèrent à l'aéroport de Los Angeles après minuit. Une limousine les attendait pour les emmener au *Beverly Wilshire*, où une suite avait été retenue pour eux. Dès qu'ils furent seuls, Marcus sortit sur la terrasse de la suite et resta un moment à contempler les lumières de Beverly Hills et à se demander pourquoi diable il était venu. Songeant au lieutenant Joseph Chastain,

qui occupait une petite chambre adjacente à leur suite et dont la mission était de veiller à leur sécurité durant ce voyage, il en vint presque à l'envier.

Joseph était un bon élément. Et il savait exactement pourquoi il était ici. Il protégerait la princesse Rhiannon, si nécessaire au prix de sa vie. Tout simplement.

Marcus ferait la même chose pour elle. Mais étant son amant, le père de son bébé et peut-être son futur époux, il ne serait jamais plus désigné pour assurer sa garde rapprochée : il était désormais trop proche d'elle. Ses émotions l'empêcheraient de rester objectif.

Et Marcus se sentait parfaitement

incapable de conserver une quelconque distance émotionnelle entre Rhiannon et lui. Cela avait toujours été au-dessus de ses forces. Mais par le passé, personne d'autre n'en avait jamais rien su — sauf peut-être Hector, et Son Altesse la princesse Alice.

A présent, le monde entier savait. Y compris les tabloïds.

Il entendit un léger bruit de pas, et Rhia vint s'accouder près de lui à la balustrade.

— Quelle belle nuit, n'est-ce pas ?

Elle glissa son bras sous le sien, et ils admirèrent ensemble le spectacle de la nuit étoilée. Il ressentait un plaisir immense à sentir son corps tiède contre le sien, le contact de ses doigts délicats

sur sa peau. Il eut le privilège de respirer une unique bouffée d'un parfum subtil et envoûtant, puis, trop vite, elle rompit le contact pour l'entraîner à l'intérieur.

— Allons dormir. Nous devons nous lever tôt, demain matin, puisque ton avocat a accepté de nous recevoir de bonne heure.

— Il est déjà 2 heures du matin, remarqua-t-il en s'arrêtant sur le seuil de la terrasse. C'est déjà demain.

Elle leva les yeux vers lui. Ses cheveux sombres luisaient sous la lumière, et ses yeux bruns étaient infiniment doux.

— Nous pouvons au moins dormir quelques heures.

Il savait qu'elle avait raison. Elle avait besoin de se reposer. Et lui, il avait besoin... d'elle. Il la prit donc dans ses bras et l'embrassa.

Elle entrouvrit ses lèvres en soupirant et lui rendit son baiser. Puis, elle tenta de s'écarter de lui.

Mais il résista. Loin de la libérer, il l'embrassa avec plus d'ardeur, la serrant plus étroitement dans ses bras, absorbant le goût de sa bouche, la sensation de son corps, cette fragrance unique qui n'appartenait qu'à elle, pour oublier tout ce qui l'attendrait lorsque le jour se serait levé.

Lorsqu'il mit fin à leur baiser, elle leva des yeux rêveurs vers lui.

— Marcus, il est temps d'aller au lit,

murmura-t-elle tendrement.

Sur ces mots, elle le prit par la main et l'entraîna vers la chambre. Il ne se défendit pas. Elle le conduisait exactement là où il désirait aller. Arrivé devant le lit, il la déshabilla d'abord, puis il ôta ses propres vêtements, tout cela sans cesser de l'embrasser et de lui prodiguer de douces caresses.

Lorsqu'ils furent nus l'un et l'autre, elle ne songeait plus à dormir, elle non plus. Il l'allongea sur les oreillers et continua à l'embrasser, à la caresser comme il aimait le faire.

Lentement. Sans négliger le moindre centimètre carré de son corps.

Jusqu'à ce qu'il la sente vibrante, impatiente, le sang aux joues, prête à

tout lui donner, sauf ce qu'il désirait le plus.

Elle refusait toujours de l'épouser.

Mais il n'avait pas perdu espoir. Il ne renoncerait jamais, il continuerait inlassablement à lui répéter sa proposition, même si elle lui répondait mille fois « non ». Son fils aurait un père qui ne l'abandonnerait jamais. Jamais, quoi qu'il advienne.

Et elle ? Il se savait incapable de lui donner toutes les choses qu'elle méritait de droit. Mais il la protégerait toujours, veillerait toujours sur elle. Il serait là, à ses côtés, lorsqu'elle aurait besoin de lui. Il n'arriverait jamais trop tard. Il ne serait *jamais* absent au moment où elle aurait le plus besoin de lui.

Il la fit pivoter, face à lui, suivant délicatement du bout d'un doigt la courbe harmonieuse de sa hanche, puis il laissa glisser sa paume sur la fermeté lisse de sa cuisse et souleva son genou pour poser sa jambe par-dessus la sienne. Elle était déjà brûlante et humide, et elle gémit lorsqu'il entra en elle, cambrant les reins pour l'accueillir tout entier.

Il ne put s'empêcher de gémir à son tour dans cette merveilleuse douceur, emporté par une vague de plaisir presque insoutenable. Il devait contrôler chacun de ses mouvements, s'ordonner de ralentir, de durer, alors que son corps réclamait à grands cris sa satisfaction immédiate.

Il ne voulait pas que cet instant finisse.

Il voulait l'entendre soupirer, gémir encore dans ses bras.

Et c'était justement ce qu'elle faisait. Soudés dans un tendre corps-à-corps, ils grimpèrent une à une toutes les marches du plaisir.

Il la sentit basculer la première, vit le sang affluer à ses joues, ses yeux presque noirs chavirer. Sa respiration s'accéléra, devint saccadée, tandis que ses hanches ondulaient contre lui, plus fort, plus vite, avec une furieuse impatience.

A ce stade, lui non plus ne pouvait plus résister, emporté par le rythme rapide et merveilleux qu'elle lui imposait. Elle cria son nom et se serra

contre lui de toutes ses forces, et il cessa de lutter tandis qu'un orgasme cataclysmique montait en lui, l'emportant, frissonnant, dans l'éblouissement final.

C'était un instant d'absolue perfection. De satisfaction totale. Exactement ce dont il avait besoin.

Mais cela n'avait rien d'étonnant, avec elle, il en avait toujours été ainsi.

Elle lui ouvrait les portes du paradis, lui apportait l'oubli dont il avait tant besoin et de la plus merveilleuse des manières.

Du moins pour un instant.

* * *

L'avocat s'appelait Anthony Evans, et son cabinet était situé au dernier étage d'un building à Century City. Ils prirent tous place dans les fauteuils moelleux d'une vaste salle de conférences — à l'exception de Joseph, leur garde du corps, qui resta debout près de la porte. Anthony leur expliqua qu'il jouait souvent au golf avec Roland, et qu'ils avaient fait connaissance plus de vingt ans auparavant, au City Bistro, le restaurant dont le père de Marcus était alors propriétaire.

— Votre père avait une sorte de génie pour les affaires. Chez lui, chaque client se sentait spécial. De plus, il possédait une mémoire extraordinaire. La deuxième fois où j'ai déjeuné dans son

restaurant, il savait déjà quelle table je préférais et qu'aussitôt assis à table j'aimais boire un verre de Glenfiddich sans glace.

Ne sachant ce qu'il devait répondre à cela, Marcus demeura silencieux.

Assise à côté de lui, Rhia prit sa main, entremêlant leurs doigts, avant de déclarer :

— Sa soudaine disparition nous a tous bouleversés.

— Oui, convint l'avocat en toussotant pour s'éclaircir la voix. Toutes mes condoléances. Roland va nous manquer.

Il chaussa ses lunettes de lecture et désigna le dossier ainsi que le trousseau de clés posé au centre de sa table de travail.

— Voici une copie du testament de votre père, dont les dispositions sont très claires, poursuivit-il. A l'exception d'un petit legs au bénéfice de sa gouvernante, tout vous revient. La maison, les voitures, le chalet dans les Sierras et, bien entendu, l'argent. Votre père était un investisseur astucieux.

La maison, les voitures, l'argent.
Marcus comprit qu'il devenait sans doute un homme riche, mais étrangement, il n'en tirait aucune satisfaction.

— Tout est là, poursuivit l'avocat en désignant de nouveau le dossier. Roland souhaitait qu'il n'y ait pas de service funéraire et que son corps soit incinéré. Ses cendres vous seront confiées afin que vous les dispersiez dans la mer

Méditerranée, au large du Montedoro.

« Ses cendres ? » songea Marcus. Allait-il devoir disperser lui-même les cendres de Roland ?

Rhia serra sa main plus fort. Il s'aperçut alors qu'Anthony le dévisageait, attendant sa réponse.

— D'accord, acquiesça-t-il. Oui, très bien.

— L'autopsie sera pratiquée lundi matin, mais il ne s'agit que d'une formalité, due à la nature subite de sa mort. Ensuite, le corps sera transféré au crématorium de la Neptune Society. Vous pouvez les appeler, et ils vous indiqueront quand vous pouvez passer prendre les cendres.

— Très bien.

— Je suppose que vous avez déjà vu la maison ?

— Non. Pas encore.

Si cette réponse le surprit, Anthony n'en laissa rien paraître.

— Pas de problème. Ce dossier contient une liste de tout ce que vous avez besoin de savoir — adresses, numéros de téléphone, comptes bancaires, codes des alarmes. Votre père semble avoir supposé que vous vendriez toutes les propriétés.

« Votre père ». Marcus était très tenté d'ordonner à Anthony de ne plus l'appeler ainsi, mais que prouverait-il de cette manière ? Absolument rien.

— Est-ce effectivement ce que vous comptez faire ? s'enquit l'avocat.

— Je suppose que oui.

— Parfait. Dans ce cas, j'appellerai l'agence immobilière dès lundi pour mettre en vente la maison et le chalet des Sierras. Si vous changez d'avis et que vous désirez garder l'une ou l'autre de ces propriétés, nous ferons les changements nécessaires.

— Merci.

— Et vous avez là toutes les clés.

Marcus contempla de nouveau le dossier et le trousseau de clés d'un regard morne.

— Oui, je vois.

— Si d'autres questions vous viennent à l'esprit, vous avez mon numéro. N'hésitez pas à m'appeler.

Quelques minutes plus tard, ils se tenaient sur le trottoir ensoleillé de Century Boulevard. Le chauffeur de Rhia approcha la limousine en les voyant. Joseph leur ouvrit la portière.

— Veux-tu que nous retournions à l'hôtel ? s'enquit-elle lorsqu'ils furent confortablement installés derrière les vitres teintées.

— Oui, ce serait parfait.

Elle prit de nouveau sa main dans la sienne et se rapprocha de lui sur le siège de cuir. Cette proximité lui procura un merveilleux sentiment de réconfort. Rhia était une femme exceptionnelle et il désirait de toutes ses forces pouvoir un

jour lui offrir une vie digne d'elle.

Au moins était-il désormais financièrement indépendant. Si elle acceptait de l'épouser, il n'aurait pas à vivre à ses crochets pour le restant de ses jours. Il regrettait seulement que par une ironie du sort, cet argent doive provenir de l'homme qui les avait abandonnés, sa mère et lui.

Son orgueil et sa colère continuaient à l'inciter à refuser cet héritage en bloc. A appeler Anthony pour l'informer qu'il avait changé d'avis et qu'il souhaitait que toute sa fortune, jusqu'au dernier centime, soit léguée à l'orphelinat St. Stephen, au Montedoro.

Puis il songea à ce bébé qui allait naître. Au bout du compte, l'argent de

Roland profiterait aussi à l'enfant, en assurant la sécurité financière de sa famille.

Il n'avait pas le droit d'y renoncer uniquement pour satisfaire sa colère.

De retour dans la suite, il s'assit devant le petit bureau du salon et lut attentivement le testament. Anthony n'avait pas exagéré. Roland lui avait laissé beaucoup d'argent. Une fortune même. Largement assez pour faire un don généreux à St. Stephen tout en assurant l'avenir du bébé. Et de Rhia.

Et, comme Anthony l'avait indiqué, Roland s'était occupé de tout. Marcus n'était pas tenu d'accomplir la moindre démarche. S'il ne manifestait pas de désir contraire, tout serait vendu, et

l'argent de la vente viré sur un compte déjà ouvert à son nom dans une banque du Montedoro.

L'unique requête de Roland était que Marcus disperse ses cendres au large des côtes de son pays.

Dans la chambre voisine, il entendait Rhia qui parlait au téléphone. Il referma le dossier et repoussa son fauteuil. Il se levait lorsqu'elle apparut sur le seuil de la chambre.

— Alors ? demanda-t-elle en s'approchant pour poser les mains sur ses épaules.

— Apparemment, je suis devenu un homme riche.

Elle lui sourit, mais il lisait de la tristesse dans ses yeux.

— J'aurais aimé connaître ton père.

Ne sachant quoi répondre à une telle remarque, Marcus demeura silencieux. Rhia effleura ses lèvres d'un baiser.

— Aimerais-tu que nous allions visiter sa maison ?

— Je ne sais pas, répondit-il. Demain, peut-être. Ou après-demain.

Ou peut-être jamais.

— Qui était au téléphone ? enchaîna-t-il.

— C'était Alice. Elle t'adresse ses condoléances. J'ai aussi parlé avec ma mère, qui t'assure de sa sympathie dans cette épreuve. T'ai-je déjà dit que plusieurs membres de la famille Bravo vivent ici, à Los Angeles ?

— Oui, je me souviens. Jonas et

Emma Bravo.

— Ils ont été merveilleux avec moi, lorsque j'étais à l'université. Ils m'invitaient très souvent à dîner. Je t'avais même proposé de m'y accompagner, en une occasion, mais tu avais refusé. Parce que notre relation devait rester secrète.

Ses cheveux tombaient en cascade sur ses épaules. C'était ainsi qu'il les préférait. Il glissa les doigts dans cette masse soyeuse et lui saisit doucement la nuque, se délectant de la sensation de cette peau, de la caresse des longues boucles sur le dos de sa main.

— C'était la seule solution, pour moi, rappela-t-il.

— Je détestais ce secret, répliqua-t-

elle vivement, relevant les yeux vers lui. Toutes ces années, j'ai souffert de devoir prétendre que je te connaissais à peine. Tout le monde dans la famille savait qu'il y avait quelqu'un que je ne parvenais pas à oublier et qui m'avait brisé le cœur.

Il la serra dans ses bras, déposant un baiser sur son front.

— Je suis désolé, Rhia, murmura-t-il. Tu ne peux pas savoir combien je regrette.

Elle releva la tête, cherchant de nouveau son regard. Un feu sombre brûlait au fond de ses yeux.

— Je t'en veux encore de m'avoir obligée à garder le secret à notre sujet, tu sais.

— C'était il y a longtemps. Ne pourrions-nous l'oublier ?

Apparemment, non. Les yeux de Rhia jetèrent des éclairs.

— Oublier ? répéta-t-elle. A la façon dont toi, tu t'y prends ? En refusant de parler des problèmes ? En niant leur existence ?

Elle plaqua les mains sur son torse et le repoussa.

— Je sais que je t'ai gravement offensée, dit-il en la relâchant à contrecœur.

— Je t'en prie, pas de manifestations chevaleresques avec moi. Pas maintenant. Je ne pourrais pas le supporter.

Comment en étaient-ils arrivés là ?

Quelques minutes plus tôt, elle était tout sourires, lui proposait avec une merveilleuse sollicitude de visiter avec lui la maison de Roland. Que s'était-il passé ?

— Sommes-nous sur le point de nous disputer ? demanda-t-il, fronçant les sourcils.

— Une bonne dispute dissiperait peut-être les derniers malentendus entre nous, le défia-t-elle.

— Je t'en prie, Rhia, dit-il en soupirant. Je ne veux pas me disputer avec toi. Tout ce que je désire, c'est que tu m'accordes une chance de veiller sur toi, de t'aider à élever notre enfant. Je désire seulement devenir ton mari.

Il nota que ses lèvres se mettaient à

trembler, et elle détourna les yeux. Lorsqu'elle les fixa de nouveau sur lui, il n'y lut plus aucune trace de colère ou de défi.

— Tu fais de ton mieux, je le sais, murmura-t-elle. Et cette journée a été terrible pour toi. Je n'ai pas le droit de m'en prendre à toi. Ce ne serait pas juste. Après tout, je t'ai dit que j'étais ici pour t'aider.

— Je suis heureux que tu sois venue, dit-il d'une voix rauque, glissant de nouveau les doigts dans sa chevelure.

— C'est plus difficile que je ne l'imaginai, murmura-t-elle d'un air pensif. Etre de retour ici, à Los Angeles, où nous nous sommes connus. Où nous nous sommes aimés.

— Trop difficile ? suggéra-t-il. Tu as envie de repartir ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Mais tu...

Elle le fit taire en posant un doigt sur ses lèvres.

— Je veux rester ici avec toi. Je le désire de tout mon cœur. Et, après avoir parlé avec mère et Alice, j'ai téléphoné à Emma Bravo. Elle nous attend pour dîner chez elle, ce soir.

— Je n'ai aucune envie de sortir, aujourd'hui, répondit-il, déprimé d'avance à l'idée de passer une soirée en conversation mondaine avec la famille de Rhia à Los Angeles.

— Nous irons. Un point, c'est tout.

Il lui était reconnaissant d'avoir tiré

un trait sur leurs querelles passées et de l'avoir accompagné pour surmonter cette épreuve. De plus, il savait qu'elle avait raison. Quelquefois, un homme devait sortir et fréquenter ses semblables même s'il se sentait totalement coupé de l'humanité.

— D'accord, répondit-il en soupirant. Allons dîner chez les Bravo. Je trépigne déjà d'impatience d'y être.

— Voilà ce que j'avais envie d'entendre, dit-elle d'un ton guilleret. Mais nous avons encore des heures devant nous. Je suis d'avis que nous oublions nos soucis et notre tristesse. Si nous allions à la plage, par exemple ?

Il effleura du bout d'un doigt l'encolure en « V » du chemisier qu'elle

portait, se souvenant qu'elle en avait un presque identique, huit ans plus tôt. Il la revit en train de le faire passer par-dessus sa tête, ses cheveux tombant sur ses épaules nues, avant de le jeter négligemment sur une chaise bancale, dans un coin de la chambre du motel où ils se retrouvaient.

— T'arrive-t-il de te souvenir de la *Casa de la Luna* ?

Elle le dévisagea un instant, et soudain, ses yeux parurent plus brillants. Le sourire qui étirait ses lèvres semblait l'illuminer de l'intérieur.

— Oui, bien sûr. J'y pense souvent. C'est une bonne idée. Allons constater si la *Casa de la Luna* a beaucoup changé.

— Je ne suggérais pas que nous

allions là-bas.

— Mais pourquoi pas ?

— Tu as dit toi-même qu'il était déjà très difficile de nous retrouver ici, à Los Angeles, où tout a commencé pour nous.

— Non, sérieusement, Marcus, nous devrions y aller. J'aimerais savoir si notre ancien nid d'amour a changé...

Il comprit alors qu'elle était déterminée à avoir gain de cause. Et, après tout, c'était lui qui avait abordé ce sujet. Et puis cette visite pourrait s'avérer intéressante.

— Il peut se passer beaucoup de choses en huit ans, rappela-t-il. Nous devrions peut-être nous assurer d'abord que le motel n'a pas été démoli.

Elle sortit son smartphone et procéda

à une recherche rapide. Un sourire aux lèvres, elle lui montra bientôt le résultat affiché sur l'écran.

— La *Casa de la Luna* existe toujours. Allons-y.

* * *

— C'est plus petit que dans mon souvenir, remarqua-t-elle devant la façade du motel de style espagnol.

La limousine attendait derrière eux avec Joseph qui montait une garde vigilante près de la portière arrière.

— Personnellement, je ne vois pas de grands changements, sinon que le stuc de la façade est plus craquelé qu'autrefois, et que les haies ont grand besoin d'être

taillées.

— Essayons de louer notre ancienne chambre, suggéra-t-elle, appuyant son épaule contre la sienne.

Il l'enlaça par la taille, avant de murmurer, effleurant sa chevelure parfumée du bout des lèvres :

— Cela ne sera plus pareil.

— Marcus, je le sais, voyons ! Mais cela m'est égal. S'il te plaît ? Fais-moi plaisir !

Il capitula, et adressa un signe à Joseph, qui monta aussitôt les marches un peu ébréchées devant eux, puis entra seul dans le hall pour vérifier qu'il n'y avait pas de danger, avant de s'écarter pour les laisser entrer à leur tour. Un gros chat blanc somnolait dans un rayon

de soleil sur le carrelage de terre cuite, et un employé différent travaillait derrière le comptoir de la réception, un vieil homme à la barbe blanche hérissée et à l'expression revêche.

— Que puis-je pour votre service ? grogna-t-il en tendant le cou pour jeter un regard méfiant en direction de Joseph, qui était resté planté près de la porte.

— La chambre 112 est-elle libre ? s'enquit Rhia.

Le vieil homme fronça les sourcils.

— Peut-être bien. Mais les chambres sont seulement pour deux personnes.

Ils échangèrent un regard, s'efforçant désespérément de ne pas éclater de rire.

— Oh ! ce n'est pas un problème.

Joseph est notre garde du corps, répondit Rhia d'un ton léger. Il devra jeter un coup d'œil dans la chambre avant que nous y entrions, mais il nous attendra dehors jusqu'à ce que nous soyons prêts à repartir.

— Un garde du corps ? ironisa le vieux hibou. Qui a besoin d'un garde du corps, ici ?

— Moi, apparemment, répondit Rhia avec un sourire aimable. Pouvez-vous nous donner la clé ?

Le vieil homme continua à grommeler dans sa barbe, mais il leur loua la chambre. Marcus paya d'avance et en liquide, puis ils attendirent au pied de l'escalier pendant que Joseph inspectait les lieux. Les arbustes fleuris étaient

toujours là, de chaque côté de l'entrée, et ils avaient poussé de façon exubérante. Planté devant la porte de la réception, le vieillard les observait toujours d'un œil méfiant, comme pour s'assurer que son motel n'abritait pas de pratiques illicites.

Joseph réapparut enfin.

— La voie est libre.

Ils purent donc enfin pénétrer dans la chambre.

Rhia se dirigea tout droit vers le petit bureau éraflé qui occupait un coin de la pièce.

— C'est le même bureau, tu te souviens ?

Il se souvenait parfaitement. Il la revoyait encore avec son short en jean et

son petit haut affriolant, assise à ce bureau et penchée sur un manuel d'histoire.

Elle entra à pas lents dans l'alcôve qui tenait lieu de chambre. Les bougainvilliers d'un rouge intense flamboyaient toujours derrière la fenêtre du mur opposé, exactement comme huit ans plus tôt. Les ressorts de l'antique sommier grincèrent lorsqu'elle s'assit sur le lit.

— J'ai pensé que nous pourrions peut-être faire passionnément l'amour ici, au nom du bon vieux temps...

— Voilà qui me semble être une excellente idée, dit-il en allant s'asseoir près d'elle. Mais pourquoi ai-je le sentiment que tu n'en as pas vraiment

envie ?

— Je ne sais pas, répondit-elle en soupirant. Tout ceci me paraît un peu décrépît.

— C'est la preuve qu'on ne peut pas faire renaître le passé.

— Je n'avais jamais songé que revenir ici m'attristerait.

— Cela ne fait rien, murmura-t-il en déposant un baiser sur le bout de son nez. Moi aussi, je me suis toujours demandé ce qu'était devenu ce motel.

— Maintenant, tu le sais.

— Oui, maintenant nous le savons tous les deux.

Il était douloureusement tenté de l'embrasser, et de lui demander une nouvelle fois de l'épouser. Il avait

acheté une bague avant de partir en Italie avec le prince Damien, le mardi précédent, et il la transportait partout avec lui, attendant le moment propice.

Il devait, hélas, reconnaître que cet instant n'était pas encore arrivé.

— Avais-tu déjà songé à te marier et à fonder une famille, Marcus ? demanda-t-elle soudain. Je veux dire, épouser quelqu'un d'autre, avant le Montana et avant ce bébé ?

Il n'avait pas envie de répondre à cette question.

— Est-ce vraiment important ?

Elle se leva pour se diriger jusqu'à la fenêtre, fixant le bougainvillier sur le mur d'en face. Lorsqu'elle se retourna face à lui, un orage couvait de nouveau

dans son regard, comme un peu plus tôt, dans leur suite.

— Oui. C'est important, répondit-elle en croisant les bras dans une attitude défensive. C'est important pour moi.

— Pourquoi tiens-tu tant à le savoir ?

— Je veux davantage qu'un mari, Marcus. Je te veux, toi. De la façon la plus profonde, la plus sincère. Je préfère souffrir un peu en connaissant la vérité qu'être constamment protégée de tout ce qui pourrait m'être désagréable.

A ce stade, il regrettait de ne pas avoir tout simplement répondu à sa question. Car, à présent, il lisait une réelle anxiété dans son regard, comme si elle s'attendait à quelque horrible révélation de sa part.

Alors il se résolut à tout lui avouer.

— Oui, en effet, je m'étais dit que je me marierais. Un jour.

— Oh ! non ! murmura-t-elle, consternée. Comment ai-je pu me montrer aussi égoïste ? Je ne m'étais même pas donné la peine de te poser la question.

— Quelle question ? demanda-t-il, la gorge serrée.

— Cette nuit-là, au Montana, je n'ai pensé qu'à moi. Il ne m'est pas venu à l'esprit que toi, tu avais peut-être...

— Mais, enfin, de quoi parles-tu ?

— Voyais-tu quelqu'un à l'époque, Marcus ? Quelqu'un avec qui tu as dû rompre à cause de ce qui s'est passé entre nous ?

Il respira mieux en entendant enfin sa question. Car il lui était très facile d'y répondre.

— Non, bien sûr que non. Je ne voyais personne.

— Oh ! merci, mon Dieu ! murmura-t-elle dans un soupir.

— Pourquoi irais-tu imaginer une chose pareille ? Oui, je l'avoue, je ne me suis pas montré très ouvert avec toi.

Mais...

— C'est le moins qu'on puisse dire, coupa-t-elle, compte tenu que nous sommes ici, en Amérique, pour régler la succession d'un père dont tu ne m'avais jamais dit un mot.

— Rhia, tu peux facilement comprendre que je ne t'aie jamais parlé de Roland. Mais s'il y avait eu une autre femme dans ma vie, tu peux être certaine que je te l'aurais dit cette nuit-là, au Montana, avant que les choses n'aillent trop loin entre nous. Je te l'aurais dit, et nous aurions tout arrêté. Pas seulement parce que cela aurait été trahir une personne qui avait confiance en moi, mais aussi parce que tu n'aurais jamais fait l'amour avec moi si tu avais su que

j'avais une relation avec une autre femme.

— A t'entendre, je suis un modèle d'intégrité, alors que je viens d'admettre que je ne pensais qu'à moi-même.

— Tu ne pourrais jamais faire cela à une autre femme, dit-il en glissant un bras autour de ses épaules. Ce n'est pas dans ta nature.

— Mais tu as réellement eu l'intention de te marier un jour ? s'enquit-elle, effleurant sa joue d'une caresse.

Cette fois-ci, il se garda bien de tergiverser, et il lui donna une réponse franche et directe.

— Oui. J'espérais rencontrer une femme douce, d'humeur égale et du même milieu social que moi. Une femme

qui m'admirerait, qui serait très impressionnée par ma réussite, et fière de ce que j'avais accompli. Une femme désireuse de fonder une famille.

— Songeais-tu réellement à épouser une inconnue pourvu qu'elle t'admire ?

— A vrai dire, j'espérais qu'elle ne serait plus tout à fait une inconnue lorsque je lui demanderais de m'épouser.

Elle pouffa de rire et se blottit tout contre lui.

— Marcus, j'ai toujours souhaité que tu sois heureux. C'est la vérité, je te le jure. Seulement, j'avais toujours refusé d'imaginer certains détails.

— Pourtant, tu m'as demandé...

— Parce que je désirais réellement le

savoir.

En réalité, il comprenait ses émotions contradictoires, car il les avait ressenties, lui aussi.

— Même lorsque tu sortais avec tes deux fiancés ?

— Marcus ! gémit-elle. Etais-tu obligé de me le rappeler ?

— J'essayais chaque fois de me convaincre que je devais me réjouir pour toi, mais je finissais invariablement par régler mes comptes avec tous les nouveaux candidats à ta main.

— Veux-tu dire que tu te battais avec eux ?

— Un soldat doit rester en forme. Et le combat à mains nues fait partie de l'entraînement. Mieux encore : sur un

ring, les galons ne comptent pas. Nous sommes tous égaux. J'ai eu l'occasion de me mesurer à bon nombre d'adversaires, et bénéficié d'innombrables opportunités de distribuer des corrections.

— Dois-je comprendre que tu rossais tes camarades lorsqu'ils s'intéressaient à moi ?

— Uniquement au nom de la préparation physique au combat, bien sûr.

— Oui, cela va de soi. As-tu aussi affronté les deux hommes que nous avons croisés sur la promenade du port ? lui lança-t-elle avec un regard en coin. Denis et René ?

Il hésita à répondre. Il n'aimait pas

parler à tort et à travers : il avait pris et donné des coups en silence. Mais, aujourd'hui, alors qu'il venait enfin de lui avouer l'existence de Roland et s'était forcé à admettre qu'il avait toujours eu l'intention d'en épouser une autre, il commençait à comprendre pourquoi elle tenait à connaître ses secrets.

C'était une façon de créer un lien entre eux. Elle serait celle à qui il pourrait confier tout ce qu'il ne révélerait à personne d'autre.

Alors, il lui avoua la vérité.

— En fait, Denis et René y ont eu droit les premiers.

— Tu as gagné contre eux deux ?

— Oui, et j'aimerais pouvoir dire que

ces deux petites victoires m'ont satisfait. Mais rosser une paire de vieux ennemis n'a pas changé grand-chose à ma vie. Tu t'apprêtais toujours à épouser un autre homme.

— Et, au bout du compte, je n'ai épousé ni l'un ni l'autre de mes fiancés. Je n'ai jamais pu m'y résoudre. J'ai fini par admettre que cela ne fonctionnerait jamais entre nous.

— Et moi, j'étais ravi, murmura-t-il d'une voix rauque.

Elle leva ses yeux brillants vers les siens, et un sourire étira ses lèvres merveilleuses.

— Je parie que tu te sentais affreusement coupable en même temps.

— C'est vrai. J'avais renoncé à toi à

deux reprises. Je n'avais donc pas le droit de me réjouir lorsque tu échouais à trouver le bonheur. Car je désirais sincèrement que tu sois heureuse. Le problème, c'était que je n'aimais pas t'imaginer dans les bras d'un autre.

— Nous nous sommes comportés de façon ridicule, Marcus, dit-elle d'une voix douce et rassurante. J'aimerais que tu m'en dises davantage au sujet de ces deux hommes avec qui tu as grandi et de ton enfance à St. Stephen...

— J'ai eu une enfance relativement heureuse. Malgré ce qu'on entend raconter sur les orphelinats, les religieuses qui m'ont élevé étaient pour la plupart très gentilles. Bien sûr, je faisais partie des petits garçons sages.

J'étais seul au monde, et la seule manière d'obtenir un peu d'affection était de me montrer très, très sage. Les sœurs m'aimaient bien.

— Et Denis et René ?

— Leur méthode à eux pour obtenir de l'attention, c'était de causer du désordre. Ils en subissaient donc les conséquences. Ils étaient constamment punis pour une bêtise ou une autre. Et ils me détestaient. Ils cherchaient sans cesse de nouvelles façons de me faire payer. Ils volaient mes livres de classe, brûlaient mes devoirs terminés. Et ils me battaient à chaque opportunité. Pour eux, j'étais un minus.

— C'est horrible ! s'écria-t-elle. Tu ne te défendais pas ?

— Au début, si. Mais j'ai rapidement compris que cela ne servait à rien. Ils s'acharnaient davantage. Et cela a duré ainsi pendant plusieurs années, jusqu'à ce que je sois assez fort pour gagner mes bagarres contre eux.

— N'as-tu jamais rapporté aux religieuses ce qu'ils te faisaient subir ?

— Non.

— Tu aurais dû le faire.

— Rhia, je me suis contenté de survivre. Et de devenir plus fort. J'ai commencé à faire du sport, j'ai appris les arts martiaux et la boxe. A l'âge de quinze ans, je les ai rossés tous les deux ensemble. Après cela, ils m'ont laissé tranquille.

— Mais ils t'en veulent encore

aujourd'hui.

— Comment le saurais-je ? Ce n'est pas un sujet dont je discute avec eux. J'ignore ce qui se passe dans leurs têtes.

— Je suis sûre que tu le sais. Nous avons tous un instinct pour ces choses-là.

— Oui, mais aujourd'hui, je suis un homme adulte, et je n'ai plus peur d'eux. Ce que Denis et René peuvent penser ne m'intéresse pas particulièrement.

Elle réfléchit un instant, puis elle se dégagea de son étreinte et se leva.

— Reste avec moi, murmura-t-il, saisissant sa main avant qu'elle puisse lui échapper totalement.

Elle se rapprocha docilement pour venir se placer entre ses genoux, et,

posant les mains sur ses épaules, elle le dévisagea d'un air songeur comme elle le faisait souvent, la tête inclinée sur l'épaule.

— Je crois que tu en as assez de partager tes secrets.

— Tu n'as pas tout à fait tort, convint-il honnêtement.

Elle se pencha vers lui, et il respira sa fragrance envoûtante. Malgré lui, il songea au corps parfait qu'il avait entre ses bras. Et il décida qu'il donnerait tout pour qu'ils se retrouvent tous les deux nus dans ce lit.

Mais une vague odeur de moisi flottait dans la chambre, et le sommier grinçait. Il ne pouvait s'empêcher de douter de la propreté des draps. Ils s'étaient créé de

merveilleux souvenirs dans cette chambre 112. Fallait-il en ajouter un nouveau ?

Probablement pas.

Elle déposa un bref baiser sur son front.

— Je suis prête à rentrer, si tu le souhaites.

* * *

Ils poursuivirent leur exploration des chemins de la mémoire. Elle semblait prendre plaisir à revisiter les lieux qui les avaient vus ensemble autrefois, et il avait très envie de lui faire plaisir.

C'était aussi un excellent moyen de ne plus penser à ce père qui les avait

abandonnés, sa mère et lui.

Un père qu'il ne reverrait plus jamais.

Non pas, bien sûr, qu'il ait envie de revoir Roland. Certainement pas.

Ils se rendirent à la bibliothèque de l'université, celle où ils s'étaient rencontrés. Et, à l'heure du déjeuner, ils tentèrent l'expérience de retourner dans le petit snack-bar qu'ils fréquentaient à l'époque. Ils commandèrent des cheese-burgers, des frites et des milk-shakes à la vanille, et se convainquirent que cette nourriture grasse et hypercalorique était aussi délicieuse qu'autrefois.

Ensuite, ils regagnèrent leur hôtel pour prendre leurs maillots de bain et se rendirent à la plage de Seal Beach, où ils passèrent l'après-midi, le corps

enduit de crème solaire, à paresser sur le sable ou à sauter dans les vagues. Joseph montait la garde en silence à quelques pas de là.

Ce soir-là, ils rendirent visite aux Bravo à Angel's Crest, leur propriété de Bel Air. Emma et Jonas avaient quatre enfants — deux garçons et deux filles. Ils élevaient également la sœur adoptive de Jonas, Amanda, aujourd'hui âgée de seize ans, musicienne prodige et jeune fille d'une beauté spectaculaire avec d'immenses yeux sombres et des boucles d'ébène luisantes.

Emma était une jolie femme blonde originaire d'une petite ville du Texas, et Jonas l'adorait. Leurs fils avaient respectivement sept et trois ans, leurs

filles dix et cinq. A l'évidence, Emma était d'avis que les enfants avaient, eux aussi, le droit de se faire entendre. Ils s'installèrent à table pour le dîner, et l'élégante salle à manger résonna bientôt de rires et de joyeux bavardages.

Grady, leur petit garçon de trois ans, se montrait particulièrement communicatif. On l'avait installé à la table commune sur une chaise rehaussée. Marcus avait été placé à sa droite, et Grady lui décrivit en grand détail toute sa collection de dinosaures de plastique.

— Je les ai tous trouvés très sympathiques, déclara Marcus plus tard, lorsqu'ils furent de nouveau en tête à tête dans leur suite à l'hôtel. Jonas et son épouse, leurs enfants, Amanda. Ils sont

tous adorables.

Ils s'étaient débarrassés de leurs chaussures et se tenaient pieds nus sur la terrasse, admirant les lumières scintillantes de la ville qui s'étendaient comme une couverture d'étoiles jusqu'aux montagnes de Santa Monica.

— Donc contrairement à ce que tu craignais, tu as passé une excellente soirée chez eux.

— Je redoutais que ce soit une soirée de conversation polie entre quatre adultes assis à une belle table éclairée par des bougies. Je n'avais pas idée que nous dînerions avec tous ces enfants qui parleraient tous à la fois. Cela diffusait un merveilleux sentiment d'énergie, tous ces rires !

— Oui, c'est vrai.

— Etait-ce ainsi, dans ta famille, lorsque tu étais petite fille ?

— Très souvent, oui. Il nous arrivait quelquefois de nous disputer, bien sûr. Alors, c'étaient des cris à n'en plus finir. Seul Max gardait toujours son sang-froid. Peut-être parce qu'il était l'aîné. Il s'efforçait toujours de ramener le calme. Damien était le plus dissipé de nous tous. Un jour, il s'est emparé du panier qui trônait sur la table, et il a commencé à bombarder Alexander avec les petits pains qu'il contenait. Alex s'est levé et lui a balancé un coup de poing sur le nez. En voyant le sang qui coulait, Genevra s'est mise à pleurer comme une fontaine...

— Tu es en train de détruire toutes mes illusions concernant la famille princière, lança Marcus en riant. Je n'avais jamais imaginé les princes en train de se battre comme des chiffonniers à la table du dîner.

— Ne t'ai-je pas déjà raconté tout cela, autrefois ?

— Non, répondit-il en lui enlaçant la taille.

— Nous ne parlions pas assez, à l'époque, murmura-t-elle en se blottissant contre lui, mais je me souviens que je me sentais pourtant très proche de toi. En réalité, je ne me suis jamais sentie aussi proche d'un autre homme depuis cette époque.

— Nous étions très jeunes.

— Et tu étais un homme très secret.

— Rhia, nous ne sommes restés ensemble que huit semaines. Et nous avons passé une grande partie du temps dans le lit au sommier grinçant de la *Casa de la Luna*.

— Mais nous communiquions parfaitement dès que nous avons quitté nos vêtements, tu ne t'en souviens pas ?

— Oui, c'est vrai, convint-il, déposant un baiser dans sa chevelure parfumée.

— C'était une époque tellement romantique, murmura-t-elle, contemplant les montagnes lointaines d'un regard rêveur. Et je t'avais tout de même parlé de ma famille, n'est-ce pas ?

— Un peu. Je crois me souvenir que tu avais évoqué les pièces de théâtre que tu

montais avec tes sœurs et Liliana.

— Oui. C'étaient des spectacles somptueux, ou en tout cas, nous en étions persuadées. Belle les écrivait presque tous. C'étaient des pièces pleines de princesses, de beaux chevaliers et de dragons crachant le feu. Nous confectionnions nos propres costumes. Nos frères, nos parents et tous les serviteurs disponibles étaient réquisitionnés pour servir de public. On s'amusait follement.

Il se pencha pour déposer un baiser sur la colonne pâle de son cou, effleurant son ventre de la paume. Était-il plus rond qu'auparavant, ou n'était-ce qu'une impression ?

— Je t'ai observé avec Grady, tout à

l'heure, dit-elle en posant sa main fine sur la sienne. Tu étais merveilleux.

— J'essayais de comprendre ce qu'il m'expliquait, mais j'avoue que je n'ai pas très bien réussi.

— Moi, je trouve que tu as été formidable.

Il se souvint qu'il était censé partager toutes ses pensées avec elle, même si ce n'était pas vraiment dans sa nature.

— Tu sais, dit-il, depuis que tu m'as annoncé que tu étais enceinte, je pense très souvent à mon futur rôle de père.

— Es-tu inquiet ? Crains-tu de ne pas être un bon papa ?

— Peut-être un peu, reconnut-il avec un haussement d'épaules fataliste.

— Parce que tu as été élevé sans

père ?

— Oui, mais ne recommence surtout pas à me plaindre.

— Je ne te plains pas, répliqua-t-elle avec un sourire. Je ressens simplement une grande sympathie pour le petit garçon très, très sage que tu étais.

— Garde-la pour toi.

— Tu seras un excellent papa. Parce que c'est ce que tu désires de tout ton cœur. Et tu t'appliqueras à le devenir.

— J'espère que tu as raison.

— J'en suis certaine, déclara-t-elle d'un ton assuré.

Puis, elle se haussa sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

— Embrasse-moi encore, murmura-t-il lorsqu'elle fit mine de s'écarter de lui.

Et elle obéit. A ce stade, il brûlait de communiquer avec elle de cette façon spéciale qui leur était si naturelle. Il la souleva donc et l'emporta à l'intérieur de la suite, blottie contre lui.

* * *

Le lendemain étant un dimanche, ils se firent monter le petit déjeuner par le service d'étage.

— Je crois que j'aimerais voir la maison de Roland aujourd'hui, dit-il alors qu'elle lui versait une seconde tasse de café.

— C'est une excellente idée, répondit-elle sans manifester de surprise visible.

Leur chauffeur les conduisit donc à

Beverly Hills. La propriété était entourée de hauts murs de pierre disparaissant sous le lierre, et protégée par un portail électronique. Marcus donna le numéro du digicode au chauffeur, qui le composa sur un cadran encastré dans la maçonnerie. Le portail coulissa en silence. Au bout d'une longue allée courbe pavée de granit et serpentant entre des pelouses parfaitement entretenues et des massifs de plantes subtropicales, ils découvrirent la maison. C'était une bâtisse à un seul étage de style moderne. La porte d'entrée comportait un autre cadran digital. Muni des codes de la porte et de l'alarme, Joseph les précéda à l'intérieur.

Lorsqu'il déclara que tout était normal, ils entrèrent à leur tour. Le hall d'entrée au sol d'ardoise conduisait à un salon doté d'immenses baies vitrées ouvertes sur le jardin. Tout était impeccable, de très bon goût et très bien entretenu.

Rhia prit son bras, et ils circulèrent ensemble dans la grande pièce inondée de soleil, dans la salle à manger et dans la cuisine ultramoderne, avec ses plans de travail de granit et ses équipements en acier inoxydable.

Le réfrigérateur était vide, parfaitement propre. Rhia ouvrit une porte entre deux plans de travail étincelants de propreté. C'était un garde-manger dont les étagères étaient garnies

de rangées de boîtes de conserve, de paquets de pâtes et de céréales.

Il alla pour sa part ouvrir une seconde porte, qui s'avéra être celle de la buanderie. Une autre s'ouvrait sur un garage pour trois voitures. Ayant allumé la lumière, il découvrit qu'il contenait une Jaguar, une Mercedes et une Land Rover, toutes trois flambant neuves. Mais il ne supportait pas leur vue. Aussi s'empessa-t-il d'éteindre et de refermer la porte.

Rhia l'attendait dans la cuisine.

— Marcus, tout va bien ? s'enquit-elle, en le dévisageant d'un air inquiet.

— Dépêchons-nous de voir le reste de la maison, d'accord ?

— Oui, bien sûr.

Ils sortirent de la cuisine pour suivre un long couloir s'ouvrant sur un bureau, trois chambres et deux salles de bains. Les chambres étaient peintes de couleurs intenses, des rouges, des verts forêt, des bleus vibrants. L'ensemble était plutôt accueillant. Et assez joli. Mais il détestait tout en bloc.

— Tout cela est tellement impersonnel, remarqua Rhia tristement. Pas la moindre photo d'un ami ou de sa famille. Et toutes les œuvres d'art ont un côté standard, comme s'il les avait achetées en un seul lot chez un décorateur, déjà encadrées et prêtes à être accrochées.

Ils pénétrèrent dans la grande chambre au bout du couloir. C'était une pièce

d'un brun rouge intense, à l'ameublement simple et d'excellente qualité. D'après sa taille et sa salle de bains particulière, Marcus supposa qu'il s'agissait de la chambre principale. Elle était dotée d'un coin salon, et une porte coulissante donnait accès à un petit patio. A l'intérieur du grand dressing, les vêtements de Roland étaient accrochés dans un ordre parfait. Toutes les chaussures étaient propres et cirées, alignées avec une précision toute militaire.

— Tout est si net et si bien rangé, constata Rhia derrière lui. La gouvernante a même fait le lit. On a peine à croire qu'un homme est mort ici, il y a seulement trois jours.

— Je ne serais pas surpris qu'il ait laissé des instructions pour qu'il en soit ainsi. A l'évidence, Roland était un homme extrêmement organisé.

— Trop organisé.

— Oui. On croirait presque que personne n'a jamais vécu ici.

— Personne n'y vit plus, en tout cas, rappela-t-elle.

— Tu penses que j'aurais dû me réconcilier avec lui, n'est-ce pas ? répliqua-t-il d'une voix vibrante de colère.

Elle se serra contre lui, et il fit un effort conscient pour ne pas s'écarter brusquement.

— Je pense que tu es un homme d'honneur, et que tu as fait ce que tu as

pu, déclara-t-elle d'une voix douce en posant la tête sur son épaule. Il avait peut-être trop à se faire pardonner.

— Ce n'est pas une réponse, gronda-t-il.

— Je suis désolée, murmura-t-elle en levant les yeux vers lui. C'est la seule réponse que je puisse te donner, à ce stade. Tout cela est très triste. Il a magnifiquement bien réussi en Amérique, mais je crois qu'il était très seul.

— A qui la faute ?

— Marcus, faut-il vraiment que ce soit la faute de quelqu'un ?

Ce fut lui qui détourna le regard le premier.

— Il y a un coffre dans le bureau,

marmonna-t-il.

Il ôta les mains de Rhia de ses épaules et s'écarta d'elle pour se diriger vers la porte du couloir.

Les murs du bureau étaient lambrissés de merisier. Il actionna un mécanisme discret et l'un des panneaux coulissa, découvrant un coffre-fort. Posant un genou à terre, il composa la combinaison. La porte s'ouvrit.

A l'intérieur, il trouva une petite liasse de billets de banque posée sur une grande enveloppe jaune. Il compta l'argent. Deux mille dollars, en billets de cent, qu'il supposa être à lui désormais, comme tout le reste dans cette maison trop propre et trop silencieuse. Mais pour une raison

mystérieuse, il ne put se résoudre à tenir longtemps ces billets. Il reposa la liasse dans un coin du coffre et prit l'enveloppe.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Rhia depuis le seuil.

Il se releva, porta l'enveloppe jusqu'au bureau et examina son contenu avec une déception visible.

— Ce n'est rien d'autre qu'une copie du testament, marmonna-t-il.

— Que croyais-tu donc trouver ? murmura-t-elle en venant se placer juste derrière son épaule.

— Je ne sais pas, répondit-il. Plus que cela, en tout cas. Des lettres. Des photos. Quelques détails personnels. Quelque chose de... vrai.

— Je crois que nous devrions chercher dans le reste de la maison, suggéra-t-elle, posant doucement la main sur son épaule. Nous allons ouvrir les tiroirs, regarder partout. Nous verrons bien ce que nous trouverons.

Il posa sa main sur la sienne. Ses doigts étaient tièdes et doux sous les siens, et il s'émerveilla de sentir que ce contact rendait supportable le grand vide qu'il ressentait en lui. Pourquoi s'était-il montré si brusque avec elle ?

— Ne crois-tu pas qu'il y aurait un certain manque de respect à fouiller dans les placards et les tiroirs de Roland, alors que cet homme était un parfait inconnu pour moi ?

Elle noua les bras autour de son cou et

se blottit contre lui. Il respira la subtile senteur de jasmin, et le nœud qui lui serrait la gorge commença à se desserrer.

— Ce que je crois, c'est que tu as besoin de davantage que d'une maison vide, d'une liasse de billets et d'une autre copie du testament de ton père. Et je crois aussi que nous allons continuer à chercher jusqu'à ce que tu aies trouvé ce que tu cherches.

* * *

Sous les chaussettes parfaitement rangées dans un tiroir de la commode de Roland, Marcus trouva deux photos. Sur la première, une jolie jeune femme à

l'expression grave, en pantalon de couleur sombre, gilet noir, chemise blanche et nœud papillon, se tenait debout près de la célèbre fontaine des Trois Sirènes, devant le Casino d'Ambre. Au dos du cliché, il lut un simple nom : Isa.

La seconde photo représentait Roland et la même jeune femme assis à une table, à la terrasse d'un café. Roland avait passé un bras autour de ses épaules, et une bouteille de vin entamée était posée devant eux, avec deux verres à moitié pleins. Roland souriait à la jeune femme, qui lui rendait son sourire. Elle arborait un visage joyeux, sincère, un brin coquin.

Il appela Rhia, qui se trouvait dans la

pièce voisine, et lui montra ce qu'il avait trouvé.

— Des photos personnelles ! s'exclama-t-elle, battant des mains. Je suis si heureuse ! Je savais bien que nous finirions par trouver quelque chose.

Elle lut le nom de sa mère au dos de la photo, puis elle la retourna pour étudier l'image elle-même.

— Elle a l'air tellement réservée ! Cette photo ne dit pas grand-chose d'elle, en fait.

— L'autre est meilleure, je crois.

Elle prit le second cliché et l'examina longuement, avant de remarquer :

— Celle-ci est bien plus intéressante. On devine qu'elle se trouve exactement là où elle désire être, assise à cette table

avec cet homme. Et il ressent visiblement la même chose qu'elle. Comme si chacun d'eux se sentait comblé, n'est-ce pas ton avis ?

— Je n'irais peut-être pas aussi loin, marmonna-t-il. Disons qu'ils ont l'air de passer un agréable moment.

— D'après cette photo, je serais moi-même tentée de penser qu'ils ont été heureux ensemble, au moins pendant quelque temps...

Quelle importance, au fond ? Ils ne sauraient jamais vraiment ce qui s'était passé. Rhia haussa les épaules.

— Oui, décida-t-elle en lui rendant la photo pour reprendre sa fouille systématique de la maison. Retenons simplement qu'ils ont été heureux, même

si cela n'a pas duré.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées lorsqu'elle le rappela dans le bureau pour lui montrer un meuble de classement, dont le tiroir inférieur portait une étiquette au nom de « Marcus ».

Il contenait une série de rapports et un grand nombre de photos rassemblées au cours des années par les détectives privés que Roland avait engagés pour recueillir des informations au sujet du fils qu'il avait abandonné. Le premier rapport était vieux de quinze ans.

— Tout concorde ! s'exclama Rhia d'une voix vibrante d'excitation. Il est venu en Amérique et a passé plusieurs années à développer son affaire. Mais il

ne t'a jamais oublié. Dès qu'il en a eu les moyens, il s'est efforcé de découvrir ce que tu étais devenu.

Il n'était pas impressionné.

— En ce qui me concerne, répliqua-t-il en secouant la tête, c'est trop peu et trop tard. Le passé est mort. Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

Rhia le dévisagea un instant, et, même si elle s'abstint de tout commentaire, son regard était franchement désapprobateur, ce qui eut le don de l'agacer.

— Il nous a abandonnés, ma mère et moi, rappela-t-il. C'est tout ce qui compte vraiment pour moi.

— Mais il a passé le restant de sa vie à payer le prix d'une unique mauvaise décision.

— Il me semble qu'il ne s'en est pas trop mal sorti.

— Marcus, il était seul ! Il ne s'est jamais marié. Il n'a jamais eu une famille à lui.

— Parce qu'il a abandonné celle qu'il avait.

— Ma mère aime à répéter que le pardon est essentiel, qu'il nous libère même davantage que la personne à qui nous pardonnons.

— J'ai déjà entendu tout cela, répliqua-t-il. J'ai été élevé par des religieuses, ne l'oublie pas.

— Je dis seulement que plus tu en apprendras au sujet d'Isa et de Roland, et plus tu comprendras qu'ils ont fait de leur mieux...

— Assez !

La prenant par le coude, il l'éloigna de l'armoire de classement. Il n'avait pas besoin d'en savoir davantage sur sa mère et Roland, ou sur leurs amours tragiques. Ni de comprendre pourquoi sa mère était morte dans la plus grande solitude, ou pourquoi il avait été abandonné sur les marches glacées d'une cathédrale. Tout cela appartenait au passé. Isa et Roland n'étaient plus de ce monde. Ils étaient au-delà de toute souffrance, au-delà de l'expiation de leurs fautes, quelles qu'elles aient été.

Ce qui comptait, c'était l'instant présent. Et cette femme au cœur généreux qui se tenait devant lui, ainsi que l'enfant qu'elle portait dans son

ventre. Ce qui comptait, c'était cette chance qui s'offrait à eux.

En dépit de tous les obstacles, de son propre aveuglement, et, par-dessus tout, de son stupide orgueil.

— Marcus, as-tu entendu un seul mot de ce que je viens de te dire ?

— J'ai entendu chacune de tes paroles, Rhia.

— Je pense seulement que tu te sentirais mieux si tu en savais davantage à leur sujet.

— Tu me l'as déjà dit, rappela-t-il d'une voix douce.

— Mais, j'essaie...

— Chut ! fit-il en lui soulevant le menton. Plus un mot.

Et il l'embrassa.

Il la sentit tout d'abord se raidir dans ses bras, puis elle exhala un soupir et, nouant les bras autour de son cou, elle fondit littéralement contre lui.

Il goûta le nectar de sa bouche, enivré par sa douceur, et, à cet instant, il sut avec certitude que quoi qu'il arrive, même si elle continuait à refuser de l'épouser durant tout le reste de leurs vies, il ne la quitterait jamais. Il serait toujours là pour elle. Et pour l'enfant. Il ne serait jamais de ces hommes qui abandonnent les êtres qui comptent le plus pour lui.

* * *

Peu après, ils quittèrent la maison de

Roland. Il emporta les deux photos du tiroir aux chaussettes, la liste des codes et le trousseau de clés. Mais il abandonna tout le reste derrière lui.

Ce soir-là, sur la terrasse de leur suite au *Beverly Wilshire*, il lui annonça qu'il n'avait pas l'intention d'aller visiter le chalet dans les Sierras.

— Je vais appeler Anthony Evans afin de m'assurer qu'il n'a plus besoin de moi pour régler les derniers détails de la succession. Ensuite, j'appellerai le funérarium pour qu'ils m'envoient les cendres de Roland. Après quoi, je veux rentrer au Montedoro.

— Je sais que je ne devrais pas m'en mêler, dit-elle d'un ton hésitant. Mais...

Ses cheveux étaient noués en un

élégant chignon qu'il brûlait de détacher pour glisser les doigts dans leur douceur de soie. Cédant à cet élan, il s'attaqua à la première épingle, qui tinta sur la balustrade de fer avant de tomber à leurs pieds.

— Nous trouverions peut-être d'autres photos, dans le chalet, d'autres informations concernant ta mère...

— Oublie le chalet. Cela n'a plus d'importance.

— Mais...

Il inclina la tête, et la fit taire en embrassant ses merveilleuses lèvres rouges.

— Chut ! murmura-t-il contre sa bouche. Viens plus près.

Ses longs cheveux retombaient à

présent sur ses épaules, tièdes et soyeux sous ses doigts. Il la serra tout contre lui, sentant renaître son désir. Il avait envie de la déshabiller, de serrer son corps nu dans ses bras. Ici et maintenant.

— Marcus...

Sa voix s'était faite un peu haletante. Encouragé, il entreprit aussitôt de déboutonner le chemisier rose à manches courtes qu'elle portait. Elle plaqua les mains sur son torse pour le repousser, mais sans vraie conviction.

— Nous devrions vraiment... parler...

Il posa sa bouche sur la sienne pour la faire taire. Il désirait goûter le nectar de cette bouche merveilleuse, sentir la douceur de sa peau sous ses doigts. Il désirait poser ses lèvres sur les recoins

les plus secrets de son corps parfait.

Et ensuite, se perdre dans sa moiteur brûlante pendant un très long temps.

Ayant toujours été habile de ses mains, il lui fallut moins d'une minute pour la débarrasser de son petit chemisier rose, de sa jupe courte et de ses sous-vêtements de dentelle.

— Marcus ! protesta-t-elle mollement. Je suis ici sur cette terrasse, nue comme au jour de ma naissance...

— Tu portes encore tes sandales, objecta-t-il, tentant de capturer de nouveau sa bouche.

— Quelqu'un pourrait me voir.

— Tu as raison, dit-il en la soulevant. Nous allons nous retirer à l'intérieur.

Et sans plus attendre, il l'emporta à

grands pas jusque dans la chambre et la reposa délicatement sur le lit.

Ils firent l'amour en prenant leur temps, oublieux du reste du monde, uniquement conscients de la sensation de leurs corps étroitement unis. Et, lorsqu'elle bascula dans l'explosion finale, l'entraînant dans son sillage, rien d'autre n'existait pour lui, à part la douceur merveilleuse de sa peau parfaite sous ses doigts.

* * *

Ils rentrèrent au Montedoro le mercredi suivant. Rhia s'était résignée à ce que Marcus n'essaie pas de recueillir d'autres informations au sujet du père

qu'il venait de perdre ou de sa mère, décédée dans des circonstances tragiques, au lendemain de sa naissance.

Elle le regrettait bien sûr un peu, mais Marcus avait déjà traversé bien des épreuves. Si ce qu'il savait lui suffisait, qui était-elle pour le pousser à poursuivre ses investigations ?

En fin de compte, elle ne pouvait que l'encourager à faire la paix avec son passé. Puisqu'il était satisfait avec la situation actuelle, elle devait l'accepter. Aimer, c'était aussi accepter l'autre.

Et elle aimait Marcus. Elle n'en doutait plus, désormais.

Peut-être l'avait-elle toujours aimé d'ailleurs. Ou, peut-être, avait-elle réappris à l'aimer depuis l'épisode du

Montana. Au fond, cela importait peu. L'essentiel, c'était qu'elle l'aimait maintenant.

Elle aimait sa bravoure et son honnêteté, son inébranlable détermination à faire ce qui était juste en toutes circonstances. Elle aimait son fervent désir de devenir père, sa manière de rire, son intelligence, son merveilleux corps d'athlète.

Elle l'aimait. C'était aussi simple que cela. Et, à présent, elle comprenait qu'elle l'aimerait très probablement tant qu'elle vivrait.

Elle avait enfin pris sa décision. Elle désirait bâtir une vie avec lui, devenir son épouse, son amante et la mère de leur enfant à naître. Elle était prête à lui

répondre « oui » la prochaine fois qu'il lui demanderait de l'épouser.

Hélas, s'il continuait à vivre avec elle à la villa, à se montrer tendre, prévenant, passionné avec elle, s'il lui manifestait ce qui semblait être une affection sincère, il ne lui avait encore jamais dit qu'il l'aimait. Et un mois entier venait de s'écouler depuis leur retour de Los Angeles sans qu'il évoque de nouveau l'idée de leur mariage éventuel.

— C'est pourtant très simple ! déclara Alice.

Rhia se prépara à entendre un sermon.

Il était un peu plus de midi, le second mercredi d'août, et elles déjeunaient ensemble à la villa d'Alice, qui était plus petite que celle de Rhia et sise dans un cadre moins spectaculaire, mais qui avait l'avantage de se trouver tout près du palais et de ses écuries, où Alice

passait le plus clair de son temps.

Ce qui chagrinait Alice, c'était la façon dont Rhia gérait son problème avec Marcus.

— Tu dois lui avouer que tu l'aimes, poursuivit-elle d'un ton sévère. Et ensuite, lui déclarer que tu acceptes de l'épouser. Que tu as enfin pris ta décision.

— Tu ne comprends pas la situation, objecta-t-elle, reposant le verre qu'elle portait à ses lèvres.

— Je la comprends très bien, au contraire. C'est seulement toi qui compliques tout.

— Non, tu te trompes. Je ne suis pas seule en cause.

Alice avala une bonne bouchée de ses

linguine aux coquilles St Jacques, avant de répliquer :

— C'est bien toi qui ne cesses de répéter que tu n'épouserai jamais un homme seulement parce que tu attends un enfant de lui. Aujourd'hui, le problème ne se pose même plus. Tu désires épouser Marcus parce que tu as compris qu'il était l'homme de ta vie. Alors, fais-le. Dis-lui que tu l'aimes, et que tu es impatiente d'unir ta vie à la sienne.

— Et s'il avait changé d'avis ? suggéra-t-elle, la gorge nouée.

Soudain, elle n'avait plus aucun appétit, même si ce déjeuner était délicieux. Posant la main sur son ventre, elle constata qu'il s'arrondissait sensiblement. La veille, au musée où

elles préparaient leur prochaine exposition, elle avait surpris le regard de Claudine fixé sur cette partie de son anatomie. La directrice du musée avait deviné qu'elle était enceinte, mais au fond, cela n'avait aucune importance, car le monde entier serait bientôt au courant.

Y compris les paparazzi. Elle devinait déjà ce qui allait suivre. Elle apparaîtrait de profil dans tous les tabloïds, l'arrondi de son ventre bien en évidence afin que le monde entier puisse dissenter sur son état. Elle croyait déjà voir les gros titres : « La princesse, le garde du corps et l'enfant de l'amour ». Ou, pire encore : « Bientôt un bébé, mais pas de bague au doigt pour la

princesse Rhiannon ».

Elle en était malade.

Bien entendu, elle avait toujours su que cela se produirait. Elle avait même cru y être préparée, être assez forte pour survivre à ce scandale la tête haute. Après tout, elle n'était qu'une princesse mineure, et les tabloïds ne tarderaient pas à se désintéresser d'elle.

Mais, à présent, elle savait qu'elle aimait Marcus et qu'elle désirait l'épouser. S'ils se mariaient, le scandale n'aurait même plus lieu d'être.

Pourtant ils ne pouvaient pas se marier.

Parce que Marcus ne le lui avait pas reproposé et qu'elle n'osait le faire elle-même.

Mais Alice n'avait pas terminé son sermon.

— De quoi as-tu peur ? Marcus n'a pas changé d'avis. Enfin, Rhia, combien de fois t'a-t-il demandé de l'épouser ?

— Euh, sept fois, peut-être neuf. Je n'en suis pas sûre.

— Raison de plus pour que ce soit toi qui le lui demandes.

— Que veux-tu dire ?

— C'est ton tour, Rhia.

— Mon tour ? Dans une proposition de mariage, les choses ne se passent pas ainsi.

— Dans ton cas, ce serait la meilleure solution.

— D'accord, répondit-elle en soupirant. J'admets que je devrais aller

moi-même le trouver et lui demander de m'épouser.

— Je me réjouis que tu admettes enfin l'évidence.

— Mais je ne peux pas !

— Bien sûr que si ! rétorqua sa sœur. Tu n'es pas une mauviette, que diable. Cesse de te conduire en victime.

— Tu ne comprends pas.

— C'est vrai. Je ne te comprends pas du tout.

— Alice, et s'il...

Sa voix se brisa. Un étau lui serrait la gorge, et des larmes brûlantes montaient à ses paupières.

— Et s'il me repoussait ?

— Il ne te repoussera pas, répondit Alice d'un ton catégorique. Il est fou de

toi, c'est évident. Et, au demeurant, il t'épouserait ne serait-ce que parce que tu portes son enfant.

— Combien de fois devrai-je t'expliquer que je ne veux pas d'un mari qui m'épouserait uniquement parce que j'attends un bébé de lui ? D'ailleurs, il est différent, ces temps derniers. Plus détendu, plus heureux.

— Tu vois ? répliqua Alice d'un ton triomphant. Tu apportes de l'eau à mon moulin. Il est différent. Aujourd'hui, c'est un homme heureux. Je sais qu'il dira « oui ». Propose-lui de t'épouser, tout simplement.

— Et s'il refuse ?

— Dans ce cas, tu auras toujours la satisfaction de l'avoir repoussé sept fois

plus souvent que lui.

— Alice, s'écria-t-elle dans un sanglot, je l'ai déjà supplié !

Alice la dévisagea, perplexe.

— Comment ? Mais je croyais que tu ne lui avais même pas avoué que tu l'aimais.

— C'est pourtant ce que j'ai fait, reconnut Rhia, renonçant à contenir le flot de ses larmes.

— Quand ?

— Il y a six ans de cela, dans la cour poussiéreuse de la vieille ferme, dans le midi de la France. Je l'ai supplié de donner une chance à notre relation. J'ai pleuré devant lui comme une idiote pathétique. Je lui ai dit que je l'aimais. Il m'a répondu que tout était fini entre

nous et qu'il n'était pas intéressé. Puis, il m'a priée de m'en aller.

— Oh ! fit Alice en se rembrunissant. J'avais totalement oublié cet affreux épisode.

— Moi, je m'en souviens encore. Et je ne peux pas courir le risque de le revivre.

A présent, de grosses larmes roulaient sur ses joues. Renonçant à son sermon, Alice se précipita et lui tendit une poignée de mouchoirs en papier.

— Ma chérie, je suis désolée ! Je n'aurais pas dû te parler aussi durement. Ne pleure pas.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Je veux le lui dire, mais je ne peux pas ! C'est impossible !

— Cela ne fait rien, murmura Alice en la serrant dans ses bras pour lui tapoter doucement le dos. Pleure si cela peut te soulager, ma chérie.

— Alice, tu as mille fois raison ! gémit Rhia entre deux sanglots. Mon comportement dans cette histoire a été tellement lamentable...

— Mais non, murmura sa sœur d'un ton rassurant.

— Si ! s'écria Rhia. J'ai été stupide. Je me suis laissé guider par mes émotions, par mes hormones.

Cette déclaration fut suivie d'un nouvel accès de larmes. Alice la serrait tendrement dans ses bras et lui caressait les cheveux en lui murmurant que tout allait s'arranger.

Lorsque ses larmes se tarirent enfin, Rhia s'essuya les yeux et se retira dans la salle de bains pour essayer de réparer leurs ravages avant de retourner au musée.

Au moment où elle partait, Alice ne put s'empêcher de lui donner un dernier conseil :

— Fais un effort. Dis-lui simplement que tu l'aimes.

Ce soir-là, lorsqu'elle rentra à la villa, Marcus l'attendait déjà. Il tenait un grand bouquet de lys d'un rouge flamboyant, et arborait une ecchymose violette sur la pommette gauche.

Les fleurs lui rendirent sa bonne humeur. Un homme qui ne songerait plus à l'épouser ne lui offrirait certainement

pas des fleurs.

C'était en tout cas ce qu'elle s'efforçait de croire.

Elle le remercia d'un baiser et confia le bouquet à Yvonne afin qu'elle le place dans un vase. Après quoi, elle entraîna Marcus dans la cuisine, sortit un sachet de petits pois surgelés du congélateur et l'invita à le tenir bien serré contre son ecchymose.

Il lui expliqua qu'il s'était entraîné, ce matin-là. D'abord avec Denis, puis avec René.

— Tu veux dire que tu t'es battu, corrigea-t-elle d'un ton désapprobateur.

— Ce Denis a un sacré crochet du droit, reconnut-il. Au fond, ce n'est pas un mauvais bougre. René non plus,

d'ailleurs.

Il y avait presque de l'admiration dans sa voix. Devait-elle comprendre qu'il commençait à apprécier ses anciens ennemis ? Elle croyait assister à un miracle.

— On dirait presque que tu leur as pardonné, remarqua-t-elle sans chercher à cacher sa satisfaction.

Il haussa les épaules

— Les sœurs de St. Stephen vont sûrement être très fières d'apprendre que j'ai si bien assimilé leurs enseignements, mais j'ai une vraie nouvelle à t'annoncer. J'ai passé l'après-midi en réunion avec Son Altesse le prince Alexandre et avec sir Hector Anteros. Je ne serai bientôt plus

chargé de la sécurité de la famille princière. J'ai été promu, et, durant les quelques années à venir, je recevrai l'instruction nécessaire pour assumer le commandement de la Garde.

— Mon frère Alex compte-t-il donc renoncer à ses fonctions ?

— Il souhaite passer plus de temps en Alagonia avec Lili et leurs jumeaux, et se concentrer davantage sur ses devoirs dans ce pays. Après tout, n'est-il pas le papa du futur roi ?

— C'est une merveilleuse nouvelle, Marcus. Je m'en réjouis pour toi.

— Oui, n'est-ce pas ? répondit-il, visiblement très fier, bien qu'il soit planté au milieu de la cuisine, avec un sachet de petits pois surgelés appuyé

contre son beau visage viril. Je suis l'homme qu'il faut à ce poste, et j'ai bon espoir de l'obtenir.

Il esquissa un sourire un peu mélancolique, avant d'ajouter :

— Mais, bien sûr, j'ai un avantage un peu injuste sur la concurrence.

— Lequel ?

— Toi, bien sûr, répondit-il en enroulant une mèche de ses cheveux autour de son doigt.

Elle s'efforça de deviner ce qu'il pensait à cet instant, mais l'expression de son visage ne lui apprit rien. Alors, elle lui posa la question :

— Es-tu gêné par l'idée que ta relation avec moi puisse influencer mon frère à te choisir comme son

successeur ?

Il rit, alors. Un rire clair et franc, un rire de bonne humeur.

— Cela me gênerait peut-être, si je n'étais pas convaincu d'avoir mérité cette promotion. Je sais aussi que je mettrai tout mon cœur à réussir dans mes nouvelles fonctions.

— Donc, tu ne te sens pas du tout gêné ?

— Pas le moins du monde.

Elle fit de son mieux pour dissimuler son ébahissement. Qu'était-il arrivé au véritable Marcus, toujours si sourcilleux sur les questions d'honneur ? Elle avait rêvé de le voir un peu plus détendu. Espéré qu'il comprendrait enfin sa vraie valeur et accepterait toutes les bonnes

choses que le destin lui envoyait. Comme le fait, par exemple, qu'une princesse soit tombée amoureuse de lui.

Apparemment c'était ce qu'il avait appris à faire, tout du moins en ce qui concernait sa carrière.

Quels autres changements avaient bien pu se produire chez lui ? Avait-il aussi fini par se ranger à son ancien point de vue au sujet du bébé ? Peut-être avait-il finalement accepté l'idée qu'ils n'avaient pas besoin de se marier pour être de bons parents.

Il devait avoir senti son désarroi, car il écarta les petits pois surgelés de sa pommette tuméfiée et reposa le sachet sur le plan de travail.

— Rhia, tout va bien ?

Je t'aime et je veux t'épouser. Je le veux si fort que j'en deviens folle. Et je suis trop lâche pour te l'avouer.

Comme elle ne répondait pas, Marcus s'approcha pour poser sa grande main sur le léger arrondi de son ventre.

— Vous allez bien, tous les deux ?

Elle se mordit la lèvre, acquiesçant en silence.

Alors il la prit par la main et la conduisit dans la chambre qu'ils partageaient depuis deux mois déjà.

Il lui ôta tous ses vêtements, l'allongea sur le lit et entreprit de lui masser longuement les pieds, puis le dos. Il lui murmura qu'elle était belle, même si elle savait qu'elle devait avoir l'air hagarde, les yeux probablement rouges

et gonflés d'avoir pleuré chez Alice. Il posa ses mains vigoureuses sur son ventre, et il parla au bébé comme il le faisait maintenant depuis près de deux semaines, d'une voix très douce, très rassurante.

Marcus était le plus merveilleux des hommes.

Si seulement il l'aimait, s'il désirait l'épouser pour elle-même et non pour le bébé, si ce qu'ils vivaient actuellement pouvait ne pas se terminer de la même manière qu'autrefois...

Lorsqu'il eut terminé de converser avec le bébé, il posa ses lèvres sur son ventre et traça un chemin de baisers jusqu'à sa poitrine, sa gorge et son menton, pour venir s'arrêter sur sa

bouche. Elle soupira, entrouvrant ses lèvres pour répondre à son baiser. Qui fut suivi de beaucoup d'autres, puis les lèvres de Marcus quittèrent sa bouche pour partir à l'exploration du reste de son corps. Il lui fit merveilleusement l'amour. Dans l'éblouissement final, il s'en fallut de peu pour qu'elle oublie ses peurs au point de lui crier son amour tandis qu'un orgasme cataclysmique explosait en elle.

Mais elle ne dit rien. Elle retint le cri qui montait en elle.

Lorsqu'elle se réveilla, à l'aube, il était déjà parti pour son entraînement matinal à la caserne de la Garde.

Il l'appela au musée, un peu plus tard dans la matinée.

— T'ai-je dit que les cendres de Roland étaient arrivées ?

— A la bonne heure. Je sais qu'il est compliqué de faire traverser les frontières à des cendres de crémation.

— L'urne est arrivée hier après-midi, juste avant que tu ne rentres à la maison.

A la maison. Le fait qu'il ait utilisé ce terme merveilleusement domestique pour désigner sa villa lui sembla être un excellent présage.

— Je me réjouis qu'il n'y ait pas eu de problème.

— J'ai... j'ai loué un bateau à moteur, déclara-t-il d'une voix qui semblait soudain étrangement distante. J'ai pensé qu'il valait mieux que je règle le problème de la dispersion des cendres

dès cet après-midi.

Il disperserait donc les cendres tout seul. Elle était prête à l'accepter, en fait. Elle comprenait qu'il souhaite s'acquitter de cette tâche sans aucune compagnie. Mais, en même temps, un sentiment de désappointement pesait sur ses épaules comme une chape de plomb. Elle aurait tout donné pour qu'il ait besoin d'elle dans un tel moment.

— Te serait-il possible de t'absenter de ton travail pour venir me retrouver à 16 heures, au port de plaisance ? ajouta-t-il soudain.

Il désirait qu'elle l'accompagne ! La chape de plomb qui pesait sur ses épaules disparut comme par magie.

— Oui, bien sûr, répondit-elle sans

hésiter. J'y serai.

* * *

Elle songea à rentrer à la villa pour passer des vêtements mieux adaptés à une sortie en mer à bord d'une petite embarcation. Mais, après tout, ce serait la seule cérémonie d'adieu à laquelle le mystérieux Roland aurait droit en ce bas monde. Alors elle décida de garder ses vêtements de travail : un ensemble de soie sauvage composé d'un fourreau très près du corps et d'une petite veste légère. Elle emporterait un foulard pour se protéger contre le vent du large, en cas de besoin.

Il l'attendait sur le quai,

incroyablement séduisant dans l'uniforme blanc qu'il portait le jour où elle lui avait annoncé qu'elle attendait un bébé. L'ecchymose sur sa pommette avait presque disparu. Il l'aida à monter à bord du bateau, qui était bien plus grand qu'elle ne l'avait imaginé et doté d'une petite cabine et d'un cockpit de bonne taille.

Elle prit place sur l'un des sièges. La brise marine faisant voleter ses cheveux sur son visage, elle noua le foulard autour de sa tête pendant que Marcus larguait les amarres.

Il manœuvra le bateau hors de son appontement, puis il se fraya prudemment un chemin dans le port en pleine activité sans qu'ils éprouvent le

besoin de parler. Bientôt, ils dépassèrent les deux jetées qui marquaient l'entrée du port et atteignirent la haute mer.

Il vira de bord et mit le cap au sud en longeant la côte pendant quelque temps. Elle voyait défiler les magnifiques collines vert-gris de son pays, les toitures rouges des villas entre les frondaisons des arbres. Le palais princier où elle avait passé son enfance apparut bientôt dans la distance sur son promontoire rocheux. Elle sentait la caresse du soleil sur ses épaules, mais le vent avait sensiblement fraîchi. L'air vif résonnait des cris des mouettes qui évoluaient dans le ciel bleu, très haut au-dessus de leurs têtes.

— Je crois que nous pouvons nous laisser dériver sans danger maintenant, déclara-t-il enfin.

Il quitta la barre et descendit dans la cabine, pour réapparaître un instant plus tard, une urne noire toute simple entre les mains.

Il ôta ses lunettes de soleil, se coiffa de sa casquette d'uniforme pour marcher jusqu'au bastingage, côté terre, avec la brise soufflant dans son dos. Puis, il se tourna dans sa direction. Ignorant ce qu'il attendait d'elle, elle était restée sur son siège dans le cockpit. Marcus plaça alors l'urne sous son bras et lui tendit sa main libre.

Elle se leva avec la curieuse impression de flotter sur l'air. Il prit sa

main et la porta à ses lèvres.

— Je sais que tu souhaites prononcer quelques mots pour lui, murmura-t-il.

— Oui, c'est vrai, convint-elle avec un sourire un peu tremblant. Avec ta permission.

Ils se tournèrent ensemble vers la côte, et il ouvrit l'urne funéraire, dispersant lentement les cendres dans la brise tandis que Rhia récitait les mots de la tradition : *Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort...*

Lorsque tout fut terminé, il rapporta l'urne dans la cabine et reprit sa place à la barre, ses lunettes de soleil de nouveau bien en place. Elle retourna s'asseoir sur le siège voisin du sien alors qu'il faisait redémarrer le moteur

du bateau, et ils mirent de nouveau le cap sur le port.

Elle avait impression de vivre un rêve. Un rêve paisible.

De retour au port, il manœuvra le bateau jusqu'à sa place et l'amarra à son anneau, avant de prendre sa main pour l'aider à redescendre sur le quai.

— Marchons, veux-tu ? suggéra-t-il en prenant son bras.

Ils gagnèrent la promenade du front de mer, et se promenèrent un instant, bras dessus bras dessous. Planté sur le quai, un homme les mitrailla avec un appareil photo. Et elle eut l'impression qu'un autre homme, une caméra sur l'épaule, réapparaissait constamment à la limite de sa vision.

Mais cela lui était égal. Elle ne leur prêtait aucune attention. Et Marcus ne semblait pas s'en préoccuper davantage.

Des gens la saluaient. Elle leur souriait, les saluait en retour. Comme par hasard, ils arrivèrent devant le même banc, à l'ombre d'un arbre centenaire, où ils s'étaient assis, le premier soir de l'installation de Marcus à la villa.

— Voilà un banc qui me paraît familier, observa-t-il.

Ils s'assirent ensemble à l'ombre du feuillage. Il ôta sa casquette et ses lunettes de soleil, puis se tourna vers elle.

— Il était très important pour moi que tu sois à mes côtés, aujourd'hui,

déclara-t-il d'une voix douce.

— Pour moi aussi.

Il lui caressa la joue, avant d'ajouter :

— C'était un moment de paix.

Rencontrant son regard, elle lui sourit tandis qu'il dénouait son foulard et ôtait une à une les épingles qui retenaient ses cheveux.

— Es-tu conscient que nous sommes entourés d'une nuée de photographes à cet instant même ?

— Cela m'est égal. Tu es ici avec moi, et c'est cela qui compte. Donne-moi ta main.

Elle obtempéra, et il déposa toutes les épingles dans sa main, par-dessus le foulard. Ayant empaqueté le tout, elle le fit disparaître dans son sac tandis que

Marcus la recoiffait avec ses doigts.

— Voilà qui est mieux.

Elle plongea son regard dans les profondeurs vertes de ses yeux, sa vue se brouilla de larmes d'émotion.

— Marcus...

Il leva une main pour essuyer d'un geste tendre une larme solitaire sur sa joue.

— Ne pleure pas, Rhia, murmura-t-il. Je t'aime. Je t'ai toujours aimée.

Elle le dévisagea d'un air incrédule. Le miracle s'était produit. Il avait prononcé les mots qu'elle avait tant besoin d'entendre, d'une façon qui ne laissait aucun doute sur leur sincérité. Enfin ! Elle ferma les yeux, refoulant ses larmes.

— Marcus...

— Tu as toujours été la seule, Rhia, dit-il d'un ton de sincérité totale. Toujours. Tu dois me croire.

— Comment pourrais-je en douter ? Pour moi aussi, il n'y a jamais eu que toi.

— Je sais que je t'ai fait souffrir.

— Dans la cour de cette vieille ferme, je t'ai supplié de nous donner une nouvelle chance. Et tu m'as repoussée.

— J'ai eu tort.

— J'ai vraiment essayé de te haïr, après cela.

— Dis-moi que ce n'est plus le cas.

— J'ai fait de mon mieux pour te détester, mais je n'y ai pas réussi. Je ne pourrai jamais te haïr, Marcus. Je

t'aime. Je t'aime plus que tout. Je ne cesserai jamais, jamais de t'aimer.

— Je t'ai attendue, murmura-t-il. Je me suis efforcé de te prouver que je peux être l'homme de ta vie, que nous pouvons être unis de toutes les manières qui comptent, faire face ensemble à tous les problèmes de la vie, nous aimer, nous construire un avenir, élever notre bébé ensemble.

Elle sentit un nouveau flot de larmes monter à ses paupières, et elle les refoula de toutes ses forces, avant de répondre d'une voix mal assurée :

— J'ai cru que tu avais peut-être changé d'avis.

— Non, répondit-il sans hésiter. Jamais. Je me suis comporté comme un

idiot, mais tout cela, c'est du passé.

— Marcus...

— Epouse-moi, Rhia. Deviens ma femme.

Lorsqu'elle baissa les yeux, elle vit qu'il glissait un diamant à son doigt et elle crut que son cœur allait éclater.

— Marcus, elle est magnifique !

— Dis-moi « oui », Rhia. S'il te plaît !

— Oui, pour toujours, Marcus, répondit-elle d'une voix qui ne tremblait plus. C'est ce que je désire de tout mon cœur.

Il la serra très fort dans ses bras, et là, sur la promenade du port où le monde entier pouvait les voir, il l'embrassa à en perdre le souffle.

Epilogue

Les photos de la proposition de mariage furent publiées trois jours plus tard dans les tabloïds du monde entier.

Noah Cordell les vit aussi. Non pas parce qu'il était un grand fan de ce genre de publication, mais parce qu'il s'intéressait de très près à tout ce qui concernait la famille Bravo-Calabretti.

Noah avait de grands projets. On disait de lui qu'il était déterminé et

audacieux. Peu de gens pouvaient prétendre réellement le connaître, mais son charme et son sourire juvénile l'avaient toujours aidé à faire avancer ses affaires.

Il avait commencé sa vie sans un sou dans un quartier pauvre de Los Angeles. A l'âge de dix-huit ans, il prenait des cours du soir dans une école de commerce tout en travaillant le jour comme homme à tout faire pour un spéculateur immobilier, grand amateur de chevaux, qui rachetait des maisons aux enchères pour les revendre au prix fort après quelques travaux sommaires. A peine deux ans plus tard, Noah rachetait et revendait des maisons, lui aussi. Et il était un invité régulier au

ranch de son patron, où il apprit aussi l'amour des chevaux. Noah s'élevait dans l'échelle sociale. Et il s'élevait vite.

Au terme de sa carrière de promoteur immobilier, Noah construisait des tours de bureaux dans toutes les villes d'importance. Puis, avec son flair infailible pour les tendances des marchés, il avait senti venir le krach et tout vendu juste à temps, augmentant encore sa fortune. Depuis, il menait une vie aisée, surveillant ses investissements et se contentant de voir sa fortune grossir, lentement mais sûrement.

Il profitait pleinement des fruits de son travail et de son ambition. Cinq ans plus tôt, à l'occasion de son trentième

anniversaire, il s'était offert un cadeau de choix. Il avait acquis l'un des plus beaux haras de chevaux de course de Santa Barbara, y établissant du même coup sa résidence où il avait fait venir sa jeune sœur, ainsi que la gouvernante qui avait été autrefois sa mère d'accueil. Plus récemment, tout en s'adonnant à ses plaisirs favoris — les voitures rapides et les jolies femmes —, il s'était arrangé pour se faire présenter au prince Damien de Montedoro. Noah et Damien s'étaient découvert de nombreux points communs, et ils s'étaient revus. Ce nouveau lien avec le prince était un pas dans la bonne direction. Désormais, Noah comptait un ami dans la famille Bravo-Calabretti.

Or les Bravo-Calabretti possédaient

deux choses qu'il désirait.

En premier lieu, la famille élevait et entraînait des chevaux Akhal-Téké, des bêtes fougueuses des déserts du Turkménistan dont l'origine se perdait dans la nuit des temps. Noah avait une véritable fascination pour les Akhal-Téké, et il était déterminé à se procurer un étalon de cette race dans les écuries du Montedoro.

Deuxièmement, Noah avait décidé qu'il était temps pour lui de penser à sa dynastie. Et, pour cela, un homme avait besoin d'une femme à la hauteur. Une princesse conviendrait parfaitement à son projet. Mais pas n'importe laquelle. Pas question d'épouser une fragile créature issue d'innombrables unions

consanguines. Noah désirait trouver une épouse qui ait du courage et de l'intelligence, et si possible le sens de l'humour. Et, naturellement, une épouse féconde. On ne pouvait pas bâtir une dynastie sans héritiers !

C'était un projet ambitieux, mais il savait où trouver ce qu'il cherchait. Les Bravo-Calabretti étaient une famille nombreuse, unie par d'évidents liens d'affection. La famille comptait cinq sœurs. Et l'une d'elles adorait justement les chevaux autant que lui, elle était d'ailleurs une experte dans l'élevage et le dressage des Akhal-Téké qu'il convoitait.

Il avait donc concentré son attention sur cette cavalière émérite. Il s'était

renseigné sur elle, apprenant ainsi que non seulement elle avait un véritable génie pour les chevaux, mais qu'elle était l'enfant turbulente de la famille. Elle adorait piloter des motos puissantes et danser jusqu'à l'aube dans des bars de quartier.

Il trouva de nombreuses photos d'elle sur internet, et les examina toutes soigneusement. Elle avait des cheveux châains, des fossettes, des yeux qui paraissaient parfois gris et parfois bleus, et quelquefois d'une étrange et fascinante nuance, à mi-chemin des deux. Lorsqu'elle souriait, on restait ébloui.

Oui, décidément, elle lui conviendrait très bien. Son Altesse Sérénissime la

princesse Alice était l'épouse qu'il lui fallait.

* * *

Découvrez l'histoire d'Alice et de Noah, en 2014, dans votre collection Passions.

TITRE ORIGINAL : HER HIGHNESS AND THE
BODYGUARD

Traduction française : EDOUARD DIAZ

© 2013, Christine Rimmer. © 2014, Harlequin S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

MARIE FERRARELLA

Le bonheur d'un Fortune

Le destin des Fortune. Séduisants, ambitieux... amoureux

Depuis que Lynn l'a quitté, le laissant seul avec Jace, leur adorable petit garçon, Asher Fortune n'est plus le même. Comment pourrait-il faire de nouveau confiance à une femme après cette trahison ? Et pourtant, il doit bien le reconnaître, Marnie, la nouvelle nounou de Jace, le trouble plus que de raison : sa voix si douce, son délicieux parfum... tout en elle le grise. Mais céder à la tentation serait une folie : il n'est pas prêt pour une relation amoureuse. Sans compter que son fils est désormais son unique priorité...

CHRISTINE RIMMER

Mariage à Montedoro

Rhia Bravo-Calabretti, princesse de Montedoro, n'en revient pas : le capitaine Marcus Desmarais est de retour. Après huit ans d'absence, après leur sublime aventure... Comment pourrait-elle maintenant, aimantée par son regard encore plus vert et insondable que jamais, ne pas repenser à leurs étreintes secrètes ? Ne pas rêver de goûter de nouveau à ses lèvres ? Hélas, elle doit se ressaisir : car si Marcus est là aujourd'hui ce n'est pas pour la reconquérir, mais seulement parce qu'il a accepté de devenir son garde du corps...